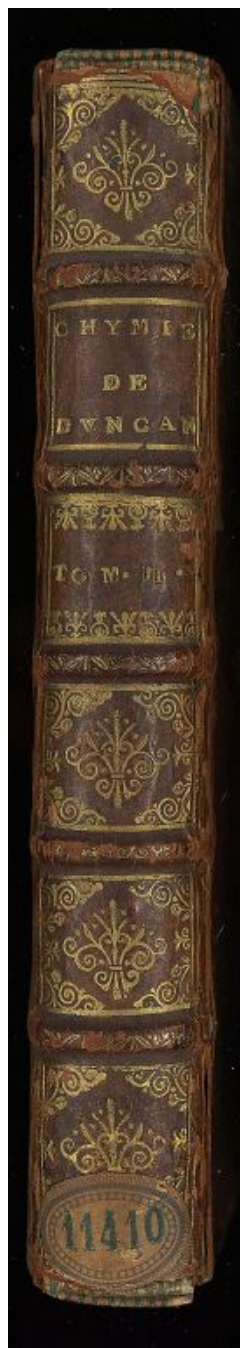


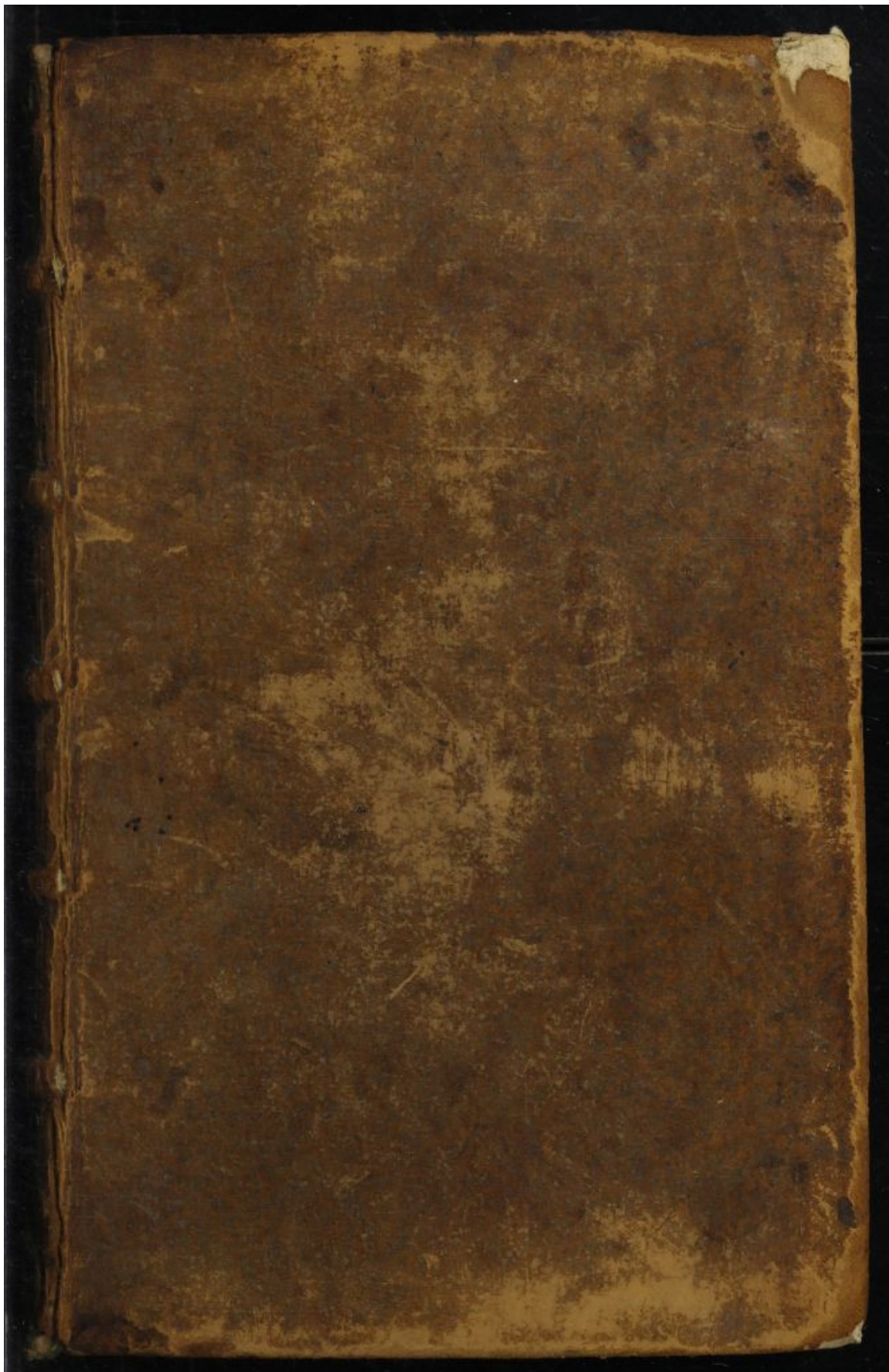
**Duncan, Daniel . Seconde et troisieme partie de la Chymie naturelle ou l'explication chimique et mechanique de l'évacuation particuliere aux femmes, & de la génération par Daniel Duncan, docteur en medecine de la faculté de Montpellier.**

*Imprimées à Montauban, & se vendent. A Paris chez Laurant d'Houry, ruë S. Jacques, au S. Esprit. & Daniel Horthemels, ruë de la Harpe, au Mecenat. M. DC. LXXXVII. Avec approbation & privilege du Roy., 1687.*

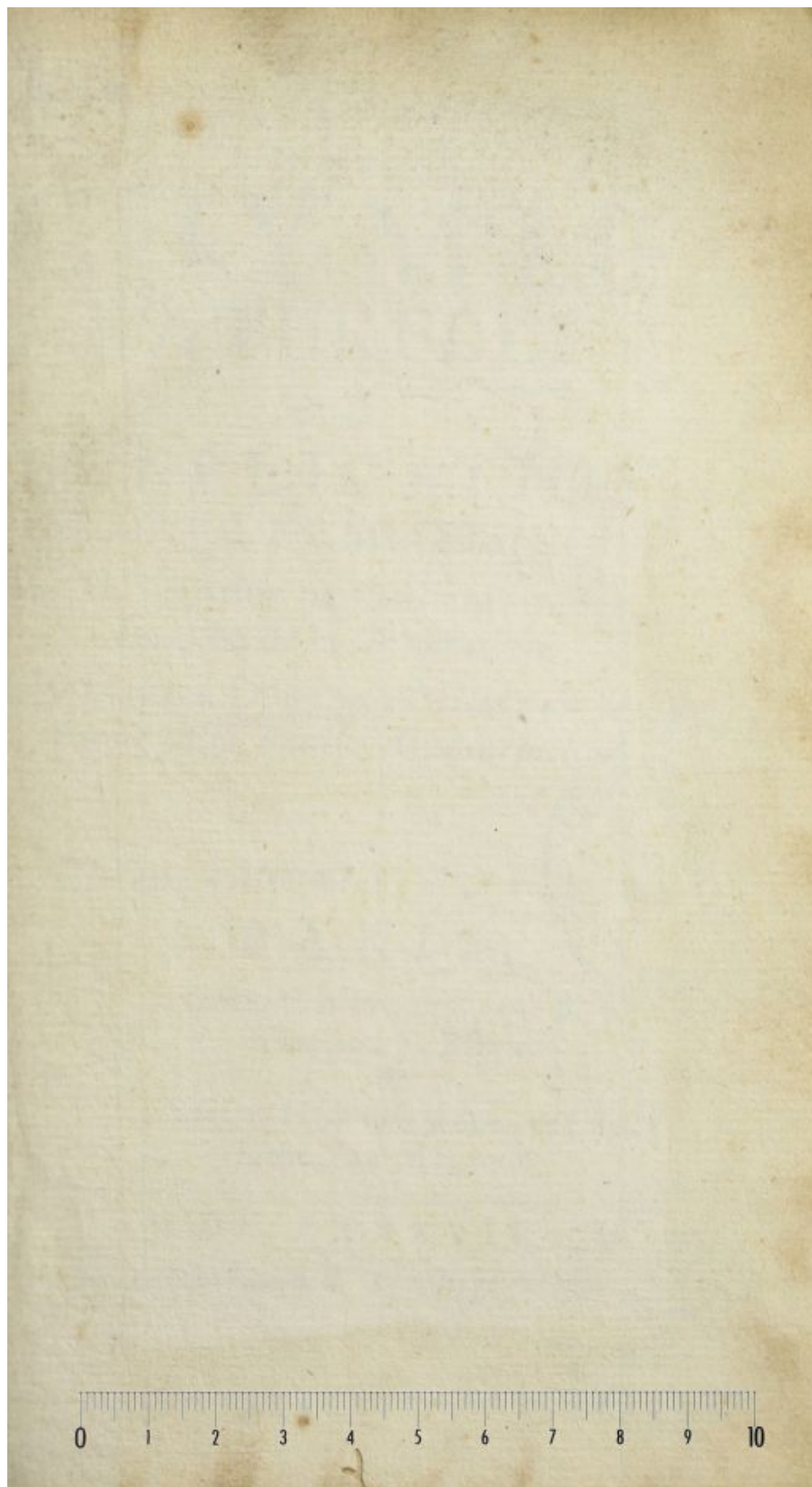
*Cote : BIU Santé Pharmacie 11410-2*













Manaque 1<sup>re</sup> Partie  
Ex Dono Magistri Costel

11416 11440

SECONDE ET TROISIEME PARTIE

DE LA

# CHYMIE NATURELLE

OU

## L'EXPLICATION CHIMIQUE ET MECHANIQUE

De l'Evacuation particuliere aux Femmes, & de la Generation.

Par DANIEL DUNCAN, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier.

*Imprimées à Montauban, & se vendent.*

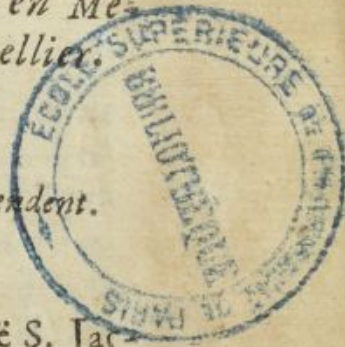
A PARIS,

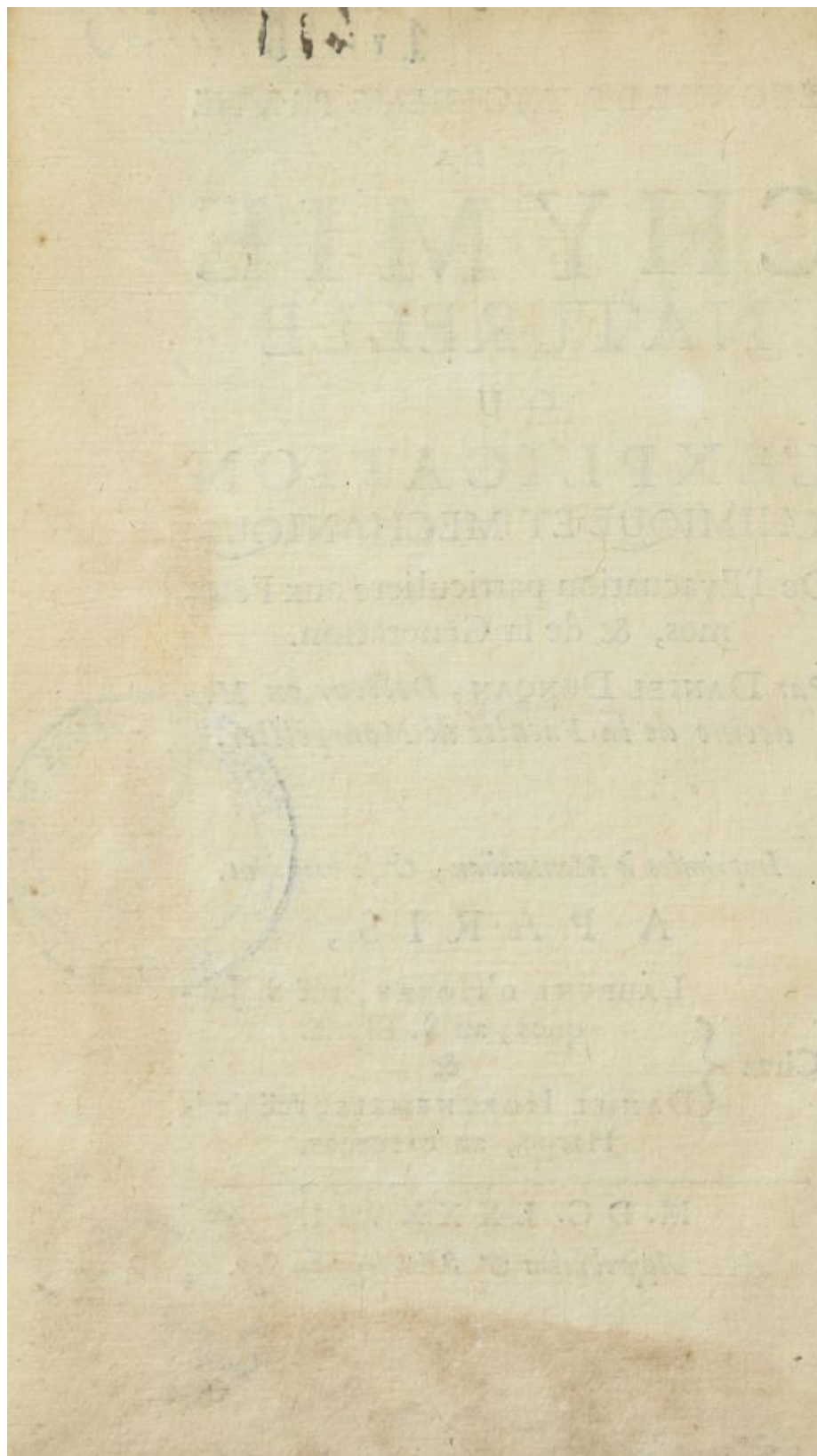
LAURENT D'HOURLY, rue S. Jacques, au S. Esprit.

Chez { &  
DANIEL HORTHEMELS, rue de la Harpe, au Mécenas.

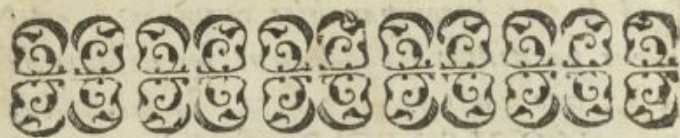
M. D C. L X X V I I.

*Avec Approbation & Privilege du Roy.*









A MONSIEUR L'ABBE'  
DE LA ROQUE  
AUTEUR DU JOURNAL  
DES SCAVANS.

MONSIEUR,

*Si j'importune encore le Public , il ne doit s'en prendre qu'à Vous , qui luy attirerez cette importunité par un de vos Journaux , où vous m'engagez à luy rendre raison d'une évacuation surprenante qu'une Fille eut depuis la cinquième année de son âge , jusqu'à la septième. Je ne crains pas , MONSIEUR , de vous faire des affaires avec luy par cette declaration. Je suis assuré du moins , que vous vous en tirerez sans peine. Il vous a trop d'obligation pour pouvoir être jamais en mauvaise humeur contre Vous. Il vous sçait si bon*

A ij



gré de vos incomparables ouvrages ; qu'il vous pardonnera facilement les défauts de ceux que vous luy procurez. Je suis assuré, MONSIEUR, qu'il les recevra de votre main presque aussi favorablement que s'ils partoient de votre plume. Il seroit bien à souhaiter qu'il pût trouver dans le Livre que je vous presente, ce bel esprit, ce jugement solide, ce tour delicat, cette justesse de raisonnement, cette netteté d'expression, cette étendue universelle de connoissances, qu'il admire avec raison dans vos journaux. Mais ce sont des talens qui ne vous sont pas communs avec beaucoup de gens. Ils ne se trouvent que dans les esprits du premier ordre comme le vôtre. Aussi vous ont-ils acquis une estime à laquelle les Auteurs mediocres ne doivent pas pretendre. Pour moy, j'y renonce de tout mon cœur, sans croire rien perdre de ce qui m'appartient. Permettez-moy seulement, MONSIEUR, d'en profiter en mettant votre nom illustre à la tête de mon ouvrage. J'espere que le Lecteur critique y voyant cette marque de Votre approbation, luy fera quelque quartier par respect pour cette sauve-garde. L'intérêt de mon Livre n'est pourtant ni le seul ni

le principal motif qui me porte à vous le  
dédier. La reconnoissance que meritent les  
honnêtetez que vous m'avez faites, y a  
sans comparaison beaucoup plus de part.  
Et comme les obligations que je vous ay  
sont connues au Public, il est juste qu'il  
sçache aussi combien j'y suis sensible, &  
qu'il apprenne à même-temps les raisons  
que j'ay d'être avec tout l'attachement dont  
je suis capable,

MONSIEUR,

Votre tres-humble & tres-obeïssant  
serviteur, DUNCAN.





## P R E F A C E.

**L**A Nature a mis dans le cœur de l'homme un desir insatiable d'apprendre. De cette source coule la curiosité , qui luy fait chercher la cause de tous les effets qui frappent son esprit dans la contemplation de l'Univers. Le Theologien cherche dans la revelation la raison de ce qui le surprend dans la Religion. Le Politique tache de découvrir les secrets ressorts qui meuvent la vaste machine des états. Le Philosophe demande à la raison , & à l'experience , l'explication des Phenomenes qu'il admire dans la Nature. Les voyageurs qui vont a la découverte du nouveau monde , n'ont pas plutôt découvert une riviere , qu'ils en veulent sçavoir l'ori-

P R E F A C E.

gine, & ne se donnent point de repos qu'ils ne soient montez jusqu'à la source. Ils ne seront pas contents qu'ils n'ayent trouvé celle du Nil. Le Physicien Medecin est le voyageur du Petit-monde. Il y voyage des yeux, & de l'esprit. La veüe des parties, & la meditation qu'il y fait dessus, en sont les voyages. Leur description, & les figures que l'Anatomiste en trace, sont ses cartes geographiques. Et l'Anatomie est l'art d'y voyager. Dans ses voyages il regarde les parties solides comme une terre ferme, les humeurs qui les arrosent comme la mer du Petit-monde, les gros vaisseaux comme les fleuves & les rivières, & les petits comme des ruisseaux. Il y rencontre même certains courens, qui meritent le nom de torrens, puisqu'ils ne coulent que pendant un petit espace de temps. Telle est l'évacuation de sang que les femmes ont tous les mois. Le voyageur du



P R E F A C E.

Petit-monde n'a pas plutôt découvert ce torrent, qu'il souhaite savoir d'où il coule. Le suivant depuis son embouchure, c'est à dire, depuis l'orifice extérieur de la matrice par le vagina, qui en est le canal, il en trouve bien le premier, & le grand réservoir, dans ce moule de tout le genre humain. Mais poussant encore plus avant sa curiosité, il veut savoir d'où est ce que cette liqueur rouge tombe dans ce bassin. Cette recherche le mène jusqu'aux artères, qui en sont l'origine & la première source. Mais d'où vient que ces vaisseaux ne le versent pas continuellement dans la matrice pour en faire un ruisseau perpétuel, plutôt qu'un torrent? S'il cherchoit la cause finale, il la trouveroit dans la foiblesse & la mort certaine qu'une perte continuelle de sang causeroit à la femme. Mais il en demande la cause physique. Il en laisse la forme au Metaphysicien, & s'attache à l'examen

P R E F A C E.

l'examen de la matiere , & de sa cause efficiente. Il rencontre la matiere de cet écoulement dans les impuretez du sang , & la cause efficiente dans sa fermentation extraordinaire , qui le fait enfler , écumer & verser ce qu'il a d'impur par l'orifice de ses canaux. Mais encore , dit-il , quelle est la cause de cette ébullition , & sur tout de son retour periodique ? Quand on luy répond que les esprits du sang le font boüillir à l'occasion des corps étrangers qu'ils rencontrent dans ses pores , & qu'ils en chassent par le mouvement qu'ils leur donnent ; il demande encore de qui est ce que ces esprits ont reçu cette impression si reguliere , qui ne leur fait pousser hors du sang ces ordures que de mois en mois. On a beau luy répondre que c'est leur instinct. Il ne se paye pas de mots , sur tout quand ils ne sont pas propres à mettre dans l'esprit de la personne qui les entend , une idée claire

B



P R E F A C E.

des choses qu'ils signifient. De plus il conçoit l'esprit comme un mobile perpetuel , toujours prêt à chasser hors du sujet qu'il anime , les corps étrangers qu'il y trouve sur son passage. Il ne serviroit de rien de supposer à ce moteur une force extraordinaire qui le rende à certains temps capable de cet effort , parce que le Physicien demande d'abord une cause de cet accroissement de forces , mais une cause qui n'opere qu'au terme marqué. Qui luy rendra raison de cette regularité ?

On ne la trouve pas du moins du côté de l'esprit , qui peut bien être à la verité tantôt plus fort , & tantôt plus foible , mais qui ne trouve pas dans la Nature , des causes qui augmentent ou diminuent ses forces à certains temps , reglez par un periode fixe.

On met aussi la cause de ce mouvement extraordinaire & deregle de l'esprit dans les impuretez du



P R E F A C E.

sang , qui embarrassant les routes dans lesquelles ce mercure fait les courses , luy font faire de nouveaux efforts pour surmonter la resistance qu'elles font à son passage.

Cette raison ne satisfait pas encore parfaitement. Car comme cette cause de la fermentation menstruale est commune aux deux sexes , il faudroit que l'effet leur fut commun aussi. L'esprit qui souffle dans les pores du sang masculin , n'y rencontre-t'il pas des impuretez ? Et s'il y en rencontre , comme on n'en peut pas douter , d'où vient qu'il n'entre pas à leur occasion dans ce mouvement rapide & irregulier qui fait la fermentation menstruale.

On leve cette difficulté en supposant que le sang des hommes est moins impur que celui des femmes. Et dans le corps de l'ouvrage , on rend diverses raisons de cette supposition. Les impuretez dont le sang féminin se charge tous les mois ,

B ij

P R E F A C E.

suffissent donc pour déregler le mouvement de ses esprits , au lieu que celles qui traversent les pores du sang masculin , ne suffissent pas.

D'accord ; mais lors qu'Eve parut des mains de son Createur , n'avoit-elle pas le sang aussi pur que celui d'Adam ? On n'a nul sujet d'en douter. Ce doute même seroit impie , puis - qu'il supposeroit qu'une chose impure peut sortir des mains de Dieu , & que le Createur du Monde n'auroit pas dit la verité , quand après avoir fait la revue des Creatures que sa Parole venoit de tirer du neant , il declara que tout en étoit bon & pur. Quelle cause trouvera donc la fermentation menstruale dans le sang de la premiere femme ? Ostez cependant cette ébullition a ses humeurs , & vous la priveriez de cette évacuation qui distingue le sexe féminin du masculin dans la posterité. Mais quelle apparence que cette Mere de toutes les fem-



P R E F A C E.

mes eût laissé à ses filles un héritage qu'elle n'avoit pas ? *Nemo dat quod non habet.* Ceux qui tirent du sang menstruel, la matière, & la nourriture du fœtus, ne sçauroient expliquer la fécondité de cette grande Mere de tout le genre humain, en luy refusant l'évacuation que ses petites filles ont tous les mois. Ceux-là même qui ne donnent pas cet usage au sang menstruel, auroient assez de peine à rendre raison de la fécondité d'Eve, s'ils le luy ôtent, puisqu'ils avoient qu'il prépare le moule dans lequel l'enfant doit être jeté, & qu'il fournit la matière de l'arrière-fais absolument nécessaire à la filtration de cette gelée dont le fœtus se nourrit. Il faut donc laisser à cette commune Mere le sang menstruel, qui de ses veines a coulé dans celles de ses filles. Mais on ne sçait comment l'en faire sortir. Il faut donner une cause à cette fermentation qui l'en doit chasser. Et où

P R E F A C E.

peut-on la trouver, que dans l'impureté du sang? Mais en peut-on supposer dans ce premier sang que Dieu mit dans le corps d'Eve?

Non sans doute. La pureté parfaite de son sang dura aussi longtemps que l'innocence de son ame. Le fruit défendu que la première femme mangea, fut un levain funeste qui corrompit ses humeurs, la Justice Divine luy faisant trouver sa punition dans son crime même. Avant sa désobéissance son sang parfaitement pur, étoit aussi parfaitement tranquille, ne souffrant jamais aucune fermentation violente. Comme les esprits ne trouvoient dans ses pores aucun corps étranger qui s'opposât à leur passage, ils y couloient sans violence, & sans désordre, comme un fleuve qui trouve un canal libre, ne fait aucun bruit, & n'élève point ses ondes, pour si rapide qu'il soit. Mais dès que le fruit défendu, qui ne trouva pas dans le corps d'Eve



P R E F A C E.

des levains assez forts pour le digérer parfaitement, eût mis dans la masse de son sang des cruditez. ou des parties qui ne pouvoient pas se bien ajuster avec luy, ses esprits, qui les trouvoient dans leurs routes, commencerent à s'irriter de la résistance que ces corps étrangers faisoient à leurs courses. Et comme un torrent qui s'enfle à la rencontre de plusieurs chauffées, & qui précipite sa course après les avoir surmontées comme pour reparer le retardement que leur opposition luy cause, ils éleverent les ondes du sang, & hâterent sa course en précipitant la leur, jusques à ce qu'ils eurent chassé des pores ces corps étrangers qui formoient comme autant de digues.

Cette premiere purification du sang ne fut pas parfaite. Elle y laissa pour ainsi dire un grain du fruit défendu, qui depuis servit de levain pour corrompre les nouveaux alimens

P R E F A C E.

qu'Eve prit. Peut-être même que les levains que le Createur avoit mis dans le corps humain pour la preparation, & la digestion des alimens, furent tellement affoiblis par le poison du fruit défendu, qu'il ne s'y fit depuis que des coctions imparfaites, qui remplissant de cruditez tous les pores du sang dans l'espace d'un mois, ont rendu sa purification nécessaire au même période.

Les Rabins ont accoutumé de dire qu'il y a un grain du fruit défendu dans toutes les maladies de l'homme. La fermentation menstruale est une espece de maladie au sexe, puis-qu'elle est une fièvre. S'il y a un grain du fruit défendu dans les autres maux, on peut dire qu'il y en a bien plus de deux dans celui-cy, puisque ce fruit est le levain qui excite cette ébullition. Du moins peut-on dire avec beaucoup de vraisemblance, que la fièvre menstruale a été sa première production. Et  
comme



P R E F A C E.

comme la fièvre est un combat entre les principes du sang & les corps étrangers, on peut appeller ce malheureux fruit, qui l'a excitée, la véritable pomme de discorde, non seulement parce qu'il l'a mise entre l'Homme & son Createur, entre l'Homme & les autres Creatures, mais encore entre l'homme & l'homme-même, & entre les principes qui composent le même homme. On trouve quelques traces de cette Tradition Divine dans la Fable de la Pomme de discorde. Celle de Pandore fait voir que les Payens n'ignoroient pas non plus qu'une femme eût porté tous les maux dans le monde. Car on peut appliquer à Eve avec beaucoup de justice, ce que les Poètes feignent de leur Pandore.

La femme d'Adam fut assez punie des maux qu'elle a fait au genre humain, puis-qu'elle en sentit les premières atteintes. En avalant le fruit

C



P R E F A C E.

défendu, elle mit dans son corps la semence de toutes les maladies. Le premier germe que cette semence poussa, fut l'indisposition que la purgation menstruale luy causa. Car son sang n'eut besoin de cette purification, que quand cet aliment funeste l'eut souillé. On peut aussi prouver par l'autorité Divine, que cette évacuation a suivy la rébellion de la premiere femme, puisque celle-cy n'enfanta pas dans l'état d'innocence, apparemment faute de sang menstrual, qui prepare la matrice à la generation. *Tu enfanteras avec travail*, est un Arrest que le Juge du Monde prononça sans doute contre Eve criminelle, la Justice de Dieu ne luy permettant pas de condamner à cette peine une innocente.

Tout le genre humain doit donc sa naissance au peché de sa mere, qui eût été sterile sans le sang menstrual, qu'elle ne pouvoit avoir dans son innocence. C'est un grand para-

doxe. Il semble pourtant suivre d'un principe incontestable. Mais la fécondité, qui est un don de Dieu, peut-elle être une suite du péché? Cette bénédiction naîtra-t-elle de la source de toutes les malédictions? On fera moins embarrassé de cette difficulté, si l'on fait reflexion que la generation n'est pas un bien absolu, puis-qu'elle est un remede à la mortalité, & que tout remede suppose un mal. Mais comment est-ce que le Createur du Monde en eût peuplé la vaste solitude sans le secours de la generation, si le premier homme eût perseveré dans son innocence? Se fût-il contenté d'avoir donné deux habitans au Jardin d'Eden, faisant un affreux desert du reste de l'Univers? Auroit-il bâti une si grande, & si belle maison pour la laisser vuide, à la reserve d'un petit appartement, qui n'est par maniere de dire, qu'un point en comparaison de sa vaste étendue? Cette



P R E F A C E.

supposition choqueroit sa sagesse infinie, qui ne luy permet pas de rien faire d'inutile. L'intérêt de sa gloire demandoit même la multiplication de ses adorateurs. La grandeur du monde marquoit donc assez le dessein que Dieu avoit d'y mettre un grand nombre d'habitans. Mais comment, & de quel autre moyen eût-il pû se servir que de la generation, pour faire ces peuplades?

Quand la creation ne nous paroîtroit pas un moyen suffisant, croirions-nous que Dieu n'en eût pas d'autres, qui sont cachez dans le sein de sa toute-puissance, & dans les profondeurs impenetrables de sa Sagesse? Mais sans avoir recours au mystere, n'est il pas certain qu'il y doit avoir du rapport entre la prévoyance éternelle & les ouvrages qu'il a produits dans le temps? Sur ce principe on ne doit pas être surpris que l'ordre étable pour la conservation de l'espece humaine ré-

P R E F A C E.

ponde à la cheute de son chef, quand cet établissement l'auroit precedé, parce que l'avenir est present à l'Auteur de cet ordre. Dieu sçavoit de toute éternité, qu'Adam se rendroit sujet à la mort par sa desobeïssance. Il resolut aussi de toute éternité de remedier par la generation à sa mortalité.

Mais comme la mort, qui est un effet du peché, fut commune à Adam, & à Eve, parce qu'ils avoient part l'un & l'autre à la cause qui la produisit, d'où vient que l'évacuation menstruale, qu'on suppose avoir été causée par l'indigestion de ce fruit que l'un & l'autre mangerent contre la défense de leur Createur, ne fut pas aussi commune à tous les deux. On ne peut pas dire que le sexe masculin n'ayant pas de matrice, ne peut pas être sujet à cet écoulement qui sort tous les mois par ce viscere, parce qu'on montre ailleurs que cette évacuation trouve, ou se



P R E F A C E.

fait des égouts dans les autres parties, quand elle rencontre la matrice fermée.

Il faut donc que la même cause n'ait pas produit le même effet dans l'un & dans l'autre. La différence des sujets a fait celle de l'impression qu'ils en ont receuë. Le corps d'Adam ayant des levains plus vigoureux, peut avoir digéré du moins en partie ce fruit qui garda toute sa crudité dans celui d'Eve, dont les dissolvans étoient beaucoup plus foibles. Deux personnes prennent le même poison : l'une en meurt, & l'autre en est quitte pour quelque indisposition ; la première n'ayant pas l'estomach si bon que la seconde. Comme cause morale, la manducation de cette pomme funeste, a fait un semblable effet sur ces deux ames, qu'on peut appeller les Sœurs aînées, mais non pas les meres de celles qui ont été créées depuis le commencement du monde. Mais si

P R E F A C E.

On la regarde comme cause physique, son effet a été diversifié par la diversité des sujets qui l'ont reçu, c'est à dire, par la différente disposition de ces deux corps humains, qui furent & les Freres aînez, & les Peres de tous ceux qui sont nez depuis.

Il est bien vray-semblable pourtant que ce poison du corps & de l'ame, n'ayant pas été parfaitement digéré dans le premier Homme, a laissé dans son sang, & dans celuy de sa posterité, la semence de toutes les maladies. Si le poison ne tuë pas toujours, il met pourtant dans les viscères une impression maligne, qui diminuë leur vigueur, & sape secretement les fondemens de la vie, & de la santé. Celuy qu'Adam prit de la main d'Eve, ne luy donna pas une mort prompte. Ce n'étoit pas un poison present, mais un poison lent, qui ayant infecté les esprits, ses humeurs, & ses parties solides,



P R E F A C E.

le consumoit à petit feu. De cette source empoisonnée ont coulé tous les maux du genre humain.

*Illinc prima mali labes ,  
Illinc & macies & nova februm  
Terris incubuit cohors.*

Mais parce qu'Eve en prit la première , il étoit juste qu'elle en sentît plutôt la malignité. Et comme elle ne se contenta pas de desobeïr à son Createur , sollicitant encore Adam à la même rebellion , elle devoit avoir plus de part à la punition , ayant eu plus de part à la desobeïssance. De là vient que sa posterité , outre une infinité de maladies qui luy sont communes avec l'autre moitié du monde , en a deux qui luy sont particulieres , le travail de l'enfantement , & l'incommodité qui luy revient tous les mois.

L'impureté qui sort de son corps à chaque Lune , luy doit donc mettre devant les yeux celle de son ame , puisque l'une & l'autre dépend d'une



P R E F A C E.

d'une même cause. Cet écoulement est à même-temps un monument de la Justice Divine, qui punit le premier peché d'Eve, & une marque de l'infinie bonté de Dieu, qui repare par cette évacuation le desordre que le fruit défendu avoit fait dans son sang.

Par cette défense qui devoit l'empêcher d'en goûter, Dieu faisoit l'office de Medecin, aussi bien que celui de Legislatteur. Le Jardin d'Eden plein de diverses especes de fruit, étoit pour nos premiers parens comme une table couverte de plusieurs mets. Leur Createur comme un Medecin habile & charitable, leur ordonnoit de s'abstenir du fruit qui croissoit au milieu du Jardin, comme d'un aliment empoisonné, qui menaçoit de mort & leur corps & leur ame.

Mais comment est-ce que la prudence de ce Medecin, & la tendresse de ce Pere, luy permirent d'ex-

D

P R E F A C E.

poser ses Enfans à une tentation si dangereuse ? Pourquoi planter cet arbre funeste dans ce lardin , qu'il vouloit leur donner pour leur séjour ordinaire ? Pourquoi le mettre au milieu ? Craignoit-il qu'ils ne le vissent pas , s'il eût été caché dans quelque coin , ou à quelque extrémité ? Pourquoi faire son fruit si beau , & si propre à les tenter ? Ne diroit-on pas que c'est un piège tendu à leur innocence ?

Cette conduite de Dieu ne choquoit ni sa sagesse , ni l'amour qu'il portoit à nos premiers Parens. Il est vray qu'il met devant leurs yeux un objet qui les tente ; mais il les munit par avance contre la tentation , par la défense qu'il leur fit d'y toucher. Il pouvoit ne pas mettre cet arbre dans le lardin où il les logea en les creant , mais il vouloit éprouver leur fidélité. Du moins pouvoit-il le cacher , ou faire son fruit moins beau ; mais il n'y eût pas eu d'épreu-



P R E F A C E.

ve , s'il n'y eût eu de tentation. Enfin ces premiers pecheurs n'y eussent pas succombé , s'ils eussent fait un bon usage des lumieres , & de la force que leur Createur avoit donnée à leur ame.

Mais ils prefererent le conseil de leur mortel ennemy , à celuy de leur meilleur amy. Eve en mangea la premiere , aussi fut - elle punie plutôt que son mary par cette évacuation , qui fatigue beaucoup son sexe. Elle commença bien - tôt à perdre son sang , qui est le tresor de la vie , afin qu'elle connût que sa rebellion avoit merité la mort. Mais comme Dieu tempere ordinairement les rigueurs de sa severité par les douceurs de sa misericorde , il a bien voulu que cette perte de sang , qui devoit être la peine du peché , fût un presage & une figure de cette éfusion qui devoit un jour l'expier.

Et comme il falloit entretenir cette esperance dans le cœur de l'hom-

D ij



P R E F A C E.

me , & conserver à même - temps la memoire de ce peché , qui en infectant la source du sang humain , en a corrompu tous les ruisseaux , il ne suffisoit pas que nôtre premiere Mere fût sujette à cette perte que sa desobeïssance luy attira. Mais comme son peché passe jusqu'à la derniere posterité , aussi falloit-il qu'elle luy fit part de la peine. De là vient que toutes les femmes perdent chaque mois une partie de leur sang.

Cependant on a beaucoup de peine à comprendre comment le levain de cette ébullition qui le fait verser , a pû conserver sa force pendant une si longue suite de siècles. L'extrême vieillesse dans laquelle il se trouve presentement , ne devoit - elle pas luy avoir ôté toute sa vertu ? Ces parties du fruit défendu , qui sont encore dans le sang des femmes , ne sont - elles pas usées ?

Il y a des levains qui ne vieillis-

P R E F A C E.

sent jamais. Celuy de la petite verole n'est-il pas aussi vigoureux aujourd'huy qu'il l'étoit au commencement ? Comme celuy de l'évacuation menstruale, il coule avec le sang des meres dans les enfans. Vraysemblablement l'origine en est également ancienne, puisque ces deux ruisseaux coulent apparemment de la même source.

Mais enfin une si petite quantité de levain qu'une pomme laissa dans le corps de la premiere femme, suffit-elle pour faire fermenter aujourd'huy toute la vaste masse du sang qui coule dans les veines de toutes les femmes, dont le nombre est infiny ? Cela paroît inconcevable.

Cependant on voit beaucoup de substances qui renferment une tres-grande vertu dans un tres-petit volume. Un grain de poison infecte toute la masse d'une liqueur qui le surpasse une infinité de fois en quantité. C'est un fait d'experience qu'on



P R E F A C E.

ne peut contester quand on n'en comprendroit pas la raison. Cependant l'infinie divisibilité de la matiere diminuë fort la difficulté, si elle ne la leve pas entierement. On en peut trouver diverses preuves dans les experiences curieuses que l'incomparable Monsieur Boyle a faites sur ce sujet. Mais la vertu que les levains ont de se multiplier en convertissant en leur propre nature les corps sur lesquels ils agissent, ne laisse pas la moindre ombre de difficulté. Quand le fruit défendu n'auroit pû se diviser à l'infiny pour repandre sa vertu funeste dans toute la vaste masse du sang humain, il auroit pû se multiplier avec les hommes, & sa multiplication auroit suivy pas à pas celle des sujets sur lesquels il agit.

Ceux qui ont écrit avant nous sur les regles des femmes, ne se sont pas encore avisez d'en chercher la cause dans le fruit défendu, parce



P R E F A C E.

que le Physicien arrêtant sa vue sur les causes prochaines , ne l'étend guere sur celles qui sont fort éloignées. Il fixe sa contemplation sur l'ordre qu'il trouve érably dans le monde , sans se mettre en peine des raisons morales ou metaphysiques , sur lesquelles il est fondé. Son esprit auroit trop de chemin à faire s'il devoit remonter toutes les fois au premier établissement. *Philosophi non est confugere ad causam primam.* C'est pourquoy l'on n'a fait aucune mention de cette cause dans le corps de l'ouvrage , ou l'on s'est renfermé dans les bornes & regles de la Physique.

Au reste , on doit être averty que ce Livre pourroit avoir été publié plus imparfait qu'on ne le donne presentement. Il y a environ deux ans qu'il fut perdu dans le chemin de Paris , par une personne qui l'y portoit pour le faire imprimer. Comme l'Auteur a beaucoup de

P R E F A C E.

déference pour les sentimens du célèbre Monsieur l'Abbé de la Roque, qui l'invitoit par un de ses Journaux à rendre raison d'une évacuation menstruale qu'eut une fille depuis la cinquième année de son âge, jusqu'à la septième, il ne manqua pas d'écrire incessamment sur ce sujet. Cette exhortation produisit donc un traité composé de trois chapitres. Dans le premier on examinoit pourquoy les femmes se purgent tous les mois au dessus de douze ans. Dans le second, pourquoy elles ne se purgent pas au dessous de cet âge. Et dans le dernier, pourquoy une fille de cinq ans avoit eu cette évacuation que la Nature refuse aux autres filles de son âge. La dissertation étant trop grande pour être inserée dans le Journal, on se contenta d'en envoyer l'extrait à Monsieur l'Abbé de la Roque, qui luy fit l'honneur de le donner au public. Ce fut comme un engagement indispensable à  
publier



P R E F A C E.

publier la piece dont on ne donnoit que l'échantillon. On la mit aussi d'abord entre les mains d'un homme qui partoit pour Paris, & qui la laissa, dit-il, à Brive la Gaillarde. On se crut obligé de reparer sa faute, & pour payer le retardement qu'elle caufoit, on augmenta l'ouvrage des deux tiers. On dira peut-être de l'augmentation de ce Livre, si l'on en voit la premiere composition, ce qu'on a dit d'un autre, *Faciendo maiorem minorem fecit*, Qu'en le faisant plus grand, on l'a fait plus petit. Mais l'Auteur se justifie en disant que les additions qu'il a faites ne luy paroissent pas inutiles. Il souhaite que les bons connoisseurs en fassent le même jugement. Et à l'égard de la lenteur avec laquelle il semble avoir répondu à l'attente que l'Auteur du Journal avoit donnée de luy, il s'en console en considérant que s'il a réussi, il n'y a pas mis trop de temps, *sat cito si sat bene*, &

E



## P R E F A C E.

que s'il n'a pas touché le but qu'il se proposoit, un Livre qui n'a pas le bonheur de plaire, ne sçauroit paroître trop tard, sans chercher une excuse dans ses occupations, ou dans quelques autres empêchemens qui ne luy ont pas permis de le mettre sous la Presse, quoy-qu'il y fût prêt il y a long-temps.





SVR LES FLEURS  
qui font le sujet de ce  
Livre.

**Q**U'OR-qu'on ne parle que de Fleurs  
Dans le Livre qu'on vous presente,  
Vous y trouverez, chers Lecteurs,  
De bons fruits, moisson abondante.

M. S. S. D. B.

Sans être fort fleury, ce Livre est plein  
de Fleurs;  
La belle & solide Physique,  
Sans les Fleurs de la Retorique,  
A bien dequoy charmer les esprits & les  
cœurs.

M. T. R.

Les Fleurs que Duncan vous presente,  
N'ont rien qui soit délicieux  
Ni pour le nez, ni pour les yeux:  
Aussi cet Auteur se contente

*Dé plaire à l'esprit curieux ;  
Dont il remplit très-bien l'attente.*

M. R

*La Nature par tout féconde ;  
Charme nos esprits & nos cœurs ,  
Remplissant de fruits , & de Fleurs  
Et le Grand & le Petit-monde.*

M. C.

*Les Fleurs ne naissent qu'au Printemps  
Dans les parterres du grand Monde ,  
La Nature est donc plus féconde  
Dans le Monde petit , qui fleurit en tout  
temps.*

M. I. G.

*Un bouquet n'est délicieux  
Que pour le nez , & pour les yeux ;  
Mais par une rare merveille ,  
Duncan , tes Fleurs charment l'oreille.*

L. L.

*Ce Livre à l'Oranger ressemble ,  
Portant fruits & fleurs tout ensemble ,  
Il joint la fleur de la beauté  
Avec le fruit de la bonté.*

C. L. I.



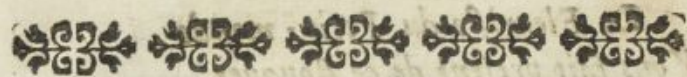
*Le Fleuriste du Petit-monde  
Vous fait present de ce Bouquet,  
Ses Fleurs sont le joly caquet,  
L'esprit, la science profonde.*

*M. A.*

*Duncan charme ses Lecteurs  
Par ce beau Bouquet de Fleurs,  
Ornant les Fleurs naturelles,  
De Fleurs artificielles.*

*R. P. T.*





## P E R M I S S I O N.

**V**EU les Conclusions du Procureur du Roy, & nôtre precedente Ordonnance, Nous permettons à DANIEL DUNCAN, Docteur en Medecine, de faire imprimer à qui bon luy semblera, la *Seconde & Troisième Partie de la Chymie Naturelle*, dont la premiere a été imprimée avec Approbation & Privilege; Et un Livre intitulé, *La connoissance du Corps animé par la Mechanique, & par la Chymie.* A Montauban le 3. Octobre 1685.

Signé, DE CAHUSAC,  
Lieutenant Principal.



# TABLE

## DES MATIERES de la seconde & troisié- me partie de la CHYMIE NATURELLE.

<b>C</b> HAP. I. De la purgation en general.	page I.
CH. II. Pourquoi l'évacuation men- struale est particuliere aux fem- mes ,	19
CH. III. De l'usage ou de l'utilité des mois ,	51
CH. IV. Du temps auquel les regles coulent ,	111
CH. V. Pourquoi les filles ne se pur- gent pas tous les mois au dessus de	E iij



## T A B L E.

<i>douze ans ,</i>	127
<i>CH. VI. Pourquoi une fille de cinq ans s'est purgée par la matrice jus- qu'à la septième année de son âge,</i>	138
<i>* Comment cette fille a cessé de se purger ,</i>	161
<i>CH. VII. Pourquoi les vieilles ne se purgent pas ,</i>	165
<i>CH. VIII. Pourquoi les femmes se purgent tous les mois , &amp; la raison de ce retour periodique ,</i>	190
<i>CH. IX. Pourquoi les jeunes femmes sont quelquefois déreglées ,</i>	202
<i>CH. X. Et dernier. Pourquoi les fem- mes perdent trop ,</i>	232

---

## A P P R O B A T I O N.

**I**Ay lû par ordre de Monseigneur le  
Chancelier, la seconde & troisième  
partie de la Chymie naturelle ; & l'ex-  
plication Chymique & Mechanique de  
la formation de l'Animal , par *Daniel  
Duncan*. Fait à Paris ce 13. Octobre  
1686. *BACHOT*.

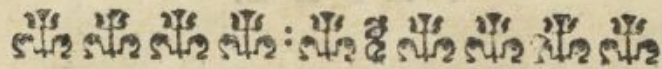
# TABLE.

## TROISIEME PARTIE.

### *De la Chymie naturelle.*

<b>C</b> HAP. Où l'on marque le des- sein & la division de cet ou- vrage ,	page 1
ART. I. De la matiere du Fœtus ,	2
ART. II. De la cause efficiente du Fœtus ,	6
* Raison d'où Venus , qui represente l'Amour, a pris son nom d'ἀφροδίτη ou de fille de l'Ecume ,	16
ART. III. Sur le lieu natal du Fœtus ,	25
* Ce que c'est que le vaisseau Oura- que qui prend son nom du mot Grec ὄσπον qui signifie l'urine qui y coule ,	94
* Ce qu'on doit entendre par ce mot des Latins, Salacitas ,	129
ART. IV. Et dernier. De la naissan- ce de l'enfant ,	146





*Extrait du Privilege du Roy.*

**P**AR grace & Privilege du Roy, donné à Fontainebleau le 24. jour d'Octobre 1686. Signé LE PETIT : Il est permis à LAURENT D'HOURY, Marchand Libraire, de faire imprimer, *La Seconde & Troisième partie de la Chymie Naturelle ; & l'Explication Chym. & Mechanique de la Formation de l'Animal*, en tels volumes, marge & caractère, & autant de fois que bon luy semblera, pendant le temps de dix années consecutives : Et défenses sont faites à tous autres de l'imprimer, sans le consentement exprés de l'Exposant ou de ses ayans cause, à peine de trois mil livres d'amende, confiscation des Exemplaires contrefaits, & de tous dépens, dommages & interets, ainsi qu'il est plus au long porté par ledit Privilege.

*Registré sur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, le 16. Novembre 1686. Signé ANGOT.*

Ledit sieur D'HOURY a fait part du present Privilege, à DAN, HORTHEMELS,





SECONDE PARTIE  
DE  
LA CHYMIE  
NATURELLE,  
OU L'EXPLICATION  
CHYMIQUE  
ET MECHANIQUE  
DE L'EVACUATION  
particuliere aux Femmes.

---

CHAPITRE PREMIER.

*De la Purgation en general.*

**R**IEN n'est parfaitement pur  
dans ce monde ; & le bon se  
trouvant mêlé par tout avec le  
mauvais , la Nature est tou-  
jours occupée à la séparation des parties

A

étrangeres au sujet qu'elle veut composer. Elle a taillé de petits corps pour chaque composé naturel ; mais elle ne donne pas à chaque espece d'atomes un magasin particulier , les laissant dans un mélange confus , & comme dans un second chaos , duquel elle les tire en separant ceux qui sont propres à son dessein , d'avec ceux qui n'y sont pas propres. Toutes les parties des sucres minéraux qu'elle fait couler dans les mines , ne peuvent pas entrer dans la composition des métaux , la plupart s'en allant en scories , qui s'en separent par le secours de la Nature ou de l'Art. Quand elle prepare ses matieres à la production du metal , elle en chasse les corps étrangers par diverses fermentations , precipitations & filtrations des sucres minéraux ; mais toutes ces precautions y laissent encore beaucoup d'impuretez , dont la separation est reservée à l'Art.

La Nature prend à peu-près le même soin pour la preparation des matieres dont elle forme les vegetaux. Tous les corps que la seve entraîne dans leurs tuyaux , ne pouvant se changer en leur propre substance , elle en separe les inutiles en faisant fermenter ce suc dans les bubes de l'écorce , & dans les cellules de la moëlle , comme



dans autant de petites bouteilles , en precipitant par quelque esprit ou sel , les parties étrangères , & en filtrant enfin , cette liqueur vegetale à travers un grand nombre de couloirs qu'elle rencontre dans le corps de la plante. Toutes ces impuretez sont portées par la circulation à l'écorce extérieure , comme à l'unique émonctoire du vegetal. Une partie s'en exhale par la transpiration insensible , l'autre trop grossiere pour sortir par cette voye , s'arrête à la surface de la plante en forme de mousse , de goume , de champignon , de guy , ou de quelqu'autre excrescence : une troisième tenant le milieu de consistance entre l'excrement subtil , qui se dissipe par les pores , & le grossier , qui forme à l'écorce ces corps étrangers , s'écoule par une espece de fontaine , ou de cautere , que l'acreté de l'excrement liquide y fait quelquefois. On a même vu certains arbres qui se purgeoient extraordinairement tous les mois par ces ouvertures : image assez naïve de la purgation que les femmes ont au même periode.

Mais les animaux ont encore plus besoin de purgation que le mineral & la plante. Le corps , qui joint à la vie le sentiment , étant beaucoup plus noble que tous les au-



#### 4 LA CHYMIE

tres, ne doit pas recevoir dans sa structure beaucoup de matieres, qui sont assez bonnes pour les autres composez. Toute sorte de materiaux sont bons pour bâtir une cabane; mais un habile Architecte qui veut bâtir un Palais, est obligé de rejeter tous ceux à qui la richesse de la matiere, ou la beauté de la forme, manquent. Cependant l'animal qui travaille, comme un manoeuvre aveugle, à bâtir ou reparer le logis de son ame, met dans son corps une infinité de materiaux mal propres au dessein du Divin Architecte qui conduit l'édifice. Le goût avoit bien été mis à la porte de ce Palais comme un portier qui devoit en défendre l'entrée à tout ce qui ne pourroit pas entrer dans sa composition; mais les materiaux inutiles, couverts de ceux qui sont utiles, ont trompé la vigilance de ce garde: qui de plus, corrompu par le peché d'Adam, semble être d'intelligence avec l'ennemy de l'homme, quand il introduit dans son corps ceux qui luy sont étrangers ou nuisibles, comme autant de troupes ennemies qui ruinent tôt ou tard la place qu'il devoit garder. Mais le grand Ouvrier qui preside à la structure, ou à la reparation du bâtiment, retardant autant qu'il le trouve

## N A T U R E L L E. 5

à propos, le mauvais effet de cette trahison, divise & separe le bon d'avec le mauvais. Pour cet effet, il brise d'abord les alimens dans la bouche, comme pour découvrir au goût la fraude, qui quelquefois est cachée sous une agreable saveur, & casse, pour ainsi dire, la coque, afin d'en tirer le noyau, ou pour profiter de ce qu'il y a de pur après l'avoir separe de ce qu'il y a d'impur. Après avoir dissout les alimens solides par la salive, par le levain qu'ils trouvent dans l'estomach, & par la douce fermentation que la rencontre de la bile & du suc pancreatique, excite dans le Chyle, il en precipite les impuretez par l'acide de la Lymphes qui coule du Pancreas, & cette precipitation fournit la matiere des gros excremens. Mais comme on est obligé souvent en Chymie d'achever par la filtration, la separation que la precipitation n'avoit que commencée; ainsi la naturelle passe le Chyle à travers les Glandes & les Tuniques des intestins, pour le décharger des impuretez que le precipitant y laissoit encore.

Ensuite elle mêle cette liqueur blanche avec la Lymphes du Pancreas d'Asellius, du reservoir de Pequet, & du canal Tho-

A ii)



## 6 LA CHYMIE

racique, comme avec un nouveau levain qui joint à celui du sang, pousse encore beaucoup plus loin la division des parties qui composent le Chyle, dont les principes se dégageant & se développant par ces nouvelles fermentations, ceux qui sont à peu-près de même nature, s'unissent pour former l'une des quatre humeurs mêlées dans la masse du sang. L'esprit, le sel volatile, le soufre le plus doux, & le plus balsamique, le phlegme le plus pur & le moins salé, s'assemblent pour former le sang proprement dit : le soufre le plus grossier, & le plus inflammable, les sels alkalis les plus volatiles & les plus acres, avec les esprits de même nature, s'ajustent pour composer la bile. La Tête-morte, ou la partie Terrestre recevant dans son sein les acides fixes, fait la melancholic. Enfin, le phlegme chargé du sel marin, & des autres sels fixes, que leur pesanteur entraîne en bas, fondus dans l'eau du petit monde, n'est autre chose que la serosité. Ce sont les quatre humeurs qui naissent de l'exacte division des principes qui composent le Chyle ; mais quand des foibles fermentations, ou des divisions imparfaites les laissent dans la confusion, ils forment une cinquième hu-

## N A T U R E L L E. 7

meur, qu'on nomme la Pituite, qui doit sa naissance à la dissolution imparfaite du Chyle, & à la crudité du sang qui s'en produit : mais comme de ces cinq humeurs les quatre n'y sont que pour le sang proprement dit, à qui la bile & la serosité servent de vehicule & d'éperon, & la melancholie ou la pituite, de frein ou d'entraves, pour arrêter son esprit toujours prêt à prendre l'effor, ou pour moderer l'impetuosité de ses autres principes actifs, dès qu'ils luy deviennent inutiles ou invisibles par leur quantité, ou par leur qualité, la Nature les chasse par les égouts qu'elle leur a crusez dans le Corps animé.

Le sang roulant par toutes les parties, y trouve divers cribles qui le déchargent de ce qu'il a de superflu. Les souffres coulans de la bile passans par les glandes du foye dans les canaux biliaires, se vont rendre aux boyaux. Cet assemblage de parties terrestres & d'acides fixes, entraîné vers le fondement par son propre poids, sort quelquefois par les veines hemorhoïdales & le plus souvent par les glandes des gros boyaux, qui sont la cloaque de tout le Corps. Le phlegme le plus grossier, avec les sels fixes qui s'y sont fondus, se filtrant par les petites glandes

A iiij



des que Monsieur Malpigijs a découvertes dans les reins , coule dans les tuyaux , dont toute leur substance interne est composée , & de là se va rendre dans leur bassin , qui , comme un entonnoir , le verse dans la vesse par l'uretere , pour être enfin , jetté dehors par l'uretre. Mais le phlegme le plus délié , poussé par la chaleur interieure vers la peau , s'y dissipe par l'insensible transpiration , ou s'y arrête en forme de sueur , comme les vapeurs d'une liqueur qu'on chauffe , ou qu'on distille , s'épaississent en eau contre le chapiteau de l'alembic , ou contre un linge mouillé , qu'on y met souvent dessus pour aider cette condensation.

La pituite n'a point d'émonctoire particulier , parce qu'elle est un sang cru , qui par une suffisante coction , peut devenir utile. Cependant comme il est certaines cruditez que la chaleur modérée de l'animal ne scauroit jamais digerer , elles sortent ou par les égouts qui leur sont communs avec les autres excremens , ou par des parties qui servent à d'autres usages plus considerables. Ce Chyle grossier & cru , qui ne peut passer par le premier filtre , & que sa viscidité attache à la surface interne de l'estomach , & des intestins , est chassé

en bas par le mouvement peristaltique de ces parties , qui sont la source de ces glaires , ou de cette pituite qu'on remarque dans les selles : mais ce Chyle indigeste , à qui sa grossiereté permet pourtant de passer par le premier couloir qui raffine la crème des alimens dissous dans l'estomach , ne trouvant ni dans le sang , ni dans les viscères où la circulation le porte , des dissolvans assez forts pour achever la division de ses principes , & l'exaltation de ses esprits , où consiste sa maturité , se separe enfin , des autres humeurs dans les cribles qu'il rencontre aux glandes de la gorge , & du nez , & fournit la matiere de la morve & des crachats.

Toutes ces évacuations laissent encore dans la masse du sang beaucoup d'impuretez , ou parce qu'elles n'en sont pas assez dégagées pour s'en pouvoir separer , ou parce qu'elles y sont en si grande abondance que tous ces cribles , dont on vient de parler , ne suffisent pas pour les en pouvoir tirer toutes. Quand celles qui restent dans les humeurs sont en grande quantité , elles les font bouillir avec violence , & causent souvent la fièvre , comme la lie mêlée avec le vin , le fait fermenter extraordinairement :



mais quand elles n'y sont qu'en mediocre quantité, leur presence est utile à l'animal par la douce fermentation qu'elle excite dans ses humeurs.

Elles n'y demeurent guere dans cette moderation; & les nouveaux alimens qui entrent dans le corps de l'animal, portant dans la masse de ses humeurs de nouvelles impuretez, comblent bien-tôt la mesure, qui verse necessairement par quelqu'une des issues que la nature a destinées à l'évacuation des superfluitez. Pour cet effet, il faut que celles-cy s'en dégagent, s'en détachent & s'en separent, par la fermentation, par la precipitation, & par la filtration.

Les impuretez ne sont pas seulement mêlées dans les humeurs comme l'yvroye avec le bon grain dans le même tas; mais elles y sont engagées, enveloppées & embarrassées: leur dégagement dépend de l'esprit, c'est à dire, d'une matiere subtile & remuante, qui ouvre, par maniere de dire, les prisons où elles sont renfermées, & leur fait part de son mouvement pour les en tirer. C'est le veritable Archée, auquel Vanhelmont attribué la separation des impuretez; le rang qu'il tient entre les principes actifs, dont il est comme le Roy, le rend

tres-digne de ce nom. Ce premier mobile en pousse un autre. Les sels agitez par les esprits, sont comme les haches avec lesquelles on enfonce les portes pour rendre aux captifs la liberté. Tous ces principes remuans ne scauroient courir, comme ils font par tout leur sujet sans en mouvoir toutes les parties; & ce remuement general, n'est autre chose que la fermentation qui ébranle, divise & dégage les corps étrangers.

Mais ils demeureroient encore dans les pores de la liqueur, & dans la confusion de toutes les parties, s'ils n'en étoient chassés par la precipitation. Les esprits armez des sels, courent dans les routes des pores, & en chassent les impuretez qu'ils y rencontrent, & qui s'opposent à leur passage, *Clavus clavum, trudit*. Un corps en pousse un autre, s'il a plus de mouvement que celui qu'il trouve sur son chemin.

Cependant ces parties étrangères, poussées par ce double mobile, hors du sein de la liqueur, ne pourroient que couler à fonds, ou se rendre à la circonférence par la loy du mouvement circulaire, & s'attacher aux côtes des vaisseaux, comme la lie du vin se precipite au fonds des barriques, ou s'attache autour des tonneaux, si la filtration



ne les en séparoit entierement ; le mouvement continuel du sang qui roule dans les canaux , ne leur permettroit pas même de demeurer en repos au fonds , ou aux côtez des veines & des arteres , comme le tartre dans les vaisseaux qu'on ne remuë pas ; car la moindre agitation du vin , ne manque pas de faire rentrer dans son sein ces impuretez qui s'en étoient rassises pendant le calme de la liqueur : & pour luy conserver sa pureté , l'on est obligé de le tirer de sur sa lie. De là vient que pour achever la purification d'une liqueur , les Chymistes ont accoutumé d'en separer les impuretez par la filtration.

Ces trois operations qui separent les corps étrangers des liqueurs , se font tous les jours dans le sang pour en chasser les superfluites. Cette humeur est sujette à des grandes fermentations ; le vin & la biere bouillent moins dans la cave où l'on les fait , que la masse des humeurs dans les veines , & dans les arteres. Tant que l'animal vit , le sang fermente dans son corps , & sa vie est l'effet de cette fermentation , qui ne peut cesser sans causer la mort ; l'esprit , le sel & le soufre sont les causes de ce mouvement intestin , dont toutes les parties d'une liqueur

font agitées. Le phlegme & la tête-morte, c'est à dire, la partie grossiere & terrestre, ne sont que les entraves de ces principes, & comme les liens de ce corps subtil, qui toujours est prêt à prendre l'essor. L'esprit ayant un mouvement continuel, court dans toute la masse de la liqueur, & remue toutes les parties qui la composent. Les pores du corps liquide, sont comme les allées où ce Mercure fait ses courses; tant que les chemins sont libres, l'esprit y passe sans aucune peine, & son cours est tranquile comme la liqueur qui le contient. Mais quand ses pores sont bouchez par quelques corps étrangers qui résistent au passage de ces coureurs rapides, ils entrent en desordre, ils s'enflent & semblent s'irriter contre l'obstacle qui s'oppose à leur mouvement. Un torrent s'élève à la rencontre d'une chauffée, ses ondes s'enflent, son cours n'est plus tranquile, toutes ses parties sont en tumulte, au lieu qu'auparavant il couloit sans bruit dans un canal libre. Le vent ne fait du desordre, que quand il rencontre des corps qui résistent à son passage. Les esprits d'une liqueur sont comme un torrent de matiere subtile, qui en parcourt les pores. Ceux-cy sont comme les canaux où passe



ce torrent , & les corps étrangers sont comme autant de digues qui s'opposant à son cours , le font enfler & entrer dans un tumulte qui se répand dans toute la masse de la liqueur ; ou bien l'esprit qui souffle , pour ainsi dire , dans les pores , est comme un vent choquant rudement ces corps , qui traversant les pores , s'opposent à son libre cours. En sorte que ne pouvant avancer ny s'arrêter , il faut qu'il recule , mais il en est empêché par celui qui le suit : il se tourne à droite, à gauche, en tout sens : en un mot, il forme un tourbillon , qui ébranle tous les corps d'alentour. On voit aussi que toutes les parties d'une liqueur qui fermente , sont dans un grand mouvement. Il n'est guere de corps liquide , qui contienne plus d'esprit que le sang , ny dont les pores soient plus sujets à ces obstructions qui donnent occasion à la fermentation. Quand le vin s'est épuré par l'ébullition , & par la précipitation de ces corps étrangers qui entretenoient cette agitation , il ne boult plus que rarement , parce qu'il ne s'y mêle plus de nouveaux corps qui puissent exciter ce mouvement intestin dans ses parties. Mais quand la masse de mon sang seroit à cette heure parfaitement pure & tranquile

par la separation entiere des impuretez, qui sont l'occasion de la fermentation, elle sera bien-tôt agitée & troublée par le mélange du Chyle, qui bouchant ses pores par ses parties encore grossieres, trouble le mouvement regulier des esprits, qui s'y promènent comme dans leurs galeries. C'est pourquoy on se sent émeu quelque temps après le repas, lorsque les alimens dissous par le levain de l'estomach, & des intestins grelles, commencent à se mêler avec la masse du sang. Les esprits qui faisoient auparavant leurs courses dans les pores de cette humeur, y rencontrent alors des obstacles qui rendent leur mouvement irregulier, turbulent & rapide comme celuy d'un tourbillon. Pendant cette agitation les parties grossieres du Chyle s'entrechoquent, se brisent, se subtilisent, & deviennent par là capables de s'enchasser dans les niches naturelles que les parties qui se sont dissipées, ont laissé vuides. Les esprits, les sels volatiles, & les soufres auparavant enveloppez dans ces parties indigestes se développent & s'exaltent, comme parlent les Chymistes.

Mais parce que toutes les parties du Chyle ne sont pas propres à composer la masse du sang, ny à se placer dans ces pe-



tits intervalles que les écoulemens de la transpiration ont laissé vuides , leur grosseur ou leur figure , les en rendant incapables , il faut qu'elles demeurent dans les pores, jufques à ce que les esprits , qui ne cessent d'y courir , les en ayent chassées. Un vent balie , par maniere de dire , le chemin par lequel il passe , il entraîne aisement toutes les ordures , ou les petits corps qu'il y rencontre. Un torrent rapide emmene avec soy tous les corps qu'il trouve dans son canal , s'ils ne sont ou fort pesans , ou fortement attachez. L'esprit qui anime la masse des humeurs , est ce vent & ce torrent , qui entraînent ce qui fait resistance à leur passage ; il chasse les ordures qui bouchoient les pores du sang ; il separe le pur de l'impur ; il precipite ces corps éterogenes qui excitoient & entretenoient la tempête dans la mer rouge de nôtre sang. Mais comme on a cy-devant infinué que la pesanteur , ou le fort attachement d'un corps pouvoient empêcher qu'il ne fût entraîné par le vent , ou par un torrent : ainsi le Chyle porte dans la masse du sang de parties si grossieres & si lourdes , que les esprits n'ont pas la force de les en chasser : quelques-unes même sont tellement embarrassées dans les détours des pores ,

pores, que les esprits ne les en pouvant tirer, la masse du sang s'en charge, & s'en embarrasse tous les jours, jusqu'à ce que la mesure soit comble, c'est à dire, jusqu'à ce que la plupart des pores de cette liqueur en soient tellement empechez, que les esprits n'y puissent presque plus passer. Alors cette matiere subtile, qui n'est jamais en repos, trouvant par tout des obstacles à son passage, semble s'irriter par les difficultez qu'elle rencontre : c'est un vent qui redouble sa violence à mesure qu'il passe par des chemins plus étroits, ou plus embarrassez : c'est un torrent qui n'a jamais plus de force, que quand il a été quelque temps retenu par une digue qu'il vient d'enfoncer : c'est un air pressé qui déploie sa vertu de ressort, & qui surmontant la resistance d'un corps qui le tenoit dans la contrainte, retourne à son état naturel avec grande impetuosité. Ce mobile échappé court par toute la masse des humeurs, remue, agite, brouille toutes les parties qui la composent. On peut voir un exemple de cette agitation dans l'eau qui boult sur le feu. Mais parce que les principes de cette ébullition qu'on remarque dans l'eau, vient de dehors, au lieu que le sang en a le mobile

B



dans son sein, le vin ou la biere, & toutes ces liqueurs qui fermentent d'elles-mêmes, jusqu'à ce qu'elles se soient épurées, sont des images plus naïves de la fermentation du sang. Comme luy ces liqueurs sont chargées de parties grossieres qui s'opposent au mouvement des esprits. Elles ne cessent de bouillir comme luy, jusqu'à ce que ces corps éterogenes s'en soient separez, precipitez ou filtrez. Enfin elles deviennent calmes comme luy, dès qu'elles sont pures & déchargées de ces parties étrangères, qui rendant irregulier le mouvement de leurs esprits, en troubloient toute l'œconomie.

Les esprits & les sels n'ont pas plutôt precipité ce qui n'est pas naturel à la masse du sang, qu'elle s'en décharge par les cribles que la nature a destinez à sa purgation. L'alkali de la bile n'a pas plutôt precipité les souffres dissouts par l'acide de l'estomach, du pancreas, & des autres parties où le sang roule, qu'ils s'écoulent par les glandes & les tuyaux particuliers au foye. Dès que l'acide de la rate, du pancreas, ou des glandes atrabilaires a precipité la serosité du sang, comme le jus du citron, ou le vinaigre separent le petit lait d'avec le lait, cette partie aqueuse du sang se filtre dans

les reins. Enfin le levain de la matrice n'a pas plutôt précipité les impuretez que le sang des femmes amasse tous les mois, malgré ses autres purgations, qu'elles passent par les glandes, & par les tuniques de ce viscere.



## C H A P I T R E II.

*Pourquoy l'Evacuation Menstruale est  
particuliere aux Femmes.*

DANS toutes les especes les femelles font plus d'excremens que les mâles, dont le sang est beaucoup moins impur. Les esprits & les autres principes actifs qui le purifient par la fermentation, par la precipitation, & par la filtration, sont plus foibles dans le sexe feminin, que dans le masculin, ou par leur petite quantité, ou par leur embarras. L'excez du phlegme éteint les esprits, & affoiblit extrêmement les sels qui doivent procurer la fermentation & la purification du sang. Les levains des visceres sont si languissans, qu'on ne doit atten-

B ij



dre d'eux, que divisions, imparfaites cru-  
ditez & grossiereté d'humeurs. La chaleur  
est trop foible pour donner aux parties de  
ces dissolvans un assez grand mouvement  
pour penetrer dans le fonds du corps qui  
doit être dissout. Les parties mal propres à  
la composition du sang, y demeurent donc  
pour n'en être pas dégagées par une division  
suffisante de tout le sujet; & quand elles se-  
roient hors de l'embarras qui les y arrête,  
les esprits ralentis par l'abondance du phle-  
gme, n'ont pas assez de force pour les en-  
chasser, les sels émouffez dans les parties  
terrestres sont incapables de les precipiter;  
& les filtres que la chaleur devoit tenir  
plus ouverts, se ferment à demy, ou se  
bouchans par l'abondance des excremens,  
ne les laissent sortir qu'avec peine. Le le-  
vain de l'estomach est demy noyé dans les  
humiditez excessives, la pointe de ses sels  
est comme embourrée dans les glaires, ou  
dans les mucositez, dont la surface interne  
est enduite; ce sont des filets qui ne peu-  
vent plus percer le sujet, qui doit en être  
divisé. L'esprit animal, qui en est le pre-  
mier mobile, ne coule dans ce viscere qu'en  
petite quantité, parce qu'il ne s'en forme  
que peu dans le cerveau. On ne sçauroit

en tirer beaucoup du sang féminin, où le phlegme tient le dessus. Le vin où l'on a mis de l'eau ne rend presque point d'eau de vie ; l'esprit qui reste dans cette liqueur affoiblie, ne peut pas même en sortir, ou parce qu'il est éteint par cette falsification, ou parce qu'il est arrêté par les parties embarrassantes de l'eau. L'acide qui compose le dissolvant des alimens participe beaucoup à la foiblesse de l'esprit, qui devoit en aider le mouvement & la pénétration, non seulement parce qu'il est privé de ce secours, mais encore parce qu'il est foible de sa première formation. Il sort d'un sang fort aqueux, & l'on n'a jamais fait de bon vinaigre, d'un vin où l'on a mis de l'eau. L'eau forte devient encore plus foible que l'eau seconde par le mélange de l'eau, qui la rend incapable de diviser le sujet qu'elle dissolvoit avec le plus de facilité. Enfin, on appaise toutes les fermentations en versant de l'eau sur la liqueur qui fermente, parce qu'on en affoiblit le levain, & les malades éteignent souvent leur fièvre en prenant beaucoup de ptisane. L'excès du phlegme commun à toutes les femmes, doit donc ralentir beaucoup toutes les fermentations qui forment ou purifient leurs humeurs.



Le combat que la rencontre du suc pancréatique, & de la bile fait dans le Chyle est si petit, qu'il ne peut ni le diviser, ni précipiter ses impuretez. Si l'on mêle parties égales de jus de limonne & d'eau, ce mélange n'excitera qu'une foible fermentation dans les coraux où ce suc pur en fait une si surprenante ; & si le vinaigre qu'on verse sur la dissolution du soufre doré d'antimoine dans l'eau, n'est bien fort, la précipitation ne s'en fait pas bien. Par la foiblesse du dissolvant, & du précipitant, le Chyle des femelles demeure donc chargé de beaucoup d'impuretez qui n'ont pû s'en separer. On peut appliquer aux autres humeurs ce qu'on vient de dire sur la crème des alimens ; la foiblesse de leurs levains, la précipitation imparfaite de leurs excréments, la petite ouverture, ou l'embarras de leurs cribles, & le mouvement impuissant des pistons qui les devroient pousser par la circulation laissant beaucoup d'impuretez dans leur sein. Le cœur, le poumon & les arteres, battant avec moins de force dans les femelles que dans les mâles, poussent plus foiblement les superfluités des humeurs vers les émonctoires & les autres mouvemens étans aussi plus lents à proportion dans

le sexe féminin que dans le masculin, la dissipation des excréments aidée par les exercices vigoureux, s'y doit faire avec plus de peine. Enfin le feu qui dispose les parties inutiles du sang à sortir du corps en les poussant, & les subtilisant, est beaucoup moins fort dans les femelles, & les impuretez demeurent souvent dans leurs humeurs, n'ayans pas assez de mouvement pour parvenir aux émonctoires qui les en doivent separer. En effet les personnes froides dans l'un & l'autre sexe, ont leurs corps pleins d'excréments. Les vieillards, & les peuples qui habitent dans les climats froids, crachent & mouchent continuellement, au lieu que les Espagnols, les Italiens, les Turcs, & ceux qui habitent dans des pays chauds, ne crachent, ni ne mouchent presque jamais. Il plut beaucoup plus dans le Septentrion, que dans le Midy.

A ces causes d'excréments, qui sont communes à toutes les femelles, les femmes en joignent d'autres, qui leur étant particulières, leur rendent la purgation encore plus nécessaire : leur chaleur naturelle, où la flamme déliée des esprits, est encore plus foible en elles, que dans la plupart des bêtes : leurs sels sont encore plus foi-

B iiij



bles par l'abondance du phlegme ; & leurs levains composez d'esprits & de sels , doivent avoir beaucoup moins de vigueur , pour purifier le sang par la fermentation , par la precipitation , & par la filtration. Mais quand la Nature auroit mis dans leur corps des dissolvans aussi forts que ceux que les alimens trouvent dans le corps des autres femelles , les femmes les affoibliroient beaucoup par des fautes que les bêtes ne commettent pas. Leur avidité naturelle , qui devoit être modérée par la raison , en fait entrer dans leur corps beaucoup plus que leurs foibles dissolvans n'en sçauroient diviser. Si les Chymistes ne proportionnent la quantité du corps qui doit être dissout à celle du Menstruë , la division ne s'en fait pas bien. Or cette proportion qui doit être entre l'agent & le sujet qui reçoit son action , ne se trouve pas entre les alimens des femmes & leurs levains. L'amour forte qu'elles ont pour le plaisir , leur fait trouver une tentation continuelle dans la délicatesse des mets , & ne leur permet pas d'examiner , si les alimens qui flatent leur appetit , ne cachent pas quelque mauvaise qualité sous cette agreable apparence. La bête est moins friande & moins dissoluë , la Nature l'ayant

munie contre l'illusion qu'une pâture luy pourroit faire par sa faveur agreable. On a dit que la bête étoit trop sotte pour se laisser tromper à des plaisirs qu'elle ne connoît pas. Mais si la femme faisoit un bon usage de sa raison, elle luy envieroit cette heureuse sottise, qui luy épargne une infinité de maladies. Et la femme ne doit pas rejeter sa faute sur la Nature, qui luy a donné des organes plus delicats, & une imagination plus vive, qui la rendent sujette à cette tentation. Dieu qui la fit si sensible au plaisir, luy donne la raison comme un frein à cette extrême sensibilité, qui luy fait chercher le plaisir dans les alimens nuisibles. La foiblesse de ses levains la devoit obliger à faire un choix plus exact des alimens, qu'ils peuvent dissoudre, mais la peine que ce discernement luy donne, la rebute bien-tôt, & l'amour du plaisir dont elle se priveroit par cette exactitude, luy fait commettre cette faute. Ne diroit-on pas que la Justice Divine a voulu punir la posterité d'Eve par la dépravation de ce sens qui fut l'instrument de son peché.

Mais si la raison ou le hazard luy font prendre quelquefois la meilleure espeece d'aliment, elle se la rend nuisible par l'ex-



cessive quantité qu'elle en prend. Une bête ne mange plus dès qu'elle a son juste rassasiement, mais une femme n'attend pas la faim pour prendre de nouveaux alimens; tentée par quelque friandise, elle ne se met pas en peine si la division des premiers mets est achevée, ou si elle ne l'interrompra pas par les seconds qu'elle prend avant le temps, en accablant le levain sous le poids du sujet qu'il devroit dissoudre. L'expérience luy peut bien avoir appris que cette faute est une source de cruditez & de maladies, mais elle aime plus le plaisir que la santé. La Syrene de la volupté la charme & la possède si fort, qu'elle aveugle sa raison, & luy persuade qu'elle peut se satisfaire impunément. Cependant le moindre mal qui peut en arriver, c'est un amas d'impuretez, dont la masse du sang se charge comme d'une semence de maladies, qui ne manqueroit pas de germer tôt ou tard, si elle ne sortoit du corps par quelque voye.

Les femmes amassent donc plus d'excremens que les bêtes, mais elles en dissipent moins. Quand elles auroient des levains aussi vigoureux, & autant de feu pour pousser les excremens au dehors ou pour dilater les pores par où ils doivent sortir, leur

corps en demeureroit encore plus chargé que celui des bêtes. L'exercice continuel de celles-cy en aide beaucoup la dissipation. Toutes les évacuations en tirent un grand secours, mais l'insensible transpiration ou la sueur, en sont favorisées particulièrement. En effet le mouvement de tout le corps augmentant, celui des esprits qui sont la cause principale des purgations naturelles les facilite sans doute beaucoup. Cette matière subtile coulant en plus grande abondance, & plus aisément dans les viscères, comme dans les vaisseaux où la Chymie Naturelle fait fermenter les humeurs pour les épurer, en aide la fermentation. Cet esprit qui reçoit de nouvelles forces d'une agitation modérée chasse plus facilement du sein de la liqueur, où il se promène, les impuretés qu'il y rencontre comme des digues qui s'opposent à son passage, & les sels qui les précipitent devenant plus actifs par le mouvement que l'esprit leur imprime, s'acquittent mieux de leur fonction. Enfin, ce mobile invisible coulant plus rapidement dans les ressorts de la circulation, augmente leur battement, qui pousse d'autant plus fortement les excréments vers leurs émonctoires, qu'ils trou-



vent encore plus ouverts par la chaleur que le mouvement y allume à la faveur des esprits qu'il y fait descendre en plus grande abondance. Mais la vie sedentaire des femmes les privant du secours que l'évacuation des excremens tire de l'exercice, ce n'est pas merveille que leur sang en soit plus chargé que celui des bêtes, qui sont dans un mouvement presque continuel, & beaucoup plus grand. Les animaux domestiques ont le sang plus impur, & la chair qui s'en nourrit moins bonne que ceux qui ne sont pas apprivoisez. L'Escureüil qui saute sans cesse, ne fait presque point d'excremens sensibles. Les chevaux qui croupissent à l'écurie, font beaucoup plus de fumier que ceux qui courent souvent, & le pourceau animal paresseux, se vuide presque à toute heure.

Il ne faut pas croire que les grands mouvemens que les passions continuelles des femmes mettent dans leurs esprits, puissent suppléer au défaut de celui que l'exercice leur donne. Ces violentes émotions du sang empêchent plutôt la separation & l'évacuation des excremens, qu'elles ne les avancent. Dès que la fièvre est allumée le pus ne coule plus bien d'une playe, & la

colere arrête souvent les ordinaires des femmes. Ces fermentations excessives que les passions, ou quelque autre cause excitent, empêchent que les impuretez du sang ne se puissent rasseoir, ou bien y remèlent celles qui sont déjà rassises. Quand le vin, la biere, ou le cydre bouillent avec violence, ils sont toujours impurs & troubles; leur tartre ne se precipite, que quand leur fermentation se calme; & ces liqueurs une fois épurées, se troublent de nouveau, si l'on remuë leurs vaisseaux, ou si elles recommencent leurs ébullitions. Les eaux de la mer ne sont jamais parfaitement claires, parce que le frequent retour des marées, ou des tempêtes, ne donne pas le temps au sable, ou au limon qu'elles ont détrempez, de couler à fonds. Le sang des femmes est un Euripe qui n'eut jamais de calme; les vents des passions y soufflans continuellement, le bouleversent de fons en comble. L'imagination delicate du sexe, se forme des images si vives des objets qui les excitent, qu'elle ne peut donner aux humeurs que de grands mouvemens, puisque leur grandeur est toujours proportionnée à la vivacité de l'idée à l'occasion de laquelle ils naissent. Ce sont des ébulli-



tions excessives , qui empêchent les impuretez du sang de s'en separer. Ce sont des tempêtes qui ne permettent pas au limon de se rasseoir pour rendre aux eaux leur pureté.

Les humeurs des femmes sont donc plus impures , non seulement que celles des hommes , mais encore que celles des autres femelles , qui pour cette raison n'ont pas eu besoin comme la femme , d'une évacuation particuliere.

Il suit de là que les ordinaires des femmes ne sont pas une simple évacuation qui mette hors du corps le bon & le mauvais sang indifferemment comme la seignée , mais plutôt une purgation de toutes leurs humeurs , qui fermentent alors pour se décharger des corps qui leur sont étrangers. Ce n'est donc pas la seule plénitude des vaisseaux qui les oblige à verser ce sang , qu'ils ne peuvent contenir , mais plutôt l'impureté des humeurs , qui donne occasion à leur ébullition , & à leur épanchement. S'il se pouvoit trouver une femme dont le sang fût parfaitement pur , elle ne seroit pas sujette à cette infirmité. Après la Resurrection le sexe en sera apparemment exempt , & peut-être qu'Eve n'eût pas con-

nu cette saleté, si la dissolution qui suivit sa desobeïssance, n'avoit rendu son sang impur.

Les personnes dont le sang se charge d'une plus grande quantité de ces parties grossieres, sont donc plus sujettes à ces violentes ébullitions. Leur sang est obligé de travailler extraordinairement de temps en temps, pour se décharger de ce fardeau, qui accable, ou qui opprime ses esprits. Les femmes sont dans cet état : le dissolvant que la Nature a mis dans leur estomach pour la digestion des alimens, affoibly par l'excez du phlegme, ne fait que des dissolutions fort imparfaites, que les Anciens imputoient à la foiblesse de la chaleur naturelle demy éteinte dans l'excessive humidité du sexe : leur Chyle mal cuit, porte dans la masse du sang, un grand nombre de parties crûës & grossieres qui embarrassent extrêmement les pores. Si leurs esprits étoient abondans & vigoureux, ils pourroient encore surmonter cet embarras, & rendre bien-tôt libres les chemins des pores que ces corps étrangers bouchent. C'est l'état naturel des hommes, qui pour cette raison ne souffrent pas tous les mois cette violente ébullition de sang, ni n'ont be-



soin de cette évacuation qui la fait cesser en emportant la cause. On voit même des femmes, qui tenant beaucoup de cette vigueur masculine, ne sont point sujettes à cet amas de cruditez fermentatives, & qui ne sont point incommodées, quoy qu'elles n'ayent jamais eu ce que leur sexe doit avoir. Au contraire, il est certains hommes dont le sang féminin se chargeant tous les mois de beaucoup de cruditez, a besoin de quelque évacuation periodique, qui a de l'analogie avec celle des femmes; l'un perd du sang par le nez de trente en trente jours, l'autre par les hemorrhoides. Mais les femmes, qui ne tiennent pas de l'homme, n'ont que peu d'esprits, appesantis même & demy noyez par le phlegme, pendant qu'elles ont dans leur sang beaucoup d'impuretez, ou de cruditez, qui devroient en être chassées par les esprits. Il n'y a point de proportion entre le moteur & le mobile, entre les excremens du sang & les esprits qui les en devroient separer. Tout ce qu'ils peuvent faire, c'est d'en chasser une petite partie, laissant les autres dans la masse des humeurs, comme un principe de tumulte & d'ébullition: cependant le nouveau chyle qui vient tous les jours se mêler avec le  
sang

sang pendant l'espace d'un mois , y portant de nouvelles cruditez , acheve de combler la mesure , c'est à dire , de boucher presque tous les pores où les esprits ont accoustumé de faire leurs mouvemens. Alors le torrent de cette matiere subtile rencontrant par tout des obstructions comme autant de digues qui s'opposent à son cours , s'enfle extraordinairement , agite toute la masse des humeurs , dont toutes les parties s'entrechoquant rudement , se chassent mutuellement les unes les autres , & occupent toutes ensemble un plus grand espace qu'auparavant. Les vaisseaux cedant à leur rarefaction , deviennent fort tendus & fort gros , & leur tension est la principale cause de cette lassitude qui presage les mois aux femmes. Mais parce qu'ils ne scauroient s'étendre au delà d'un certain degré sans crever , en se resserrant par ce mouvement de ressort qu'on nomme peristaltique , ils chassent la serosité par les reins , la bile par le foye , & les impuretez menstruales par la matrice , après que ces dernieres ont été precipitées par un sel , participant du marin & de l'ammoniac , & filtrées par les pores des tuniques , & par les tuyaux particuliers à la matrice. Cette plénitude que

C



le bouillonnement du sang cause aux vaisseaux, pourroit bien passer pour une cause des mois : pour celle que l'oïveté du sexe est accusée d'amasser dans le corps des femmes, on ne sçauroit l'accorder avec l'exemple des Amazones, ni de nos Païsans, dont les exercices continuels, & même violens, ne sont pas incompatibles avec l'évacuation menstruale.

Quand les vaisseaux irritez par la tension que la plénitude leur cause n'aideroient pas par leur contraction ce regorgement de sang, il semble que l'ébullition des humeurs en feroit une cause suffisante. Un pot verse quand il boult avec violence. Le vin & la biere qui n'occupoient que la moitié de la cuve avant leur fermentation, la comblent & la surmontent dans leur grande ébullition. Le Nil se déborde lorsque ses eaux s'enflent par la fermentation du nitre, qui se trouve en abondance dans son limon. Quand la mer s'élève par la marée, elle inonde tous ses rivages. Le flux de la mer a un double rapport à celui de la femme, par son retour réglé, & par la vertu qu'il a de chasser les impuretez que la mer contient.

De plus le sang bouillonne pendant que

les femmes se purgent , comme la mer pendant ses marées. Cette mer du petit monde jette son écume comme celle du grand. Mais l'ébullition du sang qui s'épure par les regles des femmes , est mieux comparée à celle d'une liqueur qu'on écume sur le feu , & qui pousse une grande quantité de vapeurs. De toutes les parties que les corps ignées mettent en grand mouvement , les plus mobiles prennent l'effor ; & lorsque le vin , le cidre & la biere cuvent , l'abondance de leurs écoulemens se fait assez sentir par l'odeur forte qui se répand à une distance considerable. Quand une femme se purge , son corps est comme le vaisseau dans lequel ces liqueurs fermentent. Il part de ses humeurs bouillantes un grand nombre de vapeurs qui doivent sortir par la transpiration insensible ; & comme elles sont ce que le sang avoit de plus remuant , leur reflux dans la masse du sang ne manque pas d'y causer une augmentation de fermentation , qui bien loin d'aider l'évacuation déjà commencée , l'arrête au contraire en empêchant la separation des impuretez qui en fournissent la matiere. De là vient que les femmes qui sont dans cet état sont fort incommodées du serain , & du soleil trop



chaud , celui-cy rendant excessive la fermentation de leur sang , & la froideur de la nuit , ou de quelqu'autre cause fermant la porte à la transpiration en serrant les pores.

Quoy-que la fermentation du sang soit une condition absolument nécessaire à l'évacuation menstruale , l'excès de l'ébullition l'arrête pourtant en empêchant la séparation des corps étrangers qui sont dans la masse des humeurs. Tout le monde peut avoir remarqué que les pois qui sont dans un pot bouillant , montent à la surface au lieu de couler à fonds. Tant que le vin bout il ne sçauroit être clair ; & le Nil est extrêmement trouble quand ses eaux fermentent , ainsi la masse du sang ne se peut décharger de ses impuretez tant que ses fermentations sont excessives. Qu'on ne demande donc pas pourquoy la fièvre , qui n'est autre chose qu'une ébullition immodérée , ne fait pas couler les mois aux femmes , quoy qu'elle enfle la masse de leurs humeurs. L'agitation violente de toutes ses parties empêche les corps étrangers de s'en séparer. De quelque côté qu'ils tendent pour en sortir, ils rencontrent d'autres corps violemment agitez qui les repoussent. Et

quand ils seroient une fois separez , ils y seroient bien - tôt remêlez par la liqueur émeuë qui s'en recharge.

Mais quand la fermentation du sang n'est pas excessive , quoy que plus forte qu'à l'ordinaire , elle ne manque jamais de purifier le sang en poussant hors de son sein toutes les impuretez. Le corps d'une femme qui a ses regles , est comme la cuve où le vin & la biere bouillent. Son sang fermentant extraordinairement , jette ce qu'il a d'impur. Ses impuretez les plus legeres s'élevont en forme d'écume vers le poumon ; & si ce viscere leur donne une issue libre , elles sortent par les crachats , jusques là qu'on a veu des femmes rendre le sang menstrual par la bouche sans aucune incommodité. J'en ay veu moy-même un exemple en une Dame de Montpellier.

Mais parce que les vaisseaux du poumon ne sont pas ordinairement assez ouverts pour laisser sortir ces impuretez du sang que leur legereté porteroit en haut , suivant le torrent de la circulation , elles descendent vers la matrice avec les impuretez grossieres que leur propre poids y entraîne. Elles y rencontrent une libre issue qu'elles n'ont pû trouver dans aucune autre partie



du corps. Les vaisseaux de cette partie sont plus ouverts que tous les autres, non seulement par leur conformation naturelle, mais encore par la chaleur du Bain Marie que la vessie luy fournit d'un côté, & par le feu de fumier qu'elle a de l'autre, se trouvant scituée entre la vessie & le boyau droit. Cette ouverture est principalement remarquable dans certains tuyaux particuliers à la matrice, qui tenant le milieu entre la veine & l'artere, reçoivent le sang de celle-cy pour le porter dans la cavité de la matrice, où ils aboutissent. On en a trouvé de si larges & si ouverts dans la matrice des femmes grosses, que le petit doigt y seroit aisement entré; & cependant les femmes qui sont dans cet état, ne se purgent pas ordinairement; l'orifice interne de leur matrice étant si exactement fermé, qu'à peine y pourroit-on introduire un stylet. Voicy la cause de cette contraction. Dès que la semence est tombée dans la matrice, elle y cause un chatoüillement, qui faisant serrer les fibres circulaires comme les courroyes de cette bourse, la ferme incontinent après la conception. Après quoy le premier sang qui s'y porte trouvant l'issuë fermée, est employé à la formation du Placenta qui se

nourrit du sang menstruel, que les arteres y portent ensuite. Cette masse & le fœtus forment même un bouchon à l'orifice interieur de la matrice : en sorte que le sang n'en scauroit sortir, quand il se repandroit dans la cavité de ce viscere. Mais que deviennent les impuretez menstruales qui trouvent cette porte fermée. On ne doit pas douter qu'elles ne sortent par quelqu'un des autres égouts que la Nature a destinez à la purification du sang, comme par l'insensible transpiration, par les selles, ou par les urines.

Puisque ces canaux qui sont propres à l'évacuation des impuretez menstruales ne se trouvent pas dans les autres parties, ce n'est pas merveille que le sang des femmes n'en sorte pas pendant ces grandes ébullitions qu'il souffre tous les mois ; car comme tout mobile se meut par l'espace le plus libre, si quelques obstructions, ou quelque vice de conformation avoient fermé les conduits de la matrice, & qu'à même-temps le sang trouvât plus de facilité à sortir par quelqu'autre partie, il ne manqueroit pas de passer par la porte qu'il trouveroit plus ouverte. Une fille se purgeoit par le bout du doigt, & une Dame de Lyon rendoit



par une cicatrice qui s'ouvroit tous les mois au sommet de la teste, le sang qu'elle ne pouvoit rendre par le bas. On a même veu des femmes qui le jettoient par les yeux au même période.

Mais quand les vaisseaux de la matrice ne seroient pas plus ouverts que ceux des autres parties, la situation la rendroit plus propre à cette évacuation, sur tout dans la femme dont la figure droite favorise fort le penchant que les impuretez grossieres ont à se porter vers cette partie basse. Car quoy qu'une liqueur qui boult pousse de tous côtez le vaisseau qui la contient, il ne faut pas douter que le poids de la liqueur ne dirige son principal effort vers le fonds du vaisseau. La matrice est comme le fonds du vaisseau féminin, se trouvant scituée dans la plus basse de toutes les cavitez, & même à son extrémité inferieure, les impuretez grossieres du sang y sont entraînées par leur propre pesanteur. On voit par là pourquoy la Guenon, qui a la figure droite de même que la femme, souffre aussi la purgation menstruale; car on ne doit pas douter que cette figure ne contribuë beaucoup à cette évacuation de sang, qui luy est commune avec les femmes. Mais quand le sang  
des

Les autres animaux seroit sujet à cette fermentation qui se leve tous les mois dans celuy des femmes , & qu'il trouveroit dans la matrice de leurs femelles une ouverture suffisante , il auroit encore peine à en sortir , puisqu'il n'est pas naturel aux liqueurs de monter , comme il devroit faire pour parvenir à l'orifice extérieur. Si la disposition du corps humain détermine le sang à couler vers la matrice , de plus cette humeur y trouve comme un crible propre à recevoir ses impuretez menstruales , comme la bile en rencontre un dans le foye , la serosité dans les reins , & les impuretez plus grossieres du sang dans les tuniques & les glandes des gros boyaux.

Il y a cette difference entre le crible de ces émonctoires & celuy de la matrice , que le premier est toujours suffisamment ouvert pour recevoir les excremens qu'il filtre , au lieu que le dernier ne l'est que de temps en temps. Les excremens qui doivent sortir par le foye , par les reins & par les boyaux , se dégagent assez par les fermentations ordinaires à la masse du sang , parce qu'ils y sont moins enveloppez ; mais ceux qui passent par le crible de la matrice , ont besoin d'une ébullition extraordinaire pour se dé-

D



velopper, parce qu'ayant plus de masse, & se trouvant fort crus, & plus engagez dans les pores de la liqueur, ils sont plus difficiles à ébranler & à chasser. Mais quand ils seroient toujours prêts à se filtrer, le filtre ne l'est pas toujours à les recevoir. Les vaisseaux de la matrice sont comme certains canaux hydrauliques bouchez par des sous-papes, qui ne s'ouvrent qu'à un certain degré d'impulsion. Si l'eau ne les pousse, & ne leur fait quelque violence, ils ne la laissent jamais sortir. Ainsi tant que le sang coule doucement dans les vaisseaux de la matrice, & qu'il ne fait qu'un effort médiocre pour en sortir, ils ne le repandent point; mais quand ces ébullitions periodiques enflent toute la masse du sang, elle pousse extraordinairement ces sous-papes, ou les côtes des canaux affaibles, & surmonte la résistance qu'elle trouvoit à sa sortie. L'endroit par où ce sang coule est semblable à ces fontaines qui ayant quelque communication avec la mer, ne coulent que quand la marée élève ses eaux; car il n'en sort du sang que quand la mer du Petit-monde est dans ses grandes agitations, c'est à dire, quand toute la masse du sang boult & fermente extraordinairement.

Et comme on ne peut pas dire que ces fontaines attirent les eaux qui en coulent , il n'est pas besoin aussi que la matrice attire ce sang impur pour le jeter hors du corps ; les Anciens qui ne connoissoient pas la circulation , avoient eu recours à cette attraction , pour n'avoir pas fait assez de reflexion sur l'impulsion que les humeurs reçoivent du cœur , du poumon , des arteres , de tous les muscles & du mouvement peristaltique de toutes les parties , qui sont autant de pistons poussans les excréments vers les émonctoires. Puisque la masse du sang est comme un ruisseau perpétuel qui roule par tous ces viscères qui le déchargent de ses impuretez , il n'y a pas plus de raison à dire que la matrice attire les superfluites que la circulation luy porte , qu'à soutenir que Rouën attire les ordures que la Seine y porte de Paris & des autres lieux où elle passe. On se mocqueroit d'un Chymiste qui s'aviseroit de soutenir que sa manche d'hypocras , ou ses autres filtres attirent les liqueurs qu'il y passe. La raison que les Partisans de l'antiquité tirent de l'attraction artificielle pour asseurer la naturelle à la matrice , est extrêmement foible. Les ventouses appliquées sur les cuisses ,



font descendre le sang vers ces parties ; & la matrice, disent-ils, est comme une ventouse, qui tire le sang de tout le corps. Et comme cet instrument ne fait d'attraction qu'après qu'il a été chauffé par le feu qu'on y allume, ainsi la matrice froide ne fait pas bien sa fonction ; c'est pourquoy la nature y entretient un feu continuel.

On ajoute à ces rapports, qu'on trouve entre la ventouse & la matrice un raisonnement tiré de l'expérience, qui semble favoriser l'hypothese de l'attraction. On rend quelquefois aux femmes les mois qu'elles avoient perdus en leur tirant du sang par le pié, ou en frottant rudement leurs cuisses. Qu'est, dit-on, l'effet de cette friction, ou de cette seignée, si ce n'est une attraction ? Si l'on veut nommer ainsi la détermination, qu'on donne à la masse du sang, pour aller plutôt en bas qu'en haut, la dispute sera finie, puisqu'elle ne rouleroit dorenavant que sur un mot. Mais il faut aussi qu'on avoüe que par ces remèdes on ne donne pas tant un mouvement aux humeurs qu'une nouvelle détermination du mouvement qu'elles ont déjà, au lieu que l'attraction proprement dite, s'il en est aucune, est une impression de ce mouvement

qui porte le mobile vers le moteur.

Mais si les frictions des cuisses n'y attirent pas le sang, comment donc aident-elles l'évacuation des mois ? Pour répondre à cette difficulté, l'on n'a qu'à remarquer qu'en frottant les cuisses, on excite quelque chaleur qui en ouvre davantage les conduits où les humeurs voisines entrent par leur propre penchant en plus grande abondance ; & par la voye de la succession, celles qui les suivent sont déterminées à se porter vers le même lieu. Lorsque les eaux d'une riviere ont trouvé quelque issue pour sortir de leur canal, ce ne sont pas seulement les plus proches qui coulent vers cet endroit, mais encore celles qui en sont éloignées les suivent incontinent. Qui s'avisera de dire que la brèche par laquelle les eaux se repandent hors de leur canal, les attire pour les en faire sortir. C'est pourtant ce qu'on soûtient lors qu'on assure à la rigueur de la lettre, que la seignée du pié attire le sang en bas. Le fer de la lancette est-il un aimant pour le sang ? Si cet instrument l'attire, il faudra dire que le foret avec lequel on perce une barrique, attire le vin, le cidre ou la biere qu'elle contient. L'eau ne sortiroit donc pas d'une fontaine,



si le robinet qu'on ouvre ne l'attiroit ? La fausseté de la proposition est trop visible pour ne frapper pas ceux qui s'aviseroient de la soutenir. Quel avantage a donc la seignée du pié sur celle du bras dans la suppression des regles ? Il consiste dans la détermination qu'elle donne à toute la masse des humeurs à se porter en bas pour y remplir les canaux qu'on y vuide. Le Medecin est alors comme un adroit Mechaniste, qui pour profiter de l'impetuosité d'un torrent, le détermineroit à couler contre une digue qu'il voudroit enfoncer. En effet, quand il détermine la masse des humeurs à se porter en bas, il fait servir ce torrent au dessein qu'il a de forcer les digues, ou les obstructions, qui ne permettent pas au sang menstruel de sortir par la matrice. De plus ce viscere se remplissant à cette occasion d'une plus grande quantité de sang, il s'y allume une chaleur qui en ouvre les tuyaux, par où les humeurs coulent ensuite plus facilement.

Mais pourquoy les attirer vers un égout bouché, si les excremens qui doivent couler par la matrice, peuvent sortir par le filtre des reins, du foye, ou des boyaux, qui peut être alors parfaitement libre ? Et

si les émonctoires se peuvent prêter cet office mutuel, d'où vient que la suppression des regles est ordinairement si nuisible au sexe? En effet, ce que certaines femmes n'en sont pas incommodées, ne vient-il pas de ce que les impuretez menstruales s'écoulent par quelqu'autre égout? Il est vray que la suspension de cette évacuation periodique est souvent suivie d'un benefice par les urines, par les selles, par les sueurs, ou de quelqu'autre purgation, qui fait croire que la matiere du sang menstrual peut sortir par d'autres émonctoires que la matrice. Mais on ne considere pas qu'il y a de certains excremens qu'on peut appeller communs, parce qu'ils peuvent sortir par plusieurs égouts, & d'autres qu'on devroit nommer particuliers, pour ne pouvoir passer que par certains cribles. Cette matiere impure qui coule tous les mois par la matrice, est composée des uns & des autres. Les serositez qui luy servent de vehicule, peuvent fournir la matiere de la transpiration, des sueurs, des urines, & des selles même. En sorte que cet excrement universel peut trouver un égout presque dans toutes les parties du corps: & s'il étoit luy seul la matiere de cet écoulement que les



femmes ont de trente en trente jours , leur matrice pourroit être fermée sans qu'elles en souffrissent aucune incommodité , parce qu'il est indifférent à la masse du sang , de se purger par un égout , ou par l'autre. Ces sels acres même qui rendent le sang menstruel si malin , rencontrent dans les tuniques , & dans les glandes des gros boyaux , un couloir qui les laisse passer pour se mêler avec les gros excréments dans la cloaque de tout le corps. Et comme la principale malignité des mois dépend de cet excrément salin & corrosif ; s'il est en petite quantité dans le sang des femmes qui perdent leurs mois ; s'il a moins d'acreté qu'à l'ordinaire ; ou s'il trouve de larges routes pour s'aller jeter dans les intestins , elles en reçoivent moins de prejudice. Comme il est le principal auteur des violentes fermentations , & des autres maux que cette retention cause , il suffit de le chasser du corps pour empêcher tous ces mauvais effets. On calme une sédition en jettant hors d'une ville les plus remuans mutins qui l'avoient excitée , ou qui la fomentoient. Mais outre que ces sels rongeurs ne peuvent pas toujours se dégager du sang , & parvenir aux autres émonctoires , qui pourroient leur donner

Donner issue, cette humeur impure qui sort des femmes tous les mois, contient des souffres grossiers & crus, qui ne peuvent passer que par le crible de la matrice. Ceux qui se filtrent par le foye, sont exaltez & dégagez des principes passifs & grossiers; mais ceux qui se criblent par la matrice, ne sont pas assez dévelopez de leurs entraves pour couler dans les conduits biliaires. Ils sont trop gros pour passer par les pores des glandes hepaticques, qui sont imperceptibles sans microscope. Ne pouvans sortir de la masse du sang, ils n'y font pas d'abord du desordre, c'est un feu secret qui couve un grand embrasement.

*Vritur impurus sanguis & caco carpitur igne.*

C'est un levain assoupy, qui s'éveillera bien-tôt pour exciter de grandes fermentations. C'est le Jonas endormy, qui causera tôt ou tard une violente tempête. C'est le loup enfermé dans la bergerie pour devorer toutes les brebis, c'est à dire, les autres humeurs innocentes & douces. Si la masse du sang féminin se pouvoit trouver libre de cette espee d'impureté, si des coctions aussi parfaites que celles qui se font dans les corps des hommes n'y laissoient former d'autres excremens que ceux qui

E



peuvent s'écouler par les égouts communs à l'un & l'autre sexe, les femmes qui seroient dans ce bien-heureux état, n'auroient pas besoin de la purgation menstruale, & sa suppression ne leur porteroit aucun dommage. Le sang parfaitement pur & sain à cet égard n'auroit pas besoin de ce remede naturel; selon la maxime de la verité même, Ceux qui sont en santé n'ont pas besoin de Medecin. De là vient qu'on a veu des femmes fort saines qui ne se purgeoient jamais. Il se trouve même de jeunes femmes, qui après s'être purgées pendant quelques années, cessent impunement de se purger, lorsque leur sang s'est parfaitement épuré, & que leurs levains ont repris une nouvelle vigueur, qui ne laisse plus faire un nouvel amas de cruditez. La santé parfaite n'est donc pas incompatible avec le défaut des regles. Mais comme ces femmes dont le sang est aussi pur que celui des hommes, ne sont guere moins rares que le Phenix, il en est tres-peu que la suppression de leurs mois ne fasse malades.





## CHAPITRE III.

*De l'usage ou de l'utilité des mois.*

CETTE évacuation sert donc premièrement à la purification du sang. Elle est en effet une suite de la fermentation qui purifie toutes les liqueurs. Quand on veut épurer les sucres des végétaux pour les garder, on les fait fermenter. Le vin, la bière, le cidre, l'hydromel & les autres boissons, ne se clarifient qu'après avoir bouilli. Le mouvement circulaire de la fermentation chasse du centre à la circonférence les corps étrangers, parce qu'ils ont plus de force, & plus de masse pour surmonter la résistance que les autres moins massifs font à leur passage. Les esprits qui sont le premier principe de ce mouvement intestinal, dégagent ces parties grossières, & leur donnent le branle pour sortir du sein de la liqueur, ils les chassent & les balient, pour ainsi dire, hors des pores où souffle ce vent subtil. Mais si elles éludent l'effort de l'es-

E ij



prit, qui les pousse quelquefois trop foiblement pour les precipiter, elles ne peuvent guere tenir bon contre le sel, dont il s'arme comme d'un belier pour enfonser plus facilement ces digues qui s'opposent à ses courses. Voila la double cause & l'effet de la fermentation, & de la precipitation, qui produisent les mois. La seconde pousse hors du sang ce que la premiere en a débarassé; mais la filtration met la derniere main à l'ouvrage, en achevant de separer ce que la fermentation en avoit dégagé, & que la precipitation en avoit chassé vers les extremités. La fermentation commence cette operation, parce que le dégagement qui dispose les impuretez à sortir des humeurs, en est l'ouvrage. La precipitation y tient le second rang, parce qu'elle ne peut pousser hors du sang, que ce qui en a été dégagé par la fermentation. Enfin la filtration en est le couronnement, parce qu'elle décharge entierement le sang de ces excremens, dont le mélange le rendoit impur, & plus propre à faire des maladies qu'à conserver la santé. Cette bonne disposition du corps est donc encore un effet de cette purgation que les femmes souffrent tous les mois; & les filles guerissent souvent de l'épilepsie

& des autres maux opiniâtres, quand elles commencent à se purger, la cause de la cheute étant chassée du sang par de vigoureuses fermentations, par diverses précipitations, & par autant de filtrations, qui achevent d'épurer les humeurs. L'air d'une ville est plus pur & plus sain, tant que ses égouts sont assez ouverts pour laisser couler les ordures hors de son enceinte. Mais dès que les conduits sont bouchés, les impuretés qui croupissent dans la ville en corrompent les eaux & l'air, qui par là deviennent une source de maladies épidémiques. Ces eaux & cet air sont l'image des humeurs & des esprits, dont la corruption suit ordinairement la suppression des règles. Mais tant que cette purgation naturelle nettoie le sang, il demeure pur, calme & tranquille, si quelque autre dérèglement ne le tire de ce bon état. Il est propre à nourrir parfaitement le corps, & fournit une assez grande quantité de bons esprits, pour toutes les opérations qui dépendent de cette matière subtile.

Si le sang demeurait dans cette pureté parfaite après que les tuyaux de la matrice ont été ouverts par les premières évacuations menstruelles, il en auroit à la vérité



moins de besoin. Mais il pourroit pourtant arriver que les vaisseaux seroient si pleins de bon sang, qu'ils seroient obligez de s'en desemplir par les canaux de la matrice, où les humeurs trouveroient une plus libre issue. Les mois seroient alors une simple évacuation, & non pas une purgation; un remede à la plenitude des vaisseaux, & non à l'impureté des humeurs. Ce dernier mal est plus ordinaire, & le premier plus dangereux, puisqu'il menace d'une mort subite, à laquelle la constitution athletique est fort sujette. Les femmes sanguines versent tous les mois une plus grande quantité de sang que celles qui sont d'un autre temperament. Leurs vaisseaux sont si pleins, que pour si peu que le sang s'y rarefie & s'élève par la fermentation, il ne peut demeurer dans leur cavité. Quand les Chymistes mettent une liqueur dans quelque vaisseau pour l'y faire fermenter, ils ont accoutumé d'y laisser quelque vuide, de peur qu'elle ne passe par-dessus les bords pendant la fermentation. Si le moust monte jusqu'au sommet de la cuve avant qu'il commence à bouillir, il ne manquera pas de surmonter les bords pendant l'ébullition; & si le pot est plein jusqu'au haut, il verse

infailliblement au premier bouillon. Toutes les liqueurs qui fermentent, occupent un plus grand espace qu'auparavant. Le choc mutuel des parties qui se rencontrent dans ce tumulte, les chasse & les écarte mutuellement l'une de l'autre; & c'est dans cet éloignement mutuel des petits corps, qui composent un sujet que la rarefaction consiste. Dans les laboratoires de Chymie, on voit souvent crever des vaisseaux par cette élévation que la fermentation cause aux liqueurs qu'ils contiennent. On ne met pas le vin nouveau dans des vaisseaux vieux, dit le Sauveur du Monde, parce qu'ils ne sont pas à l'épreuve de la violence que leur fait l'ébullition & la rarefaction de cette liqueur nouvelle. Mais on prévient la rupture des barriques, ou des tonneaux en vidant une partie du vin, pour donner assez d'espace à la rarefaction qui les rompt. C'est aussi pour éviter la rupture des veines & des artères trop pleines que la Nature les desemplit par l'évacuation menstruale, qui ne remédie pas seulement au danger de rupture, mais encore à la chaleur incommode que l'excessive quantité du sang allume dans le corps, & à la lassitude que la plénitude & la tension extraor-



dinaire des vaisseaux ont accoutumé de causer.

Ce sang qui coule par les conduits de la matrice , en ouvre davantage le corps. Les ruisseaux & les rivières agrandissent leur canal à force d'y couler , ou du moins les tiennent ouverts tant qu'ils y passent. Or l'ouverture de ce viscere est une disposition absolument nécessaire à la fécondité. Comment est-ce que la femme concevra , si elle ne reçoit la matière du fœtus ? Et le moyen qu'elle la reçoive , si la matrice n'a son orifice & ses conduits bien ouverts. Son corps est comme une éponge qui boit la semence virile. Et comment s'y peut imbiber cette liqueur , si cette éponge est fort serrée ? Le Ciel verse ses rosées & ses pluies dans le sein de la terre , non seulement pour porter cet esprit universel , qui fait germer les semences , mais encore pour ouvrir par une douce influence , les routes par lesquelles il doit se distribuer dans toute la masse de la terre. L'humeur menstruale est aussi comme une douce rosée , qui pénétrant tout le corps de la matrice , en ouvre davantage les routes , afin que l'esprit , qui la doit rendre féconde , y trouve un plus libre passage. Avant que ce sang l'arrose , son sein est  
entière ;

entièrement ferme. C'est une terre qui n'ayant pas été encore ouverte par les rosées, ni par les pluies, est inaccessible à cet esprit, qui la rend grosse d'une infinité de plantes. Mais dès que la matrice a reçu dans son sein cette pluie rouge, elle est prête à recevoir cette autre liqueur, qui est la principale cause du fœtus. C'est un champ cultivé & préparé à profiter des semences qu'on y jettera dorenavant.

C'est encore un moule net, auquel on peut d'abord jeter le fœtus. Les ouvriers prennent grand soin de nettoyer leurs moules avant que d'y jeter la matiere de leurs ouvrages. Quelle apparence que la Nature ne lave pas celui de la matrice, avant que d'y jeter la matiere d'un aussi bel ouvrage que le corps de l'animal. L'impureté naturelle de ce viscere rendoit cette precaution absolument necessaire ; les excréments qui s'y étoient amassez avant la premiere purgation, n'auroient pas manqué de corrompre ce precieux élixir, que la Nature a préparé avec tant de soin dans les serpentins des testicules, si ce ruisseau menstruel ne les en eût entraînez, & n'eût lavé le vaisseau dans lequel ce Clyffus exquis doit être mis en digestion. On dit qu'Her-

F



cule cura les étables d'Augée, ou le valon dans lequel ce monstre de cruauté faisoit paître un grand nombre de chevaux & de bêtes à corne, en y faisant passer une riviere qu'il détourna de son cours ordinaire. Ce heros ne fit qu'imiter la Nature, qui pour emporter toutes les ordures de la matrice, y fait couler de mois en mois un torrent qui la lave de toutes ses impuretez. On voit des villes dont les rues sont tous les jours lavées par un ruisseau qu'on y fait aller, & qu'on tarit quand on veut. C'est un autre emblème de ce viscere que la Nature nettoye de temps en temps par le ruisseau menstrual. Mais on trouve un plus grand nombre de prez ou de champs, qu'on arrose de temps en temps par des aqueducs qui contribuent beaucoup à leur fécondité. En effet, la terre ne commence à produire l'herbe & les autres plantes, qu'après que le prin-temps a versé dans son sein ses fécondes rosées; ἡ γὰρ μελαίνῃ πιῖσι, dit dans cette veuë l'ingenieux Anacreon; au lieu que les ardeurs de l'été consumant la seve, ou l'humeur qui produit & nourrit les vegetaux, rendent souvent la terre sterile. La nature qui donne la fécondité au petit monde, aussi bien qu'au grand,

ne manque pas d'arroser le corps de la matrice, ou le champ de la generation, avec l'humeur menstruale pour le rendre fecond. Car comme au temps du Prophete Elie la terre demeura sterile pendant sept ans, parce que la secheresse dura autant; ainsi la matrice de la femme ne produit aucun fruit, si elle n'est humectée par la pluye, ou par la rosée des mois. Les petites filles & les vieilles femmes, dont les unes ne les ont pas encore, & les autres les ont déjà perdus, sont incapables de concevoir. La matrice de Sara & celle d'Elizabeth étoient comme deux champs steriles par la secheresse de la vieillesse. Mais l'Auteur de la Nature, qui peut en changer le train quand il le trouve à propos, & rajeunir la vieillesse même, leur accorda la fecondité, lorsque l'âge leur en avoit ôté toute esperance en faisant couler doucement dans leur matrice le ruisseau menstrual que la vieillesse avoit tary.

Cette évacuation que les femmes ont tous les mois, est donc un signe de fecondité, puisqu'elle marque : 1. Que le corps de la matrice est assez ouvert pour recevoir la semence. 2. Que ce moule est nettoyé de toutes les ordures qui pourroient inter-



rompre la formation du fœtus , & qu'enfin ce champ naturel est assez arrosé pour être fertile. En effet , le fonds bien humecté , mais sans excez , est d'ordinaire le plus fecond : car quand l'eau ne seroit que le vehicule des esprits , & des sels qui font la vegetation ; & qu'elle ne contiendrait pas naturellement dans son sein les principes de la plupart des plantes , elle seroit toujours necessaire à leur production ; & c'étoit par rapport à cet usage universel plutôt que par rapport au goût , que Pindare , qui ne l'aimoit pas pour boisson , a prononcé son ἄριστον μὲν ὕδωρ. Les terres qui sont le long des rivieres sont plus fertiles que celles qui en sont loin. L'Arabie Petreuse , & presque toute la Lybie sont steriles , parce qu'elles sont continuellement brûlées & sechées par les ardeurs du Soleil. Afin que le champ du Petit-monde soit fecond , il a donc besoin d'être humecté : & comme l'évacuation menstruale fait voir qu'il est suffisamment arrosé , elle prouve du moins que cette condition de fecondité ne luy manque pas. Mais comme tous les champs qui ont la juste quantité d'humeur ne sont pas pourtant feconds , toutes les causes de fecondité ne consistant pas dans l'humecta-

tion suffisante; aussi les regles qui montrent que la matrice est assez arrosée, ne sont pas une marque infallible de fécondité. La privation entière peut bien être un présage certain de stérilité, ne pouvant y avoir de végétation sans sève, mais leur présence n'est qu'un signe incertain de fertilité. Toutes les fois que l'arbre fleurit, il ne fructifie pas, quoy-que le fruit ait accoutumé de suivre les fleurs. Celles de la femme peuvent tromper aussi bien que celles des arbres: & l'on n'ôte pas cette certitude de présage aux mois déreglez seulement, on auroit peine à l'accorder aux plus naturels, dans la quantité & dans la qualité desquels on ne trouveroit rien à dire. Tout le monde sçait assez que leur excessive quantité n'est pas seulement un présage, mais même une cause de stérilité, soit que l'excez d'humidité noye les principes de la végétation animale, ou que l'abondance du sang qui coule déracine & entraîne en bas le zoophyte qui se forme dans la matrice. Les champs marécageux sont stériles, l'abondance du phlegme y éteignant l'esprit, & affoiblissant les sels, qui sont les auteurs de la végétation, les torrens arrachent & emportent les plantes qu'ils rencontrent dans leur



chemin. Personne n'ignore encore que les mois extraordinairement impurs menacent de sterilité. L'impureté de la source paroît par celle des ruisseaux. Celle de l'évacuation menstruale ne marque pas seulement le mauvais état du sang, mais encore la mauvaise disposition de la matrice. Que fert-il de jetter la matiere dans un moule plein d'ordures ? Elle n'y prendra pas la figure qu'on veut luy donner. La matrice est le moule de l'enfant ; elle est aussi le champ où il naît & croît d'abord comme une plante. C'est le champ de Cadmus, où non seulement il naît des hommes, mais où il ne naît que des hommes. Arrose-t'on les plantes avec une eau salée & rongeante ? Elles sechent sur pié, & se fenent incontinent, parce que les sels acres qu'elle porte dans leur corps, en découpent les fibres, & broüillent toute leur œconomie. Et si les plantes vegetales ont besoin d'être arrosées d'eau douce, la plante animale, dont les parties sont sans comparaison, plus tendres & plus delicates, fera-t'elle à l'épreuve des sels rongeurs que des mois fort impurs y porteront ? Si les plantes dures & solides sur lesquelles cette écume de Cerbere tombe, meurent incontinent, le ten-

dre zoophyte du fœtus, luy pourra-t'il résister ? Mais on supposoit l'état naturel des mois, quand on asseuroit qu'ils n'étoient qu'un signe incertain de la fécondité. Ils en sont une présomption, quoy qu'ils n'en soient pas l'avant-coureur infallible. Quoyque les fleurs des arbres ne soient pas toujours suivies des fruits, on ne laisse pas de dire qu'elles les promettent. Mais comme ces premières productions de la belle saison marquent infailiblement le temps auquel le fruit doit naître, puisque l'arbre n'en porte jamais qu'il n'ait auparavant fleury ; aussi les fleurs des femmes signifient du moins la saison en laquelle le champ du Petit-monde doit être fécond, parce qu'elles nous apprennent, que si jamais les conditions requises à la génération se doivent trouver dans une matrice, elles y sont lors qu'elle a commencé à se purger, & parce que c'est une espèce de prodige de voir une femme qui devienne enceinte sans avoir jamais eu ce que son sexe doit avoir.

Sur ce fondement on a cru que le sang menstruel étoit la matière ou la nourriture du fœtus. On a remarqué de plus : 1. Que les filles ne commencent à être fécondes, que lors qu'elles commencent à se purger.



2. Que les femmes grosses ne se purgent point. 3. Que celles qui se purgent trop sont steriles, aussi bien que celles qui ne se purgent jamais. 4. Que ce sang ne coule plus aux femmes qui ont passé l'âge de la fecondité. Il falloit trouver une hypothese qui servît à l'explication de tous ces phenomenes, & la supposition qui donne le sang menstrual au foetus pour matiere & pour nourriture, y satisfaisoit pleinement; caractere essentiel d'une bonne hypothese. En effet, si le sang menstrual compose & nourrit le foetus, celles qui n'ont point cette matiere, ou qui la perdent, ne scauroient faire des enfans, la Nature ne pouvant pas faire quelque chose de rien. Elle ne produit les metaux que quand les suc's mine-raux se trouvent en une quantité suffisante dans la mine, qui est comme leur matrice. La terre ne pousse les plantes hors de son sein, qu'après en avoir receu les semences qui germent par l'esprit, & par la seve dont elles se remplissent. Ces semences sont semblables aux œufs qui tombent dans le sein de la matrice, comme dans un bon champ, qui leur fournit l'esprit & la seve, c'est à dire, l'esprit naturel, vital & animal, avec le sang dont ils s'imbibent & se nourrissent  
pour

pour la formation & la production de la plante animale. La matrice d'une fille qui ne se purge pas encore, celle d'une jeune femme, qui ne s'est jamais purgée, & celle d'une vieille, qui a perdu ses purgations, est comme un champ sec, qui ne peut donner aux semences la sève dont elles ont besoin pour germer & pour croître. Et comme une terre à qui l'on ôteroit la sève, deviendrait enfin stérile, ainsi la matrice prodigue du sang menstruel n'est pas ordinairement féconde. Enfin une plante à qui l'on déroberoit la sève, se feroit & secheroit bien-tôt sur pié, & le zoophyte qui se forme dans le champ du Petit-monde meurt, quand des mois hors de saison luy ôtent la nourriture. Il falloit donc que cette évacuation fût supprimée par la grossesse, puisque la matiere en est employée pendant ce temps-là à la composition, & à la nourriture du fœtus, qui n'en laissoit pas assez dans le corps de la mere, pour suffire à cette purgation après les couches, jusqu'à ce que la nourriture de deux ou trois mois ait remplacé le sang que l'enfant a consumé pendant neuf mois. On voit donc que l'hypothese qui donne cet usage au sang menstruel, ne satisfait pas mal aux pheno-



menes. Cependant elle n'est pas à l'épreuve d'un examen un peu severe, qu'on peut appeller la pierre de touche des hypotheses. Le sang menstrual est trop impur pour servir de pâture au plus noble de tous les animaux. Il semble bien que l'enflure des humeurs devroient faire sortir indifferamment des vaisseaux le bon & le méchant sang; cependant les mauvaises qualitez de celui que les femmes rendent dans leur évacuation periodique, font voir qu'il est ce qu'il y avoit de plus impur dans la masse des humeurs. Il fait secher les plantes sur lesquelles il tombe. Il tue les animaux à qui l'on donne du pain qu'on en avoit teint. Une femme qui avoit ouï dire qu'il étoit un philtre infailible en mêlant dans un gâteau, donna la mort à un homme à qui elle vouloit donner de l'amour. Effets malins, qui font voir combien étoient raisonnables les precautions que les Juifs prennoient pour n'en être pas infectez. Les pores de la matrice, ou l'orifice de ces conduits qui vont aboutir dans sa cavité, forment une espece de crible, qui ne laisse passer que les parties corrompuës des humeurs.

Si la malignité du sang menstrual ne

nous convainquoit pas de son impureté, nous la pourrions déduire de l'effet ordinaire des fermentations naturelles, qui tendent toutes à la separation des impuretez contenuës dans la liqueur fermentée. Celles qui sont legeres s'élevent en forme d'écume au dessus de la liqueur, & les autres sont entraînées en bas par leur propre pesanteur, ou poussées vers les côtez par la fermentation, qui comme le mouvement circulaire, chasse du centre vers la circonférence.

Appliquons maintenant cette consideration au sujet que nous avons en main. L'impureté du sang menstruel s'accorde-t'elle bien avec l'usage qu'on luy donne de composer ou de nourrir l'enfant dans le sein de sa mere ? Quelle apparence que cette tendre creature puisse resister à la malignité d'une si mauvaise nourriture ? On peut dire aux Partisans de cette hypothese, ce que la Sagesse même disoit aux hommes ; Vous sçavez donner à vos enfans une bonne nourriture, & vôtre Pere celeste, qui nourrit le fœtus, luy donnera-t'il du poison ? Les plantes sur lesquelles ce sang tombe meurent, & le zoophyte de l'embryon en tirera son aliment & sa vie ? Il tuë les animaux

G ij



à qui l'on donne du pain qu'on en a teint : & un homme à qui une femme en avoit donné dans un gâteau , comme un philtre qui devoit égaler la durée de l'amour qu'il luy portoit à celle de sa vie , en fut empoisonné , & l'enfant en seroit nourry ? Seroit-ce un Mithridate qui se nourrirait de poison ? Mais ce cas seroit encore plus surprenant que celui de ce Prince , à qui cette nourriture empoisonnée n'étoit pas naturelle comme à l'enfant qui n'est pas encore né. On voit bien qu'une espèce d'animaux se nourrit du poison des autres espèces. L'étrémeau mange de la ciguë impunement , & les cailles de l'Attique vivent d'hellebore , qui donnoit la convulsion à ceux qui les mangeoient. Mais on n'a jamais vu que le poison d'un homme fût l'aliment de l'autre , & que ce qui le nourrit dans l'enfance , l'empoisonne dans un autre âge. Le fruit pourroit se secher ou tomber de l'arbre sur lequel une femme qui a ses mois sera montrée , sans que celui de la femme même tombe pour avoir été touché du sang menstruel. Il n'est point de poison universel ou commun à tout ce qui vit. Ce qui fait mourir une chose , peut faire vivre l'autre. Quoyque l'acier de la meilleure trempe ne soit

pas à l'épreuve du Virus menstrual, le corps de l'enfant le pourroit être sans miracle. L'eau regale qui dissout l'or le plus solide de tous les métaux, ne touche pas à l'argent qui est beaucoup moins dur. Et quoy-que le Bitume de Judée ne puisse être coupé que par un instrument teint de ce sang impur qui coule tous les mois aux femmes, il ne s'ensuit pas qu'il doive faire les mêmes solutions de continuité dans le tendre corps du fœtus, qu'on suppose en être nourry. La mort que ce sang donne aux abeilles, dont les ruches ont été touchées par les femmes qui le perdent, ne me feroit pas craindre pour la vie de l'enfant encore enfermé dans le ventre de sa mere. L'expérience même, qui apprend aux Païsans que l'œil des femmes qui se purgent, n'est pas moins funeste aux jeunes animaux que celui du basilic, & qui fait dire au Poëte;

*Nescio quis teneros oculus mihi fulcinat agnos,*

ne m'empêcheroit pas de croire que l'embryon se forme & se nourrisse du sang menstrual. Car outre qu'elle est contestée, elle ne prouveroit qu'une malignité particulière à certains sujets, mais non pas une malignité commune à tout ce qui peut en être tou-



ché. L'aconit qui tuë le chien, ne fait aucun mal aux poules à qui l'on en a donné dans du pain. Le vomica ne fait mourir que l'animal qui aboye, & plusieurs bêtes mangent impunement de la ciguë, qui donna la mort à Socrate. La fourmi, si l'on en veut croire Plinè, connoît & quitte les fruits infectez par le venin menstrual, après les avoir goûtés : mais il ne s'ensuivroit pas que l'embryon ne pût recevoir pour sa nourriture le sang qui en est le sujet. Quelques rapports même qu'on remarque entre le sang, le lait, le vin, le cidre, la biere & l'hydromel, les écoulemens insensibles qui sortent d'une femme qui se purge, pourroient aigrir par leur sel acide ces boissons, sans faire aucun mal au sang du fœtus, qui se nourriroit de la matiere des mois. Car outre que toute ressemblance suppose une difference de nature, qui peut mettre l'un de ces sujets semblables à couvert de la malignité qui corrompt l'autre, de plus on a quelque peine à comprendre comment l'insensible transpiration d'une femme qui souffre actuellement l'évacuation particulière à son sexe, peut ôter au vinaigre l'aigreur qu'elle donne au vin. Cet esprit ou ce sel qui fait aigrir le vin, ne devoit-il

pas rendre le vinaigre plus fort en augmentant la cause de son aigreur & de sa force ? La différence des sujets n'est pas assez grande pour donner occasion à des effets si différens. Le même sel qui faisoit aigrir le vin, ne se trouve-t'il pas dans le vinaigre, pour y produire la même aigreur, au lieu de l'y détruire ? Mais on ne doit pas, dit-on, raisonner contre l'expérience. On en tombe d'accord, si le fait est constant. Mais celui-cy est contesté par beaucoup de personnes qui prétendent avoir éprouvé le contraire. Et quand il seroit certain, on n'en pourroit rien conclure contre l'opinion qui donne au fœtus le sang menstruel pour nourriture, à cause des différences essentielles, qui distinguent ces liqueurs de celle qui roule dans les canaux du corps animé. Enfin quand on accorderoit à Paracelse toutes les hyperboles dont il a dénigré les ordinaires des femmes, il ne tiendrait encore rien qui servit à prouver que l'enfant ne s'en nourrit pas. Je veux que la femme qui les a puisse empoisonner le Soleil & la Lune en s'y présentant toute nue, lors qu'elle est dans cet état. Je veux que ces astres convertis en basilics par la malignité puissante du sang menstruel, puissent donner la mort



à tout ce qu'ils voyent sur la terre. Que le poison subtil qui sort de ce sang impur, après avoir parcouru tous ces millions de lieuës qui nous separent des corps celestes, soient capables d'en corrompre l'esprit comme celuy du vin & des autres boissons, il ne s'ensuit pas encore un coup que le sang menstrual doive infecter le fœtus, quand il infecteroit ces luminaires. Je veux que la femme même qui le perd actuellement soit un basilic qui tuë par ses regards les petits des animaux; mais cela fait-il rien contre l'enfant qui n'est pas de même espece? A Dieu ne plaise que la veuë de la femme qui se purge, fût aussi funeste au fruit de ses entrailles; il n'est point de mere qui ne pût se reprocher d'avoir ôté la vie à ceux qui la tiennent d'elle, puis qu'elle n'a pas détourné les yeux de sur ses enfans toutes les fois qu'elle s'est trouvée dans cet état. Il faudroit éviter ses regards avec autant de soin que ceux du basilic; & les precautions que l'ancien Legislateur prescrit aux Juifs pour les munir contre les mauvais effets des mois, seroient courtes, puisqu'il ne s'est pas avisé de leur défendre la veuë d'une femme qui les a. On ne peut imputer qu'aux excez d'une imagination outrée la  
plupart

plupart des funestes effets que Paracelse attribué au sang impur des femmes : il en dit trop pour être cru. Un lecteur qui voit qu'un Auteur tend des pièges si manifestes à sa credulité, se tient sur ses gardes, & n'ajoute foy qu'à ce qu'il ne peut pas luy contester sans choquer la raison & l'expérience. Qui croira sur sa parole qu'une femme qui meurt dans le temps de sa purgation, puisse attirer sur les hommes qu'elle laisse dans ce monde, la peste, & tous les autres fleaux que l'envie & la malice peuvent suggerer à son imagination, dont l'efficace est alors incompréhensible? *Credat Judeus Apella.* Qui croira que la Lune soit comme un miroir qui réfléchissant sur l'air & sur les eaux les écoulemens malins qu'elle reçoit de la femme, peut infecter en peu de temps toute la Nature, ou du moins tous les animaux qui vivent de l'un & de l'autre de ces élémens? Le principe sur lequel il fonde son opinion, est manifestement faux : quelle peut être la conséquence qu'il en tire? Comme un enfant gagne une ophtalmie, dit-il, en regardant au miroir où la femme qui se purge s'est auparavant présentée, de même ceux qui contemplent la Lune infectée par les re-

H



gards d'une femme qui souffre cette maligne évacuation , prennent part à son infection. Il est vray que l'un arrive aussi bien que l'autre , la comparaison seroit juste dans la negative , mais non pas dans l'affirmative. On n'a qu'à tourner la medaille pour faire d'un mensonge une verité. Comme il est faux qu'un miroir où la femme qui a ses mois s'est contemplée , gâte les yeux de l'enfant qui s'y regarde après elle , il est aussi faux que la Lune reflechisse sur ceux qui la regardent , la malignité des écoulemens qu'une femme pousseroit jusqu'à cette planete. Pour découvrir la fausseté des deux membres qui composent cette comparaison , on n'a qu'à consulter l'expérience. A qui a-t-elle appris que les enfans ayent mal aux yeux dès qu'ils les ont arrêtez sur un miroir où la femme qui se purge , s'est contemplée ? On seroit bien malheureux , si cette proposition étoit veritable , n'auroit-on pas sujet de craindre que tout le genre humain seroit un jour aveugle , & de s'étonner de ce qu'il voit encore , ou du moins de ce que tous les enfans n'ont pas mal aux yeux ? Car enfin les femmes ou filles qui sont dans cet état , se gardent-elles de se presenter au miroir , ou défendent-elles

aux enfans d'y regarder après elles ? Cette precaution n'est jamais tombée dans l'esprit de la plus tendre mere, qui aimeroit mieux perdre la veuë que de faire le moindre tort à celle de ses enfans. Il n'est pas inconcevable que les écoulemens acides qui partent des mois, ou du corps d'une femme qui les a, s'attachans au sel du xali qui, compose le verre, comme à l'alkali qui donne le nom aux autres, en gâte la polissure. Je veux croire même que l'haleine ou l'air qui sort par l'expiration en étant le vehicule, ternit le miroir par son application. La bouche & les narines qui l'y poussent, y ont plus de part que les autres issues du corps, parce qu'elles sont plus larges & plus près du sujet qui en reçoit l'effet. Le même acide qui obscurcit le miroir, lors qu'il n'est que dans un degré mediocre, pourroit bien casser le verre entre les mains d'une femme qui a ses regles, s'il étoit extraordinairement fort ; de là vient qu'elles n'en rincent guere quand elles se purgent par la matrice. Peut-être n'est-ce qu'un scrupule mal fondé. Mais il est certain que le soufre plein d'un esprit acide, casse le verre sur lequel on l'applique alumé. Quoy-qu'il en soit cependant, quelle con-



sequence peut-on tirer de la ruine du verre ; produite par le virus menstrual à celle du foetus , qui a bien la fragilité de ce corps transparent , mais non pas la nature ? Et quand il infecteroit la Lune comme l'ennemy du sexe le pretend , la difference presque infinie qui se trouve entre cette étoile errante & le corps de l'embryon , nous empêcheroit de craindre pour celuy-cy. Mais comme dans les choses difficiles à comprendre on appelle souvent de la raison à l'experience , plaidons un peu la cause des mois devant ce dernier tribunal. Si la lieutenante du Soleil empoisonnée par les écoulemens des femmes qui se purgent n'avoient que des influances malignes , on ne sçau-roit jamais s'y exposer impunement , puisqu'il y a toujours sur la terre un grand nombre de femmes qui ont leurs ordinaires , & qui fourniroient continuellement à la Lune la matiere de ces influances funestes au genre humain. Si le sentiment de Paracelse étoit veritable , les Medecins auroient grand tort de travailler comme ils font à rendre aux femmes les mois qu'elles ne perdent jamais sans en être fort incommodées. Et l'on seroit reduit à leur souhaiter une suppression éternelle , puis - qu'enfin

cette belle moitié du monde ne ſçauroit guerir ſans mettre le tout en danger.

On ne ſe ſervira donc pas de la malignité qu'on attribué au ſang menſtrual pour prouver qu'il n'eſt propre ni à la compoſition, ni à la nourriture du fœtus. La verité n'a pas beſoin du menſonge pour ſe ſoutenir. On n'a qu'à faire reflexion ſur la nature du ſang menſtrual, & ſur la cauſe de ſa ſeparation. C'eſt pour ainſi dire, l'écume de toute la maſſe du ſang. En effet, quelle eſt la fin naturelle de cette fermentation qui agite le ſang des femmes, qui ſe purgent? N'eſt-ce pas la ſeparation de ſes impuretez? Quel eſt le but que la nature ſe propoſe dans la fermentation du vin, de la biere, du cidre, de l'hydromel? Ne ſaute-t'il pas aux yeux, qui voyent couler à fons tous les corps étrangers, qui troubloient la pureté de ces liqueurs? Celui qu'elle ſe propoſe dans cette ébullition, que le ſang des femmes ſouffre, pendant qu'elles ſe purgent, n'eſt pas moins viſible. Les impuretez ſulphurées & ſalines ſ'en ſeparans, ſ'écoulent par un égout naturel: voila la matiere de la purgation menſtruale: voila la matiere dont on veut compoſer & nourrir le fœtus. Quelle apparence que la Nature



ne donne à cette tendre creature que des excremens pour pâture ? Quelle apparence qu'un ouvrage si noble se forme d'une matiere si vile ? Et qu'une si belle creature ait un principe si sale ? Mais si le sang menstrual n'a point de part à la composition, ou à la nourriture de l'enfant, d'où vient que le temps de la purgation menstruale est celuy de la fecondité ? Il est certain que les femmes sont ordinairement steriles avant cet âge qui produit les premieres fleurs : n'est-il donc pas vray semblable que leur matiere doit avoir quelque part à la generation ?

On n'a jamais nié que le sang menstrual n'y contribuât. On insinuë au contraire cy-devant, qu'il rend la matrice capable de cette operation, comme l'eau dont on lave un moule avant d'y jetter la matiere, le rend plus propre à former ce qu'on a dessein d'y jetter en entraînant toutes les ordures qui pourroient en troubler la formation ou comme une douce rosée qui ouvrant le sein de la terre, la dispose à mieux recevoir l'esprit de l'air, qui la rend en quelque façon grosse de mille productions, ou qui dumoins excite les germes assoupis dans les semences qu'elle cache. On rend

encore le sang menstrual assez neceſſaire à la production de l'enfant, en ſuppoſant qu'il fournit la matiere de l'arriere-fais, dont cette creature ne ſçauroit ſe paſſer pendant ſa priſon de neuf mois : & comme cette maſſe charnuë qui ſe forme du ſang menstrual coagulé par l'eſprit viril, apprête & coule la pâture du fœtus, on pourroit dire en un ſens bien different de celui de l'Ecole, que le ſang menstrual a quelque part à ſa nourriture.

Ainſi quoy-que le défaut des regles ſoit ordinairement accompagné de ſterilité, il ne ſ'enſuit pas que le ſang menstrual ſoit la matiere du fœtus. On n'en peut tirer d'autre conſequence, ſi ce n'eſt qu'il doit être neceſſaire à l'ouvrage de la generation, ſans déterminer en particulier quelle part il y a. Il eſt vray que le meilleur Architecte ne ſçauroit bâtir ſans materiaux, ni la nature former le corps de l'enfant ſans les matieres qui doivent entrer dans ſa compoſition. Mais quand on auroit tous les materiaux neceſſaires, l'édifice ne ſ'élèvera point ſi les inſtrumens requis à leur preparation, ou à leur arangement, manquent à celui qui les doit mettre en œuvre. L'arriere-fais qui ſe forme du ſang menstrual,



apprête la nourriture de l'enfant, prépare les matériaux dont l'édifice de son corps doit être bâti. Qui s'étonnera donc que les femmes qui ne se purgent point, n'enfantent pas non plus ? Quand l'enfant trouveroit dans leur corps toute la nourriture dont il a besoin, la peut-il prendre sans préparation ? Et comment s'y preparera-t'elle, si l'arrière-fais qui la raffine par la filtration qu'elle souffre dans ses glandes, ne peut se former dans leur matrice fautive de sang menstruel ? Les humeurs qui roulent dans le corps de la mere sont ordinairement impures, & par là mal propres à nourrir l'enfant. Mais elles le doivent bien être encore davantage dans les femmes qui ne purifient pas la masse de leur sang par l'évacuation menstruelle. Elles ont donc besoin même dans les femmes les plus saines de s'épurer en se filtrant par le placenta, avant que de passer dans l'estomach de l'embryon. Et si cette masse glanduleuse ne peut croître dans la matrice des femmes qui n'ont pas tous les mois, ce que leur sexe doit avoir, sera-t'on surpris de leur sterilité ? La Nature est trop sage pour former un enfant dans ces corps qui ne sçauroient luy apprêter la pâture. Il est même remarquable que la formation

ination de l'arrière-fais precede celle de l'embryon , comme on dresse l'échafaudage , & l'on taille les matériaux avant que d'achever le bâtiment. Si la Nature formoit l'embryon sans placenta , ce seroit un Architecte qui bâtiroit sans échafaut , & sans les instrumens qui servent à preparer les matériaux. On voit donc que le sang menstruel qui fournit la matiere de l'arrière-fais , peut être absolument necessaire à l'ouvrage de la generation , sans entrer pourtant dans la premiere , ni dans la seconde composition du fœtus. De plus , dira-t-on que l'eau dont on lave un moule pour le rendre plus net , & plus propre à faire sa fonction , a quelque part à la composition des ouvrages qu'on y jette ? La matrice est comme un moule impur que la Nature nettoye en y faisant couler le ruisseau menstruel , avant que d'y jetter la matiere dont elle forme son chef-d'œuvre. Quand celle des femmes , qui n'ont pas l'évacuation particuliere à leur sexe , seroit assez ouverte pour recevoir la semence , elle la corromproit par les impuretez que la masse du sang feminin envoie dans cet égout. Quelle apparence que la Nature verse cet elixir de vie dans un vaisseau si impur , pour ne



pas dire dans une cloaque, sans l'avoir plutôt lavée par ce ruisseau qu'elle y fait passer tous les mois ? Et l'on ne doit pas dire que le sang impur que le reste du corps y envoie, est plus propre à salir la matrice qu'à la nettoyer, car les ordures qui s'y amassent pendant un mois, sont sans comparaison plus impures que le sang qui les en chasse. Cet amas de sels & de soufres grossiers qui se fait là de trente en trente jours, est ce que la masse du sang avoit de plus corrompu. Après que ces principes ont quelque temps couvé dans la matrice, comme dans un fourneau dont la chaleur augmente leur mouvement, ils entrent dans une grande fermentation qui les disposeroit à sortir du corps, quand ils ne seroient pas entraînez par la liqueur que la masse du sang y verse de mois en mois. Il y a même de l'apparence que leur ébullition est aidée par ce nouveau suc que les arteres y répandent alors en plus grande abondance. En effet, quand il ne seroit pas luy-même un levain par les principes actifs qu'il contient, il pourroit augmenter leur fermentation en les détrempant, & leur servant de vehicule, pour faire entr'eux un plus grand combat, qui leur donnant plus

de mouvement, les precipite en bas par le col de la matrice, comme d'une bouteille renversée. Et ce vaisseau de la generation en devient plus net.

Le sang menstrual n'est pas seulement necessaire pour nettoyer la matrice, mais encore pour l'arroser, & pour ouvrir son sein. Une matrice qui n'est pas humectée par le sang menstrual, est une terre que la secheresse rend sterile; & les rosées du printemps la rendent feconde en portant dans son sein l'esprit de l'air qui s'incorpore avec elles, mais sur tout en ouvrant ses pores comme autant de portes par où l'esprit universel penetre ses entrailles. Le même ordre s'observe dans le Petit monde. La matrice d'une petite fille est une terre neuve encore fermée à l'esprit qui la rend feconde. Non seulement c'est un champ clos à l'égard de son orifice interieur qui ne permet pas au semeur d'y jetter sa semence, mais encore ses conduits sont tellement affaibles ou bouchez, que l'esprit viril n'y scauroit passer pour parvenir jusqu'à l'ovaire. Le défaut des regles marque ordinairement que l'orifice interne exactement bouché, ne permettroit pas au sang menstrual de sortir quand les conduits fermez qui



sont dans le corps de la matrice, le laisseroient couler dans sa cavité. La privation de cette évacuation naturelle peut donc être & signe & cause de stérilité, sans que le sang menstruel fournisse la matière de l'embryon. Ne suffit-il pas qu'elle suppose le défaut d'une condition absolument nécessaire à la fécondité? Or elle marque que la matrice n'est pas assez ouverte pour recevoir l'esprit du mâle, & l'œuf qui doit en être inspiré. Pretend-on que la terre soit féconde sans avoir été pénétrée par l'esprit de l'air, auquel elle doit sa fécondité? Vient-on que les semences germent dans son sein, si elles n'y peuvent entrer? C'est justement le cas des femmes stériles par le défaut des mois. L'orifice interne de leur matrice étroitement fermé, en défend l'entrée à la semence masculine, qui est chargée de l'esprit genital, comme la pluie & la rosée sont empreintes de l'esprit universel: & quand cette liqueur spiritueuse pourroit entrer dans la cavité de la matrice, son esprit auroit peine à pénétrer jusqu'aux ovaires à travers le corps de la matrice, où tous les conduits sont affaiblis ou bouchés. Et si ce corps subtil ne sauroit arriver de la matrice aux testicules féminins, qui sont

les reservoirs des œufs, comment est-ce que ceux-cy qui sont d'une grosseur considerable pourront passer des testicules dans la matrice ? Les pores de la membrane dont ces glandes sont enveloppées, s'y trouvent trop étroits, & les trompes de Fallope trop affaîssées pour leur donner passage quand ils recevroient assez de nourriture pour meurir parfaitement. Mais on a grand sujet de croire que les vaisseaux spermatiques extraordinairement petits dans ces femmes qui ne se purgent pas, ne fournissent aux œufs qu'une petite quantité de suc, qui ne suffit pas pour les bien nourrir, & pour les faire meurir entierement. Ce sont des fruits qui se flettrissent par une espece d'atrophie, ne recevant pas une suffisante quantité de seve.

Si la sterilité qui suit le défaut des mois ne prouve pas qu'ils soient la matiere de l'embryon, celle qui accompagne l'excez de la même évacuation, n'en est pas une plus forte preuve.. Ceux qui leur refusent cet usage, n'ont pas plus de peine à rendre raison de ce phenomene que ceux qui le leur attribuent. La matrice doit être baignée du sang menstrual pour être feconde, mais elle n'en doit pas être noyée ; comme



la terre a besoin d'être arrosée, mais non pas inondée pour pousser hors de son sein les animaux & les plantes. Une matrice qui regorge de sang, est un lieu marécageux où la plante animale ne sçauroit naître; & l'écoulement excessif de cette humeur, est comme un torrent qui entraîne la semence, l'œuf ou l'embryon, qui s'en est formé. On arrache facilement une plante d'une terre molle. Les racines qui l'y attachent, affoiblies par une excessive humidité, ne peuvent pas résister à la moindre violence. Les ligamens par lesquels l'arrière-fais ou l'enfant, tiennent à la matrice, en sont comme les racines relachées par l'excez des humeurs. Ils se rompent à la première secousse, & laissent tomber à terre le fruit auquel ils seruoient de queue ou d'attache. On peut donc rendre raison de la stérilité que cause l'excez de l'évacuation menstruelle, sans supposer que la matiere compose ou nourrisse le fœtus.

Mais d'où vient qu'une femme grosse craint de perdre le fruit de son ventre, dès qu'elle commence à perdre le sang par le bas, avant qu'elle soit arrivée au terme de sa grossesse? N'est-ce pas le sang menstrual qui coule; & s'il est inutile à l'enfant, d'où

vient que la perte luy en est si funeste ? Seroit-il incommode par la dissipation d'un excrement qui ne serviroit ni à sa nourriture, ni à sa composition ? Ce raisonnement est fondé sur une fausse supposition. Pour le renverser, on n'a qu'à répondre que le sang que les femmes grosses perdent quelque-fois, n'est pas cet excrement qu'elles rendoient tous les mois avant leur grossesse. Ce ne sont point les impuretez du sang, c'est le sang même, qui fournissant la matière de cette gelée dont l'enfant se nourrit, ne peut être prodigué, sans mettre cette petite creature en danger de mourir de faim. C'est alors un fruit qui tombe de l'arbre faute de sève qui le nourrisse. On ne nie pas même que ce sang ne soit la première nourriture que l'embryon prend par le nombril, jusqu'à ce que la bouche, l'œsophage & l'estomach soient en état de recevoir & digérer cette gelée que l'enfant succe dans la suite de la grossesse. Quand donc une mere voit perdre les provisions destinées à la subsistance de la creature qu'elle porte dans son sein, elle a raison de craindre pour sa vie. Il ne faut pas pourtant s'imaginer que la cavité de la matrice soit comme un magasin plein de sang que la Nature reser-



ve à la nourriture du fœtus. La nature de cette humeur, qui ne sçauroit croupir sans se corrompre, ne peut pas s'accorder avec cette imagination. Le sang qui doit composer & nourrir le corps de l'enfant, roule dans celui de la mere, jusqu'à ce qu'il se soit filtré dans les glandes de l'arriere-fais, où il prend la dernière forme de cette bouillie transparente que la Nature prepare pour la pâture du fœtus. Elle ne donne pas non plus le sang à boire à l'enfant déjà né, qu'elle ne luy ait plutôt ôté sa rougeur par la filtration qu'elle en fait dans les glandes des mamelles, insinuant par là, que la creature raisonnable ne doit pas aimer le sang.

Il faut bien cependant, dit-on, que l'enfant en ait beaucoup consumé pendant les neuf mois de la grossesse, puisqu'il n'en reste pas assez à la mere pour fournir la matiere de cette évacuation qu'elle avoit tous les mois avant sa grossesse, & qu'elle ne recouvre que deux ou trois mois après ses couches. C'est un ruisseau qui ne coule plus, dit-on, parce que sa source est presque tarie, ou parce que ses eaux ne sont pas à la hauteur qu'elles doivent être pour s'écouler par les canaux qui l'en déchargent. Mais si la plupart des femmes ne se purgent  
que

que deux ou trois mois après leurs couches, l'enfant n'en est pas la véritable cause, il n'en est que l'occasion. Il n'a pas béu tout le sang qui devoit sortir dans ces deux ou trois mois qui suivent les couches. Mais l'irritation qu'il excite dans la matrice par les efforts qu'il fait pour sortir, & l'ouverture qu'il cause aux vaisseaux en arrachant l'arrière-fais avec quelque violence par le cordon qui l'y tient attaché, sont la véritable cause de cette évacuation qui épuise la matrice pour deux ou trois mois. Il est naturel aux parties de se serrer lors-qu'elles sont irritées, & de chasser par leur contraction les superfluités qu'elles contiennent. La matrice provoquée par les coups que l'enfant luy donne, se ramasse toute; & comme une éponge qui se serre, elle chasse les mauvaises humeurs dont elle s'étoit imbibée, & considérablement gonflée pendant les neuf mois de la grossesse. Les vaisseaux qui s'ouvrent par les breches que l'extirpation de l'arrière-fais a faites, sont comme autant de conduits qu'on ouvre pour épuiser & dessécher un lieu marécageux. L'enfant prêt à naître, est à l'égard de sa mere, ce qu'est un guy ou un greffe à l'arbre qui le porte : & comme on ne scauroit

K



détachér le guy , ni le greffe de son sujet sans faire quelque breche , & quelque violence à celui-cy ; de même le fœtus ne peut se separer de sa mere sans faire à la matrice quelque solution de continuité , par où s'écoulent les mauvaises humeurs qui s'étoient amassées là pendant la grossesse. Il ne faut pas douter que la filtration du sang qui devoit nourrir le fœtus , n'ait laissé dans le corps de la matrice quantité d'impuretez , comme on voit les filtres chargez des ordures que la liqueur qu'on y passe a quittées. Car il ne faut pas croire que ce sang que les femmes perdent à leurs couches , soit un amas du sang menstruel que la masse des humeurs ait jetté , & comme écumé dans cet égout qui n'a pû s'en décharger plutôt , ayant son orifice interne exactement bouché. Seroit-il digne de la sagesse qu'on admire dans tous les ouvrages de la Nature , de salir ainsi le couloir à travers lequel elle raffine la nourriture de l'enfant , en y versant l'écume que la masse du sang y pourroit jeter de trente en trente jours ? Elle aime trop l'ordre pour confondre ces excremens avec les alimens qu'elle prepare avec tant de soin à cette creature , à qui elle témoigne une si grande tendresse.

Mais que deviennent donc ces impuretez qui couloient de mois en mois avant la grossesse ? Ne se forment-elles plus dans le corps des femmes grosses , ou prennent-elles quelqu'autre route ? Car il faut nécessairement que l'une de ces deux choses arrive. En effet , l'une & l'autre s'y rencontrent en partie. Il est vray qu'il se forme moins d'excremens dans le sang d'une femme grosse , que dans celuy d'une femme qui ne l'est pas ; c'est un paradoxe. Mais il a fondement dans la raison & dans l'expérience. Et il est encore vray que les humeurs qui sortoient auparavant par la matrice , peuvent trouver quelqu'autre issue , qu'on nomme émonctoire. Les impuretez menstruales peuvent sortir & sortent effectivement par les urines , par les selles , par les sueurs , ou par la transpiration insensible , & souvent par le vomissement. Elles ne paroissent pas à la verité sous la même forme ; mais c'est toujours la même matiere. Les courans qui coulent dans le Petit-monde , sont comme ceux qui roulent dans le grand. Quand ceux - cy trouvent fermée l'écluse par laquelle ils avoient accoustumé de sortir , ils se déchargent par un autre , tout mobile prenant la route où il trouve le moins d'ob-



stacé. La matrice n'a pas plutôt conçu; qu'elle se serre & retressit tellement les tuyaux par où le sang menstrual couloit, qu'il y trouve une grande résistance la première fois qu'il se presente pour y passer. Cependant les soufres impurs, & les sels acres qui le composent, ne sçauroient demeurer long-temps dans la masse des humeurs sans les corrompre, s'ils ne s'en separoient. Ils s'en separent aussi. Les soufres s'écoulent dans les boyaux par le filtre du foye, & par ses canaux biliaires, d'où regorge ordinairement la matiere de ces vomissemens qui fatiguent les femmes au commencement de la grossesse. Et les sels acres fondus dans un phlegme impur, passent à travers les glandes, dont la surface des boyaux est toute parsemée. Le phlegme le plus grossier est entraîné vers les reins & la vescie, par sa propre pesanteur; & le plus délié, poussé & rarefié par la chaleur naturelle, sort insensiblement par les pores, ou en forme de sueur.

Mais comme la Nature ne fait rien en vain, & que, *Frustra fit per plura quod potest fieri per pauciora*, d'où vient qu'elle ajoute à tous ces égouts celui de la matrice, dont il semble qu'elle pouvoit se

passer, puis-qu'il paroît par le discours précédent que les autres étoient suffisans pour décharger le sang de toutes les impuretez qui s'y peuvent former ? La difficulté naît fort naturellement de la supposition qu'on vient de faire. Pour y répondre, il faut remarquer que l'évacuation du sang menstruel, n'est ni le seul, ni le principal usage de la matrice ; & que quoy-que cet excrement peût être vuïdé par d'autres émonctoires, il a été utile & nécessaire qu'il sortit par la matrice, qui comme le champ naturel où croit le fruit du Petit-monde, avoit besoin d'en être arrosé & engraisé. On en peut voir d'autres raisons dans l'article où l'on explique au long les usages des mois. Mais il eût été nuisible, s'il se fût jetté dans la matrice après la conception. Le grain n'auroit pû germer dans ce fonds trop gras, où l'abondance de cette humidité vicieuse eût noyé le germe. Cette mauvaise humeur n'auroit servy qu'à gâter la pâture de l'embryon. Et si elle eût été en grande abondance, elle eût formé comme un torrent qui auroit entraîné le fœtus lors-qu'il n'a pas encore jetté de profondes racines. Il se forme aussi moins de ce sang impur depuis la conception, de peur que la grande quan-



tité ne luy donnât assez de force pour enfonser la digue. Celuy qui se trouve dans le corps en ce temps-là, doit pourtant en sortir. Pour cet effet il se presente inutilement au filtre de la matrice ; mais rencontrant cette issue bouchée , il en cherche quelqu'autre , & trouve bien-tôt toutes celles qu'on a marquées cy - devant. Mais quand la masse du sang s'est déchargée de ces impuretez , elle en amasse beaucoup moins à proportion qu'avant la grossesse. Elle est alors comme un vin dans sa boîte , qui se trouvant parfaitement pur , n'est plus sujet aux ébullitions qu'il souffroit avant la precipitation de ses impuretez. Il est vray que quelques femmes sentent cette fermentation dans les premiers mois de la grossesse, leur sang n'ayant pas encore jetté dans ses autres émonctoires toutes les impuretez qui l'excitent. Mais elles en sont ordinairement exemptes pendant les autres mois de la grossesse , où le sang est pour ainsi dire tout-à-fait écumé ou épuré. Elles ne sentent plus cette émotion , ces inquietudes & cette lassitude dont elles se plaignoient au commencement. Elles ne vomissent plus , ni ne sentent plus aux reins cette douleur qu'y causoit l'effort que les hu-

meurs faisoient pour sortir par cet endroit , où elles avoient encore la pente. Il faut donc qu'elles demeurent calmes : & s'il s'y formoit pendant un mois autant d'excremens qu'auparavant , d'où vient qu'elles n'en troubleroient pas la tranquillité , en les faisant bouillir & fermenter extraordinairement ; & l'on ne doit pas dire qu'ils peuvent sortir par les autres égouts avant que d'exciter ce desordre dans la masse des humeurs , car il faudroit que la quantité des excremens qui sortent par les autres émonctoires , crût à proportion de ceux que la suppression des mois arrête dans le corps des femmes grosses. On remarque pourtant que les évacuations qu'elles ont par les urines , les selles & les sueurs , diminuent au troisième mois de la grossesse , au lieu d'augmenter. Dira-t'on que l'enfant qui consomme beaucoup d'humeurs , dérobe la matière à ces évacuations : quelle apparence qu'il se nourrisse d'excremens ? C'est une sangsue , ou un pelican qui succe , & qui boit le sang de sa mere , mais il n'en prend que le plus pur après que cette humeur a laissé toutes ses impuretez dans les filtres qu'elle rencontre dans la matrice. En sorte qu'il laisse aux évacuations ordinaires toute



la matiere qu'elles peuvent avoir dans la masse des humeurs , s'il s'en amasse autant pendant la grossesse qu'auparavant.

Mais pourquoy ne s'en amasseroit-il pas autant ? Les digestions s'y font-elles mieux ? Les levains y sont-ils plus vigoureux , & la chaleur naturelle plus forte ?

On a sujet de croire que les levains ordinaires sont aydez par un ferment particulier aux femmes grosses , puis-qu'il se fait dans leur corps de meilleures coctions qui diminuent beaucoup la quantité des excréments. Il n'est pas même hors de vray-semblance d'attribuer cette fonction à la semence masculine , qui comme un ferment vigoureux anime , renouvelle & purifie toute la masse des humeurs où les esprits auparavant languissans , avoient peine à faire une digestion parfaite , & la separation des corps étrangers. Le sang des femmes , qui n'est pour ainsi dire que demi animé , reçoit un grand secours de l'esprit viril pour faire des fermentations plus parfaites : c'est un vin foible , qui a besoin d'un levain étranger pour mieux fermenter , & pour s'épurer parfaitement. Le soulagement que les filles pâles reçoivent du mariage , prouve assez la vertu qu'à la semence masculine , d'ex-  
citer

citer dans le sang une meilleure fermentation, de le renouveler, & de le purifier. Leurs humeurs sont comme une biere épaisse & grossiere, qui ne peut pas assez bouillir faute de leveure ou de houblon, dont l'esprit masculin fait l'office. On ne voit pas seulement guerir les pâles couleurs par ce remede, mais encore plusieurs autres maladies longues qui supposent dans le sang un défaut de fermentation. Mais si la semence virile, qui ne fait pas un grand séjour dans le corps des femmes lorsqu'elles ne conçoivent pas, y produit un si grand changement, que ne doit-on pas attendre de celle que la conception y arrête pendant long-temps? L'inspiration de sa partie plus subtile doit sans doute animer & renouveler toute la masse de leur sang. C'est un levain qui separe parfaitement le pur de l'impur, & qui ne laisse pas dans les excremens la moindre partie de ce qui peut servir à la nourriture du corps. Car l'abondance de ces superfluités dépend ordinairement de la separation imparfaite, qui ne tire pas des alimens tout ce qu'ils ont de bon, ou de propre à se changer en la substance de l'animal. Il suit de là que si les levains du corps animé sont aidez par quelque menstruel

L



étranger , comme l'esprit masculin , il se formera beaucoup moins d'excremens , & plus de bonnes humeurs, Qu'on ne s'étonne donc pas si l'on voit des femmes qui ne se portent jamais bien que quand elles sont grosses. Leur sang , qui ne se purifie pas assez par les fermentations languissantes que leurs foibles esprits y faisoient auparavant , a besoin du secours que la semence virile luy donne pour en avoir de plus vigoureuses. Et comme il est des levains dont la vertu dure un certain temps , sans qu'on les renouvelle , ne pourroit-on pas penser que celle de l'esprit viril retenu dans le corps de la femme par la conception , se répand non seulement dans toute la grossesse , mais s'étend encore jusqu'au deuxième ou troisième mois après les couches , empêchant qu'il ne se forme assez d'excremens pour fournir la matiere de cette évacuation , qui ne revient ordinairement aux femmes que deux ou trois mois après qu'elles ont accouché ? Au cœur de l'Eté l'on ne voit tomber ni neige ni grele , rarement des pluies & des broüillards, un Soleil vigoureux dissipant la matiere de ces meteores. L'homme est le soleil de la femme , les écoulemens de l'esprit viril qu'il luy communique , sont

comme les rayons du Soleil, qui purifient l'air, & en chassent les humiditez étrangères, desquelles la pluye dépend. On ne voit plus aussi dans cette belle moitié du Petit-monde distiller la rosée menstruale pendant les neuf mois de la grossesse.

Mais elle ne coule pas non plus, dit-on, aux petites filles qui n'ont pas encore atteint l'âge de la fecondité, ni même aux femmes qui l'ont passé. Et cette conduite constante de la Nature, n'insinuë-t-elle pas assez que le sang menstrual est la matiere de l'embryon? Car d'où vient que les filles ne peuvent pas porter ce fruit au dessous de douze ans? N'est-ce pas parce qu'elles n'ont pas encore de seve, ou de sang menstrual, dont il doit se former? Et d'où vient que les femmes n'enfantent plus au dessus de quarante ou quarante-cinq ans, n'est-ce pas parce qu'elles n'ont plus de sang menstrual?

Ce raisonnement prouve que le sang menstrual a quelque part à l'ouvrage de la generation, & l'on ne la jamais nié. Mais il ne montre pas que le corps de l'enfant en soit composé ni nourry. Il est semblable à celui-cy, dont qui que ce soit peut sentir la foiblesse. Le vin n'est propre à nourrir l'homme, que quand il a été épuré par la



fermentation, donc les impuretez que cette ébullition en separe nourrissent, & fortifient l'homme. En effet, le sang d'une petite fille est comme un vin qui n'a pas assez cuvé. La matiere des mois qui s'en separe dans la suite, est semblable à la lie que la fermentation precipite vers le fons du vaisseau. Ne semble-t'il pas qu'on entend raisonner les Anciens en cette maniere ? Le sang d'une fille ne commence à être bon pour nourrir l'enfant, que quand la lie menstruale s'en separe, donc cette lie est la nourriture du fœtus ? Ce raisonnement n'est-il pas parfaitement semblable à celui qu'on vient de faire sur le vin ? Non, *Ovum ovo similis*. La fleur n'entre jamais dans la composition du fruit. Le sang menstrual est à l'embryon, ce qu'est la fleur au fruit, c'est à dire, l'avant-coureur ou le presage. Et comme il n'y a guere de fruit sur l'arbre que quand la fleur en est tombée, il est aussi fort rare que les fleurs paroissent aux femmes lors-qu'elles portent le fruit actuellement. On voit pourtant quelques femmes, qui comme l'oranger, portent fleurs & fruit tout ensemble. La femme d'un Conseiller au Presidial de Montauban se purgeoit regulierement quand elle étoit

grosse, aussi bien que quand elle ne l'étoit pas : mais ce cas est rare, *Una hirundo non facit ver.* Enfin comme l'arbre ne fructifie plus dès qu'il cesse de fleurir, aussi les femmes cessent d'être fécondes dès qu'elles ont passé la saison de leurs fleurs. Mais on ne doit pas pourtant conclure de là que le sang menstruel est la matière du fœtus. Car ce raisonnement n'auroit pas plus de force que celui-cy, l'arbre cesse de porter fruit dès qu'il n'a plus la vigueur de pousser des fleurs, donc les fleurs entrent dans la composition du fruit. Il faut plus de sève & d'esprits pour le fruit que pour la fleur. S'il n'y en a pas assez pour la production, qui en demande moins, y en aura-t'il suffisamment pour celle qui en demande davantage? On peut raisonner à peu-près de même sur le sujet qu'on a maintenant en main. Les vieilles femmes n'ont pas assez d'esprits, ou d'autres principes actifs pour chasser hors de leur sang les impuretez qui doivent en sortir tous les mois, il n'est donc pas vraisemblable qu'elles en ayent assez pour la formation du fœtus, qui en suppose une plus grande quantité, & des principes actifs beaucoup plus vigoureux. L'on doit même être surpris que l'Ecole ne tire de



son principe une consequence contraire à celle qu'elle en déduit ordinairement. De la sterilité qui suit la suppression des mois, causée par la vieillesse, elle en conclut que la matiere de cette évacuation est celle de l'embryon. Le contraire ne s'ensuit-il pas naturellement ? Si le sang menstrual composoit & nourrissoit l'enfant, la retention de cette humeur dans la matrice de la mere, ne devroit-elle pas être une bonne disposition à la generation, plutôt qu'un empêchement ? La Nature n'a-t'elle pas accoutumé de l'arrêter dans le corps des femmes dès le moment de la conception, selon la remarque que l'Ecole fait elle-même pour asseurer aux mois l'usage qu'on veut leur ôter aujourd'hui ? La vieillesse, dit-on, & plutôt un défaut de mois qu'une suppression. La matrice d'une jeune femme qui a conçu, est une source bouchée par la Nature, qui veut profiter de la liqueur qu'elle retient ; au lieu que celle d'une vieille est une source tarie. Mais si le sang menstrual est le plus impur, peut-on penser qu'il manque à ces vieux corps, qui par la foiblesse de leurs levains, & de leurs esprits demi éteints dans le phlegme, ou mortifiez par le sel fixe, ne font que des digestions fort

imparfaites, & ne forment par consequent que des mauvaises humeurs ? N'a-t-on pas prouvé cy-dessus l'impureté des mois, ou pour mieux dire, n'en tombe-t-on pas d'accord ? Cette raison devroit suffire pour leur faire perdre l'usage qu'on leur donne, de nourrir l'enfant dans le sein de sa mere, & & même lors qu'il en est fortý.

On a raison de croire, dit-on, que l'enfant qui vient de naître prend à peu-prés la même nourriture qu'il prenoit avant sa naissance. Il se nourrissoit du sang menstrual avant que de naître ; il est donc vray-semblable qu'il s'en nourrit encore après qu'il est né, jusqu'à ce que l'âge ait fait dans son estomach un changement qui luy rende plus supportable celui de la nourriture solide. Pour cet effet la Nature prend le soin de le blanchir dans les mamelles en l'y convertissant en lait par la filtration qu'il souffre dans les glandes du sein, de peur que l'homme ne devienne sanguinaire en s'accoutumant au sang pour lequel la Loy naturelle, & la Loy écrite luy donnent de l'horreur. Cette opinion est même fondée sur quelques vray-semblances. Lorsque le sang menstrual n'est plus nécessaire dans la matrice qui n'a plus l'enfant à nourrir, il



refluë vers le sein , qui s'en enfle , & se remplit de lait quelques jours après l'enfantement. Le fœtus déjà grand presse les vaisseaux de la matrice , en sorte que les humeurs n'y pouvant aisément passer , sont obligées de regorger vers les parties supérieures , parmi lesquelles les glandes des mamelles sont comme des éponges qui s'en imbibent. Ce regorgement se fait bien pendant toute la grossesse , de là vient qu'il y a des femmes qui ont du lait dès qu'elles sont grosses , le resserrement de la matrice qui a conçu repoussant le sang en haut , ou la suppression des mois augmentant l'abondance du sang. Mais ce reflux arrive principalement quelque temps avant l'enfantement , par la grosseur du fœtus , qui comprimant les vaisseaux de la matrice , ne permet pas au sang d'y passer librement , ou dans l'enfantement même , qui causant à la matrice de violentes contractions , chasse en haut les humeurs contenuës dans les vaisseaux. Cependant la fièvre de lait ne s'allume que deux ou trois jours après l'enfantement , parce que le sang amassé dans les mamelles n'y fermente pas d'abord. Il y demeure quelque temps en digestion en attendant que le levain des mamelles y excite

Excite cette ébullition qui le doit changer en lait. Quand on verse le lait virginal dans l'eau, il s'en fait une liqueur blanche par la précipitation imparfaite que l'acide nitreux de l'eau, & celui du vinaigre qu'on y mêle, causent aux sulfures de cette teinture de benzoin & de storax. Le sang est comme l'infusion de ces corps résineux, & la lymphe des mamelles comme l'eau qui change sa rougeur en blancheur. Si donc le reflux du sang de la matrice vers les mamelles fournit le sujet de cette métamorphose, ou la matière du lait, n'a-t-on pas quelque raison de dire que le sang menstruel, qui n'est pas différent de celui de la matrice, se change en lait pour la nourriture de l'enfant né? 2. N'est ce pas pour cette raison que le sang menstruel détourné vers les mamelles, ne coule pas aux femmes pendant qu'elles allaitent? S'il n'étoit la matière du lait, dit-on, la formation de celui-cy supposeroit-elle la suppression de celui-là? Quand on voit tarir une source à même temps qu'il s'en ouvre une autre, on a lieu de croire que l'eau qui couloit auparavant par la première, a été détournée vers la seconde, sur tout quand elles ne sont pas loin l'une de l'autre, ou qu'elles

M



sont jointes par quelque canal de communication, comme les mamelles & la matrice. En effet si ces deux sources ne s'entre-déroboient pas la liqueur qui en coule, & n'avoient pas une troisième source commune, d'où viendrait que l'écoulement du sang menstruel diminuë beaucoup la quantité du lait aux nourrices, & que celles qui se purgent tous les mois, n'allaitent pas bien ordinairement? Enfin si la matiere de l'évacuation menstruale n'est pas celle du lait, d'où vient que la suppression des mois donna du lait à une fille, dont la chasteté étoit au dessus de tout soupçon? N'a-t'on pas sujet de conjecturer que cette matiere commune au lait & à l'évacuation periodique du sexe, trouvant les canaux de la matrice fermés, reflua vers le sein qui luy fournissoit un passage plus libre?

Toute cette dispute roule sur une équivoque. Si l'on veut appeller sang menstruel ce sang qui ne pouvant pas facilement passer dans les vaisseaux de la matrice pressés par la grosseur de l'enfant, reflué vers les parties superieures, on aura raison de dire que le sang menstruel fournit la matiere du lait. Mais si l'on ne prend ce terme que pour ce sang impur qui couloit tous les

mois aux femmes avant la grossesse, on n'oseroit soutenir qu'il soit la matiere du lait. Quelle apparence que cette agreable & douce liqueur tire son origine de l'excrement le plus impur qui sorte du corps humain ? Il est vray que le sang qui couleroit dans les vaisseaux de la matrice, s'ils étoient plus libres, peut aller inonder le sein ; mais tout le sang qui roule dans les tuyaux de ce viscere, n'est pas menstrual. On peut bien dire que cette masse d'humeurs dont le champ naturel est arrosé, & son fruit nourry, contient peut-être le sang menstrual ; & qu'en se portant vers les mamelles plus qu'elle ne s'y portoit auparavant, elle y mene ces impuretez qu'on nomme sang menstrual, mais elles s'arrêtent au filtre des glandes mamillaires, qui ne laissent passer que la crème du sang, bien loin de donner passage à cet excrement qu'on suppose être la matiere du lait. Dira-t'on que les scories de l'or ou de l'argent, entrent dans la composition de ces ouvrages auxquels ces precieux metaux ont fourni la matiere, sous pretexte qu'elles étoient confonduës avec eux quelque temps avant qu'on les mit en œuvre ? L'yvroye sera donc la matiere du pain, parce qu'avant qu'on le fît,



elle étoit avec le grain dont on la fait. Et le tartre ou la lie qui se separe du mouft, fera la matiere du vin pour avoir été dans la même masse avec le suc dont cette boisson a été faite. Mais cette réponse suppose que le sang des femmes grosses contient autant d'impuretez menstruales que le sang de celles qui ne le sont pas. Cependant on a sujet de croire que cette portion de l'esprit viril qui a penetré la masse de leur sang, luy tient lieu d'un puissant levain, qui la faisant fermenter plus vigoureusement, l'empêche de se charger de tant de cruditez, ou d'excremens qu'elle étoit auparavant obligée d'écumer tous les mois. Le premier usage de la semence masculine est bien de composer, & de former le fœtus par la vertu spécifique de l'esprit viril. Mais elle a bien d'autres usages. Le second consiste à répandre dans toute la masse du sang féminin une vigueur extraordinaire, qui rend ses coctions & ses fermentations meilleures pour former du chyle qui s'y mêlera dorenavant un sang moins imparfait, ou moins cru. Le troisième usage est d'ouvrir les tuyaux des mamelles, qui commençans alors à recevoir une plus grande quantité de sang, s'enflent au commencement de la

grossesse. Le quatrième usage de l'esprit viril que la femme retient au moment de la conception, est de se joindre avec la lympe des glandes mamillaires pour composer avec elle le levain qui change le sang en lait.

Mais on a vu, dit-on, une fille à qui la suppression des mois donna du lait sans le secours de l'esprit genital. Si le fait est véritable, car on nous permettra d'en douter, tant qu'on n'en apportera d'autre preuve que la bonne foy d'un Auteur, il faut que le premier lait qu'elle eut aux mamelles dans la plus tendre enfance, y eût laissé un levain capable de convertir en lait le sang qui y aborderoit en une quantité extraordinaire pendant qu'il ne pourroit se répandre dans les parties basses.

Pendant que les enfans tetent, ils ont quelque peu de lait dans leurs mamelles; celui qu'ils prennent de leurs nourrices, ne pouvant être d'abord changé en sang par des esprits que l'excez du phlegme affoiblit beaucoup, suit le ruisseau de la circulation qui le porte aux mamelles, où il s'arrête plutôt qu'ailleurs, déterminé par la configuration que la Nature a mise dans les pores de ces parties. Ce lait y peut



## TROISIÈME LA CHYMIE

laisser un levain capable de changer en sa nature les humeurs qui s'y rendront ensuite. Il est vray que cette metamorphose arrive plutôt dans le sein des femmes, parce qu'étant plus glanduleux, & plus ouvert que celui des hommes, il contient une plus grande quantité de levain, & reçoit une plus grande abondance d'humeurs. Cependant Christophle Avega parle d'un homme qui auroit eu assez de lait pour nourrir un enfant, ayant dans ses mamelles la même disposition que le sexe. Dira-t-on que le sang menstruel ait fourni la matière de ce lait ? Ce seul exemple ne suffiroit-il pas pour luy faire perdre cet usage, quand on n'auroit pas d'autre raison pour le luy ôter ? La preuve qu'on tire du temps auquel il coule ordinairement, est fort faible. De ce que les femmes ne peuvent avoir du lait qu'à l'âge qui produit les fleurs, il ne s'ensuit pas que leur matière soit celle de cette douce liqueur. La barbe ne commence à croître aux garçons que lors-qu'ils commencent à avoir de semence ; celle-cy sera donc la matière de ce poil qui naît au menton. Cette consequence est bonne, si la precedente l'est, puis-qu'elles ont toutes deux le même fondement. Com-

## NATURELLE. III

me l'homme ne pousse la barbe que quand il produit de semence, ainsi la femme n'a du lait qu'à l'âge qui produit ses fleurs.



## CHAPITRE IV.

*Du temps auquel les regles coulent.*

**L**A terre commence à fleurir au Printemps, parce que les principes de la vegetation engourdis par le froid de l'Hiver precedent, ou demi noyez par l'excez du phlegme, sont rechauffez & poussez par le feu du Soleil, qui les fait sublimer dans les plantes en plus grande quantité qu'auparavant. L'esprit de l'air penetrent mieux la terre ouverte par la chaleur du Printemps, & faisant fermenter plus vigoureusement les sucs qui les contiennent, les en degage pour les faire monter dans les tuyaux des plantes. Le Petit-monde a ses saisons reglees aussi bien que le grand. Il a son Printemps pour fleurir, & son Esté pour produire son fruit. L'enfance qui s'étend jus qu'à douze ou quatorze ans, est un mélan-



ge confus d'Hyver & de Printemps, comme le premier mois de la belle saison, qui ne fait qu'ouvrir à peine le sein de la terre sans en faire sortir encore aucune fleur. Encore les suc's qu'elle contient ne sont pas preparez par des suffisantes fermentations, à monter en seve dans les vaisseaux sublimatoires de la vegetation. Encore leurs esprits, leurs sels & leurs soufres, qui ne reçoivent qu'un mouvement mediocre de la foible chaleur du Soleil, ne sont pas assez dégagez pour les faire bien fermenter. Encore les tuyaux des vegetaux serrez par le froid, ou affaïssez par l'inanition, font quelque resistance à leur introduction, jusqu'à ce que le Soleil chauffant la terre de plus près, en ouvre suffisamment les pores pour y faire entrer l'esprit universel, & en faire sortir les principes de la vegetation en les dégageant par les fortes fermentations des suc's qui les contiennent. Enfin il élargit les tuyaux des plantes qui la doivent recevoir. C'est l'emblème d'une fille qui commence à avoir ses fleurs. Les esprits qu'on nomme la chaleur naturelle, sont au corps animé ce qu'est le Soleil à la terre. Tant qu'ils sont embarrassez dans les parties grossieres du sang, ou demi éteints  
par

par l'excez du phlegme qui regne dans l'enfance, ils sont comme les rayons du Soleil qui se perdent dans une nuë, ou s'éteignent dans les humiditez excessives de l'air. Ils ne peuvent ni faire fermenter vigoureusement le sang pour le purifier par la separation des impuretez qui sortent tous les mois du corps féminin, ni ouvrir les tuyaux de la matrice pour donner passage à cette évacuation. Mais quand par une longue digestion, par diverses fermentations, & par plusieurs circulations, ils se sont débarrassés de leurs entraves, par la vigueur que cette exaltation leur donne, ils font bouillir plus fortement le sang, & l'épurent en chassant de ses pores tous les corps étrangers qu'ils y rencontrent. Enfin ils dilatent les canaux de la matrice en y repassant souvent avec impetuosité : de sorte que le sang bouillant & subtil ne manque pas de couler dans ces tuyaux dilatez, *Quà data porta ruit*. Tout mobile tend vers l'endroit où son penchant naturel le porte, si quelque obstacle ne l'arrête.

Mais d'où vient que ces esprits tardent tant à s'exalter, & à se dégager ? Huit ou dix ans de digestion, ou de fermentation, ne suffiroient-ils pas à leur dégagement ?

N



La douzième ou quatorzième année auroient-elles une vertu particulière pour exciter ces esprits à se dégager ? Celle de la quatorzième ne pourroit-elle pas être imputée au nombre septenaire ? Mais outre que le nombre ni le temps n'ont d'autre efficace que celle des causes dont ils mesurent la durée , le même effet arrivant encore plus souvent à la douzième année , ne peut pas être attribué à la vertu chimerique du nombre impair. Il faut donc qu'il dépende de quelqu'autre cause , qui commençant son ouvrage au commencement de la vie , ne l'acheve qu'à la douzième ou quatorzième année. Les esprits sont eux-mêmes la cause de leur exaltation , & les auteurs de leur dégagement. Ce sont des prisonniers qui se mettent eux-mêmes en liberté en enfonçant enfin les portes de leur prison , c'est à dire en rompant ces parties rampeuses ou grossières qui les tenoient enveloppez. Ils étoient auparavant dans les liens du soufre & du phlegme , & comme emprisonnez dans le sel , ou dans la partie terrestre du sang. Ils brisent ces liens par leur impetuosité , ils ouvrent les portes de leurs prisons en écartant ces principes passifs dont ils étoient environnez. Alors ils agi-

ent extraordinairement les parties de la liqueur qu'ils animent, & soufflans impetueusement dans ses pores, ils en balient toutes les impuretez qu'ils y trouvent, & les precipitent vers le fons du vaisseau feminin, c'est à dire, vers la matrice, d'où elles coulent ordinairement tous les mois.

Cette évacuation ne commence donc qu'à la douzième ou quatorzième année, parce que les esprits auteurs de cette fermentation qui la produit, ont besoin de tout ce temps pour se bien dégager. Chaque operatiō Chymique demande un certain espace de temps. Dans les laboratoires on fait les digestions ou fermentations plus ou moins longues, selon que les principes actifs qu'on veut exalter sont plus ou moins engagez ou foibles, ou selon que les passifs sont en plus ou moins grande quantité. Il y a des vins qui ne sont dans leur boîte qu'après un an. Il en est d'autres qui ne se peuvent boire de deux ni de trois ans. Leur esprit foible ou embarrassé dans le tartre, n'a pas pû chasser plutôt de leurs pores les impuretez qui le rendent trouble & mal sain. Ces vins qui n'étoient pas encore épurez étoient comme le sang de ces filles qui ne se sont pas encore purgées, & ceux que la fermenta-



tion a clarifiez sont comme le sang que l'ébullition menstruale a purifié. On voit des preparatiions Chymiques où les principes actifs tardent encore plus long-temps a se dégager pour separer, & precipiter de leur sujet les parties inutiles ou nuisibles. L'Auteur de la Chymie Naturelle, qui veut que ses operations soient achevées en un certain temps, met une telle proportion entre la vertu de l'agent qui la peut produire, & celle des causes qui retardent son action, que l'execution de son dessein ne manque jamais de tomber dans le temps marqué par son infinie sagesse.

Au dessous de douze ans les esprits dont le sang des filles est animé, sont si embarrassés dans les principes passifs, qu'ils ne scauroient exciter dans la masse du sang cette vigoureuse fermentation qui peut en chasser les impuretez par l'égout particulier aux femmes. Et quand elles s'en déchargeroient par une bonne precipitation, elles ne s'en separeroient pas parfaitement, les canaux destinez à les porter hors du corps n'étant pas encore ouverts. En effet, les tuyaux qui servent à cette évacuation sont fort affaibles dans le corps des petites filles. Les esprits qui les doivent dilater en y pas-

fant souvent, ne sont pas assez exaltes ou dégagés pour faire cette fonction. Et les canaux qui ne sont pas d'une matiere solide demeurent flettris ou affaïssez, tant que la liqueur qui doit en écarter les côtez n'y passe pas encore, & ils ne manquent pas de s'affaïsser de nouveau dès qu'elle cesse d'y couler. Cependant cet affaïssement n'empêcheroit pas le sang d'y glisser, s'il étoit assez subtil pour penetrer dans leur petite cavité, ou pour échapper par ces issues étroites. En effet le premier sang menstrual ne laisse pas de sortir, quoy-qu'il trouve ces conduits affaïssez. L'ébullition le rend plus penetrant qu'il n'étoit auparavant, en augmentant son mouvement & sa subtilité. Elle luy donne même un nouveau degré d'impetuosité, qui luy fait surmonter la resistance que l'affaïssement de ses tuyaux oppose à son passage. L'eau bouillante s'insinuë aisement dans les recoins les plus secrets, & un torrent qui s'enfle & devient plus rapide, enfonce enfin l'écluse qui l'arrêtoit auparavant.

Le sang des femmes n'a d'ordinaire cette impetuosité, cette penetration, ou cette subtilité qu'à douze ans, & au dessus. Il doit ces qualitez au dégagement de ses



esprits, & de ses autres principes actifs qui n'ont pû s'exalter plutôt, pour purifier par des vigoureuses fermentations toute la masse des humeurs qu'ils animent.

Mais si l'exaltation des esprits prévenoit la douzième année, les femmes ne se purgeroient-elles pas avant ce terme ? Sans doute. Les causes naturelles sont nécessairement suivies de leur effet, si rien ne l'empêche. Pourquoi les femmes ne se purgent-elles pas ordinairement au dessus de douze ans ? Parce que les esprits qui doivent exciter la fermentation menstruale, sont encore engagés dans les principes passifs. Et pourquoi se purgent-elles à douze ans, & au dessus. Parce que les principes actifs de leur sang sont assez dégagés pour le faire bouillir, & jeter son écume. Ou ces raisons sont vaines, ou les filles doivent avoir leurs mois avant la douzième année, si les esprits se trouvent assez exaltés. Si les saisons du grand Monde qui ont des causes plus constantes, avancent ou reculent quelque-fois, pourquoi celles du petit ne seront-elles pas sujettes à la même inconstance ? On voit quelque-fois naître des violettes avant le mois de Mars, la chaleur que le Soleil produit dans le sein de la terre,

étant assez forte déjà pour en faire monter les esprits, les sels & les soufres volatiles qui concourent à cette belle production. On voit aussi fleurir des filles avant l'âge de douze ans, parce que la chaleur que l'esprit, le Soleil du Petit-monde, excite dans leurs humeurs est assez vigoureuse, pour bien faire fermenter le sang, la seve qui produit ces fleurs.

*Les fleurs n'attendent pas le nôbre des années,  
Non plus que la vertu dans les ames bië nées.*

Plusieurs causes peuvent hâter l'exaltation de l'esprit qui allume cette chaleur dans un corps jeune. Mais entre toutes ces causes l'ardeur du temperament tient sans doute le premier rang. C'est comme le feu naturel qui fait bouillir le sang pour le dégagement de ses principes actifs, dont l'abondance & la vigueur font l'ardeur du temperament. Et parce qu'ils se donnent un mutuel secours pour se mettre en liberté, & qu'ils unissent leurs forces pour enfoncer les prisons qui les detiennent, plus est grande leur quantité, & plutôt ils sont dégagés. Mais comme quatre hommes forts rompent plutôt leurs liens que huit foibles, qui joindront même leur peu de forces pour concourir au même effet; aussi



la grande quantité de principes actifs qui seroient sans force , ne suffiroit pas pour une prompte exaltation. Quand la Nature la veut donc hâter , elle joint dans le même sujet l'abondance des principes actifs avec leur force , ou leur grand mouvement. On voit dans toutes les nations certaines femmes qui tiennent du sexe masculin. Leur sang plein d'esprits , de sels volatiles , & de soufres fort enflammez , commence plutôt ses fermentations menstruales , que celui des autres qui n'ont qu'une quantité médiocre d'esprits , affoiblis même par l'abondance du phlegme , & des autres principes passifs. Le sang des premières étoit dans leur enfance comme le moult de ces vins genereux , qui par la vigueur de leurs esprits , parviennent bien-tôt à leur maturité ; & celui des dernières est semblable au moult de ces vins foibles , qui n'ayans qu'une petite quantité de principes actifs , ne bouillent , & ne s'épurent qu'avec peine , & fort tard. Il faut bien plus de temps à la biere , & au cidre pour se purifier , qu'au vin qui a beaucoup plus d'esprits que ces autres boissons. Enfin comme le vin sera plutôt cuvé dans un chay chaud que dans un froid , où le dégagement des esprits n'est

n'est pas aidé par le mouvement que la chaleur leur donne ; ainsi le sang boult plutôt dans un corps qui a beaucoup de feu , que dans celui qui n'en a presque point. Et comme cette ébullition vigoureuse est la principale cause de l'évacuation menstruale ; on conclut que les filles d'un temperament ardent , se purgent plutôt que celles à qui la Nature donne une chaleur fort modérée.

Mais parce que les corps les plus froids peuvent devenir chauds par les exercices violens du corps , ou de l'esprit , & par la qualité des alimens dont ils se nourrissent , il est certain que le genre de vie peut hâter ou retarder les ordinaires aux femmes. L'agitation du corps ébranlant toute la masse des humeurs , en excite les esprits auparavant assoupis. Ces principes de mouvement en ayant eux-mêmes reçu par ce secours extérieur , courent par tout le corps , & en remuent toutes les liqueurs pour les faire plutôt fermenter. On ne brasse la biere que pour donner le branle aux principes actifs qui la doivent faire bouillir. Le corps est une espece de brasserie , où le sang est battu & remué par l'exercice de tous les membres , afin que ses esprits en soient

O



plûtôt exaltez, pour en chasser comme par un soufflé les impuretez dont les pores se trouvent embarrassés, celui des femmes fort agissantes étant mieux brassé, pour ainsi dire, commence plûtôt à s'épurer, & à jeter son écume par l'égout particulier à leur sexe. On remarque aussi que les Païfanes, dont la vie est une action continuelle, se purgent plûtôt que les femmes qui vivent dans les villes, où la délicatesse & l'oïfiveté regnent le plus souvent. Il suit de ce principe que les Amazones, dont la vie étoit extrêmement active, avoient leurs regles plûtôt que les autres femmes. L'exercice de l'esprit peut hâter cette évacuation aussi bien que celui du corps, la Nature ayant mis une si étroite union entre ces deux parties de nous-mêmes, que les grands mouvemens de l'une passent incontinent à l'autre. Déjà l'extraordinaire activité de l'ame suppose dans le corps une grande quantité d'esprits, qui faisant aisément bouillonner le sang, le font écumer plûtôt par la fermentation & l'évacuation menstruelle. De plus les pensées continuelles, ou les ardens passions d'une ame toujours occupée, mettent un si grand mouvement dans cette matière subtile, qui leur sera

d'organe, qu'elle ne sçauroit se mêler avec la masse des humeurs sans y exciter quelque fermentation suivie ordinairement de la séparation des impuretez qui coulent tous les mois aux femmes. Les Saphos qui disputent à nôtre sexe le prix du bel esprit, & de l'erudition, épurant leur sang de bonne heure par cette évacuation hâtive, forment une plus grande quantité d'esprit fort raffiné, & fleurissent de corps & d'esprit beaucoup plutôt que les autres personnes de leur sexe. Mais entre ces heroïnes celles qui ont l'imagination fort vive, & souvent chatouillée par les objets qui allument dans le cœur le feu de la galanterie, ont plutôt leur printemps que les autres. Celles qui vivent dans le grand Monde, dans les conversations tendres, au bal, à la comédie, où chaque objet est une allumette, qui jette dans l'ame une flamme subtile, laquelle toute spirituelle qu'elle est, ne laisse pas d'enflamer le corps, & de faire bouillir le sang, poussent bien-tôt hors de leur sein ces fleurs, qui sont le presage de leur fécondité. Les esprits enflamés par une imagination échauffée, sont comme les rayons du Soleil, qui rechauffant la terre au Printemps, & faisant bouillonner dans son sein la plus

O ij



subtile seve , l'en fait sortir en forme de fleurs. Les caresses des galans jettent dans leur imagination un feu qui se répand ensuite dans toute la masse de leur sang pour le faire mieux fermenter , & rendre plutôt son écume par l'écoulement menstruel. Les coquettes qui ont l'imagination toujours pleine d'idées lascives , & le sang toujours bouillant par le feu de la concupiscence , se purgent aussi plutôt que ces personnes chastes , qui cherchent dans la retraite un azyle à leur vertu. Ces Religieuses qui en sortant du monde ont été assez heureuses pour le chasser de leur esprit , ne se purgent pas si-tôt que les filles qui embrasent leur imagination par les charmes qu'elles trouvent dans le monde. Le sang des filles galantes est un moult qui boult bien-tôt , aidé par un feu extérieur qui le rechauffe dans un vaisseau dont la propre chaleur contribuë fort à cette ébullition ; & celui des modestes & chastes est semblable au moult qui fermente tard , se trouvant dans un vaisseau froid , & plus propre à ralentir qu'à avancer sa fermentation. Cependant pour si froid que soit leur sang , il peut prendre feu par l'abus des ragouts , & des autres alimens chauds. Les épices sont com-

me autant de levains qu'on donne au sang pour en hâter la fermentation. Les principes actifs dont elles sont pleines, se joignant à ceux du sang, leur prêtent pour ainsi dire, main forte pour les tirer des prisons où les principes passifs les tenoient captifs. Ces moteurs ne sont pas plutôt en liberté, qu'ils excitent un mouvement intestin dans toutes les parties de la liqueur, & cette ébullition en chasse tous les corps étrangers qui fournissent la matiere des mois. Les filles qui useroient de mets fort épicez, pourroient donc anticiper le terme que la Nature a marqué pour cette évacuation, en precipitant la fermentation qui la produit. Car puis-qu'elles peuvent reftablir cette fermentation quand elle ne se fait pas assez bien dans la suppression des regles, pourquoy ne pourroient-ils pas la produire dans le sang avant le temps fixé par la loy naturelle ? Si les humeurs d'une jeune fille ne conçoivent pas l'ébullition menstruale, c'est parce que les esprits & les sels qui la doivent exciter, sont demi noyez dans l'abondance du phlegme ; & si l'usage excessif des esprits donne au sang une si grande quantité d'esprits & de sels, qu'ils l'emportent sur le phlegme, pourquoy ne boüillira-t'il



pas pour verser dans l'égout naturel ses superfluités ? Mettez dans le corps d'une fille au dessous de douze ans un levain suffisant pour la fermentation menstruale , & vous luy donnerez ses mois , comme si elle étoit à l'âge qui donne ce benefice au sexe. Le temps n'a d'autre vertu que celle des causes dont il est accompagné. Et comme une fille qui n'a pas dans son sang un levain suffisant , ne se purge pas à vingt ans , ainsi celle dont les esprits & les autres principes actifs sont assez dégagés pour faire un ferment assez fort , se purgera sans attendre le terme ordinaire.

L'air pouvant hâter la fermentation du sang , contribue quelque-fois à cette anticipation. Un air chaud sans excez est plus propre à le faire bouillir que celui où le froid l'emporte par-dessus son contraire. Les corps qui vivent dans un climat ardent sont comme les cuves qui sont dans un chais bien chaud , où le moult commence plutôt à bouillir que dans ceux qui sont tempérés ou froids. L'air est déjà par luy-même un ferment universel qui aide toutes les fermentations dont il penetre le sujet ; mais quand ses esprits & ses sels sont ébranlés par une forte chaleur du Soleil , ils sont

encore plus propres à donner le branle à ceux qui doivent faire fermenter le sang, avec lequel il se mêle par la respiration, & par la transpiration. Je ne doute point que les femmes qui vivent dans les païs Meridionaux, ne commencent plutôt à se purger que celles qui habitent dans le Septentrion. On remarque aussi qu'elles sont plutôt fécondes dans la Zone torride que dans la glaciale. Or l'évacuation menstruale doit être un avant-coureur de la fécondité. Et puisque le Portugal voit assez souvent des filles enceintes à l'âge de huit à neuf ans, elles se purgent sans doute avant la douzième année de leur âge.



## CHAPITRE V.

*Pourquoy les Filles ne se purgent pas tous les mois au dessous de douze ans.*

C E P E N D A N T les petites filles ne se purgent pas ordinairement au dessous de douze ans dans ces climats temperez. Ne s'amasse-t'il pas dans la masse de leur



sang assez d'impuretez pour causer la fermentation menstruale ? Oüy sans doute. Leurs levains ne sont pas plus vigoureux que ceux des personnes qui sont au dessus de cet âge. Ils sont au contraire affoiblis par l'abondance du phlegme qui se rencontre dans l'enfance, & par la gloutonnerie des enfans qui mangent tout sans choix, & sans discernement, & qui se rendent même les meilleurs alimens nuisibles par la trop grande quantité qu'ils en prennent, quand ils sont abandonnez à leur avidité. Pour répondre à cette difficulté, je remarque que ces impuretez dont la masse du sang se charge, ne sont que l'occasion de ses fermentations menstruales, & que les esprits en sont la cause principale. On pourra voir cy-devant l'explication & la preuve de cette proposition, sans qu'il soit nécessaire de la repeter icy. Quand donc les esprits sont accablez par les principes passifs noyez dans le phlegme, embarrassez dans les parties terrestres, ou dans les soufres grossiers, ou fixez par quelque sel acide, ils sont presque sans action & sans mouvement, ils n'ont pas la force de chasser les corps étrangers qui embarrassent les pores du sang, ni d'en agiter les parties pour faire  
cette

cette grande fermentation qui produit les fleurs des femmes. C'est l'état auquel se trouvent les esprits dans le corps des petites filles. Ils sont demi éteints dans le phlegme dont les jeunes corps sont pleins : appesantis par les parties grossieres dont ils n'ont encore pû se débarrasser , ils ont assez de peine à se mouvoir pour entretenir cette douce fermentation , dans laquelle la vie consiste : & demi fixez enfin par l'acide que les corruptions du lait dont ils se nourrissoient dans la premiere enfance , ont fait abonder dans la masse du sang , ils sont incapables de ces mouvemens vigoureux qui chassent hors du corps les impuretez des humeurs. Le sang des enfans est comme un moult , ou comme une biere qu'on vient de brasser , & qui ne fermente pas encore , parce que ses esprits sont encore comme captifs sous le joug des parties grossieres , ou des principes passifs , jusqu'à ce qu'ils se dégagent eux-mêmes par leur propre effort , ou qu'aidez par les principes actifs de quelque levain étranger , ou excitez par quelque chaleur extérieure , ils se mettent en liberté. L'esprit du sel dont les alimens sont assaisonnez , celui du nitre qu'on respire avec l'air , & tous les principes actifs des plantes , & des

P



animaux qu'on mange, concourent à former un levain qui donne le branle aux esprits d'un jeune sang, pour leur faire secouer le joug des principes passifs qui les tenoient comme captifs. Mais comme la Chymie nous apprend qu'une douce digestion, & des fréquentes circulations aident beaucoup l'exaltation des principes actifs, aussi le sang est dans le corps animé comme dans un vaisseau Chymique, qui par sa chaleur modérée, en excite les esprits, operation que les Chymistes appellent digestion, ou dans les arteres, & dans les veines comme dans autant de vaisseaux circulatoires, où les principes actifs se dégagent insensiblement. Quand les Chymistes commencent quelque operation à laquelle le feu sert d'instrument, ils ne donnent au commencement qu'un petit degré de chaleur, qu'ils augmentent insensiblement. Ainsi le sage Auteur de la Chymie Naturelle ayant dessein de perfectionner nôtre sang dans le laboratoire de nôtre corps, n'y allume au commencement de nôtre vie qu'une petite chaleur, qui n'est pas d'abord capable de dégager les esprits. Mais cette chaleur croissant de jour en jour, donne enfin aux esprits le mouvement dont ils

ont besoin pour faire dans le sang de vigoureuses fermentations, qui en chassent tout ce qui ne luy est pas naturel. L'augmentation de cette chaleur qui a été cause du dégagement des esprits, & des sels volatiles, est elle-même un effet de ce dégagement. Cette exaltation est encore aidée par le battement de toutes les parties par où le sang passe. Il est battu dans la poitrine par le cœur, & par le poumon, comme par deux moulins qui le divisent, le subtilisent, & le raffinent par leur battement continuel. Il est encore battu dans tout le corps par le battement des arteres, par le pressement des muscles, & par le mouvement peristaltique de toutes les parties. Toutes ces opérations chymiques & mechaniques, ne tendent qu'à la purification du sang par le dégagement des esprits qui doivent en être la principale cause, en chassant les parties étrangères qui les empêchoient de courir librement dans les pores du sang, & d'en animer parfaitement toute la masse. Alors les esprits libres & fort actifs, agitent toutes les humeurs, les font bouillir, écumer & verser leurs impuretez par les issues qu'elles trouvent dans la matrice. Cette ébullition, & les causes qui l'excitent man-



quant aux petites filles , il faut qu'elles manquent aussi de ce benefice que les femmes ont tous les mois par le moyen de cette fermentation.

Mais comme la plus violente ébullition ne fait point sortir le vin ou la biere d'une barrique dont la bonde est fermée ; ainsi quand le sang des petites filles bouilliroit autant que celui des femmes , il ne jetteroit pas son écume , parce que les issues par où elle doit sortir sont fermées. Tout le corps de la matrice est si petit dans les filles qui sont au dessous de douze ans , que les Anatomistes ont quelque-fois assez de peine à la trouver. Si le tout est presque imperceptible , que doivent être les parties ? Les veines & les arteres y sont comme des filets ; & ces conduits qui devroient mener le sang des arteres dans la cavité de la matrice , où l'on n'introduit qu'avec peine le bout d'un petit stilet , ne s'y voyent qu'avec un microscope. Cette partie n'est encore qu'une piece d'attente. Le temps de ses operations n'est pas encore venu. Ses tuyaux sont trop étroits pour servir d'égout à tout le corps , & sa cavité trop petite pour servir de logis au Roy des animaux. Il n'étoit pas necessaire d'arroser encore ce champ ,

puis-qu'il ne ſçauroit être fecond à cet âge. Mais quand les eſprits du ſang qui pouſſent continuellement les vaiſſeaux, qui les contiennent, par l'effort qu'ils font pour en ſortir; quand la chaleur du Bain-marie, que la veſcie luy forme par-deſſus, & le feu du fumier qu'a la matrice audeſſous d'elle, en auront dilaté les conduits, alors le ſang qui aura eu loifir de dégager ſes principes actifs par la chaleur douce que la Chymie Naturelle allume dans les fourneaux du corps animé, par des frequentes circulations dans un grand nombre de ſerpentins, & par une infinité de diſtillations, de rectifications & de cohobations, jettera par cet égout dilaté les impuretez que les vigoureufes fermentations en auront ſeparées. Et quand les premieres fermentations menſtruales trouveroient fermez ces conduits qui ſont deſtinez à mener ce ſang impur dans la cavité de la matrice, ils ſeront bientôt ouverts par l'effort que le ſang fera pour ſortir par là. On ſçait aſſez avec quelle facilité les liqueurs ſe font des routes, pour ſi peu qu'elles puiſſent ſ'inſinuer, ſur tout quand la chaleur les a renduës plus pénétrantes. Or le ſang ſort alors tout bouillant des arteres. Quand il n'y trouveroit pas



des routes prêtes , il seroit capable de s'en faire , mais la Nature luy en a tracé un grand nombre dans la matrice. Elles ne sont qu'affaissées , il ne faut que les dilater. Un boyau flettri se dilate au moindre vent qu'on y souffle. Quand l'enfant naissant commence à respirer, l'air qui trouve l'extrémité de ses bronches affaissée , parce qu'elle est membraneuse , ne laisse pas d'y glisser , & le sang qui passoit du ventricule droit au ventricule gauche du cœur dans le fœtus par le trou de Botal , sans passer par le poumon , dont les vaisseaux étoient affaîsez , s'élance dans l'artere pulmonaire , dès que cette compression cesse ; ainsi le sang menstruel coule dans les égouts de la matrice à la moindre ouverture qu'il y trouve. Et comme la terre ne porte ni fleurs ni fruit , si elle n'est arrosée ; aussi la matrice comme un parterre naturel , ne pousse ses fleurs que quand elle a été baignée par cette rouge rosée. Enfin comme la terre ne porte guere de fruits qu'après avoir donné des fleurs , ainsi les fleurs de la femme sont les avant-coureuses ordinaires du fruit de ses entrailles. Il y a même de l'apparence que cet ordre naturel a donné le nom à cette évacuation , qui pourroit aussi l'avoir pris du

mot Latin, *Fluor*, qui signifie écoulement. Ces fleurs ne sont pas comme celles des arbres qui sont suivies de prés, & même souvent accompagnées de fruit, elles sont plutôt comme celles qui naissans au commencement du Printemps, precedent de loin les premiers fruits, qui ne viennent que sur la fin de cette saison, la chaleur du Soleil n'étant pas encore assez forte pour faire sublimer cette abondance de seve qui est nécessaire à la production du fruit. Ainsi les jeunes filles ne sont pas capables de porter du fruit dès qu'elles ont leurs premières fleurs. Le sang qui est comme la seve que fournit le champ de la matrice, n'y coule pas encore en assez grande quantité pour former le fruit qu'on nomme \* l'Em-<sup>brion</sup> bryon, parce qu'il se nourrit par un espece \* Arro<sup>d'arros</sup> d'arros<sup>ser</sup>ement. La chaleur qui doit pousser cette seve est encore trop foible pour l'y faire couler en assez grande abondance. L'entrée du Printemps tient encore de l'Hyver, le Soleil n'envoye à la terre que peu de rayons encore demi éteints par les humiditez excessives de l'air. Le sein de la terre est encore fermé. Les esprits qu'elle contient trouvant ses conduits bouchés, ne peuvent pas se sublimer pour la vegetation.



ou la production des plantes. Mais les rayons du Soleil qui devient plus vigoureux, secondant par dehors les vains efforts que ces esprits faisoient pour sortir, ouvrent les pores de la terre, dans lesquels l'air entre chargé de l'esprit du nitre, & de tous ceux qui s'y subliment des corps terrestres. Tous ces furets parcourent les recoins les plus secrets, en ouvrent bien les conduits, & donnent une libre issue à la seve, qui monte dans les tuyaux des plantes, comme dans autant de vaisseaux sublimatoires. Et parce que cette ouverture de la terre se fait dans le mois d'Avril, les Latins l'ont appelé, *Aprilis vel Aperilis*, du verbe *Aperire*, qui signifie ouvrir. La premiere enfance est comme le mois de Mars, où le sein de la Nature est encore fermé. Les esprits du cœur & du cerveau, sont comme les rayons du Soleil & de la Lune, qui devroient échauffer & ouvrir les conduits de la matrice comme les pores du champ naturel, pour y faire couler la seve du sang menstruel. Mais les esprits affoiblis par le phlegme excessif de l'enfance, ne peuvent produire qu'une petite chaleur, qui n'est pas capable d'ouvrir suffisamment les routes de la matrice. Quand le Soleil du

Petit-

Petit-Monde, le cœur ou le cerveau a dé-  
 seché par la flamme déliée, mais vigoureu-  
 se de ses esprits, l'excez du phlegme qui  
 l'éteignoit presque auparavant, ses rayons  
 penetrant le corps de la matrice, dilatent  
 ses tuyaux, où le sang coule ensuite par son  
 propre penchant par l'impulsion du cœur,  
 qui le chasse comme un piston, & par la  
 fermentation que ces esprits vigoureux luy  
 causent. C'est alors comme l'Avril de l'a-  
 dolescence. L'esprit s'ouvre aussi bien que  
 le corps. Il naît des fleurs dans l'un & dans  
 l'autre. Les premières qui y paroissent sont  
 comme les violettes, & ces autres fleurs qui  
 sont les premières productions du Prin-  
 temps. La diversité des climats répond à la  
 difference des temperamens qui avancent  
 ou reculent la naissance des fleurs dans le  
 Petit-monde, aussi bien que dans le grand.  
 On en voit même qui semblent braver l'Hy-  
 ver. L'amendier n'attend pas que l'air se soit  
 fort échauffé pour y exposer ses fleurs, parce  
 que les principes qui composent sa premie-  
 re seve sont si volatiles, qu'ils n'ont besoin  
 que d'un degré de chaleur pour se sublimer.  
 Ainsi certaines filles fleurissent dès qu'elles  
 sentent les moindres approches du Prin-  
 temps de l'adolescence. Leur sang fort

Q



subtil & vigoureux par l'abondance des esprits , & des sels volatiles , dont il est plein , s'insinuë dans les routes de la matrice , quelques étroites qu'elles puissent être. Enfin il y a une espece de fleur qu'on nomme Perceneige , parce qu'elle naît malgré la froideur de la neige qui couvre la plante par laquelle elle est produite. C'est l'emblème de cette petite fille qui a donné occasion à cette dissertation par les fleurs qu'elle a eues depuis la cinquième année de son âge , jusqu'à la septième , la froideur ni l'humidité de la première enfance , n'ayant pû les empêcher de naître. Ce cas est assez particulier pour meriter que nous y arrétions quelque temps nôtre meditation.



## CHAPITRE VI.

*Pourquoy une Fille de cinq ans s'est purgée  
par la matrice iusqu'à la septième  
année de son âge.*

LA Nature anticipe quelque-fois ses  
mouuemens. Nôtre païs dont le Prin-

temps ne commence qu'au mois de Mars , voit quelque - fois naître des violettes au mois de Fevrier , parce que les causes de ces agreables productions n'agissent pas si lentement que dans les autres années. L'Hyver moins rude qu'à l'ordinaire , a moins engourdy ou fixé les principes de la vegetation. Le sein de la terre moins fermé que les autres années , n'attend pas le mois de Mars ou d'Avril à s'ouvrir pour leur donner une libre issue , afin qu'ils puissent monter & se sublimer , comme on parle , jusqu'au sommet des plantes. Et le Soleil qui comme un feu celeste penetre les entrailles de la terre , pour y faire mieux bouillir & fermenter les sucx vegetaux qu'il y rencontre , a la principale part à leur fermentation , à leur sublimation , & à l'ouverture prematurée de cette terre qui se couvre de fleurs. S'il peut chasser de nôtre air avant le mois de Mars ces sels congelans , qui ralentissent fort l'esprit des animaux & des vegetaux , & qui serrans la surface de la terre , ferment la porte à toutes les productions qui pourroient en sortir , il ramene avant le temps la belle saison , qui pousse des fleurs au mois où les plantes qui les doivent porter commençoient à peine à poindre les autres années.

Q ij



La foiblesse & l'embarras des esprits avec la petitesse des conduits où le sang menstruel doit couler, font que les petites filles n'ont pas ce que les femmes ont accoutumé d'avoir tous les mois. Mais s'il se trouve une fille au dessous de douze ans dont les esprits soient assez dégagés & vigoureux pour exciter cette fermentation du sang, qui le fait repandre par les arteres de la matrice, & dont les conduits naturels soient assez ouverts pour le laisser couler, cette évacuation n'attendra pas le terme ordinaire. Il est naturel à une liqueur de sortir par la premiere issue qu'elle rencontre, & de surmonter même les petits obstacles qu'elle y trouve quand elle est émuë. C'est le cas de cette petite fille qui fournit le sujet de ce discours. Son sang bouillant vigoureusement dans ses veines, & dans ses arteres, a trouvé les conduits de la matrice assez ouverts pour luy donner passage. La tension de ses veines, la douleur de tête, l'insomnie, la rougeur de son visage, la chaleur extraordinaire de tout son corps, l'émotion de son pouls, & la soif qui precedoient cette évacuation, marquoient assez la violente fermentation de ses humeurs, & l'agitation de ses esprits. Et comme une

liqueur qui bout, ou qui fermente pousse beaucoup plus de vapeurs que quand elle est calme, ainsi le sang de cette enfant fumant extraordinairement pendant son ébullition, avoit besoin d'une abondante transpiration, dont la suppression causée par un air froid, qu'on nomme le serain, ne pouvoit qu'incommoder beaucoup cette fille. Son sang rarefié par cette excessive ébullition, enflait ses vaisseaux, & causoit la douleur de tête par la tension violente de ceux des meninges, où sa chaleur excessive le faisoit sublimer. La rapidité avec laquelle il entroit dans le cerveau, troubloit le calme où les esprits doivent être pour faire le sommeil, leur agitation les faisant autrement couler dans les organes des sens dont l'exercice fait la veille. Outre que la masse des humeurs, & celle des esprits sont comme deux mers qui se font part mutuellement de leurs agitations par mille canaux de communication, qui joignent les veines & les arteres avec les nerfs. Par où l'on peut encore comprendre la cause de ses inquietudes qui dépendoient de l'émotion generale de ses esprits. Tant que ceux-cy sont dans l'agitation, ils ne font que courir de muscle en muscle. Une liqueur émueë



ne peut pas demeurer dans son bassin. Elle coule incessamment dans les canaux qui aboutissent à son reservoir. L'esprit animal est comme cette liqueur, la tête comme son reservoir, les nerfs comme les canaux, & les muscles comme ces machines hydrauliques qui doivent en être meües. La chaleur du lit augmentant le mouvement des esprits, rendoit les inquietudes de cette fille plus grandes la nuit que le jour. Son sang donnoit sa couleur au visage, qu'il inondoit par son ébullition & son épanchement. La rougeur même de cette humeur augmentée par la chaleur qui la rarefioit, devoit rendre le teint de cette fille plus vermeil qu'à l'ordinaire. Quand le sang sort des veines, il est toujours rouge, parce qu'il est chaud. Il est même certaines fermentations qui rehaussent sa couleur d'écarlate. Celuy qu'on tire aux enfans qui couvent la petite verolle, ou la rougeole, est extraordinairement vermeil. J'en ay veu sortir de tres-beau du corps d'un enfant à qui la rougeole sortit incontinent après la seignée, quoy-que celuy qu'on luy avoit tiré le jour precedent n'eût pas couleur de sang.

La chaleur qui rehaussait la rougeur du

sang & du vilage en cette fille , & qui se repandoit par tout son corps , étoit un effet de l'extraordinaire fermentation que nous supposons dans ses humeurs. Comme cette qualité ne consiste que dans un mouvement circulaire & rapide , il est impossible qu'elle ne suive une ébullition violente. L'agitation extraordinaire des parties dans une liqueur qui fermente , saute aux yeux de tous ceux qui la regardent ; & la détermination de leur mouvement en rond , suit naturellement des obstacles qu'elles trouvent de tous côtez , quand elles commencent à se mouvoir plus rapidement qu'à l'ordinaire. Pour prouver que la fermentation peut être la cause de la chaleur , nous n'avons pas besoin d'aller dans les laboratoires de Chymie , où l'on voit tous les jours mille exemples de cette vérité. Chacun peut s'en convaincre par l'ardent qu'on sent dans les tonneaux où le vin & la biere bouillent. Et si ces liqueurs ne peuvent se fermenter sans qu'il s'allume quelque chaleur dans leur sein ; que doit-ce être du sang qui contient sans comparaison plus qu'elles d'esprits , de sels volatiles , & de soufres , véritables principes de la chaleur , parce qu'ils sont susceptibles d'un mouvement plus ra-



pide ? Un Soleil fort chaud augmentant leur agitation en cette enfant, augmentoit à même-temps l'ardeur & l'ébullition des humeurs, avec les incommoditez que cette excessive fermentation caufoit à cette fille ; aussi quand elle avoit ses regles, elle n'alloit jamais au Soleil impunement. Enfin ces sels volatiles & sulfurez, se sublimans par la chaleur des entrailles vers l'estomach, l'œsophage & la bouche y caufoient cette piqueure à l'occasion de laquelle nôtre ame a cette sensation, qu'on appelle soif. Et comme ils sont fort propres à mortifier l'acide qui fait l'appetit, ils ne manquoient pas de donner un grand dégoût à cette fille.

Son alteration, sa chaleur excessive, la rougeur de son visage, son insomnie, sa migraine & la tension de tous ses vaisseaux, sont autant d'effets & de preuves de cette fermentation qui cause les mois des femmes. La seconde cause de cette évacuation periodique, ou l'ouverture qu'elle suppose dans les conduits de la matrice, ne manquoit pas non plus à cette petite fille, puisqu'on ne peut pas douter que le sang n'en soit sorty tous les mois pendant un an & demy. Quand on voit couler l'eau d'une fontaine, on peut asseurer que les canaux sont

sont ouverts. Nous sçavons donc que les humeurs de cette petite fille fermentoient extraordinairement une fois le mois, & que les tuyaux de sa matrice étoient plus larges que ceux des autres filles de son âge. Cherchons les causes de cette grande fermentation, & de cette dilatation extraordinaire, qui n'ont pas attendu le terme que la Nature leur a marqué.

Pour ce qui regarde la fermentation, on en peut trouver les causes dans le temperament, & dans la maniere de vivre de cette fille qui a beaucoup de feu, & qui aime extrêmement les alimens épicez & salez.

Quoy-que la chaleur ne soit pas la principale cause de la fermentation, il est pourtant certain qu'elle l'aide extrêmement. Quand l'expérience ne nous auroit pas appris cette verité, la raison nous en convaincroit suffisamment. La fermentation & la chaleur n'étans l'une & l'autre qu'un mouvement de parties, il est aisé de comprendre qu'elles se donnent un mutuel secours. En sorte que si la fermentation produit quelque-fois la chaleur, celle-cy produit à son tour la fermentation, la fille reproduisant en quelque façon sa mere sans miracle.

R



Le temperament ardent de cette fille doit donc faire trouver moins étrange cette fermentation hâtive , qui luy donne l'évacuation des femmes avant le temps. Les Portugaises , les Espagnoles , les Italiennes , les Indiennes , se purgent plutôt que les Angloises , Hollandoises , Danoises , Françoises. Et les esprits & les sels volatiles du sang de cette fille extraordinairement agitez par cette chaleur , ont eu assez de force pour en ébranler toute la masse , & pour en chasser les impuretez , qui bouchant leurs chemins , ou les pores du sang , s'opposoient à la liberté de leur course. On a remarqué cy-devant que le moust bouilloit beaucoup plutôt , & plus vigoureusement dans un chay chaud que dans un froid , la chaleur extérieure servant d'éperon à ses esprits engourdis , ou embarrassés dans les principes passifs. Le corps de cette fille étoit comme un poële dont la forte chaleur a bien-tôt donné le premier branle aux esprits de son sang , pour hâter l'exaltation de ses principes actifs , qui sont les auteurs des fermentations par lesquelles le sang des femmes se purifie. Mais le principe de cette exaltation hâtive , ne vient pas toujours de dehors , l'abondance des esprits , & des

tels volatiles l'avance encore mieux que  
 la chaleur extérieure. Il est vray que la vi-  
 gueur de ces principes n'est pas bien distin-  
 guée de la chaleur que nous attribuons au  
 temperament de cette fille, puis-qu'ils sont  
 eux-mêmes les principales causes de cette  
 chaleur. La vivacité de cette enfant, le bril-  
 lant de ses yeux, son extrême sensibilité,  
 son agilité, & la facilité avec laquelle elle  
 comprend les choses, marquent assez une  
 grande quantité d'esprits, & de sel volatile,  
 le dégagement, & l'exaltation de ces prin-  
 cipes actifs. Des liqueurs qu'on met dans  
 un vaisseau circulatoire pour les y perfe-  
 ctionner par une douce digestion, & par  
 une lente circulation, les unes ont besoin  
 de plus de temps que les autres pour par-  
 venir au point de perfection qu'on veut  
 leur donner. Et cette difference vient ou  
 des principes actifs qui doivent être la prin-  
 cipale cause de leur exaltation, ou des  
 principes passifs qui s'y opposent par l'em-  
 barras de leurs parties grossieres. Quand  
 l'esprit, le sel & le soufre ont plus de force  
 pour se dégager que le phlegme, ou la tête-  
 morte n'en ont pour les retenir, alors cette  
 exaltation se fait. Mais si les principes pas-  
 sifs l'emportent sur les actifs par leur quan-

R ij



tité , ou par l'embarras de leurs parties , l'exaltation s'en fera plus tard , & la liqueur qu'on prepare aura besoin d'un plus grand nombre de circulations. Les humeurs roulent dans le corps animé comme dans un vaisseau circulatoire pour exalter leurs esprits , & leurs sels volatiles , ou pour les dégager des passifs & grossiers qui leur servent d'entraves. Le sang de quelques-uns est si chargé de phlegme , & de parties terrestres , qu'à peine leurs esprits peuvent exciter cette fermentation qui entretient la vie. Si c'est un homme , cette mauvaise disposition de son sang ne paroîtra que par la lenteur de ses mouvemens , & de ses pensées : mais si c'est une femme, on en trouve encore une marque dans la tardiveté de ses mois , qui sont produits par le dégagement des esprits. Cette exaltation a besoin d'un plus grand nombre de circulations. Les fonctions qui en dépendent sont comme ces fruits tardifs , qui ayans besoin d'une fort longue coction ou digestion pour l'exaltation de leurs principes , dans laquelle consiste leur maturité, ne viennent que dans la dernière saison. Mais on peut comparer aux fruits hâtifs ces fonctions qui devancent le terme que la Nature leur a prescrit.

Il est certaines personnes dont le sang contient si peu de tête-morte, & si peu de phlegme, que les esprits, & les sels volatiles s'en dégagent au premier effort. Il n'a pas besoin de circuler si long-temps pour élever ses principes actifs à ce degré d'exaltation, ou de raffinement qui les rend capables des principales fonctions auxquelles la Nature les a destinez. Cet état des esprits se connoît dans un homme par l'agilité de son corps, & par la vivacité de son esprit. Mais dans la femme on peut joindre à ces marques, l'anticipation de ses regles, qui sont causées par une vigoureuse fermentation du sang, qu'une exaltation prématurée de ses principes actifs a causée. On observe aussi que les jeunes filles qui ont beaucoup de feu, se purgent plutôt que celles qui ont beaucoup de phlegme, ou qui sont naturellement froides. Celle dont on explique icy l'accident, étoit de ce premier ordre. Son sang naturellement pétillant a bien-tôt exalté ses esprits, & ses sels volatiles, dont il étoit plein. Une circulation de cinq ans a suffi pour cette exaltation, pour laquelle une de douze suffit à peine dans les autres.

Mais elle aidait cette fermentation de



son sang, & l'exaltation de ses principes par des levains extérieurs. L'esprit du sel qu'elle aimoit beaucoup, & les fels volatiles, des épices dont elle usoit volontiers, étoit comme des troupes auxiliaires qui venoient au secours des principes actifs, que les passifs tenoient captifs dans son sang au commencement de sa vie. Quand elle prenoit des alimens trop salez, elle faisoit comme ceux qui mettent du sel dans la cuve pour faire plutôt fermenter le vin, en aidant par là le dégagement de ses esprits. Mais l'usage qu'elle faisoit des épices secon-  
doit encore l'effet de l'esprit du sel. L'expérience nous apprend en effet que leurs fels volatiles sont un bon remede contre la suppression des mois, en mortifiant l'acide qui la produit par la coagulation du sang. Les esprits de cette fille fortifiez par celui du sel, & par les fels volatiles des aromates, ne manquoient pas d'exciter une vigoureuse fermentation, dès que la masse du sang se trouvoit chargée de corps étrangers que la nourriture d'un mois y apportoit. Alors toutes les humeurs s'enflant, avoient peine à se contenir dans les vaisseaux, qui les repandoient dans la matrice, où plusieurs causes leur avoient ouvert des issues.

Le sang même allant souvent hurter pour ainsi dire à la porte des vaisseaux, contribuoit à l'ouvrir. Si une chauffée est enfin enfoncée par un torrent impetueux qui la bat continuellement, & qui redouble de temps en temps ses efforts; à plus forte raison s'ouvrira une sous-pape, ou un tuyau qui n'est qu'affaîffé. Le torrent de la circulation bat continuellement l'orifice de ces tuyaux, qui doivent potter le sang dans la cavité de la matrice. Mais il leur fait une violence extraordinaire, lorsque les humeurs émeuës, & gonflées par la fermentation menstruale, cherchent une issue dans la matrice, où leur propre poids les entraîne. Il suffit donc d'avoir prouvé que cette fermentation se passoit dans le corps de cette enfant, pour conclure qu'une telle ébullition a quelque part à l'ouverture des conduits matricaux.

Elle n'y contribué pas seulement par l'impulsion violente qu'elle faisoit à l'orifice des tuyaux, mais encore par la chaleur qu'elle allumoit dans les entrailles de cette fille. Tout le monde sçait que la chaleur ouvre les corps les plus ferrez. Comme il étoit important que les cribles, ou les filtres par lesquels la Nature separe quel-



que liqueur , demeurassent toujours ouverts dans nôtre corps pour recevoir les liqueurs qui doivent y passer , la Nature a pris soin de les fomentier par une espece de Bain-marie , afin de les tenir ouverts par la chaleur de cette fomentation. Le cerveau est le filtre de l'esprit animal , le foye est le crible de la bile , la rate d'un sel fixe , qui donne quelque consistance au sang , les reins de la serosité , la matrice du sang menstrual. Et toutes ces parties ont un grand nombre de vaisseaux pleins de sang , dont la douce chaleur tient leurs tuyaux ouverts. Or la chaleur des entrailles étoit plus grande en cette fille que dans les autres enfans de son âge. Car elle avoit beaucoup augmenté son grand feu naturel par l'usage frequent du sel , & des épices. De plus les sels acres , ou les alkalis volatiles des aromates mortifiants les acides qui donnent l'épaisseur au sang , l'avoit rendu si subtil , qu'il auroit pû sortir par des issuës encore moins ouvertes que celles de cette jeune matrice. L'aloë plein d'un sel acre , cause le même épanchement. C'est pourquoy les Medecins en défendent l'usage à tous ceux qui sont sujets à quelque perte de sang ; & sur tout aux hemorrhoides , où le sang est porté  
par

par sa propre pesanteur. Enfin l'alkali des xantarides encore plus violent, fait pisser le sang à ceux qui sont assez temeraires pour en prendre par la bouche. Les humeurs de cette enfant étant donc pleines de ces esprits, & de ces sels violens que le sel, & les épices leur fournissoient, ce n'est pas merveille qu'elles ayent ouvert avant le temps la porte que la Nature sembloit leur tenir encore fermée. Mais ces alimens épicé & salez contribuoient à cette ouverture, non seulement par les levains vifs qu'ils fournissoient au sang pour le faire fermenter extraordinairement, mais encore par le marc de leurs excremens, qui tenant beaucoup de leurs principes, & de leur chaleur, formoient audessous de la matrice comme un feu de fumier, qui n'aidoit pas peu l'ouverture de cette partie. Celle cy, sur tout quand elle a conçu, est comme ce vaisseau que les Chymistes mettent dans le fumier pour exciter par sa douce chaleur la digestion, la fermentation, ou la vegetation des matieres, qu'ils y ont mises, & la fable d'Orion qu'on feint avoir été formé dans une outre mise en digestion dans le fumier, après que Jupiter ou Mercure y eurent uriné, n'est que l'histoire Enigma-



tique de la generation de l'animal. Cha-  
 cun en voit assez les rapports, sans qu'on  
 les luy fasse toucher au doigt, la pudeur  
 se contente de les indiquer sans les presser  
 davantage. La matrice est cette bouteille  
 renversée, & plongée dans le fumier, où  
 Salmeut dit que l'enfant se forme. Le feu  
 de fumier qui vient du rectum, se trouvant  
 plus fort dans les entrailles de cette fille,  
 a causé des esprits, & des sels aromatiques  
 que le marc des alimens y avoit entraîné,  
 a pû sans doute hâter l'ouverture des tuyaux  
 qui sont dans la matrice de cette fille. On  
 a dit cy-devant que la chaleur du Printemps  
 ouvroit le sein de la terre, dont les pores  
 étoient fermés pendant l'Hyver, afin qu'à  
 la faveur de cette ouverture les rosées fe-  
 condes de la belle saison la pussent aise-  
 ment penetrer pour la rendre grosse, par  
 maniere de dire, le Ciel étant comme le  
 mâle, & la Terre comme la femelle. Et  
 c'est-ce que les Poëtes ont voulu represen-  
 ter par les amours de Jupiter & de Cerez,  
 designans la terre par cette Deesse, & l'air  
 par ce Dieu, selon ce passage d'Horace,  
*Facet sub Jovo frigida venator.* Et selon  
 cette expression commune parmi les Latins,  
*Sub dio pernoctari,* Coucher à la belle étoi-

le; *Zeus Διος*, étant le nom Grec de Jupiter. En quelque temps de l'année que cette cause agisse, elle produit son effet. Par un dérèglement des saisons on voit quelque-fois le Printemps prendre la place de l'Hyver. Alors la terre pousse son germe, l'herbe croit, les fleurs s'épanouissent, quoy-qu'il semble que ce n'en soit pas encore le temps. Ainsi quoy-que la cinquième année des filles ne soit pas la saison de leurs fleurs, toutes les causes qui les font éclore s'étant trouvées dans le corps de celle qui nous à fourny le sujet que nous avons en main, elles n'ont pas manqué de produire leur effet avant le temps. Les saisons du Petit-monde se peuvent dérégler aussi bien que celles du grand, les principes de leur ordre étant sujets à de grandes varietez. Le champ de la matrice dans cet enfant ayant eu son printemps plutôt que celui des autres filles, ouvrit aussi son sein beaucoup plutôt. Il a reçu dans ses pores la rosée menstruale, qu'on en a veu couler une fois en trente jours pendant dix-huit mois. On pretend que le nitre de l'air penetrant la terre au Printemps est la principale clef qui ouvre son sein. Ce sel se trouve en abondance dans les excremens de

S i



tous les animaux ; & comme on a remarqué que l'esprit de nitre versé sur le sel commun , le convertit en salpêtre , principalement quand cette conversion est aidée par quelque lente digestion ou circulation , ainsi le sel marin , dont les alimens sont assaisonnez , se change dans nôtre corps en nitre par l'esprit nitreux que nous recevons de l'air , & de la boisson. Et ce changement est favorisé par la circulation que ce mélange de nitre , & de sel commun , subit dans le laboratoire de la Chymie Naturelle. Il ne faut pas douter que ce nitre ne fasse le même effet dans le Petit-monde que dans le grand , qu'il n'en ouvre les conduits , & qu'il ne contribuë à sa fécondité. S'il s'y trouve en une quantité suffisante même dans l'enfance , il ouvrira les tuyaux de la matrice , & fera couler les mois même à l'âge de cinq ans. L'enfant dont nous parlons mettant dans son corps beaucoup de sel , avoit fait dans ses entrailles comme une mine de nitre qui dilatoit suffisamment les vaisseaux de la matrice pour en faire couler le sang tous les mois.

La largeur ou l'ouverture de ces conduits pourroit même être en partie naturelle. Il est certain que les tuyaux sont plus

larges dans les personnes qui ont naturellement plus de feu. L'abondance de leurs esprits qui font des efforts continuels pour sortir de leur prison, poussant vigoureusement les côtes des vaisseaux, les doit nécessairement dilater ; & les vigoureuses fermentations qu'ils excitent ayans besoin d'un plus grand espace, ont leur part à cette dilatation. Si les vaisseaux dans lesquels le vin nouveau boult, se pouvoient dilater, ils ne creveroient pas. Cette enfant qui donne occasion à ce traité, avoit naturellement beaucoup de feu, ses esprits abondans & forts, avoient beaucoup ouvert tous les tuyaux de son corps ; tellement que le sang menstruel fermentant en elle avant le temps, n'avoit pas trouvé une grande résistance, quand il s'est présenté pour sortir par là.

L'issuë n'étoit pourtant pas assez libre quand le sang de cette fille commença à fermenter extraordinairement une fois le mois, aussi ses vaisseaux comblés par la rarefaction, & l'élevation que cette fermentation caufoit à son sang, ne pouvant se desemplir encore par la matrice fermée, versoit en diverses parties du corps qui devenoient enflées ou douloureuses. Une



partie de ses impuretez se repandoit encore dans l'estomach, dont le levain étoit si gâté par ce mélange, que cette fille n'avoit nul appetit quand ce regorgement se faisoit. Lors - qu'un torrent trouve bouchées les issues par lesquelles il doit se décharger, il reflue dans ses canaux. Il en pousse tous les côtez, jusqu'à ce qu'il ait trouvé le foible de son canal, ou faisant brèche, il repand ses eaux hors de son lit. Le torrent du sang enflant extraordinairement ses ondes, alloit faire son principal effort contre la matrice, où sa pesanteur & son penchant naturel le portoient, comme vers le fons du vaisseau qui le contient. Il battoit de ses flots les digues qu'il y rencontroit, & qu'il ne pouvoit pas d'abord enfoncer, ou pour mieux dire, ouvrir les sous-papes qui s'opposoient à son écoulement. *Gutta cavat lapidem non bis sed saepe cadendo.*

*L'onde se fait une route*

*En s'efforçant d'en chercher,*

*L'eau qui tombe goutte à goutte,*

*Crûse le plus dur rocher.*

Ainsi le sang n'ouvrit pas les pores, ou les sous-papes de la matrice pour y avoir hûrté une ou deux fois, mais à force de les battre, & de les pousser à diverses reprises.

Et comme quand les digues qui rete-  
noient le torrent, sont enfoncées, ou les  
écluses ouvertes, les eaux qui sortant de  
leur lit, avoient inondé divers endroits,  
rentrent dans leur canal : aussi quand les  
sous-papes de la matrice furent ouvertes,  
le sang qui prit son cours par là, cessa d'i-  
nonder les parties, qui s'en enfloient de  
temps en temps, & la douleur que son ac-  
té leur caufoit en piquotant leurs membra-  
nes, leurs tendons, ou leurs nerfs, s'ap-  
païssoient à même-temps. En un mot, com-  
me la plénitude de ses vaisseaux, & la fer-  
mentation violente de son sang étoient la  
source de tous les symptômes que cette fille  
souffroit, l'évacuation menstruale étoit son  
naturel remede. Si le vin boult trop dans  
une barrique, percez-là, & vous calmez  
son ébullirion. Car outre que l'expérience  
montre qu'on interrompt une fermentation  
en imprimant un autre mouvement à la li-  
queur qui fermente ; de plus il y a de l'ap-  
parence qu'une partie des esprits les plus  
fougueux, qui faisoient la fermentation,  
sortent par l'issue qu'on leur fait. D'où il  
paroît combien peu de raison ont quelques-  
uns de soutenir que la seignée est inutile à  
l'extinction de la fièvre. Ce vaisseau dans



lequel le vin ou la biere bouillent, est l'emblème du corps de cette fille. La Nature ouvrant une issue au sang dans la matrice, fait la même chose que celui qui perce ce vaisseau pour en calmer l'ébullition. Il est remarquable qu'on est obligé de laisser quelque temps ouvertes les barriques où la biere fermente, de peur qu'elles ne crevent. J'en ay veu dans les rues de Londres pousser comme un jet de biere par la bonde ouverte, les secousses du chariot qui les portoit augmentant la fermentation de cette liqueur. Et cependant le vin beaucoup plus fort que la biere, n'a pas de si grandes ébullitions. On peut fermer les barriques dans lesquelles il fermente, & si l'on laisse la bonde ouverte, il ne la surmonte guere. Cela vient de ce que la biere a plus d'impuretez que le vin. Les esprits de la premiere trouvant plus d'obstacles dans leur chemin, en deviennent plus impetueux. Un torrent gêné par diverses digues en devient plus rapide & plus violent. Le sang de la femme est comme la biere, & celui de l'homme comme le vin. Quoy que le premier ait moins d'esprit que le second, il a pourtant de fermentations plus violentes, & la Nature craignant que le vaisseau qui la

contient

contient ne crevât pendant ces grandes ébullitions, y a laissé comme une bonde ouverte, qui n'a pas été nécessaire au sang de l'homme, parce qu'il boult avec plus de modération.

*Comment cette Fille a cessé de se purger.*

**M**AIS quand cette ouverture a été faite dans la matrice de cette petite fille, comment s'est-elle refermée? Ou pourquoy le sang n'a-t'il pas continué d'en couler tous les mois? On n'a pas peine à comprendre pourquoy les vieilles femmes ne se purgent pas. Leurs esprits presque éteints par le phlegme, ne peuvent pas exciter ces vigoureuses fermentations qui causent cette purgation. Les conduits de leur matrice refroidie s'affaissent, n'étant plus dilatez par la chaleur des entrailles. En hyver la terre refermant son sein, n'en laisse plus sortir la seve. La vieillesse est l'hyver de nôtre âge. Quand elle refroidit un corps, ses tuyaux autre fois ouverts par la chaleur de la jeunesse, se referment, & ne laissent plus couler le sang menstrual. Mais c'est une espece de prodige que la Nature referme son sein au printemps. Une fontaine

T



tarit ou parce que les eaux luy manquent , ou parce que ses canaux sont bouchés ou affaîsez. Laquelle de ces deux causes arrête le cours de cette source naturelle dans cette petite fille ? L'une & l'autre. On peut dire que la liqueur qui doit en couler , luy manque quand elle ne s'éleve pas jusqu'à ce point de rarefaction ou d'ébullition , qui la peut faire couler par ses canaux ; comme on peut dire que les eaux manquent à certaines fontaines , qui ayant communication avec la mer , sont pourtant à une telle hauteur, qu'elles ne coulent que pendant les plus grandes marées , les ondes de la mer n'y pouvant parvenir que lors - qu'elles sont dans leur plus haute élévation. Ainsi les grandes fermentations ayant cessé à sept ans dans le corps de cette fille , son sang a pu aisément se contenir dans ses vaisseaux ; & les conduits de sa matrice n'étant plus dilatez par le ruisseau de sang qui y couloit auparavant tous les mois , se sont affaîsez d'eux-mêmes.

Ces fermentations ont cessé par la soustraction des levains qui les excitoient. On luy a retranché l'usage du sel & des épices , & par l'usage de quelques remèdes humectans & rafraichissans , on a temperé le feu

de ses entrailles qui favorisoient ces ébullitions violentes. Au lieu des esprits, des sels volatiles, & des alkalis acres qui dominant dans la masse du sang, le rendoient fort subtil & fort penetrant, maintenant le phlegme tient le dessus; & quelques acides dont elle a usé émouffans ces alkalis qui dissolvoient trop son sang, ont donné à la masse de ses humeurs la consistance qu'elle doit avoir à son âge. Enfin les fermentations précédentes ayant épuré la masse du sang de ces corps étrangers qui la faisoient bouillir, le calme a succédé à la tempête; ainsi quand quelque évacuation naturelle ou artificielle, a chassé du corps ce mauvais levain qui causoit la fièvre intermittente, les acces ne retournent plus. L'accident de cette fille étoit comme un acces qui ne revenoit qu'une fois le mois pour les raisons cy-dessus alleguées. Une crise naturelle & réitérée de trente en trente jours pendant un an & demy, l'a parfaitement guérie. On a veu des hommes qui ne manquoient jamais d'être malades, si leur sang ne s'épuroit tous les mois par quelque évacuation extraordinaire. Et parce que ce sang qui sortoit par la matrice de cette fille marquoit une extrême corruption par la

T ij



noirceur, & par sa mauvaise odeur, il y a de l'apparence qu'elle n'eût pas été propre à concevoir, quoy-qu'elle eût cette marque que les femmes doivent avoir pour en être capables. Son âge n'auroit pas été le plus grand empêchement, puis-qu'une fille de Paris qui n'étoit guere plus âgée qu'elle, se trouva grosse des œuvres d'un garçon de même âge. Et le Journal d'Allemagne parle d'une petite fille qui nâquit enceinte, comme les souris qui sortent grosses du ventre de leur mere; s'il en faut croire les Naturalistes. Dans les climats chauds comme dans les Indes, & plus près de nous en Portugal, les filles se marient à huit ou neuf ans, parce que les hommes n'en font point de cas quand elles ont passé cet âge. Mais l'impureté de la matrice avoit rendu cette fille incapable de concevoir alors. On voit beaucoup de femmes steriles par cette seule cause, la semence tombant dans leur matrice comme dans une cloaque qui la corrompt. C'est pourquoy il est fort rare qu'une femme conçoive quand elle a ses mois actuellement, ou tant qu'elle a des fleurs blanches.



## CHAPITRE VII.

*Pourquoy les vieilles ne se purgent pas.*

**L**A vieillesse supprime ou ralentit toutes les évacuations qui dépendent de la vigueur des esprits extrêmement affoiblis dans cet âge par l'abondance du phlegme, où ils sont demi noyez. Cependant on a déjà veu qu'ils sont la principale cause qui separe du sang la matiere des excremens. En sorte que si les vieilles ne se purgent pas, il ne faut pas imputer cette suppression au défaut de la matiere, mais à la foiblesse de la cause qui devoit la separer d'avec le bon sang. On dit que quand une mine vieillit, la matiere des minéraux, ou des métaux, est tellement confonduë avec celle des scories, que la separation en est presque impossible, parce que l'esprit mineral qui devoit la commencer, s'y trouve en petite quantité, & dans une extrême foiblesse. Or l'Art ne peut ordinairement rien où la Nature manque. Il peut bien aider les operations qu'elle a déjà commencées & avancées, mais il



ne ſçauroit jamais en faire la fonction entiere, ni même la plus grande partie. Car ſi elle ſe contente de donner la premiere ébauche à ſon ouvrage, l'Art n'y mettra jamais la derniere main, les attributs & les operations de Dieu, qui eſt l'Auteur de la Nature, étant incommunicables à l'homme qui a inventé l'Art. Qu'on ne s'étonne donc pas ſi la Nature foible par la vieilleſſe, ceſſe de faire les ſeparations qu'elle a accoutumé de faire pour préparer la matiere de ſes productions, ou pour les conſerver dans leur état naturel.

Pour entretenir l'œconomie, ou la ſtructure qu'elle a miſe dans la plante, elle épure la ſeve par la fermentation que l'eſprit vegetal y excite, pour chaffer vers les émonctoirs accidentels & naturels, les impuretez qui pourroient boucher les tuyaux où elle coule, ou rompre par leur impetuoſité, ou par leur corroſion la tiffure naturelle des parties. Mais cet écoulement ne continuë que pendant la jeuneſſe de la plante, tant que ſes eſprits ſont aſſez forts pour faire fermenter vigoureuſement la ſeve, & pour en chaffer les corps qui ne ſont pas propres à la compoſition de la plante. Dès qu'ils ſont diſſipez ou ſubju-

guez par le sel fixe , ou demi éteints dans l'excez du phlegme , ils ne peuvent plus exciter dans les suc<sup>s</sup> vegetaux cette fermentation qui les purifie par la separation des excremens qu'on voyoit autre fois couler par des fontaines que la Nature , ou le hazard leur avoient ouvertes. Car un coup donné sans dessein à un arbre , luy fait quelque-fois une espece de cautere , par où ses mauvaises humeurs s'écoulent. Quelle que soit la cause qui ouvre ces sources , on les voit tarir d'ordinaire dans la vieillesse de la plante. La suppression de ces écoulemens se remarque principalement dans le Noyer , l'Ormeau & le Chene. On voit fort peu d'arbres dans ces especes qui ne se purgent par quelque issue , & qui ne cessent de se purger dans leur vieillesse , où la seve n'est plus animée par un esprit vigoureux , qui comme un vent impetueux , en balie toutes les ordures.

L'esprit qui fait vivre l'animal se sentant aussi de la foiblesse que la vieillesse luy cause , laisse de même dans un vieux corps quantité d'impuretez , qu'il n'en a pû chasser par des foibles fermentations. Dissipé par les courses de l'animal , & par la largeur extraordinaire que la vieillesse met dans ses



pores , captif dans les prisons du sel fixe , & de la tête-morte , & noyé dans l'abondance du phlegme , à peine a-t'il de mouvement pour luy , bien loin d'en pouvoir donner assez aux excremens qui se trouvent mêlez avec le sang , pour les en faire sortir. Je parle des excremens qui sont confondus avec la masse des humeurs. Car pour ceux qui se forment dans l'estomach , & dans les boyaux , la quantité en semble croître au lieu de diminuer. Mais cette évacuation abondante marque plutôt la foiblesse que la force des esprits , qui sont le principal levain des alimens. En effet si les vieilles vont plus souvent à la selle que les jeunes gens , ces évacuations frequentes ne doivent être imputées ni à la force des esprits qui separent le pur d'avec l'impur , ni à la vigueur des viscères qui poussent les excremens en bas par leurs contractions fortes. Mais en voicy la veritable source. Les levains usez d'un vieux estomach, demy morts faute d'esprit qui doit les animer , ne divisent qu'imparfaitement les alimens. Au lieu d'une creme coulante , & propre à se filtrer par les petites glandes des intestins , & à passer par les tuyaux deliez des veines lactées , il ne s'en forme qu'une boulie épaisse , qui ne  
pouvant

pouvant passer par ces couloirs presque insensibles par leur petitesse, est entraînée vers le dos par sa propre pesanteur, & par le penchant du lieu, qui de plus est rendu fort glissant par le phlegme dont la vieillesse est inondée. En sorte que cette évacuation a plutôt sa source dans l'estomac que dans la masse du sang, qui étant plus impure que dans la jeunesse, pourroit bien fournir une abondante matière à cet écoulement, si l'agent qui l'en doit separer, je veux dire l'esprit avoit assez de force pour l'en détacher & chasser. Quand il avoit toute la vigueur de la jeunesse, il purifioit de temps en temps toute la masse des humeurs par des fermentations periodiques qui étoient suivies de la precipitation des excremens, & de leur sortie par quelque émonctoire. S'ils se rendoient dans les boyaux, ils faisoient un flux de ventre: s'ils prenoient la route des reins, des ureteres, & de la vescie, ils excitoient un flux d'urine. Et la détermination de ces évacuations dépend ou de la nature des excremens, ou de la disposition des émonctoires. Si c'étoient des sels acres & fixes fondus dans le phlegme, & que les canaux des reins fussent bien ouverts, la crise se faisoit plutôt



par les urines que par les selles. Si les impuretez consistoient en soufres grossiers qui ne se filtrent que par le foye , & que les routes qui menent au ventre fussent plus libres que celles qui tendent aux autres égouts , l'évacuation se faisoit par le dos. Enfin si la masse du sang se trouvoit fort chargée de parties terrestres , & de sels fort fixes , qui pour leur grossiereté ne sortoient pas aisément par les autres issues , elle se déchargeoit par les hemorrhoides , elle se renouvelloit par là , & rajeunissoit pour ainsi dire , comme l'aigle. C'est ainsi que la mer du Petit-monde jette de temps en temps ses ordures & son écume , tant que les esprits qui l'émeuvent sont assez vigoureux pour la faire bouillonner. Mais quand ce vent ne souffle plus , ou ne souffle que foiblement pour sous-lever ses flots , elle ne pousse plus sur le rivage les impuretez qu'elle a dans son sein. Tout ce qu'un vieux sang a d'impur y demeure , pour n'en pouvoir être séparé par ses foibles esprits. Aussi les vieillards n'ont guere de ces benefices qui leur épargnoient quantité de maladies dans leur jeunesse. L'un se plaint de la suppression de ses hemorrhoides , par où son sang jettoit hors du corps la semence de divers maux.

L'autre trouve à dire un flux d'urine qui entraînoit hors du sang plusieurs sels lixiviaux qui l'avoient fait fermenter avec violence. Quelques-uns enfin regrettent une liberté de ventre, qui leur survenant de temps en temps, tiroit de leur corps un méchant levain, qui eût corrompu toute la masse des humeurs. Est-il vray-semblable qu'un vieux corps dont les levains sont amortis, & les esprits fort foibles, fasse des coctions plus parfaites que lors qu'il avoit toute sa vigueur? Ce paradoxe seroit pourtant veritable, s'il ne se formoit pas dans leur corps une assez grande quantité d'excremens pour entretenir ces évacuations periodiques. Il s'en fait beaucoup plus qu'au-paravant, mais ils demeurent embarrassés dans la masse des humeurs, d'où les esprits n'ont pas la force de les chasser.

Cette suppression des évacuations periodiques est plus sensible dans le sexe féminin, qui nettoye tous les mois ses humeurs par un benefice réglé. Les causes qui la produisent s'y rencontrent même plus aisément. La premiere est la foiblesse des esprits, qui ne peuvent pas exciter dans le sang des fermentations assez fortes pour en chasser tous les corps étrangers qui le ren-



dent impur. Et qui ne sçait que les esprits du sexe sont beaucoup moins vigoureux étans affoiblis par l'excez du phlegme, qui comme une eau éteint la flamme des esprits? Et comme la vieillesse des femmes augmente beaucoup la quantité de cette eau, qui fera surpris que les esprits presque éteints ne puissent pas faire bouillir le sang pour en separer ces impuretez qui sortoient tous les mois par la matrice? L'hyver arrête presque tous les mouvemens de la Nature dans le grand monde, en appesantissant, & engourdissant l'esprit universel qui les produit. Et la vieillesse, qui est l'hyver du petit monde, ne ralentiroit pas les operations que la Nature y fait? La masse des humeurs dans les femmes vieilles est comme une mer morte qui n'a ni flux ni reflux, la cause qui la faisoit autres fois bouillonner, se trouvant dans une extrême foiblesse; aussi n'écume-t'elle plus pour jetter hors de son sein tout ce qu'elle y a d'impur. Il y a pourtant cette difference entre la mer du grand monde & celle du petit, que la première est plus agitée en hyver qu'en esté; & la seconde est plus émueë en esté qu'en hyver. La raison de cette difference consiste en ce que les vents du grand monde

soufflent plus en hyver qu'en esté, & ceux du petit sont plus forts en esté qu'en hyver. Les esprits qui agitent la mer rouge du sang en soufflant par toute sa masse, sont les vents du petit monde, selon la comparaison que l'Ecriture sainte en fait, le vent souffle où il veut, dit-elle, il en est de même de l'esprit. Or ces esprits sont beaucoup plus vigoureux dans la jeunesse que dans la vieillesse. Les rayons du Soleil sont presque éteints en hyver par les humiditez excessives de l'air. Les esprits animaux sont de même amortis dans le phlegme dont un vieux corps est plein. Ils ne sont donc pas plus capables de faire leurs fonctions dans le corps d'une vieille, qu'un homme noyé de produire les actions de la vie. La separation & l'évacuation des impuretez menstruales est une de leurs operations. La suppression de ce benefice doit donc accompagner necessairement la vieillesse, & l'expérience est d'accord avec nôtre raisonnement.

Mais les esprits des vieilles femmes ne sont pas seulement affoiblis par l'excez du phlegme, ils sont encore amortis par le sel fixe, qui prédomine dans leur sang. En sorte qu'ils n'ont pas plus de force pour re-



muer la masse du sang, & pour exciter la fermentation qui cause l'évacuation menstruale, que des captifs qui ont les fers aux piez n'en ont pour s'en débarrasser. Les sels fixes n'ôtent pas seulement aux esprits la vertu de faire bouillir le sang, mais encore ils l'épaississent tellement, qu'à peine peut-il passer par le filtre de la matrice. Et les parties terrestres, dont le sang des vieilles est à même-temps chargé, augmentent encore cette difficulté, en rendant l'humeur beaucoup plus grossiere encore. Quand la liqueur qui coule dans des canaux est trouble & bourbeuse, le ruisseau court risque de s'arrêter, le limon qu'il laisse dans ses tuyaux luy bouchant le passage, & la fontaine qui en tire sa source tarit infailliblement. C'est le cas d'une vieille matrice, dans les vaisseaux de laquelle il ne roule qu'un sang épais & grossier, qui y laissant sa lie, en ferme la cavité; tellement que la matiere des mois ne peut plus couler par ces routes fermées.

Mais quand les canaux du ruisseau menstruel ne se boucheroient, ni ne s'affableroient par les ordures que le sang grossier des vieilles femmes y laisse en passant, ils arrêteroient encore cet écoulement en s'af-

faissant, parce qu'ils ne sont pas d'une matière solide à demeurer ouverts, si l'abondance des esprits n'entretient cette ouverture pendant que le ruisseau n'y coule plus. Or la disette des esprits fait la principale cause de la vieillesse. Quelle merveille est-ce donc que le sang ne coule plus par des vaisseaux affaîsez ou bouchés dans les vieilles femmes ?

Quelques-uns prétendent même que quand les tuyaux particulièrement destinez à l'évacuation menstruale demeureroient parfaitement libres dans la vieillesse, les mois ne laisseroient pas de s'arrêter à cet âge qui n'a pas assez de sang pour fournir la matière de cette évacuation, qui n'est qu'un remède à la plénitude. Il est vrai que les vieillards font moins de sang que les jeunes gens, parce que les foibles levains des premiers ne font que des coctions imparfaites, d'où il se tire plus d'excremens que de bonnes humeurs. Le chyle qui coule d'un vieux estomach est si mal digéré, & si grossier, que la dixième partie peut à peine passer par le filtre des glandes intestinales, pour aller augmenter la masse du sang. Si donc une fontaine ne tarit pas seulement quand ses canaux sont bouchés,



mais principalement lorsque la source est épuisée, les mois des vieilles femmes ne s'arrêtent pas seulement parce que les tuyaux par où ils devroient couler sont bouchés, mais encore parce que la matiere leur manque. Aristote dit que la largeur excessive des pores causant une grande dissipation de substance contribue à cette disette. On a pourtant lieu de croire que cette dernière cause de suppression arrive rarement aux femmes. Car outre que l'impureté du sang, laquelle croit dans la vieillesse au lieu de diminuer, cause les mois plutôt que l'abondance de cette humeur, on auroit bien de la peine à se persuader qu'il n'y ait pas assez de sang dans les vieilles femmes pour fournir matiere à leurs mois. Elles n'en ont que trop de celui qui doit couler par là, mais les parties qui le contiennent ont de la peine à s'en décharger. La Nature leur a donné un mouvement peristaltique, ou la vertu de se serrer de temps en temps pour chasser les excremens qui les embarrassent, mais les fibres usées ou relâchées d'une vieille matrice n'ont pas la force de faire ces contractions. Si l'abondance du phlegme étoit aussi nécessaire à la vigueur de ces mouvemens que celle des esprits,

esprits, les vieilles femmes s'en acquitteroient mieux que les jeunes. Mais cette humidité excessive qui accompagne la vieillesse ne sert qu'à relacher les fibres de la matrice à leur ôter la force de se ramasser, & à ralentir le ressort liquide & solide du mouvement peristaltique nécessaire à l'expulsion des mois comme des autres excréments.

Toutes ces causes de suppression dont on vient de faire le dénombrement, se rencontrent ordinairement à l'âge de cinquante à cinquante-cinq ans, où les femmes cessent aussi d'ordinaire de se purger. Alors leur sang froid faute d'esprits, ne boult plus assez vigoureusement pour écumer par la matrice. L'excès du phlegme a presque éteint l'esprit, qui doit être la principale cause de son ébullition, & de la separation des impuretez qui sortent par les mois. L'abondance des sels coagulans, & de la tête-morte, l'embarasse tellement, qu'il a peine à se remuer, & rend le sang si grossier, qu'il ne peut pas passer par les tuyaux destinez à son évacuation. Il auroit besoin d'être poussé par une vigoureuse contraction des fibres, mais elles sont relâchées par une excessive humidité & l'esprit, le



ressort qui les doit faire jouër commence à leur manquer à l'âge de cinquante à cinquante-cinq ans.

Ceux qui sont entêtez du *Numero, Deus impari gaudet*, trouveront une cause de cette suppression dans le nombre impair des dizaines. Mais on doit renvoyer à l'Ecole de Pythagore l'erreur qui attribue cette vertu imaginaire aux nombres. En effet quelle apparence que le même nombre impair, qui fait couler les mois aux femmes selon la pretention de ses partisans, les arrêta aussi, & que la même cause physique qui souleve les flots de la mer, les abaisse de même, *Summus arbiter Adriæ seu tollere seu ponere vult freta*. Il n'y a que les causes morales qui soient indifferentes ou libres pour produire des effets directement contraires l'un à l'autre. Cependant si l'on en croit ces Messieurs, le nombre impair excite l'évacuation menstruale à quatorze ans, & la fait cesser à cinquante.

Le terme de cette suppression n'est pas fixe non plus que celui de l'évacuation : car comme on voit des femmes qui se purgent avant l'âge de quatorze ans, aussi s'en trouve-t'il beaucoup qui se purgent après la cinquantième année, parce qu'elles ont

encore dans leur corps les causes de cette évacuation ; sçavoir des esprits vigoureux qui purifient tous les mois leur sang par de bonnes fermentations , & une chaleur forte qui tient les conduits de la matrice assez ouverts pour cette évacuation. Ce sont de bons corps qui ne vieillissent presque jamais , ou qui du moins ont dans leur vieillesse même la vigueur de la jeunesse. Une forte constitution entretenue par des exercices moderez , & par la sobriété , qui non seulement ne charge pas le corps de trop d'alimens, mais qui de plus ne luy en donne que de bons , leur tient lieu de jeunesse. Il est des païs qui jouissent d'un printemps perpetuel , mais cet avantage n'est pas commun à beaucoup de peuples , ni la jeunesse perpetuelle à beaucoup de personnes. Les Poëtes qui étoient les Theologiens du Paganisme , en ont fait une Divinité , pour nous apprendre que cet attribut est tellement propre à Dieu , qu'il est incommunicable à la creature ,

*Tempus edax rerum tuque invidiosa vetustas*

*Omnia destruitis.*

*In viris prima senectutis præda memoria est.*



On pourroit ajouter à cette sentence de l'Orateur Romain, *In feminis verò menstrua*. En effet la premiere perte que la vieillesse cause aux femmes, est celle de leurs ordinaires.

On n'est pas surpris de ce que les vieilles femmes ne se purgent pas, mais de ce qu'elles ne sont pas incommodées de cette suppression, qui cause aux jeunes femmes une infinité de maux. Il n'est pas vray pourtant que les femmes avancées en âge ne reçoivent aucune incommodité de la cessation de leurs regles. Mais il est bien certain qu'elles en souffrent beaucoup moins que les jeunes. Comme la vieillesse n'a pas beaucoup de sang, elle a tres-peu de superfluitez qui doivent être jettées dehors tous les mois. Elle peut donc mieux que la jeunesse sanguine, se passer de cette seignée que la Nature luy fait tous les mois pour remedier à sa plénitude. De plus le sang menstrual des vieilles femmes fermentant avec moins d'impetuosité, les échauffe moins, & ne met pas les vaisseaux dans lesquels il boult, en si grand danger de rupture. Les barriques où la piquette cuve, ne courent jamais tant de risque de crever que celles où le vin pur fermente avec vio-

lence. Le sang phlegmatique des vieilles est comme un vin affoibly par l'eau , & celui des jeunes est semblable au vin pur & genereux, dont les fermentations sont beaucoup plus fortes. De plus le vin vieux ne boult plus avec tant de violence que le nouveau. Le sang des vieilles femmes est un vin vieux , & celui des jeunes un vin nouveau. La retention des mois n'enferme dans le corps des vieilles femmes qu'une petite quantité de sang impur , au lieu qu'elle arrête dans celui des jeunes une grande abondance d'impuretez menstruales, & un puissant levain qui fait lever toute la masse des humeurs pour les corrompre. Elle enferme le loup dans la bergerie pour devorer , dit un Ancien , toutes les brebis , c'est à dire , les bonnes humeurs.

On voit pourtant des jeunes femmes qui ne sont jamais malades de cette suppression. Il s'en trouve même quelques-unes qui se passent impunement toute leur vie de cette évacuation. Leur sang parfaitement pur n'a pas besoin de fermenter extraordinairement pour se décharger de ses impuretez. C'est un vin qui étant dans sa boîte dès le commencement , ne doit pas bouillir beaucoup pour se purifier. Mais comme il y a tres-peu de



femmes dont le sang ait ce degré de pureté, aussi n'en voit-on guere qui ne soient fort incommodées du refus que la Nature leur a fait du benefice qu'elle accorde aux autres personnes de leur sexe. Les vieilles femmes même sont souvent malades par la cessation de leurs mois, quoy-qu'ils ne s'arrêtent qu'au temps marqué par la Nature. Leur sang ne peut pas quitter d'abord ces ébullitions menstruales, auxquelles il étoit auparavant accoutumé: en sorte que bouillonnant de temps en temps, & trouvant fermée la porte par où il avoit accoutumé de se décharger des impuretez qui luy causent ce desordre, il fait irruption tantôt sur une partie & tantôt sur l'autre,

*Circum claustra fremens magno cum turbine ventris.*

Le ventre, & sur tout la matrice, est bien la partie qui en souffre le plus, parce que c'est là que l'ébullition menstruale commence, & que le principal ferment qui l'excite reside ordinairement. Mais parce que cette fermentation violente se repand ensuite par toute la masse des humeurs, & dans tout le corps, il n'est point de partie qui n'en puisse être incommodée, si quelque foiblesse accidentelle ou naturelle l'ex-

pose à la violence du torrent qui la bat , & qui l'inonde même souvent , ayant surmonté la foible résistance que la structure de la partie luy fait. Mais ce desordre n'arrive d'ordinaire que dans les premières années de cette suppression. Le sang perd insensiblement la coutume de ces ébullitions periodiques , ou pour mieux dire , la Nature hors de combat cesse de faire ces efforts impuissans pour la purification du sang. Les levains qui font cette fermentation sont usez ou épuisez , les esprits qui les devroient animer sont dans une foiblesse extrême. Enfin le calme qui succede à la tempeste qu'ils faisoient lever dans le sang , est semblable à celui qu'on remarque dans les malades qui sont près de la mort. Bonace pire que l'orage , guerison plus funeste que le mal même !

Mais la suppression des mois dans la vieillesse , est - elle un mal sans remede ? Et ne pourroit-on pas procurer aux vieilles femmes une guerison meilleure que celle qu'elles doivent à leur infirmité en leur rendant ce qu'elles ont perdu ? Les minéraux , & les métaux se vivifient. La plupart des vegetaux reprennent à chaque printemps une nouvelle jeunesse. Les Au-



teurs sacrez & prophanes parlent du rajeunissement de l'aigle. Enfin le serpent le plus vil de tous les animaux auroit-il plus d'avantage que l'homme, qui en est le Roy ? Il se renouvelle tous les ans en quittant sa vieille peau, & la nature humaine sera seule incapable de renouvellement ? Plempius fait bien mention d'un Marchand Anglois, à qui les cheveux, & les dens renâquirent dans la centième année de son âge. Et Sennert rapporte plusieurs exemples de personnes qui ont rajeunuy par leur propre vigueur. Mais il ne s'en trouve point qui doivent au secours de l'Art ce retour de jeunesse. Le secret de Medée n'est que dans la fable. L'Art peut bien aider la Nature, & la guerir de ses petites foibleesses, mais il ne peut pas la ressusciter. Cette resurrection seroit une seconde creation, qui ne peut être que l'ouvrage de la Divinité. L'esprit de ces vieillards qu'on a veus rajeunir, étoit pour ainsi dire, couvert de parties grossieres, mais il n'étoit pas encore mort. Il étoit comme le Soleil caché sous un nuage, ou couvert d'une éclipse. Cet astre peut revenir sans miracle de cette obscurité, mais s'il étoit une fois éteint, il ne pourroit être rallumé par les forces  
de

de la Nature. Ainsi l'esprit vigoureux qui fait la jeunesse peut bien se développer des parties embarrassantes, dont il étoit presque accablé. Mais il ne sçauroit renaître naturellement dans un corps vieux, où l'on peut dire qu'il est mort. La vieillesse est l'Averne des Poëtes, d'où l'on ne remonte jamais. C'est la caverne du vieux Lyon, de laquelle aucun animal ne revient ;

*Vestigia nulla retrorsum.*

*Quand l'hyver a glacé nos guerets  
Le printemps vient reprendre sa place ;  
Mais, hélas ! quand l'âge nous glace,  
Nos beaux jours ne reviennent jamais.*

Mais si la jeunesse consiste dans l'abondance & la vigueur des esprits, ne pourroit-on pas en augmenter la quantité dans les vieillards qui en manquent, ou les tirer de l'embarras où le sel fixe, & les parties terrestres les tiennent ? Pour donner à un vieux sang l'esprit qu'il a perdu, il semble qu'on n'auroit qu'à nourrir le vieillard qu'on voudroit rajeunir, d'alimens fort spiriteux, & à ranimer ses humeurs par l'usage frequent de quelques esprits innocens. Il pourroit mortifier les sels fixes qui tiennent ses esprits captifs en mettant dans son corps quantité de sels volatiles, & délivrer les

Y



principes actifs de l'oppression où les parties terrestres les mettent en n'usant que de mets delicats qui n'ayent que peu ou point de tête-morte. Tout ce qu'on vient de dire est vray-semblable. Mais il en est du rajeunissement comme de la Pierre Philosophale. On en conçoit la possibilité, mais personne ne la sçait executer. Les esprits des vieillards sont éteints dans le phlegme. On n'a, dit-on, qu'à désecher. Mais comment? On ne manque pas à la verité de remedes dessiccatifs. Mais l'experience a fait voir qu'ils sont tous courts pour épuiser ce maret. Outre que quand vous l'auriez déseché, vous ne tiendriez encore rien, si vous ne pouvez rallumer l'esprit que l'excez du phlegme a éteint. Et c'est ce qu'on ne sçauroit faire. Après qu'on a fait évaporer jusqu'à siccité l'eau dans laquelle on a éteint un flambeau, trouve-t-on la flamme qu'on y a éteinte? Quand on aura donc dissipé l'excessive humidité d'un vieux sang, on n'y trouve pas non plus l'esprit que l'excez du phlegme a éteint. Au contraire, s'il en reste quelque peu qui ne soit pas entièrement amorty par le phlegme, il est à craindre qu'il le suiva dans son évaporation. Ainsi voit-on que l'esprit des liqueurs qu'on

fait évaporer , prend l'essor après le phlegme. Mais ne pourroit-on pas mettre quelque autre esprit à sa place , puis-qu'on ne peut pas arrêter ou rajeunir celui-là ? L'esprit de vin , ou quelque autre encore plus innocent , ne pourroit-il pas faire la fonction de l'esprit vital dont l'animal est animé ? L'esprit de vin ne peut qu'animer la vigne , & non pas l'animal. La grande différence qui se trouve entre l'esprit vegetal & l'esprit animal , ne permet pas à l'un d'être le vicaire de l'autre. Il est vrai que quand on a pris d'esprit de vin , on se sent plus vigoureux , & comme ranimé , parce qu'il met en plus grand mouvement l'esprit qui nous est naturel. D'où il paroît qu'un esprit étranger peut bien exciter celui qui nous anime , mais il ne peut pas suppléer à son défaut. Mais si l'esprit vegetal ne peut pas être le lieutenant de celui auquel nous devons la vie , celui qui fait vivre les autres animaux ayant plus de conformité avec le nôtre , ne pourroit-il pas tenir son lieu , & faire sa fonction en entrant dans notre corps ? Point du tout. Il est vrai que l'esprit qui fait battre le cœur des animaux , est moins différent de celui qui nous anime que l'esprit des vegetaux. C'est



pourquoy la viande nous nourrit , & nous fortifie mieux que les herbes. Mais il s'en faut beaucoup qu'il ne soit tout-à-fait le même. Chaque espece de plante & d'animal a son esprit particulier , auquel elle doit sa détermination ; tellement que l'esprit de l'une ne peut jamais être celui de l'autre , ni tenir sa place. Et quand l'esprit des animaux pourroit prendre la place , & faire la fonction de celui par qui l'homme vit , on seroit encore assez en peine de le bien tirer des corps où il se trouve engagé. Les foibles levains que les viandes trouvent dans un vieillard , suffiroient-ils pour ce dégagement ? On auroit peine à le croire. Il faudroit donc separer cet esprit par artifice. Mais il est si subtil , qu'il échappe aux artistes les plus adroits , & les plus soigneux. On ne scauroit ni comment le garder , ni comment le donner , sujet à se dissiper au moindre air qu'on luy donne , & à s'envoler au moindre degré de chaleur. Ce qu'on montre ordinairement pour l'esprit volatile de l'animal , n'est que le sel volatile dissout dans un phlegme assez délié ; & ce qu'on baille pour son esprit fixe , est son sel fixe fondu dans la même eau.

Puis-qu'il est impossible à l'animal de

rajeunir en recevant dans son sang un esprit qui repare la perte de celui qui faisoit sa jeunesse, on doit conclurre qu'il n'est pas non plus possible de rendre aux vieilles femmes cette évacuation, qui est une compagnie inséparable de la jeunesse. On a beau dire qu'on pourroit subtiliser le sang grossier des vieilles femmes pour le rendre plus coulant. La grossiereté de cette humeur n'est pas la seule cause qui l'empêche de couler tous les mois par la matrice. Il n'est pas moins inutile de dire qu'on peut mortifier par des puissans alkalis ce sel acide, qui coagulant le sang des vieilles, fait mille obstructions dans leur matrice. Encore un coup, ce n'est ni la seule, ni la principale cause de cette suppression. On avoüe même qu'on a le moyen de mortifier les sels fixes qui ont subjugué leurs esprits. L'usage des sels volatiles seroit un remede infailible à ce mal, s'il n'y en avoit pas d'autre qui arrêtât le mois des vieilles femmes. Le mal incurable qui cause cette suppression, est l'extinction de l'esprit qui doit exciter la fermentation menstruale. Or on a veu cy-devant que rien ne pouvoit suppléer à son défaut, & que la perte en étoit par consequent irreparable. La captivité de



cet esprit, & son embarras dans les parties terrestres, ne sont pas des maux incurables, parce qu'ils supposent toujours la présence de cet esprit, qui est l'auteur de la jeunesse, & des opérations qui distinguent cet âge des autres. Mais l'extinction, ou la dissipation de cet esprit, est un mal sans remède, parce qu'on ne peut ni rappeler cet esprit, ni en mettre un autre à sa place. On peut mettre un captif en liberté, mais non pas ressusciter un mort. Il faut être J E S U S pour ressusciter le Lazare.



## CHAPITRE VIII.

*Pourquoy les Femmes se purgent tous les mois, raison de ce retour periodique.*

**L**E nom de cete évacuation en marque le retour periodique ; on luy donne le nom de mois, parce qu'elle revient ordinairement tous les mois. La conformité de ce periode avec celuy que la Lune observe, en parcourant le Zodiaque, avoit fait penser aux Anciens que cet astre pouvoit être la principale cause de cet accident. Mais

l'abus que le peuple fait de cette raison de la concomitance , devoit l'avoir rendu suspecte aux Philosophes. Quelques Harrangeres de la place Maubert faisant des regrets sur la mort de la Reyne Mere , disoient que l'Eclipse qui arriva en même-temps , étoit entré par la fenêtre de sa chambre , & l'avoit tuée dans son lit. Pourquoy ces bonnes femmes imputoient-elles la mort de cette grande Princesse à l'Eclipse ? Sans doute parce qu'il parut lorsqu'elle mourut. Ne voila pas la raison de la concomitance ? Elle est assez bonne pour les esprits foibles , qui n'ayant pas assez de penetration pour parvenir à la connoissance des causes cachées , en attribuent souvent les effets à celles qui leur sont connues , quoy-qu'elles n'y ayent aucune part. Mais cette naïveté n'est pas supportable en ces personnes qui font profession de connoître les veritables causes des Phœnomenes qu'on remarque dans la Nature. Cependant la principale raison qu'ils ont d'attribuer les regles des femmes au retour de la Lune , est à peu - près de cette force. Mais pour leur rendre justice , il faut avouer qu'ils appuyent leur hypothese sur d'autres fondemens qui ne paroissent pas plus fer-



mes. Ils ont peut-être senty la foiblesse de la premiere raison , puis-qu'ils en appellent d'autres à son secours. On va voir si elles sont plus solides. L'empire qu'a la Lune sur les corps humides , est leur plus fort retranchement. Il est sensible , dit-on , dans le flux & reflux de la mer , & dans le changement que les differens états de la Lune causent aux huitres , & aux moëles des os. La seve même en qualité de corps humide , est fort sujette à la domination de cet astre , puis - qu'elle est déterminée à se repandre en feuilles , ou en fruits , par le phase où la Lune se trouve lorsque l'arbre est mondé. Mais les observations sur lesquelles l'opinion commune est fondée sont combatuës , & détruites par d'autres observations plus exactes. Ce sont des faits sur lesquels chacun peut aisement s'éclaircir. Tout le monde peut observer si les huitres sont plus grosses , & si les os sont plus pleins de moële , quand la Lune est pleine. Je n'ay pas grande foy pour cette raison d'analogie ; la Lune est pleine , donc les huitres , & les os le sont. Si l'empire de la Lune sur les corps humides n'a pas d'autres fondemens que ceux qu'on vient d'examiner , qui est ce qui luy voudroit attribuer les ordinaires des  
femmes

femmes sur un principe si douteux ? Mais si cette planete domine sur la mer du grand monde , pourquoy n'aura-t'elle pas le même pouvoir sur celle du petit ? Il y a bien des choses à dire à ce raisonnement. Premièrement on a déjà déclaré le peu de cas qu'on faisoit de ces raisons d'analogie , ou de rapport. En second lieu , si la Lune a quelque pouvoir sur les eaux de la mer, elle ne le doit pas à leur humidité. Sur ce titre elle pourroit étendre son empire sur toutes les eaux. Celles des ruisseaux , des rivières , des fontaines , des lacs , &c. sont-elles moins humides que celles de l'Océan ? D'où vient donc que celles-là ne sont pas sujettes à la Lune , aussi bien que celles-cy ?

3. De plus , si la vertu qu'a la Lune de faire bouillir le sang des femmes une fois le mois, dependoit de son humidité , celui des hommes ne devrait pas être exempt de cette ébullition menstruale. Il est moins humide à la verité que celui des femmes. Mais le plus & le moins ne pourroient tout au plus que mettre quelque difference dans cette fermentation periodique. Tout ce qu'on en pourroit conclurre , seroit que le sang des hommes devrait moins bouillir que celui des femmes de trente en trente

Z



jours. Mais ne se trouve-t'il pas beaucoup d'hommes sans comparaison plus humides que les femmes ? Si l'on compare une femme du Midy avec un homme du Septentrion , ou une femme qui vit dans la Zone torride avec un homme qui ait passé toute sa vie dans la Zone glaciale , croit-on de bonne foy que le sexe masculin ait moins d'humidité dans ce cas que le féminin ? Mais sans comparer climat à climat , ne trouve-t'on pas dans un même país des femmes qui ont moins de phlegme que les hommes du même lieu ? Les exemples en sont frequens. Julie & Faustine avoient sans doute plus de feu que Caton & Senèque. Il falloit donc que la Lune fit plus d'effet sur le sang de ces hommes que sur celui de ces femmes , ou la raison qu'on prend de l'humidité sera vaine. Cependant les Partisans de cette hypothese ne se sont jamais avisez d'assujettir le sexe masculin à l'empire de la Lune , & l'homme n'est pas sujet à cette évacuation qui revient régulièrement tous les mois aux femmes. Enfin si la même raison qui met la mer du grand monde sous la domination de la Lune , y met aussi celle du petit , d'où vient qu'il n'y a que la moins considerable partie de

cette mer qui en ressent l'influence ? Pourquoy le sang de l'homme n'en sera-t'il pas ému ? Je veux que celui de la femme soit comme l'Océan dont les marées sont plus grandes , il faudroit du moins que le sang de l'homme fût comme la mer Méditerranée , où ces agitations sont à la vérité moins violentes , mais fort sensibles pourtant. Il est au contraire comme la mer Morte , à laquelle la Lune ne donne aucun mouvement. J'avoüe qu'il ne faut pas trop presser les comparaisons , & qu'elles cessent d'être justes dès qu'elles sortent du rapport , ou de l'égard qui en est le fondement. Mais à s'en tenir dans les justes bornes de l'analogie , il faudroit que le sang de l'homme bouillit extraordinairement à chaque retour de Lune , aussi bien que celui de la femme. Et quand les jours de la purgation sont passez , la Lune n'a-t'elle pas le même ascendant sur les humeurs de la femme le reste du mois ? Mais si cela est , d'où vient qu'elles n'en sont pas émuës jusqu'au retour de la prochaine Lune ? Cet astre meut tous les jours la mer du grand monde , pourquoy n'agite-t'elle celle du petit qu'une fois le mois ? Quelle est la cause de cette différence ? Et comme les ma-



rées sont plus grandes dans les Equinoxes ; & dans les Quadratures , ou dans la pleine Lune , les émotiions menstruales ne devroient-elles pas recevoir un accroissement considerable de ces circonstances de temps, où la Lune agit avec plus de vigueur qu'auparavant ? Mais personne ne s'est avisé d'observer ces differences. On les a remarquées dans le grand monde , & l'on ne s'en seroit pas aperceu dans le petit , à la contemplation duquel on avoit sans comparaison plus d'interest , & dont les phœnomenes se font sentir aux observateurs malgré eux , parce qu'ils se passent dans leur corps même. En effet ces differens états de la Lune devroient mettre une grande difference entre les effets qu'on luy fait produire sur le sang des femmes. N'est-il pas bien vray-semblable que la Lune doit agir moins fortement dans ses conjonctions, où sa vertu est toute engloutie par la proximité du Soleil ? Et cependant on suppose que ses influences sont alors plus vigoureuses , puis-qu'on pretend qu'elles donnent les purgations aux vieilles femmes , dont le sang a moins de disposition à ces ébullitions , puis-qu'il est plus froid , plus pesant & plus grossier. Il est pourtant meu

par la vieille Lune , c'est à dire , par ses plus foibles influences , selon l'axiome de l'Ecole ,

*Luna vetus vetulas , juvenes nova Luna repurgat.*

On eût dit que quand il n'y avoit point de Lune , il ne devoit pas y avoir d'évacuation menstruale , puis - qu'en excluant la cause , on excluait nécessairement l'effet ; ou du moins que celle qui demandoit une cause moins puissante , arriveroit alors. Mais on est tout surpris de voir que les personnes les plus difficiles à se purger , se purgent lorsque la cause de leurs purgations est dans une grande foiblesse. Ces Messieurs nous prêtent leurs propres armes pour les battre. Car ils supposent eux-mêmes contre la raison & l'expérience , que les vieilles femmes ont ce bénéfice dans la vieille Lune. Et nous tirons avantage de leur supposition. Ce système est mal concerté. S'ils avoient bien suivy leur hypothèse , ils devoient dire au contraire ,

*Luna vetus juvenes , vetulas nova Luna repurgat.*

En effet les foibles influences de la vieille Lune suffisoient pour faire fermenter le sang des jeunes femmes , qui a déjà beau-



coup de disposition à la fermentation par l'abondance de ses esprits. Et celui des vieilles femmes n'ayant qu'un foible levain pour cette ébullition, avoit besoin de tout le secours que luy pouvoient donner les plus vigoureuses influences de la Lune. Mais la verité est, qu'on supposoit faux, & qu'on concluoit mal en purgeant les vieilles femmes sous la vieille Lune, & les jeunes sous la nouvelle. Il est des jeunes femmes qui sont réglées sous la vieille Lune, & des vieilles qui se purgent sous la nouvelle. Mais après avoir posé ce faux principe, il en falloit du moins conclurre que les influences de la Lune n'avoient pas beaucoup de part à ce benefice, puis-qu'il gardoit si peu la proportion qui devoit être entre cette cause & un tel effet. Mais le préjugé de l'analogie imposoit à la raison. La Lune étoit vieille, elle devoit donc purger les vieilles femmes. Et le rapport qu'on trouvoit entre la Lune nouvelle & une jeune femme, luy donnoit une vertu particulière sur ses humeurs. On se contentoit de peu, quand on se payoit de ces raisons. Mais qu'y faire, il falloit bien les prendre pour argent contant, puis-qu'on n'en donnoit point d'autres.

On consentira, dit-on, qu'on nous ôte ces méchantes raisons, pourveu qu'on nous en donne de plus solides. Quelle peut donc être la cause de ce retour periodique des mois, si ce n'est la Lune qui garde à peu-près le même periode? Il faut satisfaire à cette question avec toute la netteté que l'obscurité de la matiere le pourra permettre.

Les femmes se purgent de trente en trente jours, parce qu'il faut ordinairement cet espace de temps à la masse du sang pour se charger de la quantité d'impuretez nécessaire pour exciter la grande ébullition qui precede cette évacuation. C'est comme un acces de fièvre qui revient tous les mois. Quand les levains de nôtre corps sont tellement gâtez, que presque tous les alimens qui y entrent, se corrompent, & ne servent qu'à fournir à la masse du sang une grande quantité de ces impuretez qui luy causent ces violentes ébullitions, elles reviennent fort souvent. On a l'accez tous les jours, si dans quelques heures par la corruption des alimens qu'on prend, il peut s'amasser dans nos humeurs assez de corps étrangers pour y faire lever cette tempête. Par cette explication de la fièvre quo-



tidienne , ou double tierce , on comprend assez que selon qu'il faudra plus ou moins de temps pour faire cet amas , on aura la fièvre double , ou simple tierce , la double , ou la simple quarte. Mais les levains que la Nature a mis dans le corps des femmes étant sans comparaison meilleurs que ceux des febricitains , les alimens qui en font dissouts fournissent un chyle beaucoup moins mauvais , & plus propre à se convertir en sang , n'y ayant par maniere de dire , qu'un trentième de ces impuretez , qui ne pouvant bien s'ajuster avec le sang , font une espece de combat à sa rencontre , aussi faut il ordinairement trente jours pour amasser cette quantité qui suffit à l'ébullition menstruale. La difference des levains , du temperament , de la maniere de vivre , des alimens , & de plusieurs autres circonstances , qu'on ne veut pas parcourir , de peur d'être long , mettant une grande varieté dans les coctions des alimens ; & pouvant hâter ou retarder cet amas suffisant de levain , peut aussi avancer ou reculer les regles des femmes. Mais comme les jeunes femmes , qui digerent sans doute mieux que les vieilles , & qui ne devroient pas par consequent amasser si tôt ces cruditez

ditez fermentatives , ne laissent pas pourtant de se purger plus souvent qu'elles , il faut conclurre que quand les esprits sont plus vigoureux pour faire la separation de ces corps eterogenes , les femmes les vuident plutôt & plus souvent. Il est vray que quand les vieilles sont prêtes à perdre ce benefice , elles l'ont souvent excessif , comme une chandele prête à s'éteindre , jette de plus grands éclats. Mais cela vient de ce que les canaux d'une vieille matrice se trouvant affaïsez , ne laissent jamais bien sortir toutes les impuretez qui devroient se vuider tous les mois ; en sorte qu'il se forme insensiblement un amas , qui s'échauffant , & devenant acre par un sejour excessif , irrite beaucoup les vaisseaux de la matrice , & cause une grande perte de sang , quoy-que la fermentation menstruale soit plus foible dans les corps vieux que dans les jeunes.







## CHAPITRE IX.

*Pourquoy les Femmes ieunes sont quel-  
que-fois déreglées.*

**M**AIS si quelque cause affoiblit les esprits dans le corps des jeunes femmes, si elle épaisit ou coagule le sang, ou bouche les canaux de la matrice par où il devoit jetter ses impuretez, elle arrêtera l'évacuation des mois. Un effet est suspendu ou parce que la cause manque, ou parce qu'elle est foible, ou parce qu'elle est empêchée d'agir. L'esprit qui doit exciter la fermentation menstruale est tantôt en trop petite quantité, tantôt dans une grande foiblesse, & quelque-fois dans un embarras qui l'empêche d'agir. On remarque ordinairement ces trois états dans la plupart des liqueurs qui se boivent, & sur tout dans le vin. Il s'en trouve qui ne rend que tres-peu d'esprit, d'autre qui en donne assez, mais l'esprit qui s'en tire n'a guere plus de force que le vin genereux :

& d'autre enfin qui fournit un esprit fort vigoureux, qui n'en fort que par un grand feu. & après une longue digestion ou distillation, parce que les principes passifs qui le tiennent en captivité, ne lachent pas aisément prise. Si l'on distilloit le sang des femmes qui ont perdu leurs mois, on y observeroit les mêmes différences. L'un ne rendroit que peu d'esprits, l'autre n'en donneroit que de foible, & le dernier ne le laisseroit aller qu'avec peine embarrassé des sels fixes, ou des parties terrestres qui luy servent d'entraves. La disette d'esprits est accidentelle ou naturelle. Il y a des femmes qui manquent d'esprits, parce que la Nature n'en a guere mis dans le premier sang qu'elle fit rouler dans leur corps. Et comme ce premier a été le levain de celui qui s'est formé dans la suite, il est impossible que ce dernier ne tienne beaucoup de celui qui luy a servy de ferment. Mais il y a d'autres femmes dont le sang étoit naturellement vigoureux & plein d'esprits, qui ne laissent pas de tomber par accident dans cette disette. Les exercices violens, les continuelles occupations, les longues veilles, les passions fortes, mettent cette matiere subtile dans un si grand mouve-

A a ij



ment, qu'elle s'envoleroit hors du corps quand elle ne seroit pas consumée à force de couler dans les organes du mouvement, ou du sentiment. Cette disposition ne laissant pas dans la masse des humeurs une assez grande quantité d'esprits pour produire la fermentation menstruale, & pour chasser hors du sang les corps étrangers qui l'embarraissent, il faut que les femmes cessent de se purger.

Mais quand leur sang auroit une assez grande quantité d'esprits pour fermenter vigoureusement tous les mois, cette fermentation ne se feroit pas encore bien, si les esprits sont embarraissez dans les parties grossieres & terrestres, dans lesquelles ils perdent tout leur mouvement. Et comment donneroient-ils à la masse du sang le mouvement qu'ils n'ont pas eux-mêmes? Ce sont des coureurs auxquels l'on a mis des entraves, des ouvriers qui ne peuvent remuer ni piez ni mains; en un mot des mobiles sans mouvement. Il n'y a pourtant que le premier Moteur qui meuve sans se mouvoir. Les esprits ne font fermenter le sang qu'en communiquant leur mouvement à toutes ses parties. Mais ils sont bien en peine de leur en faire part,

quand ils l'ont eux-même perdu dans l'embarras des parties grossieres qui s'amassent dans le sang par l'abus des alimens qui en sont pleins, ou qui gagnent le dessus aux esprits par une chaleur excessive, qui dissipant les parties les plus subtiles du sang, ne luy laisse que les plus grossieres, qui s'y trouvent quelque-fois en si grande quantité naturellement, qu'elles n'ont pas besoin du secours des causes precedentes pour produire le mauvais effet qu'on leur attribué icy. De là vient que les personnes melancholiques sont fort sujettes à la suppression des mois. Les femmes Hectiques, Cachectiques, Hydropiques, Scorbutiques n'en ont pas non plus ordinairement. Une fièvre lente consumant les parties déliées du sang, ne luy laisse que les plus pesantes pour servir d'entraves aux esprits auteurs de toutes les bonnes fermentations. Cette mauvaise disposition que les Medecins nomment Caxexie, n'est autre chose qu'une abondance de mauvaises humeurs qui pechent plus en grossiereté qu'en aucune autre qualité. Et le sang des hydropiques & scorbotiques, est ordinairement si grossier, qu'il a peine à couler. C'est plutôt la lie, le marc, ou le limon du sang.



que le sang même. En sorte que la seule grossiereté l'empêcheroit de couler par les canaux particuliers à la matrice, quand les sels fixes dont il est plein n'empêcheroient pas la fermentation menstruale, en ôtant le mouvement aux esprits qui la doivent produire.

Quand le sel fixe a gagné le dessus à l'esprit du vin, on n'y remarque plus cette fermentation qui tend à la purification; aussi quand les esprits du sang sont subjugués par le sel, ils ne peuvent plus exciter dans celui des femmes cette ébullition qui le devoit épurer tous les mois. Il est comme un vinaigre qui ne boult plus. L'esprit qui y reste est tellement fixé, qu'il est incapable de faire le moindre effort pour ébranler la masse des humeurs. Il n'est pas à la vérité tout-à-fait mort, puisque la Chymie artificielle & naturelle le tirent quelque-fois de cette captivité, mais il est comme un homme qui est en pamoison, ou comme celui qu'on a si étroitement lié, qu'il ne peut remuer ni pié ni pate. C'est l'état où se trouvent les esprits des femmes fort valetudinaires, qui languissent dans la pulmonie, ou quelque autre ulcere interne. Quel moyen que leurs esprits demi morts

puissent donner au sang la fermentation menstruale, qui demande toute leur vigueur ? Et quelle apparence qu'un sang gluant & coagulé puisse couler de luy même dans les tuyaux de la matrice, où il auroit assez de peine à passer avec le secours des esprits, s'il pouvoit être à même-temps épais & spiritueux ? Si les sels fixes qui empêchent la fermentation du sang sont alkalis, il s'en fait un marc sans grumaux ; mais s'ils sont acides, ils rendent le sang non seulement épais, mais encore grumelé. Et les caillaux qui s'y forment sont autant de bouchons qui ferment les canaux par où le sang doit couler tous les mois aux femmes. L'acide fixe est aussi la cause la plus ordinaire de la suppression des regles.

Si une femme qui se purge use trop de choses aigres, ses regles ne manquent jamais de s'arrêter. L'acide excessif coagule le sang comme le lait, & y produit des grumaux, qui s'arrêtans dans les canaux de la matrice, en bouchent tellement la cavité, que les impuretez menstruales n'y peuvent plus passer. Mais quand il laisseroit les tuyaux tout-à-fait ouverts, les mois n'y couleroit pas encore ; premierement parce que l'acide trop fort appesantit telle-



ment les esprits , qu'ils ne peuvent plus continuer la fermentation menstruale qu'ils avoient commencée , ni chasser du sang ses impuretez. En deuxième lieu , le sang devient si épais , qu'il ne trouve plus dans la matrice d'issuë assez large pour sortir. Ces mauvais effets de l'acide exalté font toucher au doigt la raison pour laquelle il est si mauvais aux femmes , qui se purgent actuellement , de boire à la glace. L'acide nitreux qui abonde dans la boisson glacée ne manque jamais de coaguler le sang , d'empêcher la separation de ses impuretez , & d'en suspendre l'évacuation en serrant & bouchant les canaux de la matrice. En effet on ne scauroit mêler avec le sang l'esprit de nitre sans le cailler dans un instant , & même sans luy donner une consistance solide. Si les Anatomistes en syringuent quelque-fois dans les vaisseaux , le sang qui y couloit auparavant s'arrête incontinent , & fait comme un arbrisseau de coral rouge , dont les gros vaisseaux font le tronc , & leurs productions les branches. Après cette observation on ne doit pas demander pourquoi le froid est si nuisible aux femmes qui souffrent l'évacuation particuliere à leur sexe , puisque la cause de cette sensation

sation consiste dans un esprit acide , qui fait dans le sang les funestes effets dont on vient de parler. Mais un froid qui saisit subitement un corps échauffé , les produit encore mieux. Pour cailler promptement le lait , on n'y met l'aigreur qu'après l'avoir un peu échauffé , afin que ce corps coagulant penetre mieux la liqueur dont les pores sont plus ouverts par la chaleur. Aussi quand le sang d'une femme qui se purge est échauffé , il se coagule plutôt. Il boult déjà par la fermentation menstruale. Mais si quelque exercice violent en augmente la chaleur & l'ouverture de ses pores , la pénétration du froid , ou du sel coagulant , en est encore plus facile. De là vient qu'un verre d'eau fraîche ne manque jamais d'arrêter les mois à une femme qui s'est échauffée à courir. Le froid qui entre par le bas est encore plus à craindre , parce qu'il va coaguler le sang dans le lieu même où l'évacuation se fait ; & qui pis est , quand il est déjà extravasé , & dans une disposition prochaine à la corruption. De là vient que le froid des piés même fait grand mal aux personnes qui sont dans l'état dont il s'agit icy. Ces parties sont déjà fort nerveuses , & par conséquent tres-sensibles , mais elles

B b



ont de plus une étroite communion de nerfs avec la matrice , qui pour cette raison en sent d'abord les incommoditez. Le froid qui luy vient de là , coagule son sang , ferme & bouche ses tuyaux , & supprime enfin l'évacuation qu'elle avoit tous les mois. Mais comment produit-il ces effets ? En fortifiant l'acide qu'il trouve dans les humeurs. Comment est - ce que le froid exalte cet acide ? En se joignant à luy par conformité de Nature ; car le froid n'est autre chose qu'un sel , ou un esprit acide.

Toutes les choses froides contiennent donc quelque acide capable d'épaissir le sang , & de suspendre l'évacuation qui s'en doit faire tous les mois par la matrice. Mais le lait qui a une grande disposition à s'aigrir , est encore plus propre à produire cet effet. On en doit aussi deffendre l'usage aux femmes pendant qu'elles ont ce bénéfice , sous peine d'être exposées à toutes les incommoditez que leur cause la suppression de leurs ordinaires. L'acide qui s'exalte dans cette douce liqueur se mêlant avec le sang , & parvenant avec luy jusqu'à la matrice , y produiroit luy seul tous les effets ordinaires à ce principe , quand il n'y trouveroit pas un autre acide auquel il se joint

pour une plus grande efficace.

Si l'acide exalté est la cause la plus ordinaire qui supprime les mois, tout ce qui peut en procurer l'exaltation doit contribuer à cette suppression. L'humeur craintive suppose un sang acide comme celui des melancholiques, qui pour cette raison sont ordinairement timides : aussi est-elle plus sujette à cet accident que les autres temperamens. La crainte excessive a quelque-fois causé une si grande coagulation au sang, que les caillaux s'arrêtant dans les ventricules du cœur, ont arrêté tout court la circulation & la vie. Pendant cette passion la rate se serrant, exprime dans la masse du sang un suc aigre, qui est la cause de cette coagulation, dont les grumaux s'embarassent dans les tuyaux matricaux qui en sont bouchés.

L'amour excessif fait le même effet, parce qu'il est inseparable de la crainte, *Res est solliciti plena timoris amor.* Il fait de plus une si grande dissipation d'esprits par les mouvemens continuels du corps, & de l'ame, que l'acide, qu'on peut nommer leur antagoniste, ne manque jamais de prendre le dessus. Enfin le vin devient aigre à force de bouillir, parce que son

B b. ij.



esprit se perd par son agitation trop grande ; & le sang des amoureux bouillant continuellement , ne deviendra-t'il pas acide ? On ne voit aussi guere de filles tourmentées par cette passion , qui ne soient mal réglées. Les Anciens ont reconnu la part qu'elle avoit à cette suppression , quand ils ont nommé la fièvre qui la suit ordinairement, *Febris amatoria*, Πύρετος ἐρώτικος , Une fièvre d'amour.

Cette violente passion est encore accompagnée le plus souvent de tristesse qui contribue aussi beaucoup à l'exaltation de l'acide , ou qui le suppose dans l'excez , puisque les personnes dans lesquelles il abonde, comme les melancholiques, ont un penchant naturel à la tristesse. Cette sombre passion ne manque guere aussi de déregler les ordinaires des femmes. Elle est comme une extinction de l'esprit qui tenoit en bride l'acide. Car ces deux principes sont tellement opposez , qu'il est impossible qu'ils regnent tous deux à la fois dans nos humeurs. Mais lorsque l'un a du dessous , l'autre prend d'abord le dessus. Ils sont comme les deux bassins d'une balance , dont l'un ne scauroit s'élever sans que l'autre s'abaisse. Le vin s'aigrit dès qu'il a per-

du l'esprit. Que l'acide tienne le haut bout dans la tristesse, on n'en peut pas douter, quand on sçait que le suc aigre de la melancholie en est la cause. L'excez de cette passion causant la suppression des regles, prouve donc clairement que l'acide en est la plus ordinaire cause.

La même verité se peut confirmer par les effets qui suivent la suppression. Les personnes qui en sont incommodées pâlisent, parce que le sang qui donne la couleur vermeille au visage, la perduë luy-même. Cet éclat de pourpre dépend de la rarefaction du sang que l'acide excessif coagule ou condense. Versez de l'esprit de nitre, ou de vitriol sur le plus beau sang du monde, il perdra d'abord sa rougeur. Ajoûtez-y l'esprit de sel ammoniac, qui le rarefie en mortifiant ces acides, vous luy rendrez sa premiere couleur. Mais le sang épaissi par les acides, devroit plutôt donner au visage sa lividité que la pâleur. Il le feroit aussi, s'il y étoit en assez grande quantité. Mais sa lenteur qui l'arrête presque tout en dedans, ne luy permet pas de se repandre vers les extremités.

Sa pesanteur cause une autre incommodité aux filles qui ont les pâles couleurs,



Elles se plaignent d'une grande lassitude qui dépend de cette lenteur du sang. Car elle est cause qu'il ne se repand pas en assez grande quantité dans les muscles extérieurs pour les faire jouïr par l'explosion qu'il y souffre à la rencontre de l'esprit animal, qui ne s'y trouve pas non plus en suffisante quantité, parce qu'un sang acide n'en donne que tres-peu, comme le vinaigre ne rend que peu ou point d'esprit, & avec une peine extrême. Quand même il y auroit assez de sang & d'esprit dans les muscles pour faire cette explosion, l'acidité du sang l'empêcheroit encore, puisque pour empêcher celle de la poudre à canon, & celle de la poudre fulminante, on n'a qu'à y mettre une quantité considerable de vitriol, ou de quelqu'autre sel fort acide.

Ce défaut d'explosion dans le muscle du cœur en déregle aussi le mouvement. Il semble pourtant qu'il ne devoit luy causer qu'une langueur, ou une diminution de mouvement. Mais la palpitation du cœur n'en est quelque-fois que le tremblement qu'on voit d'ordinaire arriver aux parties foibles, sur tout quand elles sont chargées de quelque fardeau qu'elles ne peuvent pas bien porter ou secouer. C'est

le cas où se trouve le cœur des femmes malades par la suppression des mois. Il est embarrassé d'un sang pesant, épais & quelque-fois caillé, qu'il ne chasse qu'à peine de ses ventricules. Et l'acide excessif qui appesantit le fardeau, en causant cette coagulation au sang, diminué d'un autre côté les forces nécessaires pour le secoüer, en empêchant l'explosion du suc nerveux, & du suc arteriel, qui se doit faire pour cet effet dans les fibres du cœur.

Le même acide qui cause la palpitation au cœur en condensant le sang dans ses cavitez, doit à plus forte raison donner la courte haleine aux filles qui ne se purgent pas. Appesanty, ralenty par ce sel coagulant, il a bien plus de peine à se tirer du labirinte que les vaisseaux forment dans le poumon, qu'à sortir des ventricules du cœur, qui n'opposent à sa sortie presque aucun obstacle. Le sang s'arrêtant dans le principal organe de la respiration, le doit rendre fort pesant, quand sa plénitude excessive luy permettroit de se bien serrer, pour chasser par les tuyaux cartilagineux, qu'on nomme bronches, l'air déjà trop échauffé, & par la veine pulmonaire, le sang qui l'accable en y croupissant. Il a



bien encore plus de peine à se mouvoir quand quelque cause détourne ailleurs l'esprit, le seul ressort qui le meut. Cette diversion arrive dans les exercices violens, pendant lesquels les esprits sont déterminés à couler dans les muscles extérieurs ; en sorte que quand il ne s'en feroit aucune dissipation, il n'en resteroit pas assez en dedans pour entretenir le mouvement des viscères qui se trouvent chargez d'un sang pesant & grossier, qu'ils ne font rouler qu'avec beaucoup de peine. Quand on marche, les esprits qui pendant le repos avoient coulé dans le cœur & le poumon, vont en foule dans les muscles des jambes & des cuisses : & comme pour monter il faut faire un plus grand effort, qui consume une plus grande quantité d'esprits, aussi les filles qui ont les pâles couleurs, ne peuvent pas marcher long-temps sans se mettre hors d'haleine ; mais elles sont encore plus éoufflées quand elles montent, que quand elles vont dans un chemin uny. Elles ont peu d'esprits, & elles auroient besoin d'une grande quantité pour donner aux viscères la force de faire rouler un sang épais par l'acide trop exalté.

L'abondance des urines que ces malades  
rendent,

rendent, est encore une preuve de l'exaltation de ce sel, qui fait sur le sang le même effet que sur le lait. Versez un acide, le jus de citron ou le vinaigre sur cette douce liqueur, vous la verrez bien-tôt épaisir par la coagulation qui sera bien-tôt suivie de la precipitation, ou de la separation du petit lait. La même chose arrive au sang quand les sels acides y dominant. Il devient d'abord épais, & rend bien-tôt après ses serositez, qui répondent parfaitement bien au petit lait, & qui fournissent la matière des urines. C'est que cette évacuation gagne, une autre le perd. Les selles diminuent à proportion que la quantité des urines croît. Le même sel acide qui fait la precipitation des serositez, coagulant & durcissant les gros excréments dans les boyaux où il coule avec le suc du pancreas, cause à ces filles une grande constipation. Il mortifie même les alkalis de la bile, qui faisoient auparavant un clystère naturel, non seulement en obligeant par leur irritation les boyaux à se serrer pour se décharger de ces superfluités, mais encore en détrem pant celles que leur dureté arrêtoit dans le ventre. Mais la bile coagulée elle-même par l'excez des acides, n'a garde de



destruire la coagulation qu'ils ont causée aux autres excréments.

Cette coagulation est ordinairement précédée de quelque violente fermentation, de laquelle partent quantité de vapeurs qui tiennent fort du principe qui les excite. Voila la matiere des rapports aigres que les filles pâles ont. Les esprits, ou les sels acides font bouillir de temps en temps dans l'estomach, dans les boyaux, & dans les hypochondres toutes les humeurs qu'ils y rencontrent. Le pot bout quelque-fois si fort, qu'il en verse. Ces malades sont aussi fort sujettes à vomir; & ce qu'elles jettent par la bouche est aigre, parce que la fermentation qui fait monter cette humeur jusqu'à la bouche, est causée par des esprits de même saveur. De cette violente ébullition s'elevent quantité de vents, qui courant ça & là dans les entrailles, y font d'ordinaire un grand bruit. Et s'ils ne trouvent pas d'issuë, ils causent infailliblement au ventre une grande tension augmentée encore par la rarefaction que toutes les humeurs reçoivent de leur ébullition.

Quand tout cet orage est passé, la présence des acides qui l'ont excité, se fait encore appercevoir par la dépravation du

goût. Lorsque ce sel est dans les justes bornes de la mediocrité, il n'excite qu'un appetit naturel & raisonnable; mais quand il est gâté luy même ou par l'excez, ou par le mélange de quelque corps étranger qui l'altère, il donne un appetit déréglé. Ses piqueures impriment à l'estomach des mouvemens extraordinaires qui donnent à l'ame des desirs ridicules pour des choses plus capables de détruire le corps que de le nourrir. Tous ces effets surprenans étant causez ordinairement par l'acide, on a sujet de croire qu'il regne dans les filles qui ne se purgent pas, puis - qu'elles les sentent presque tous pendant cette suppression.

Les remedes qui la guerissent fournissent une nouvelle preuve à cette opinion. L'acier est le plus commun, & le meilleur. C'est un puissant alkali, qui absorbant les acides, ou qui les mortifiant, dissout les coagulations, & ouvre les obstructions qu'ils avoient causées. Les sels des épices auxquels on attribue la même vertu, sont encore d'une nature alkalie. Versez sur eux & sur l'acier quelque liqueur acide, & vous les verrez d'abord fermenter, d'où l'on conclud qu'ils doivent être d'une nature contraire à l'acide, & que la maxime,

C c ij.



*Contraria, contrariis curantur*, a plutôt lieu que, *Similia similibus*, dans la guérison qu'ils procurent aux filles pâles par la suppression de leurs mois.

Il est vray que ce mal n'est pas toujours causé par les acides qui bouchent les canaux de la matrice avec les grumaux qu'ils font dans le sang. Si ces tuyaux que la Nature a particulièrement destinez à mener dans la cavité de la matrice les impuretez menstruales, manquent, comme il est quelque-fois arrivé, quel moyen que les femmes se purgent ? Les eaux d'une fontaine coulent-elles, si elles n'ont une issue ? Si le canal n'est que bouché, on peut l'ouvrir, & donner cours aux eaux qui y sont arrêtées. On fait la même chose quand on débouche les canaux de la matrice, en enfonçant les obstructions, qui comme autant de digues, empêchoient le sang menstrual de couler. Si les tuyaux manquent, on en peut bien faire à une fontaine, mais non pas à une femme. Voilà pourquoy la suppression qui depend de ce défaut, est entierement sans remede, aussi bien que celle qu'une cicatrice cause en bouchant l'orifice externe des tuyaux, qui versent le sang dans la cavité de la matrice : suppres-

sion qui suit souvent un ulcere, une blessure, ou quelque enfantement difficile, qui font à la matrice une brèche qui ne peut être fermée que par un cicatrice.

Quand la matrice aura tous les tuyaux, & qu'ils ne seront bouchés ni par obstruction, ni par cicatrice, elle ne se purgera pas encore, si ces canaux sont trop petits pour recevoir ce sang grossier qui fait la matiere des mois. Les femmes trop grasses qui n'ont que des vaisseaux fort étroits, sont sujettes à cette suppression. Et quand le sang des petites filles bouilliroit assez fortement pour jetter tous les mois son écume, elles n'auroient pas pourtant leurs mois pour la même raison. Les vaisseaux de ces jeunes creatures peuvent s'élargir, & donner à cet excrement liquide un passage libre; mais si ceux des femmes sont encore si étroits, qu'ils ne puissent luy donner une issue, elles n'auront jamais cette évacuation particuliere à leur sexe, parce que les parties du corps ne croissent plus après un certain âge.

Si les tuyaux de la matrice n'étoient qu'affaibles, ou comprimés, on pourroit encore esperer leur ouverture. Les tuyaux de la matrice ne peuvent s'affaiblir qu'à



faute de sang qui y coule. Et le sang n'y coule pas ou pour n'être pas en assez grande quantité, ou pour être détourné ailleurs, en sorte que s'il s'en fait ensuite une plus grande quantité, ou que la cause qui le déroboit à la matrice cesse d'agir, les ordinaires reviendront aux femmes.

Le serrement que le froid cause quelque-fois aux vaisseaux de la matrice, est une espece d'affaïssement, qui cause aussi la suppression des mois, on a vu cy-dessus qu'il y pouvoit encore contribuer par la coagulation qu'il cause aux humeurs. Mais il est certain que la contraction qu'il cause aux vaisseaux, y peut avoir beaucoup de part. Il est naturel à toutes nos parties de se serrer par le sentiment du froid; mais les internes qui en sont plus vivement frappées pour y être moins accoutumées, se serrent encore davantage comme pour en fuir l'impression.

Deux causes contraires produisent quelque-fois un même effet. Le relachement de la matrice suspend les regles des femmes, aussi bien que le resserrement. La nature de cet excrement, qui par sa liquidité doit être tout disposé à sortir de luy-même, & le penchant du lieu où il coule, sem-

blent rendre inutile le secours de quelque troisième cause qui en aide l'évacuation. Cependant il est certain que le mouvement peristaltique des fibres dont la matrice est tissue, est fort nécessaire pour chasser les impuretez que le ruisseau de la circulation y laisse, & celles que la masse du sang y jette quand elle s'épure par la fermentation menstruale. Le chyle n'est pas moins coulant que le sang menstruel, & se trouve dans le même penchant que luy, il est pourtant poussé vers les intestins par la contraction des fibres circulaires. Quand ce secours luy manque; il croupit dans ce viscere, qui s'en sent fort appesanty & languissant. Aussi quand le sang menstruel n'est plus chassé par la contraction des fibres relachées dans la matrice, il a de la peine à sortir malgré sa liquidité, & le penchant du lieu. C'est la cause de la suppression à laquelle les femmes trop humides sont quelque-fois sujettes. L'excez du phlegme y peut bien contribuer en empêchant la fermentation qui cause les purgations, mais le relachement & la foiblesse qu'il met dans les fibres de la matrice, y ont assurément quelque part. De là vient que les remedes astringens réussissent quelque-fois



mieux contre ce mal que les aperitifs. Hippocrate ordonne dans ce cas une ptisane avec le coriandre, qui a la vertu de serrer les viscères relâchez.

En vain la matrice reprendra sa vigueur pour pousser hors de son sein les excréments qui l'embarassent, ils ne sortiront pas encore, si les tuyaux qui les doivent mener dehors sont pressés par quelque corps étranger, par des schirres, ou par des canositez. Celles-cy doivent être d'une grande étendue pour causer une suppression entière, si elles sont dans le corps de la matrice, au lieu que des excrescences médiocres qui croissent dans le col, suffisent pour cet effet. Elles forment comme un bouchon qui ferme le goulet de cette bouteille renversée.

Ce n'est pas merveille qu'une bouteille fermée ne verse pas la liqueur qu'elle contient, quoy-qu'elle soit renversée, mais il est surprenant qu'elle ne verse quand elle est ouverte & renversée, & que la liqueur qu'elle contient est de plus dans un grand mouvement. Cependant il arrive quelque chose d'approchant dans le petit monde. La bouteille renversée est la matrice de la femme, dont le corps est en haut, & le  
col

col en bas. Le goulet ouvert est le col de la matrice , qu'on suppose libre de tout embarras. La liqueur émueë est le sang agité par la fermentation menstruale. Il ne sort pourtant pas quand ces impuretez qui doivent passer par le couloir de la matrice ne peuvent ni se détacher , ni se separer de la masse du sang , ou parce que cette separation demande un sel precipitant qui manque , ou parce que les esprits n'ont pas assez de force pour les pousser hors du labyrinthe des pores , où elles sont extraordinairement engagées. Alors le sang des femmes peut bouillir vigoureusement , les canaux de la matrice auroient beau être bien ouverts , les mois ne couleront pas pourtant , parce que la matiere est arrêtée dans la masse du sang , qui n'a pas sa tiffure assez ouverte pour laisser sortir cet excrement.

Enfin les mois peuvent manquer aux femmes quand les humeurs n'auront pas cette disposition , si quelque cause en détourne la matiere ailleurs , soit que le sang sorte du corps par quelqu'autre endroit , soit qu'il y demeure , mais qu'il soit dérobé à la matrice par quelqu'autre partie. On ne s'étonnera pas qu'une grande perte de sang par les hemorrhoides , par le nez ,

D d



par le vomissement, ou par quelque blessure, empêche les mois de couler. Un ruisseau, ou une fontaine n'ont garde de couler quand leur source est tarie. Il est vray que l'écoulement des mois n'est que comme ces fontaines, qui ayant communication avec la mer, ne coulent que quand ses ondes sont à une certaine hauteur. Lorsque la mer se repand vers le Septentrion, poussée par les vents qui y amoncelent ses eaux, ou extravasée par quelque nouvelle brèche qu'elle fait aux bords de son grand bassin, ou qu'elle y trouve faite, il n'y a point de marées dans le Midy, ou bien elles y sont fort petites. Ainsi quand la mer du petit monde repand ses ondes par quelque ouverture extraordinaire de ses canaux, ses marées sont fort petites dans les lieux où elles avoient accoustumé de se faire principalement sentir. Et pour parler sans figure, les mois manquent aux femmes quand le sang qui en fournissoit la matiere est versé par quelqu'autre endroit que par la matrice, vers laquelle il avoit auparavant son principal courant, & où il jettoit son écume pendant ses grandes agitations.

Il cesse aussi quelque-fois de couler par la matrice, quoy-qu'il n'ait pas été repandu

sous la forme du sang , mais sous quelque autre forme. Une purgation excessive , des sueurs abondantes , ou quelque autre excen-  
tration du sang , qui pousse les impuretez vers la peau sous la forme de pustules , toutes ces évacuations peuvent dérober la matière aux ordinaires des femmes. Une femme les perdit pour six mois pour avoir pris un purgatif trop violent. Les Angloises ne se purgent pas pendant ces sueurs qui sont une maladie particulière à leur pays. Enfin quand les femmes ont la petite verole ou la rougeole , elles n'ont point leurs purgations , & cette suppression qui dure quelque mois après leur guérison , fait voir qu'on ne doit pas l'imputer seulement à la violente fièvre qui accompagne ces maux , quoy-qu'elle produise le même effet dans les autres maladies de leur sexe. D'où l'on peut tirer une nouvelle preuve de la vérité qu'on avance icy. Car d'où vient que la fièvre arrête les mois des femmes ? Croit-on que l'empêchement qu'elle apporte à la séparation des impuretez menstruales en soit la seule cause ? Il y a grande apparence que l'abondante transpiration qu'elle excite , entraîne vers la circonférence ce qui devoit sortir par la matrice. Un même

D d ij



mobile ne peut pas tendre à même-temps vers deux lieux opposez. Quand le sang a pris la pente vers les mamelles, il perd la coutume de couler vers la matrice. C'est pourquoy les bonnes nourrices ne se purgent pas. D'où l'on peut conclurre que l'impureté du sang n'est pas la seule cause de l'évacuation menstruale, & que la plénitude des vaisseaux y contribué aussi; autrement la perte qui s'en fait par le sein, ne la supprimeroit pas, ne diminuant pas l'impureté, mais la quantité du sang. Si l'attraction a quelque part à cette détermination du sang vers les mamelles, on la doit attribuer plutôt à l'enfant, qui succe, qu'à la mamelle même, dans laquelle il n'y a point d'autre disposition qui l'y fasse couler en plus grande quantité, que la dilatation de ses conduits extraordinairement ouverts par l'inspiration de l'esprit genital. On ne s'est pas encore avisé de dire que les ouvertures par où l'eau, ou quelqu'autre liqueur enfermée s'échappe, ayent une vertu magnetique pour les attirer. Et pourquoy veut-on que les mamelles attirent le sang quand il entre en foule dans leurs tuyaux plus larges qu'à l'ordinaire?

Tout ce qui fait quelque ouverture ex-

extraordinaire dans quelque partie du corps, déterminant le sang à y couler en plus grande quantité, le peut détourner de la matrice, & dérober la matière à ce bénéfice qu'elle doit avoir tous les mois. Il s'arrête aussi quelque-fois à l'occasion d'un coup reçu, d'une douleur violente, ou d'une forte friction qu'on fait dans quelque partie éloignée de la matrice, toutes ces causes déterminant le torrent du sang à prendre une route opposée à celle qu'il tenoit auparavant. Un coup fait une brèche insensible ou sensible, en ouvrant la tissure des fibres. Une douleur cruelle suppose dans le membre qui la souffre, une grande solution de continuité, c'est à dire, une large brèche, par laquelle le sang se jette en changeant la détermination de son mouvement. La chaleur d'une ventouse, ou celle qu'allument les grandes frictions, dilatent les conduits, où les humeurs coulent ensuite par leur propre penchant, quittant le train qu'elles avoient autres fois pris vers une partie qui leur présente une ouverture moins libre. Qu'est-il besoin d'avoir recours à une attraction imaginaire, lors qu'on trouve une autre cause manifeste de l'effet qu'on luy veut attribuer?



Quel attrait peut avoir un coup, ou une douleur pour attirer les humeurs ? Ces accidens ne seroient-ils pas plus propre à les chasser ? Les esprits, dit-on, courant en foule au secours de la partie affligée, déterminent le sang à y couler. Mais on ne prend pas garde qu'on fait une cause morale d'une cause physique, en supposant que les esprits ont quelque connoissance du besoin que ces parties ont de leur secours. Toute cette détermination des esprits, & des humeurs qui se détournent d'une partie pour aller vers l'autre, dépend d'une disposition purement mechanique, dont on a donné l'explication cy-dessus.

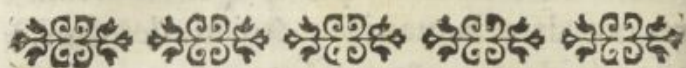
Cependant on a cru que les parties les plus vigoureuses déroboient aux autres par leur forte attraction, le sang qui les doit arroser. Et quand les Anciens expliquoient la privation des mois dans les jeunes filles, ils n'oublioient jamais de mettre au nombre de ses causes la vigueur excessive de la faculté attraitrice, qui soustrayoit à la matrice le sang qu'elle devoit verser tous les mois pour l'employer à l'accroissement des parties. Mais outre que le sang menstrual est trop impur pour être employé à cet usage, le défaut de fermentation, & la pe-

tité des conduits que ces petites créatures ont dans la matrice, étoient des causes assez évidentes, & suffisantes de cette suppression. Supposons pour un moment, avec la permission de ces Messieurs, que l'attraction qu'ils donnent à chaque membre d'un jeune corps, ne produise pas son effet; le sang sortira-t'il pourtant par une matrice dont tous les canaux sont fermés? Quand on voit le tuyau d'une fontaine bouché, va-t'on chercher d'autre cause de ce qu'elle a cessé de couler? S'amuse-t'on à supposer que ses eaux ont été détournées ailleurs par quelque autre cause qui les attire?

Enfin s'il y a un sel précipitant qui contribue à cette séparation, son défaut causera la suppression des règles.







## CHAPITRE X.

*Pourquoy les Femmes perdent trop.*

**A**PRE'S avoir veu les causes de la suppression des mois, on n'aura pas peine à trouver celles de leur excez. Une fermentation violente du sang le fait quelquefois repandre à gros bouillons. On voit souvent dans les laboratoires de Chymie qu'une liqueur qui boult trop, sort toute du vaisseau qui la contenoit. Il n'est pas nécessaire de s'étendre sur les causes de cette ébullition excessive. On les peut assez comprendre par celles qu'on a données à la fermentation en general. On n'a qu'à leur supposer une force extraordinaire.

Tout ce qui est capable de faire bouillir le sang excessivement, peut donc contribuer à l'excez de l'évacuation menstruale. Un temperament de feu y est aussi plus sujet que celuy où le phlegme regne; de là vient que les jeunes femmes y tombent plutôt que les vieilles.

Le feu naturel qui fait bouillir excessive-  
ment

ment les humeurs, est souvent augmenté par celuy du climat. C'est pourquoy l'Italie & l'Espagne, où les femmes respirent un air fort chaud, sont plus incommodées de ce mal, que la France & l'Angleterre, où les bouillons excessifs du sang sont abatus par un air temperé qui se mêle avec luy dans le poumon.

On peut bien moderer l'excez de la chaleur dans les climats ardens par des liqueurs, ou par d'autres alimens qui rafraichissent. Mais si l'on ajoute au feu du temperament celuy des mets chauds, ou des boissens ardentes, le sang bouillant avec excez, versera encore en plus grande abondance. Les femmes qui aiment les ragouts, les épices, ou la sucrerie, courent aussi plus de risque de perdre leur sang, que celles qui ne prennent que d'alimens froids ou temperez.

Les humeurs ne bouillent quelque-fois qu'avec moderation, & cependant elles se repandent à gros bouillons hors des vaisseaux, quand elles sont trop subtiles, ou trop acres, trop dissoutes, ou trop coulantes par quelqu'autre cause. L'abondance des esprits dans un sang qui n'a que peu d'excremens, le rend subtil sans le faire

E e



bouillir. On voit un emblème de cette vérité dans les vins claires qui sont dans leur boîte. Cette liqueur s'échappe alors par les moindres routes qu'elle rencontre. Aussi l'usage excessif de l'aloë, qui donne au sang une extrême subtilité, rendit Calvin fort sujet à l'excez des hemorrhoides.

Il est rare que cette grande subtilité ne soit accompagnée de quelque acreté qui contribuë ordinairement à l'excez des mois par l'irritation qu'elle cause aux vaisseaux. Il est naturel à toutes les parties de se fermer quand elles sont vivement piquées. Il faut donc que les veines, & les arteres irritées par les sels acres, expriment par leur contraction le sang qu'elles contiennent. Cette acreté suit d'ordinaire l'exaltation du sel, dont les pointes se sont aiguës par le choc mutuel que leurs parties ont souffert pendant des fermentations violentes.

Ces lancettes bien affilées découpent si bien la tiffure du sang, en rompant les parties rameuses du souffre, que cette humeur en devient extrêmement dissoute & coulante. Alors elle s'enfuit par la moindre ouverture qu'elle rencontre. Cette dissolution excessive se remarque principalement dans les fièvres malignes, où la perte excessive

du sang par la matrice est assez ordinaire, selon la remarque de Paracelse, qui pour resserrer la tiffure du sang, ordonne des astringens dans ce cas. On ne peut arrêter qu'avec peine le sang dissout par la malignité. De là vient qu'on ordonne de ne pas faire de grandes ouvertures en seignant, ou appliquant des ventouses, quand on soupçonne qu'il y a du venin. J'ay veu des personnes qui perdoient tout leur sang par la piqueure qu'on leur avoit faite au bras, ou aux épaules pendant une fièvre maligne.

Mais supposez une bonne consistance dans le sang, des sels doux, & une fermentation fort modérée, encore sortira-t'il en trop grande quantité, si les vaisseaux de la matrice ne le peuvent pas bien contenir. Si une ébullition violente en a fait crever quelqu'un, si des sels acres l'ont percé, s'il est trop ouvert vers la cavité de la matrice; comment peut-il empêcher le sang de s'extravafer par la nouvelle brèche, fût-il ensuite le plus calme, le plus doux, & le plus épais? La rupture des vaisseaux, par l'excez de la fermentation, & la perte qui en depend, arrive plutôt aux jeunes personnes qu'aux vieilles, parce que la jeu-

E c ij



neſſe a plus d'eſprits que la vieilleſſe. Mais l'hemoragie qui ſuit la corroſion , eſt plus ordinaire aux vieilles femmes qu'aux jeunes , parce que les ſels fixes qui ſont corroſifs , ſont plus exaltez dans la vieilleſſe , qui manque d'eſprits , que dans la jeuneſſe , qui en a beaucoup. Auſſi les ulceres de la matrice , qui ſont ordinairement accompagnez de la perte du ſang , ſe trouvent plutôt dans les vieilles , que dans les jeunes femmes. Celles - cy ſont en recompenſe plus expoſées à la perte que cauſe l'ouverture de l'orifice qui regarde la cavité de la matrice. Ce déchirement qu'un enfantement violent y fait , ouvre ordinairement une large brèche au ſang , qui ſ'y repand ſouvent à gros bouillons. La perte exceſſive du ſang , eſt auſſi l'une des ſuites les plus ordinaires des couches. Elle accompagne encore plus ſouvent une bleſſure , parce qu'elle fait une plus grande laceration que l'enfantement naturel , étant plus aisé de faire tomber le fruit meur , qui ſuit ſans peine la main qui le cueille , que de ſeparer de l'arbre celui qui n'eſt pas encore dans ſa maturité.

Quand la perte exceſſive qui ſuit cette grande ouverture des vaiſſeaux , a mis dans

une extrême foiblesse le levain du sang, qui est le sang même, celui-cy n'étant pas capable de changer en sa nature le nouveau chyle qui s'y mêle de temps en temps, il ne s'en fait qu'un sang fort. fereux, & tres-propre à suinter par la moindre issuë qu'il trouve à l'orifice des vaisseaux. De cette source coule un ruisseau de sang blanchâtre, qu'on nomme la perte pâle, bien différente de la blanche qui depend ordinairement de l'impureté du sang, & quelque-fois de l'ulcere de la matrice.

De quelque cause que la perte du sang depende, elle ne peut être que funeste, puis-qu'elle repand le tresor de la vie, ou le Nectar des mortels. Elle jette les femmes dans une grande langueur, en ôtant aux esprits la matiere, d'où la Chymie Naturelle les tire par distillation. Elle dérobe à tous les visceres le secours que leurs levains tirent du sang, qui est le ferment universel du petit monde. L'estomach privé de son ferment, ne sent plus cette piqueure qu'on nomme la faim; & s'il prend d'alimens sans appetit, il ne sçauroit les diviser faute de menSTRUë. Le cœur & le poumon sont deux moulins à vent, & à eau, la perte du sang les prive de l'un & de l'autre



de ces mobiles , le ruisseau de la circulation est trop foible pour les mouvoir , & le vent des esprits ne souffle plus que foiblement sur ces viscères. Les muscles extérieurs sont des machines sans ressort , puis - qu'elles n'ont plus la juste quantité d'esprits qui les faisoit jouer. La tête qui en étoit le premier mobile , est attaquée par un vertige , parce que les esprits privez du secours qu'ils recevoient auparavant du sang , entrent dans un grand desordre , comme la flamme d'une chandelle , qui se met à trembler quand elle est prête à s'éteindre , ne recevant plus de nouveaux écoulemens de la chandelle. Le phlegme commence à l'emporter sur l'esprit qui en est éteint. Le cerveau s'en inonde , & l'assoupissement , l'apoplexie , ou la paralysie , sont les suites ordinaires de cette inondation. Mais comme on ne passe pas tout d'un coup du jour à la nuit , aussi les personnes dont les esprits sont fort affoiblis par une grande perte de sang , ne tombent pas incontinent dans l'apoplexie. L'ébloüissement des yeux , la dureté de l'ouye , & la foiblesse de tous les autres sens , dont les organes ne reçoivent pas une suffisante quantité d'esprits , sont comme un crépuscule qui précède la nuit

de l'apoplexie. Au lieu de l'esprit qui devroit couler du cerveau, il n'en descend que du phlegme, qui distille par les yeux, & par les narines. Le cerveau qui se debonde alors, est comme une cruche renversée qui verse son eau sur le feu vital du poulmon, & du cœur, afin de l'éteindre. On voit aussi la plupart des femmes qui ont perdu leur sang par la matrice, mourir par un débordement de cerveau. Je croy bien que toute la matiere du catharre suffocant, ne descend pas de la tête, & que les glandes dont la surface interne de l'âpre artere est parsemée, en fournissent la plus grande partie, mais on ne peut pas nier qu'il n'en coule aussi du cerveau par les nerfs olfactoires, dont la cavité est fort sensible, & l'épiglotte ne ferme pas si exactement l'âpre artere, quand on est couché sur le dos, comme les apoplectiques, ou les autres malades fort foibles, qu'elle n'y laisse couler goutte à goutte le phlegme qui vient des parties superieures.

Avant que les parties vitales soient accablées par ce déluge, elles souffrent plusieurs autres symptomes. Le moulin du cœur, qui ne peut plus aller faute d'eau, s'arrête, & ne bat qu'avec langueur. Voilà



la pamoison. Le petit filet de sang qui y coule n'a pas assez de force pour le mouvoir, quand il fermenteroit vigoureusement, malgré l'excez du phlegme qui noye ses esprits. Cette foiblesse est suivie d'un tremblement de ce muscle. C'est la palpitation. Le sang croupissant dans le poumon, pour n'être pas assez fortement poussé par le foible ressort du cœur, y fait l'oppression, ou la courte haleine.

Si le cœur ne peut pas faire rouler le sang dans le poumon son proche voisin, comment étendra-t'il son impulsion jusqu'aux extremités du corps pour empêcher les humeurs d'y croupir. Les piés & les mains des femmes qui perdent leur sang, commencent aussi bien-tôt à s'enfler par le séjour qu'y font les humeurs, & sur tout les plus pesantes, comme les serositez, qui n'étant plus poussées assez vigoureusement par le cœur pour continuer leur mouvement en ligne droite, se repandent vers les côtes, suintans à travers les pores des vaisseaux. La même resudation se faisant par tout le corps, forme une hydropisie universelle, qu'on nomme Leucophlegmatie. Mais comme le ventre se remplit tous les jours par les alimens qu'un foible levain

change

change en eau plutôt qu'en bon sang, il ne manque pas aussi de s'élever avant que la tumeur ait gagné tout le reste de corps. En un mot, le sang est le levain du sang. Une grande perte n'en laisse pas assez dans le corps pour servir de levain au nouveau chyle. La proportion qui doit être entre l'agent & le sujet qui reçoit son action, ne se trouve pas entre le sang & la crème qui se forme des alimens fondus dans l'estomach. Celle-cy l'emportant en quantité proportionnelle sur celui-là, n'a garde de se changer en sa nature, elle est plus propre à luy donner la sienne, qu'à recevoir celle du sang, puisque le plus fort fait la loy au plus foible. Il ne se fait donc dans ces corps vuides de sang, qu'une humeur qui tient plus du chyle que du sang même. Ce n'est presque qu'une serosité, qui s'échappant par les pores des vaisseaux, se repand dans les chairs qu'elle rend bouffies; mais elle se jette principalement dans les cavitez où les humeurs, & les vaisseaux sont en plus grande abondance. Et de toutes les cavitez, le ventre est ordinairement le premier à se remplir, parce que le poids des humeurs les entraîne en bas. Pour la mé-



242 LA CHYMIE, &c.

me raison cet étang se forme plutôt dans la poitrine que dans le cerveau. Mais la disposition particuliere du cerveau l'emporte quelque-fois sur la generale, pour déterminer les serositez du sang à l'inonder plutôt que la poitrine, ni le ventre,

F I N.



A  
MONSIEUR  
LE GOUX  
DE LA BERCHERE  
CHEVALIER,

SEIGNEUR DUDIT LIEU,  
Marquis de Dinteville & de Santenay, Comte  
de la Rochepot, Baron de Toisy, Conseiller  
du Roy en ses Conseils, Me. des Requêtes or-  
dinaire de son Hôtel, Intendant de Justice &  
Police en la Generalité de Montauban.



MONSIEUR,

*La grace que VÔTRE GRANDEUR  
vient de me faire, meritant toute la recon-  
noissance dont je suis capable, je souhaite  
que ce Livre que je prens la liberté de Vous*

§ ij



dedier, en soit un monument public, qui  
la fasse connoître même à la dernière Poste-  
rité. Dans cette veüe je m'estimerois fort  
heureux de pouvoir dire avec Horace,

Exegi monumentum ære perennius.

Du moins il ne tiendra pas à moy, que les  
siecles les plus reculés, n'apprennent l'obli-  
gation que je Vous ay, & le juste ressenti-  
ment qu'elle a produit dans mon cœur. Mais  
comme ma bonne intention ne suffit pas,  
pour donner à mon Ouvrage cette durée,  
qui pourroit rendre ma reconnoissance im-  
mortelle, j'espere que Vòtre bonté, MON-  
SEIGNEUR, me sçaura bon gré de  
mes foibles efforts. La même impuissance  
qui m'empêche de les pousser plus loin, ne  
me permet pas d'entreprendre icy Vòtre  
Panegyrique. Je Vous assure, MON-  
SEIGNEUR, que je ne perdrois pas  
une si belle occasion, si mes forces répon-  
doient à mon inclination. Et je n'aurois  
pas besoin d'aller chercher la matiere de cet  
Eloge, dans la vie de ces Hommes illustres,  
qui Vous ont laissé avec leur Nom & leur  
sang, ces vertus sublimes, qui justifierent

le choix que le plus Grand des Roys en avoit  
fait pour les mettre à la tête de deux Par-  
lemens celebres. Je ne parlerois pas non-plus  
de ce grand Prelat, que son merite éclatant  
vient d'élever à l'Archevêché d'Aix, quoi  
que la Nature & l'amitié Vous ayent si  
parfaitement unis, qu'on peut Vous regar-  
der, comme une même Personne. La droi-  
ture de Vôte esprit & de Vôte cœur, l'é-  
tendue de Vos connoissances, la prudence &  
l'adresse avec laquelle Vous traittés les plus  
importantes affaires, le soin que Vous pre-  
nès de proteger l'innocence, & de punir le  
crime le plus favorisé, le zele & la dili-  
gence que Vous avés toujours fait paroître,  
dans tout ce qui regarde le service de Sa  
Majesté, fourniroient le sujet des plus  
beaux Panegyriques. Enfin le choix que nô-  
tre Invincible Monarque a fait de VÔ-  
TRE GRANDEUR, pour gouverner  
cette Province, fairoit luy seul Vôte Elo-  
ge, en marquant que ce Grand Roy, qui a  
le discernement si juste, a trouvé dans  
Vôte ILLUSTRE PERSONNE, les  
glorieux talens qui peuvent soutenir une si  
grande Charge. Mais je renonce à la qualité



*de V<sup>otre</sup> Panegyriste , qui demande beaucoup  
de sublimité dans les pensées, & de politesse  
dans l'expression , je la cede non à un plus  
zelé mais à un plus habile ; & je m'estime  
assez honoré de V<sup>OTRE</sup> GRANDEUR,  
si Vous me faites la grace de me croire ,*

*M O N S E I G N E U R ,*

V<sup>otre</sup> tres-humble, tres-  
obeissant , & tres-obligé Ser-  
viteur.

D U N C A N .



# P R E F A C E.



O u t ce qu'on voit dans le monde a son commencement, son progrès & sa décadence. Quand une chose est montée à son plus haut point de perfectiō, elle commence à descendre vers sa fin par diverses vicissitudes. La matiere est dans un mouvement perpetuel qui la fait passer d'une forme à l'autre. Elle est Element aujourd'huy, demain elle sera corps mixte. C'est le Protée des Poëtes qui devient successivement feu, air, eau, terre, & qui paroît tantost sous la forme du mineral, tan-

ε



*P R E F A C E.*

toit sous celle du vegetal, & quelque fois sous celle de l'animal. Elle est jaune dans l'or, blanche dans l'argent, bleuë ou verte dans le vitriol, rouge dans le cinabre, noire dans le marbre de cette couleur, transparente dans le verre & dans le crystal, opaque dans la plupart des corps, lumineuse dans le Soleil & les Estoiles fixes, brillante dans les pierres précieuses, obscure dans les cailloux. Icy elle couvre la terre d'un tapis vert, s'élevant en petites pointes vertes qu'on nomme gazon. Là montant un peu plus haut, elle forme une tige, & des rameaux couverts successivement de feuilles, de fleurs & de semences. En un autre endroit elle pousse un arbrisseau, ailleurs un grand arbre selon les divers degrés de force qu'elle a pour s'élever. Les feuilles, les fleurs & les fruits ne sont qu'une même matière sous différentes figures & sous

P R E F A C E.

divers noms. Elle change encore de l'un & de l'autre en passant des vegetaux dans les animaux qui s'en nourrissent ; & montant enfin des animaux dans l'homme qui mange leur chair , elle arrive à son apogée, c'est à dire , au plus haut degré de dignité , dont elle soit capable. Que ce seroit un beau spectacle de pouvoir contempler d'une seule veüe toutes les métamorphoses par lesquelles la matiere a roulé , depuis qu'elle est sortie des mains de son Createur , & celles qu'elle doit souffrir jusqu'à la fin des siècles. Que le theatre du monde visible , est magnifique & merveilleux ! Que ses décorations sont charmantes par leur infinie variété , par leur regularité incomparable , & par leur beauté qui est au dessus de toute expression !

Dieu pouvoit bien fixer ses creatures dans l'état où sa main immortelle les mit au moment de la crea-

ē ij



P R E F A C E.

tion ; il luy étoit facile de tenir les parties de la matiere dans la situation qu'il leur avoit donnée, & d'arrêter par ce moyen l'inconstance qui la fait passer sans-cesse d'un genre à l'autre, par plusieurs especes, & par une infinité d'individus. Mais il eût privé son Ouvrage d'une grande beauté, qui consiste dans la variété, seule capable de remedier à l'ennuy que la contemplation des mêmes objets cause infailliblement à l'homme. C'est pourquoy la figure du monde passe ou change selon le stile du S. Esprit. L'Opera le plus beau perdroit bien-tost son agrement, s'il gardoit toujours la même décoration, quoy qu'on n'y demeure que quelques heures. Et le moyen que l'homme qui passe un grand nombre d'années à la contemplation du theatre du monde ne s'ennuyât, si la scene ne changeoit de temps en temps ?

Ce changement ne sert pas seu-

*P R E F A C E.*

lement à donner du plaisir à l'homme qui en est le spectateur, il sert encore à montrer le pouvoir & la magnificence de cet Estre Adorable qui le produit. Car la manifestation de ses vertus immortelles, est le principal but qu'il s'est proposé dans la creation du monde. Il est plus glorieux à Dieu de faire un monde nouveau à chaque revolution de siecle, que de conserver simplement les individus dont il composa le monde ancien, parce que la conservation coûtant moins que la production, elle étoit moins propre à faire voir la puissance de l'Estre Souverain. Et la diversité faisant la principale partie de la magnificence, il paroîtroit moins riche & moins grand, s'il se fut contenté de ses premieres productions.

Il eût paru, dit-on, plus grand & plus magnifique, s'il eût créé d'abord tous les individus, qu'il a résolu de produire dans toute l'étendue des sie-



P R E F A C E

cles. Il se fut montré tout entier, pour ainsi dire, & n'eût pas laissé croire aux prophanes qu'il avoit besoin de reprendre haleine, par maniere de dire, pour achever ses productions. Esprit temeraire, dont la raison n'est que folie devant celuy qui te l'a donnée, la liberté souveraine de Dieu, te devoit faire adorer avec un silence respectueux, les profondeurs impenetrables de sa Sagesse éternelle. La Majesté divine, rendra-t'elle raison de sa conduite à un ver de terre? Et le pot dira-t'il au potier, pourquoi m'as-tu fait ainsi? C'est dommage que ce Cōseiller presomptueux ne se soit créé luy-même avant la creation du monde, pour en prescrire la maniere à la Sagesse-même & pour luy donner un avis, dont l'execution auroit donné un plus grand éclat à la gloire du Createur.

Mais admirons l'infinie bonté de Dieu, qui bien loin de punir nôtre

P R E F A C E.

témérité, s'abaisse icy jusqu'à raisonner avec nous en faisant comprendre à nôtre foible raison qu'il est plus digne de la Sagesse divine, de n'avoir pas créé tous les individus à la fois.

1. Un fleuve rapide est plus agreable à voir qu'un étang, où les eaux croupissent. La suite des siecles où une generation fait place à l'autre, comme des ondes qui s'entresuivent, fait aussi un spectacle plus beau que si le monde étoit tout d'une piece jusqu'à la fin. Le temps qui en mesure la durée, est un fleuve majestueux qui roule ses ondes à travers une infinité de changemens, qui luy donnent beaucoup de grace, jusqu'à ce qu'il se jette dans l'occean de l'Eternité. 2. Dieu donne de temps en temps une nouvelle face à l'Univers, il le rajeunit, pour ainsi dire, afin qu'il soit un emblème de son Auteur qui ne vieillit jamais. 3. Tout le monde est la maison de Dieu, qui ne fait que changer



## P R E F A C E

de domestiques, quand il fait naître de nouveaux hommes pour prendre la place de ceux qui meurent. Et n'est-il pas de sa grandeur & de sa justice de n'avoir pas toujours les mêmes personnes à son service, sur tout depuis que leur ingratitude & leur desobeissance les a rendus tout à fait indignes de son support ?

4. Mais ne voit-on pas mourir aussi ceux qui tachent de luy rendre une obeissance exacte ? On en tombe d'accord. Mais quoy que leur obeissance fort imparfaite ne les rende pas dignes de la vie, leur mort n'est pas tant la peine de leurs pechez, que la délivrance des maux qu'ils souffrent dans ce triste séjour. Et c'est la quatrième raison pour laquelle Dieu n'a pas voulu créer tous les hommes à la fois. Car ayant résolu dans son Conseil Eternel de conserver ce monde plusieurs siècles, il auroit laissé trop long-temps ses Elûs dans la souffrance

P R E F A C E.

france, si elle eût duré autant que le monde. Et comme sa tendresse paternelle ne pouvoit pas differer jusqu'au dernier siecle la délivrance des bons, sa justice n'auroit sçû non plus souffrir si long-temps l'impunité des méchants.

5. Si sa misericorde & sa justice n'ont pas permis qu'il fit tous les hommes contemporains d'Adam & d'Eve, l'amour qu'il a pour l'union & la paix, vouloit qu'il les fit naître les uns des autres & par consequent les uns après les autres & qu'il joignit le premier siecle avec le dernier par la chaîne des generations où chaque lignée fait son chaînon. Par ce moyen il a lié toutes les parties du Genre-humain avec un nœud de tendresse, les faisant regarder comme fils d'un même Pere, branches d'un même tronc, ruisseaux d'une même source. Moïse ne trouva pas de meilleure raison pour porter les Israéli-



P R E F A C E

tes à la paix , que celle-cy , *ne sçavez-vous pas que vous êtes frères.* Les premiers individus sont comme le tronc de ce grand arbre qui a étendu ses branches par tout le monde , & dans tous les siècles. Le sang d'Adam a coulé jusques à nous par le canal de la generation , & le même ruisseau doit couler dans toute l'étendue des siècles jusques aux veines des derniers hōmes. N'est-ce pas une merveille toute divine de voir sortir d'une si petite source , que le cœur d'Adam , une infinité de ruisseaux , qui se sont répandus sur toute la terre , & de les voir rouler jusques au dernier temps par des canaux d'argile ? Quel plaisir à les suivre de la veuë de l'esprit dans tous les détours , qu'ils parcourent , de generation en generation ? Avec qu'elle admiration ne voit-on pas partager le premier ruisseau en plusieurs autres qui coulerent d'abord dans les premieres fa-

*P R E F A C E.*

milles du monde, & qui se sont encore multipliés jusques à l'Infini, & se rejoindre par la transfusion du mariage & des aliances ? Si tous les hommes eussent été formés à la fois, cette source seconde de merveilles n'eut pas été ouverte. Cette mer de sang qui a inondé tout le monde n'eut été qu'une mer morte, sans flux & sans mouvement. N'y a-t-il pas plus de plaisir à la voir descendre de siecle en siecle & de lignée en lignée comme par une cascade continuelle depuis son premier bassin qui fut le corps d'Adam jusques aux derniers c'est à dire, jusques aux corps de ceux qui feront la clôture des siecles ? Dieu pouvoit sans doute la créer toute à la fois, mais n'est-il pas plus merveilleux de voir naître une mer d'un petit ruisseau, que de voir sortir d'une mer une infinité de ruisseaux ? On est dans une surprise agreable quand-on voit une vaste forest, qu'on



*P R E F A C E.*

dit être venuë d'un seul arbre, les multiplications surprenantes ayant beaucoup de charme pour nôtre esprit. Mais qu'est-ce que de cette multiplication en comparaison de celle d'un seul homme en ce nombre infini d'hommes dont tout le monde est peuplé ? Quelle merveille que le vigneron celeste ait tiré d'un seul sèp cette grande vigne qui couvre tout le monde de ses pampres ? Avec quelle sagesse & merveilleux succès l'a-t-il provignée d'un bout de l'Univers à l'autre ? Et quel soin n'a-t-il pas pris d'anter un sèp sur l'autre, par les alliances, afin de resserrer les nœuds dont la Nature les a liés ? C'est à dire, qu'il a reüni les familles par le mariage pour redoubler la liaison qui devoit être entre-elles. La société est redevable à l'ordre de la generation de tous ces liens qui font son plus solide fondement. Il valoit donc mieux pour la gloire du

P R E F A C E.

Créateur & pour le bien de la créature que tous les hōmes ne naquissent pas à même-temps qu'Adam, mais que celui-cy portât dans ses reins tout le Genre-humain en petit, afin que le dernier homme qui naîtra se trouvât dans le premier, par une merveille tout à fait étonnante, & que l'esprit puisse remonter de la fin du monde jusqu'au commencement par l'échelle genealogique qui joint ces deux extrémités.

6. Dans cet enchaînement de productions qui se tiennent d'un bout à l'autre, on voit de plus la Divinité toujours agissante, occupée à produire des nouveaux hommes, pour remplir les vuides que la mort fait dans la société; des bêtes & des plantes nouvelles, pour la conservation de leur espece à laquelle, le même ennemi fait tous les jours quelque brèche; & enfin de nouveaux minéraux & métaux dont la solidité



P R E F A C E.

n'est pas à l'épreuve du temps ; & toutes ces productions pour la commodité de l'homme au service duquel l'infinie bonté de leur Createur les a destinées. En ce sens aussi-bien qu'en plusieurs autres Nôtre Seigneur Jesus-Christ disoit que son Pere travailloit ou agissoit continuellement. En effet, une action continuelle c'est mieux à l'Agent Souverain, que le repos oisif dans lequel quelques Philosophes ont voulu le mettre. Il est bien sans mouvement, quoy qu'il le donne à tout ce qui se meut, mais il n'est pas sans action quand il fait agir toutes les creatures, qui sans son concours continuel tomberoient toutes dans l'inaction, au même moment qu'il le suspendroit. Desorte que toutes les creatures pourroient dire dans un sens Physique ce que l'Apôtre dit dans un sens moral, *nous cooperons avec Dieu*. Il est vray que quand l'Authéur de

P R E F A C E.

toutes choses eut produit en une fois tous les individus que sa Sagesse a trouvé bon de partager en plusieurs generations , il n'eut pourtant pas été dans un repos oisieux , pouvant s'occuper à la conservation & conduite de ses creatures. Mais il eut mis fin à la plus importante de ses actions , & l'idée qui comprend le plus d'action est la plus convenable à cette essence souverainement active , à laquelle toutes les autres doivent leur action & leur mouvement. Il falloit donc pour la mettre dans nôtre esprit , que Dieu se présentât à nous non seulement comme ancien Createur de toutes les especes, que sa main Toute-puissante tira du neant au commencement du monde, & comme veillant & agissant pour leur entretien , mais encore comme nouveau Createur de tous les individus , qui composent successivement chaque generation.



P R E F A C E.

9. Car on peut dire que la generation est une espece de creation , la matiere ou le fruit , sur lequel la premiere travaille , n'ayant que peu ou point de disposition à la forme qui s'y produit. Dieu voulant conserver parmi les hommes , la memoire de ce grand événement , dans lequel tout se fit de rien , il ne s'est pas contenté de la tradition , ni de la revelation , qui n'étoient pas de la portée de tout le monde , il l'a voulu peindre dans le livre de la Nature où tout le monde lit , en y établissant l'ordre de la generation , qui en est un monument & un memorial autentique. En effet , un homme qui remonte vers la source du Genre-humain , par l'échele des generations , & qui n'en trouve point sur son chemin , qui n'ait pris naissance de quelque autre , jusqu'à ce que son esprit las d'une si longue course , s'arrête en Adam , à qui l'Histoire ne donne  
d'autre

*P R E F A C E.*

d'autre Pere que Dieu, rencontre enfin le commencement & la source de tous les mortels, & la racine de ce grand arbre genealogique, qui a repandu ses branches dans tous les temps & dans tous les lieux. Sa raison luy dicte que comme il n'y peut avoir rien d'infini que Dieu, le Genre humain doit avoir un commencement, ou un chef, par lequel on commence à conter l'ordre des generations. Et que comme il a esté un temps, auquel il n'y avoit point d'hommes dans le monde, & qu'il y en a presentement, il faut pouvoir assigner un temps, auquel il a commencé à y en avoir. Laissons aller les Preadamites audelà de cette borne, ils n'y trouveront que confusion & que précipices, où le bon sens & la raison se perdent. Mais si l'Histoire Sainte ne mettoit en Adam l'époque par laquelle on doit commencer la Chronologie du Genre humain, on



P R E F A C E.

pourroit laisser ces esprits forts dans leur erreur , sans perdre la principale preuve , sur laquelle on fonde la creation de l'Homme. Car si les hommes d'aujourd'huy n'ont pas esté de tout temps , Adam ou le premier homme , quel qu'il ait esté , qui étoit de même nature qu'eux , puis qu'il étoit leur pere , ne l'avoit pas esté non plus. Il avoit donc commencé d'être par l'ordre de la creation qui le tira du neant , & non pas par l'ordre de la generation , qui supposeroit qu'il seroit le premier , & qu'il ne le seroit pas. Il le seroit selon l'hypotese , il ne le seroit pas , parce que celuy qui l'auroit engendré , auroit esté plutôt que luy. Quand donc Dieu nous met devant les yeux un enfant naissant , il nous dit : *Souvien-toy que le premier homme ayant la même nature que celui que tu vois naître , a eu son commencement aussi-bien que sa fin.*

*P R E F A C E.*

10. L'ordre de la generation sert encore à nous faire souvenir de nôtre mortalité, comme de nôtre naissance, de nôtre fin, aussi-bien que de nôtre origine. En effet, c'est une maxime du bon sens, confirmée par l'experience, que tout ce qui a un commencement doit avoir une fin. Et nous ne manquons jamais de nous en faire l'application pour si peu de reflexion que nous fassions sur nous-même, à la veüe de cette creature qui vient d'être mise au jour, & sur tout sur la conformité de sa nature avec la nôtre. Un enfant qui vient de naitre est donc comme un messager que Dieu envoie à son pere pour l'avertir qu'il doit dans quelque-tems quitter la place que son fils vient occuper. Sa Justice feroit de ce monde un vaste & affreux desert en moins d'un siecle, si sa Sagesse n'avoit scû le repeupler par la generation, en tirant des victimes immolées à sa

o ij



P R E F A C E.

vengeance autant de nouveaux habitants qui remplissent les vuides que la mort feroit dans l'Univers. Sa juste severité ayant resolu la perte des individus criminels, & sa misericorde, l'immortalité de l'espece, afin qu'elle fût un monument éternel de sa gloire & de sa puissance, il a falu que sa Sageffe trouvât un expedient pour accorder ces deux decrets également immuables quoyque contradictoires en apparence. L'espece ne subsistant que dans les individus, ne sembloit-il pas que la ruine de tous les particuliers entraînoit infailliblement celle de la communauté? Sans doute, & l'on n'avoit qu'à faire l'Epitaphe de tout le Genre-humain, si la Sageffe divine n'eût pourvû à la conservation de l'espece par le changement de ces individus qu'elle a livrés à sa justice en d'autres individus qu'elle met en leur place. L'assemblage de tous les hom-

*P R E F A C E.*

més qui sont nés & naîtront dans la suite des siècles, est comme une nombreuse armée, attaquée par un terrible ennemi qui s'appelle la Mort. Chaque generation forme un gros bataillon. La mort n'a pas enlevé le premier bataillon ou la premiere generation, que le second a déjà pris sa place, & ce train de guerre que la Genese établit parmi les mortels doit durer autant que le monde. Mais la mort de ceux qui composeront le dernier bataillon ou la derniere generation feroit l'entiere defaite du Genre-humain, si la resurrection ne luy rendoit tout ce que la mort luy auroit ôté. En attendant cette derniere reparation, la generation remplit les breches que la mort fait tous les jours au Genre-humain. Les enfans qui naissent tous les jours, sont comme des troupes auxiliaires que Dieu envoie au secours de l'espece, de peur qu'elle ne soit entierement engloutie par la mort.



P R E F A C E.

II. Il est vray que pour sa conservation Dieu n'auroit qu'à ôter à la mort la force qu'il luy a donnée , ou à donner aux hommes celle de luy résister éternellement , pour arrêter tout court ses funestes progrès. Et ce grand exploit ne luy coûteroit qu'une parole. Car tout le Genre-humain en corps , peut tenir à Dieu le même langage que le Centenier adressoit au Sauveur du monde , Seigneur , *Tu n'as qu'à dire la parole & t'on serviteur sera guéri.* Pour parler sans figure , Dieu n'auroit qu'à vouloir conserver la vie à tous les animaux dont le monde est presentement peuplé , & cette volonté seule desarmeroit la mort. Dieu n'auroit qu'à mettre la paix entre les principes du corps animé , puis que leur combat est la principale cause de sa perte , & à ôter aux agens extérieurs le pouvoir qu'ils ont de luy nuire. Mais sa justice demande la punition

*P R E F A C E.*

de l'homme criminel. Elle a donc besoin d'un executeur & la mort en fait l'office. Le Souverain Juge ne veut pas congédier encore ce triste ministre de sa juste vengeance. Ses executions dureront autant que le monde, parce que la fin du peché sur la terre sera celle de l'Univers. De-là vient que l'Ecriture sainte dit que le dernier ennemi qui sera détruit c'est la mort. Le monde n'auroit pas besoin de bourreau, s'il étoit entieremēt sans crime. De peur donc que l'executeur de la haute justice ne depeuplât entierement le monde criminel, il a falu le repeupler continuellement par le moyen de la generation, qui luy envoie comme des colonies nouvelles.

12. La generation n'est donc qu'un remede à la mortalité & celle-ci qu'un effet du peché. Mais si le premier Pere des hommes n'eût jamais perdu l'innocence, n'eût-il jamais perdu



*P R E F A C E.*

la vie? N'avoit-il pas dans son sein le même combat que nous sentons dans le nôtre entre les principes qui nous composent? Et ce combat n'auroit-il pas enfin produit la destruction de son sujet, sans que le peché s'en fut mêlé? Toutes les parties d'Adam innocent n'étoient-elles pas sujettes aux mêmes mouvemens que les parties d'Adam criminel? N'étoient-elles donc pas dans le même danger de division, & cette division ne faisoit-elle pas la dissolution & la perte du sujet? Qui dit matiere, dit un tout composé de plusieurs parties qui non seulement peuvent être divisées, mais qui de plus ont un penchant à cette division, puis qu'elles sont naturellement capables & même fort susceptibles de mouvement. Le corps d'Adam innocent n'étoit-il pas matiere aussi-bien que celui d'Adam pecheur? Et les corps extérieurs n'avoient-ils pas le même pouvoir de le détruire

*P R E F A C E.*

détruire avant, qu'après le peché?  
Cette rebellion a-t'elle donné au feu  
la force de le brûler, à l'Esté la cha-  
leur qui le consume, à l'Hyver la  
froideur qui éteint ses esprits & gla-  
ce ses humeurs, & enfin aux poisons  
leur vertu funeste? Il est vray qu'A-  
dam innocent étoit mortel par sa dis-  
position naturelle. Non seulement  
il étoit composé de parties qui pou-  
voient être séparées, puis que leur  
existence ne dépendoit pas de leur  
union, mais il portoit dans son sein  
les semences de la mort, des prin-  
cipes qui par leur nature contraire  
étoient toujours prests au combat &  
à la separation. Mais dans l'état d'in-  
nocence Dieu qui donne & ôte le  
mouvement à la matiere, eût tenu  
ses parties dans le repos & la situa-  
tion, d'où dépendoit la conservation  
du tout. La matiere de nos corps  
après la resurrection ne devra qu'à ce  
principe son incorruptibilité. Dieu  
ũ



## P R E F A C E.

qui avoit mis les parties qui composoient le corps d'Adam, dans un certain arrangement, duquel sa conservation dépendoit, ne pouvoit-il pas les y conserver éternellement? Ne pouvoit-il pas les arrêter dans le penchant qu'elles ont à la séparation, en suspendant où leur refusant le mouvement qui la cause? Il le pouvoit sans doute & l'eût fait infailliblement selon sa promesse, si le premier homme se fut acquité de la condition sous laquelle Dieu luy faisoit espérer l'immortalité. Car en menaçant de la mort sa desobeissance, il promet tacitement une vie éternelle à son obeissance. Il eût éloigné de son corps tous ceux qui pouvoient le détruire; & par ce moyen il eût pourvû à sa seureté sans ôter au poison sa vertu mortelle, laissant au feu la force qu'il a de le consumer, à l'Esté ses ardeurs, & à l'Hyver sa froideur rigoureuse. En supposant que

P R E F A C E.

pour la conservation de l'homme innocent, Dieu n'avoit qu'à refuser à la matiere qui composoit son corps le mouvement necessaire à la separation ou dissolution de ses parties, qui tendent naturellement à cette division, on insinuë assez que pour la destruction de l'homme pecheur Dieu n'a eû qu'à l'abandonner au penchant qu'il a naturellement vers sa ruine, qu'à lâcher, pour ainsi dire, la bride aux principes contraires dont son corps est composé, & qu'à ne plus retenir les corps ennemis dont le sien est environné. Aussi Dieu qui n'est pas moins veritable dans ses menaces que dans ses promesses, ne manque pas de faire souffrir à Adam & sa posterité la peine dont-il avoit menacé sa rebellion, en ces termes, *quand tu pecheras tu mourras*. Sa justice alloit convertir tout le monde en une vaste solitude, si sa Sagesse poussée par sa bonté inefable & par

ũ ij



P R E F A C E.

l'intérêt de sa gloire, n'eût trouvé le moyen de reparer le Genre humain par la generation. Toutes les creatures à la solde du Roy des Roys, déclarerent la guerre à l'homme criminel, pour venger leur Createur de l'outrage qu'il luy avoit fait, en violant sa défense. Les animaux autre-fois soumis à ses ordres ne reconnoissoient plus leur Monarque, leur obeissance étant inseparable de celle qu'il devoit à Dieu. Les plantes & les mineraux destinez à la conservation de l'homme innocent, contribuent par mille qualités funestes à la perte de l'homme criminel. En un mot sa rebellion a soulevé & armé contre luy toute la Nature.

12. Ses descendans ayant participé à son crime, il étoit bien juste qu'ils eussent part à sa punition. Mais les bêtes & les plantes qui n'avoient aucune part à son peché en devoient-elles partager la peine? Si la mort

P R É F A C E.

n'est que la suite du peché, les bêtes & les plantes incapables de pecher n'y devoient pas être sujetes, & la generation qui n'est qu'un remede à la mortalité, ne leur eût pas esté necessaire. L'experience montre pourtant que l'animal & la plante meurent aussi-bien que l'homme. Le même mal demande le même remede. La mortalité qui rendoit la generation necessaire à la conservation de l'espèce humaine, la rend donc encore necessaire à celle de la bête & de la plante. On convient du mal & de la necessité du remede, mais on a quelque doute sur la cause du mal, ou sur le motif qui porte Dieu à la destruction de ces creatures innocentes. On n'ignore pas non plus la liberté souveraine avec laquelle Dieu dispose de ses ouvrages. Mais comme il a voulu luy-même en renfermer l'usage dans les bornes de sa Justice & de sa clemence, on a de la



## P R E F A C E.

peine à comprendre pourquoy Dieu inflige la peine du peché, aux creatures qui ne pechent pas. Mais cette difficulté s'évanoüit, quand-on fait reflexion que Dieu regarde ces creatures comme un bien appartenant à l'homme, par le don qu'il luy en avoit fait. Il punit l'homme criminel par la destruction de la bête & de la plante, qui pouvoient luy donner quelque secours. La mort est donc toûjours une suite du peché dans l'animal & dans le vegetal, aussi bien que dans l'homme. Le venin du serpent ancien se répandant du premier homme non seulement sur toute la masse du Genre-humain, mais sur tout ce qui a quelque relation avec luy, a infecté toute la Nature. De là vient que les Ecrivains sacrés, disent que la desobeissance d'Adam assujettit toutes choses à la vanité, & que toutes les creatures gemissent du mal qu'elle leur a fait. On ne parle

*P R E F A C E.*

icy de ce mal universel que par rapport au remede que la Sageſſe divine y a apporté, c'eſt à dire, à l'occafion de la generation, qui doit reparer les brèches, que la fatalité commune à toutes les creatures y fait tous les jours.

13. La generation n'eſt donc pas un bien abſolu, puis qu'elle ſuppoſe un mal, comme tout remede ſuppoſe une maladie. On peut même dire que l'eſpece en profite plus que l'individu, puis que la production d'une choſe eſt toujours la deſtruction d'une autre. Cependant chaque particulier raifonnable en peut tirer cette reflexion tres-utile, pourquoy faut-il qu'il naiſſe tous les jours de nouveaux individus? Parce qu'il en meurt tous les jours. Je ne ſeray donc pas exempt de cette fatalité, puis que je ſuis de même nature que ceux que je vois tomber autour de moy. Au lieu que ſi tous les hommes euſſent été créés à



*P R E F A C E.*

la fois, le long séjour qu'ils eussent deû faire sur la terre pour la peupler jusqu'au dernier jour, leur eût aisemēt persuadé, qu'ils étoient immortels. Et comme nôtre esprit ne sçauroit separer l'idée d'une personne immortelle, d'avec celle d'une personne divine, chaque homme qui n'a que trop de penchant à se flater, eut eu de luy même l'opinion que les Flateurs d'Alexandre luy inspirerent. La naissance de nos semblables est un preservatif contre ce dérèglement d'esprit, puis qu'elle nous fait souvenir de la mort, dont la pensée est tres-utile à nôtre regeneration & salut.

14 Enfin il falloit qu'une generation fit place à l'autre, parce que la terre ne seroit pas assez grande pour contenir tous les animaux qui sont nés ou doivent naitre depuis le commencement jusqu'à la fin du monde. Du moins y seroient-ils bien à l'étrait, & s'incommoderoient beaucoup

*P R E F A C E.*

coup les uns les autres. Il est vray que Dieu pouvoit faire plus vaste cette maison sublunaire , afin qu'elle les pût loger tous commodement , mais les raisons precedentes font voir que cette conduite eût esté moins digne de sa Sageſſe infinie.

On n'a pas deſſein de rapporter tous les motifs qui ont porté Dieu à établir dans le monde l'ordre de la generation. Il ne ſeroit pas poſſible , ſa Sageſſe ayant des profondeurs inacceſſibles à l'eſprit humain. Elle ſe laiſſe pourtant aſſez voir , pour nous faire avoüer qu'elle eſt infiniment digne de nôtre admiration & de nos adorations. Mais cette conſideration eſt plus de la Metaphyſique , ou de la Theologie , que de la Phyſique , qui fournit le ſujet de ce Livre. Il ſuffit au Phyſicien de connoître l'ordre établi dans la Nature , ſans qu'il ſoit obligé de chercher les raiſons qu'a ſon Auteur de l'avoir établi. A l'égard du

ü iij



# P R E F A C E.

sujet particulier qu'on traite icy, c'est assez au Physicien de sçavoir qu'il a plû à Dieu de conserver les especes par le moyen de la generation, il se contente de rechercher comment & par quelles loix il a executé ce dessein. C'est à cette recherche qu'on s'attache dans cette Ouvrage. On explique la conception, la formation & la naissance de l'animal, par les loix de la Mecanique & de la Chymie, qui en donnent des raisons incomparablement plus claires & plus satisfaisantes que celles que l'Echole a tirées de ses Facultez. On en laisse le jugement au Lecteur que les preoccupations n'aurent pas aveuglé.

Quoy qu'on commence cette explication par l'œuf, duquel selon  
\*πάντα, ἐκ τῶν ὠν \* Hipocrate toutes choses tirent leur origine, on ne tombe pas dans le vice qu'Horace reproche à un Auteur, en ces mots, *orditur ab ovo*, pour dire qu'il prenoit la chose de

P R E F A C E.

trop haut. S'agissant icy d'un composé Physique & de sa composition même, on ne pouvoit se dispenser d'en toucher les principes, la matiere & la forme. On en examine la matiere dans le Chapitre des œufs, & la forme dans la suite de l'Ouvrage. Au reste l'Hypotese des œufs est solidement fondée sur les experiences de Mrs Hervée, Graef & Needam. On n'a pas jugé necessaire de les rapporter icy, parce que leurs Livres sont entre les mains des Physiciens, auxquels cet Ouvrage est destiné.





**S** I la chaste Nature est jamais en  
colere

Contre cette indiscretion  
Qui decouvre tout son mystere,  
**DUNCAN** a merité son indignation,  
La retraite la plus obscure  
Que puisse trouver la Nature  
Ne pouvant éviter sa penetration.

S. M.

La Nature mystérieuse  
Avoit caché la verité  
Sous un voile d'obscurité  
Contre nôtre humeur curieuse.  
Mais **DUNCAN** tire le rideau,  
Pour nous faire admirer ce qu'elle a de  
de plus beau.

L. D. D. N.

I

TROISIE'ME PARTIE  
D E  
LA CHYMIE  
NATURELLE,  
OU L'EXPLICATION  
CHYMIQUE  
ET MECHANIQUE  
DE LA FORMATION  
& de la Naissance de l'Enfant.

CHAPITRE PREMIER.

*Le dessein & la division de cet Ouvrage.*



N ne sçauroit voir un bel Ouvrage sans souhaiter en même-temps d'en connoître l'Auteur, la matiere & le lieu où il a esté fait. Aussi le Physicien admirant la beauté de la machine animée, desire incontinent de sçavoir dequoy, par qui, & où elle a esté formée. Pour satisfaire

A



à ce raisonnable desir, on expliquera dans les trois articles suivans la matiere, la cause efficiente & le lieu natal du Fœtus.

---

## ARTICLE PREMIER.

*De la matiere du Fœtus.*

**O**N trouve dans les entrailles de toutes les femelles certains petits corps, à qui la figure ronde, & la vertu qu'on leur attribue de contenir le germe du Fœtus, ont donné le nom d'œufs. Au mois de Septembre dernier, une femme de Brest en Allemagne se croyant grosse de sept mois, accoucha d'un plein plat d'œufs, qui étoient attachez les-uns aux autres par de petits filets comme une grappe de raisin. Si bien que l'œuf qui parmi les Egyptiens étoit l'Hieroglyphe du grand monde, pourroit encore l'être du petit, ou de l'animal naissant. La Nature qui se plaît aux abrez y a mis l'animal en petit & comme en mignature. Un excellent Microscope a fait voir dans la plupart des semences la figure des plantes qui les ont produites. La graine de l'absinte, par exemple, contient la racine, la tige, les branches & les rameaux de cette plante.

Qui le croiroit, tout un noyer dont le volume occupe un si grand espace, quand il est parvenu à sa dernière grandeur, est renfermé dans la coque d'une noix. Cependant les abrez merveilles que l'Art nous donne, rendent moins incroyables ceux qu'on attribue maintenant à la Nature. Plus un Ouvrier est adroit, & moins de volume il donne à son ouvrage quand il se pique de le faire petit. Si l'adresse humaine a sçu produire ces Abrez, qui passent pour des fables dans l'esprit de ceux qui ne les ont point vûs, la Sagesse de Dieu qui surpasse infiniment celle de l'Homme, de quoi ne sera-t'elle pas capable? Nous n'oserions dire à la plupart des gens que l'Iliade d'Homere ait esté renfermée autrefois dans la coque d'une noix. de peur de passer pour ridicules dans leur esprit. Ainsi quand on dit que toutes les parties de l'animal sont resserrées dans ce petit abrez qu'on nomme l'œuf, on est taxé de credulité, par ceux que la preoccupation engage dans le party contraire, ou qui veulent accommoder la Nature à leur maniere de concevoir, en soutenant tacitement que Dieu ne sçauroit faire ce que l'homme ne peut pas comprendre. Mais quand on ne mesure pas le pouvoir de Dieu à la foiblesse de l'esprit humain, qui trouve des mysteres dans la na-

A ij



türe aussi bien que dans la grace, on ne trouve pas impossible que toutes les parties de l'animal soient resserrées dans un si petit espee. Avant la découverte du microscope on se seroit moqué d'un homme, qui auroit dit serieusement, ce qu'on peut voir aujourd'uy dans la semence des plantes, & l'on peut esperer que la posterité donnant un nouveau degré de perfection à son Microscope, découvrira dans l'œuf la structure du Fœtus. Ses parties n'y sont pas seulement d'une extreme petitesse, mais elles y sont toutes affaissées, ou pliées. Un linge fin, qui déplié occupe une grande étendue se reduit à un tres-petit volume, quand il est proprement plié. Le corps de l'animal est composé d'un grand nombre de membranes qui sont comme autant de toiles que la nature plie avec une adresse infinie. Tout le reste n'est qu'un assemblage d'une infinité de tuyaux, qui sont tous affaissés, par où ils perdent leur largeur, & pour ce qui regarde leur longueur, ils peuvent être pliés comme ces lanternes de papier, dont la longueur se reduit presque à rien. Les chairs des muscles sont toutes composées de fibres, qui sont autant de petits conduits capables de cet affaïssement & de ce raccourcissement. Les glandes n'étoient au commencement que des petits sacs membraneux dont

les pores sont tellement figurez qu'ils ne recevront en suite que ces parties de sang qui sont propres à composer leur chair glanduleuse. Et tous ces petits sacs sont encore pliés & affaissés. Les os même ne sont dans cet abrégé que comme des tuyaux membraneux que leur periofte forme, l'espace que l'os doit remplir demeurant vuide, jusqu'à ce que les pores du periofte y aient introduit ces sels, ou cette matiere terrestre qui les doit composer. Cela posé l'on aura moins de peine à comprendre comment la solidité des os leur a pû permettre de se plier dans cet abrégé de l'animal. Enfin si l'on ôte par la pensée au corps animé toute l'étendue qu'occupent ses cavités, qu'on suppose affaissées dans l'œuf, on la réduira à un tres-petit volume. Mais sur tout si l'on tombe ingenuement d'accord que l'adresse qu'a la Nature pour abréger ses ouvrages, est beaucoup au-dessus de nôtre expression & même de nôtre pensée, la difficulté qu'on trouve à concevoir comment toutes les parties de l'animal peuvent être renfermées dans un si petit espace, ne sera pas une raison suffisante pour rejeter cette opinion. C'est donc ce petit corps rond qui fait la principale matiere de l'animal, mais les tuyaux auparavant affaissés, s'ouvrans en suite par un corps subtil qui les dilate en les parcourant, re-



çoivent une nouvelle matiere par laquelle cet animal en mignature se nourrit & croit. Mais parce que ce suc qui s'insinuë dans les canaux de l'embryon racourci n'est pas different de son aliment, dont nous aurons occasion de parler ailleurs, nous renvoyons cette matiere à son lieu, pour dire nôtre sentiment sur cet esprit qui luy a ouvert les conduits du Fœtus encore insensible dans lequel il a coulé. Cette matiere subtile qui ouvre & qui dilate les canaux du Fœtus, qui déplie toutes ses parties, & leur donne un plus grand volume qu'elles n'avoient au paravant, est la cause efficiente de la formation du Fœtus, de laquelle on a promis de parler dans le second Article de cette Section.

---

## ARTICLE II.

### *De la cause efficiente du Fœtus.*

**C**ET esprit qui fait cette ouverture, dont on vient de parler, n'est que la partie la plus subtile, & la plus active de la semence masculine, qui laissant son corps ou sa partie grossiere dans les pores de la matri-

ce , ou elle s'imbibe comme l'eau dans une terre seiche , envoie son esprit ou sa portion la plus vive & la plus penetrante jusques a ces ovaires qu'on nomme les testicules , pour inspirer ou rendre feconds les œufs qu'ils contiennent. Il entre donc dans le corps du testicule par les larges pores de la membrane qui l'environne , il penetre cet œuf qu'il trouve le plus propre a le recevoir , il s'insinüe dans ses conduits les plus étroits , il les dilate insensiblement pour leur faire recevoir le suc qui doit donner à l'œuf l'accroissement & la maturité.

Mais parce que cet esprit avoit besoin d'une etrême subtilité pour entrer dans les conduits imperceptibles du Fœtus racourci dans l'œuf , la Nature a pris un soin merveilleux de le rectifier & de le subtiliser. Premièrement le sang duquel il doit être tiré n'est pas pris d'une veine , mais d'une artere , & le sang arteriel tout petillant d'esprits est comme un vin genereux , au lieu que le sang des veines est semblable à ce vin qui n'a que fort peu d'esprit. Ce n'est pas assez à la Nature de prendre plutôt le sang arteriel que le veneux pour en distiller l'esprit genital , elle le puise de la plus grosse artere nommée l'Aorte qui le reçoit tout bouillant lors qu'il ne fait que de sortir de



## 8 LA CHYMIE

\*A'kooli-  
ser.  
\*Sperma-  
rique.

\* Lepidi-  
dyme.

la chaudiere du cœur : non contente d'avoir choisi le sang le plus vif & le plus subtil pour en former l'esprit qui doit rendre la femme feconde, pour le \*subtiliser encore d'avantage, elle entortille \*l'artere qui le porte, en un serpent merveilleux, ou le sang circule par mille détours pour exalter & degager d'avantage son esprit. Ce degagement ou cette exaltation seroit inutile si l'esprit débarrassé de ses entraves ne trouvoit à l'entrée du testicule un \*crible particulier qui le recevant luy seul le separe des autres parties du sang par une espece de filtration. La Nature n'étant pas encore satisfaite de la subtilité qu'elle donne à ce mercure en le passant par ce filtre membraneux & glanduleux, le fait encore circuler long-temps dans ce tuyau dont l'entortillement forme une espece de peloton qu'on nomme le testicule. Ce canal est d'une substance spongieuse & grasse pour mieux épurer l'esprit qui doit y passer, une éponge huileuse étant le meilleur filtre qu'on puisse choisir pour dephlegmer un esprit. La cavité de ce conduit est imperceptible afin qu'il ne reçoive que l'esprit le plus delié. Il forme comme un labyrinthe par une infinité de détours non seulement afin que par une longue & lente circulation cet esprit se perfectionne

fectionne & se subtilise en quittant le phlegme qui ne peut pas le suivre dans tous ces détours, mais encore afin, qu'il n'y ait que l'esprit le plus vigoureux qui le puisse parcourir, l'autre n'étant pas capable d'un si grand mouvement. C'est pour la même raison que ce vaisseau circulatoire est d'une longueur surprenante, qui ne paroît que quand on a devidé le peloton qu'il forme par son entortillement. Mais parce que la chaleur augmentant le mouvement des corps pourroit donner au phlegme la force de parcourir le serpentín artificiel & de parvenir jusqu'au \* recipient, les Chymistes font passer \* C'est le ce canal entortillé par l'eau d'un refrigera- vaisseau toire qui moderant la chaleur que la liqueur qui reçoit la liqueur distillée a prise dans la chaudiere, ôte au distillée. phlegme le secours qu'il auroit pû recevoir d'une chaleur plus forte, & l'oblige à s'arrêter en laissant aller l'esprit tout pur à qui seul il reste assez de force pour continuer son mouvement. L'Authéur de la Chymie naturelle s'est servi de la même mécanique, quand il a suspendu en l'air les testicules du mâle, afin que cette liqueur invisible tenant lieu de refrigeratoire, au serpentín naturel ou l'esprit genital circule, il n'y eut que l'esprit le plus pur & le plus subtil, qui conservât assez de mouvement pour en parcou-



rir tous les détours après ce refroidissement extérieur. Enfin comme la Chymie joint quelque fois deux vaisseaux circulatoires, qu'elle nomme Pelicans, afin que la liqueur qu'elle veut perfectionner par la circulation passant plusieurs fois de l'un dans l'autre acquiere le dernier degré de perfection; ainsi l'on pourroit penser que la Nature a mis deux testicules l'un auprès de l'autre, comme deux Pelicans naturels, de l'un desquels l'esprit genital passe dans l'autre pour y circuler encore de nouveau. Ce seroit une belle raison de leur voisinage & de leur duplicité, s'il se trouvoit entre eux quelque canal de communication qui peut servir d'instrument à cette transfusion. Il est plus vray semblable que les testicules n'ont été multipliez qu'afin que l'un venant à manquer, l'autre peut suppléer à son défaut, sans que leur multiplicité contribue à la subtilisation de l'esprit genital.

Après que la Nature a donné, pour ainsi dire, des ailes à ce Mercure, il faut qu'elle luy dōne des entraves, de peur qu'il ne prenne l'essor après son degagemēt qu'il rend si volatile. Il falloit l'incorporer avec une liqueur plus épaisse non seulement pour en empêcher la dissipation mais encore pour l'arrêter quelque temps dans les réservoirs de la semence.

Quand une liqueur doit incessamment couler, elle n'a pas besoin de bassin pour la garder, mais quand elle ne doit couler qu'à certain temps on luy fait des reservoirs qui la contiennent jusqu'à ce qu'on en ouvre l'écluse, ou que les eaux surmontans les bords du reservoir se répandent hors de leur bassin. C'est ce que la Nature a fait à l'égard de l'esprit genital. Il n'étoit pas à propos qu'il sortit desqu'il seroit formé, Dieu luy fait des reservoirs dans ces sacs membraneux, qu'on nomme vesicules seminaires, ou dans les Parastates qu'il a placées pour cette raison à la racine de la verge, au dessus des testicules d'où l'esprit genital doit monter. Mais les pores de ces petites vescies laisseroient sans doute échaper cette matiere subtile, si la Nature ne l'incorporoit avec quelque liqueur qui eut plus de corps qu'elle. Les vesicules seminaires, sont aussi comme deux recipiens adoptez à deux \*filtres glanduleux par ou passe un suc gluant ou comme une gelée qui va se rendre aussi dans ces reservoirs membraneux, ou l'esprit genital est réservé. C'est comme le marc ou le corps de la semence & la partie subtile qui monte du testicule en est comme l'ame & le principe de la fécondité. Les gelées sont ordinairement formées par des sels vo-

\* Les glâ-  
des Pro-  
states.



# I LA CHYMIE

latiles auxquels les esprits s'unissent aisément, c'est pourquoy la Nature fait dans les parastates une gelée propre a retenir l'esprit genital par la proportion ou la sympathie qui se trouve entre cet esprit & les sels volatiles dont elle est pleine. Une liqueur maigre eût esté moins propre à le garder qu'une grasse & visqueuse, qui l'embarrasse aisément dans ses parties rameuses, c'est la cause finale de ce glu qu'on remarque dans la semence, & l'abondance du sel volatile & du soufre en est la cause efficiente. Pour être pleinement convaincu que le gros de la semence est de la Nature des gelées il faut remarquer que comme les gelées elle devient transparente en se refroidissant, au lieu qu'elle étoit opaque lors qu'elle étoit encore chaude. La blancheur de la semence chaude dependant de ses sels volatiles & sulphurez que l'esprit genital semblable à celui de sel ou de nitre a blanchis par une legere acidité, confirme cette conjecture. Quoy qu'il en soit la Nature ne pouvoit rien faire de plus propre pour empêcher cet esprit de s'envoler, que de l'incorporer avec la gelée de la semence. L'un & l'autre sont comme un excellent elixir que la Nature a préparé dans les vaisseaux de la generation par une douce & longue digestion & par

une circulation souvent réitérée dans les serpentins des testicules.

Comme elle ne l'a pas fait pour le laisser toujours croupir dans ses réservoirs , elle leur a donné la force de se serrer par leurs fibres musculieuses pour chasser la liqueur qu'ils contiennent. Les trois membranes dont le testicule est revêtu contribuent bien à cette contraction & à l'expulsion de la semence , mais le Scrotum tissu de fibres charnuës & musculieuses qui sont par tout le principal instrument du mouvement , y a sans contredit la principale part. Toutes ensemble défendent l'esprit genital de la froideur extérieure qui pourroit l'engourdir ou l'éteindre. Ceux qui sçavent que les vesicules féminaires & les glandes parastates ont a peu près les mêmes fibres que celles auxquelles on vient d'attribuer la contraction du testicule , ne doutent pas qu'elles ne soient capables de la même fonction. Dans toutes ces parties les fibres jouent ou se serrent quand elles sont gonflées par les esprits , qui coulent dans leur cavité par leur propre mouvement , ou par l'irritation qu'une semence acre & bouillante cause à ces parties , ou par la détermination de quelque pensée lascive.

Les esprits n'aident pas la sortie de la se-



\* De  
sphyncte-  
res.

mence par cette contraction seulement, mais encore par l'ébullition & par l'élevation qu'ils luy causent. Une liqueur qui bout beaucoup, surmonte ordinairement les bords du vaisseau qui la contient. La Nature qui vouloit arrêter quelque temps la semence dans ces réservoirs, en avoit bien fait les issues étroites, & les avoit même munies de petits \* muscles circulaires, comme de courroies qui ferment une bourse, mais l'effort que l'impulsion ou l'ébullition de la semence font de temps-en-temps contre ces soupapes, ne manque pas de les ouvrir. Alors la semence poussée par le resserrement prompt des parties qui la contiennent, s'élance dans l'uretre, comme dans le tuyau de la syringe naturelle, par laquelle elle doit être portée dans le moule du Fœtus. Les testicules & les vessies féminaires qui la chassent par leur contraction, font l'office du piston qui pousse la liqueur hors de la syringe artificielle.

Celle-cy ne seroit pas en état de faire aucune injection, si son tuyau ne pouvoit par sa mollesse être introduit dans le vaisseau qui la doit recevoir: Aussi l'Autheur de la Mécanique naturelle a donné quelque roideur au tuyau de la syringe qui doit faire l'injection de la semence masculine dans la

matrice. Pour cet effet il a voulu que la  
 \* partie qui doit faire cette fonction, fut com-  
 posée d'une substance caverneuse & spon-  
 gieuse, qui se roidit de temps-en-temps par  
 la tension que luy cause une grande ebulli-  
 tion ou gonflement du sang qu'elle contient.  
 A l'occasion d'une pensée lascive, les hu-  
 meurs & les esprits sont determinez à cou-  
 ler dans l'instrument de la generation. Ces  
 deux liqueurs ne sçauroient déjà se mêler  
 sans quelque combat, quoi que l'une ait esté  
 tirée de l'autre, mais la fermentation que  
 leur mélange cause au sang est augmentée,  
 par un troisiéme suc que l'une & l'autre ren-  
 contrent dans ce corps caverneux dont nous  
 avons déjà parlé. C'est une humeur qui par  
 sa couleur noirâtre, & par son acidité a du  
 rapport avec la melancholie, qu'on sçait  
 être tres-propre à de grandes fermentations.  
 On n'examine pas si cet acide combatant  
 avec les sels alkalis du sang ou du suc  
 nerveux est la principale cause de cette é-  
 bullition qui gonfle la verge. On se con-  
 tente de remarquer un double effet de cette  
 fermentation, sçavoir le gonflement du mem-  
 bre & la blancheur qu'elle cause au sang  
 qui la souffre.

\*Le mem-  
bre viril.

Ce seroit en vain que la rarefaction du  
 sang auroit causé la tension du membre, si



cette humeur ne s'y arrêtoit pour en continuer le gonflement aussi long-temps qu'il est nécessaire. Aussi la compression que les muscles erecteurs gonflez par les esprits qu'ils reçoivent alors en foule, causent à la veine, l'empêche de recevoir aussi-tôt le sang que l'artere a versé dans ce corps caverneux. Mais la partie plus subtile blanchie par l'acide de ce suc noirâtre autant que par la rarefaction qui la convertit presque en écume, \* se filtre à travers les glandes dont toute l'uretre est parsemée, & penetre jusques à la cavité de ce conduit. Alors l'ebullition des humeurs, & la compression de la veine cessant, le sang y coule & ne gonfle plus la partie où il étoit auparavant arrêté. Quand on a veû la blancheur que les acides donnent au laiët de souffre, au laiët virginal, liqueur fort sulphurée, & à ces poudres precipitées que les Chymistes nomment des magisteres, on ne doute pas que le suc acide que le sang rencontre dans cette partie qui fait le masse, ne soit capable de le blanchir en precipitant les souffres dont il est plein. L'esprit genital même montant à même temps des testicules dans l'uretre, & s'y mêlant avec ce magistere ou ce precipité du sang, en peut augmenter la blancheur, s'il est à peu près de la

\* D'où  
Venus  
qui repre-  
sente l'a-  
mour a  
pris son  
nom.  
d'Αφρο-  
διτη,  
ou de fille  
de l'écu-  
me.

de la nature de l'esprit de sel ou de nitre, comme on a sujet de le conjecturer. En effet ces deux sels entrant dans notre corps par la nourriture & par la respiration, la Chymie Naturelle ne manque pas d'en tirer l'esprit, & de le raffiner même par une infinité de filtrations & de circulations.

C'est cet esprit qui soufflant sur le corps d'un œuf le rend à même temps fécond, en faisant éclore en suite un corps à peu près semblable à celui duquel il est sorti. L'esprit de nitre versé sur une matière que les Chymistes appellent tête-morte, en fait un sel semblable à celui duquel on l'a tiré. Le mouvement qu'il donne aux parties de cette terre les met dans un certain arrangement dans lequel consiste la nature du sel qui s'en forme. L'esprit genital doit exciter dans les parties de l'œuf un mouvement qui change leur situation & leur fait prendre celle qu'elles doivent avoir pour composer le Fœtus. Et comme un esprit Chymique n'a pas besoin d'intelligence pour ranger les parties de la tête-morte dont il forme le sel qui l'a produit; ainsi l'esprit genital peut sans connoissance disposer les parties d'un œuf à composer un corps semblable à celui duquel il est distillé. L'idée qui dirige son mouvement n'est pas en luy, mais

C



dans le premier Moteur qui luy donna cette impression en la creant. L'expression ou l'exécution de cette idée dépend de la figure ou du degré de mouvement, ou de la détermination qu'ont les parties de cet esprit, qui pourroit bien avoir quelque autre façon d'être dans laquelle consiste principalement sa vertu formatrice, quoy que cette maniere d'être ne soit pas encore connue. Peut-être que les pores des parties où cet esprit est filtré sont tellement disposez qu'ils ne reçoivent que ces parties du sang qui sont propres à composer la machine animée. Peut-être que ces parties qui doivent entrer dans ce bâtiment ont esté taillées au commencement du monde par le grand Architecte de l'Univers, & qu'elles doivent garder jusqu'à la fin du monde la figure qu'elles en ont receüe. Peut-être au contraire qu'une matiere indifférente rencontre dans les parties de la generation certains moules qui luy donnent la figure qu'elle doit avoir, pour composer les membres de l'animal. Quoy qu'il en soit, on est convaincu que la figure & le mouvement des parties, ont beaucoup de part aux Metamorphoses que la Nature fait tous les jours. La figure fait beaucoup pour unir & pour ajuster les parçeis ensemble, mais le mouvement tient le principal rang entre les

causes des transmutations. Chaque corps a son espece & son degré de mouvement essentiel, quand deux sont joints ensemble, celuy dont les parties ont moins de mouvement, prend la nature de l'autre, s'il en peut estre penetré jusqu'aux plus profonds & secrets recoins, la figure est alors comme la clef & le mouvement comme la main de l'introducteur qui la pousse. Cette penetration intime demandant une matiere subtile & vigoureuse fait assez comprendre, pourquoy les esprits sont plus propres que les autres corps à produire les metamorphoses de la generation. L'esprit viril déterminé par la figure & par son mouvement primitif, ayant penetré l'œuf jusques à la dernière division de ses elemens, leur donne ce degré de mouvement spécifique, qui met ses parties dans cet arrangement, duquel resulte la figure du Fœtus. Est-ce qu'il a pris la figure du corps qui le contenoit, cōme une matiere reprend celle du moule où l'on la jette? Est-ce que cet Esprit à force de rouler dans l'œuf, par exemple, s'est conformé à cette partie? On sçait bien qu'une liqueur prend toujours la figure du vaisseau qui la contient, mais on voit aussi qu'elle la perd aussi-tost qu'elle en est sortie. Sur cet exemple on comprend aisément que l'esprit se conforme à la figure



de la partie qu'il anime, pendant qu'il y demeure. Mais comment la conserve-t'il lors qu'il en est dehors ? Comme un certain nombre d'esprits qui pourroient avoir esté moulez dans une partie, pour garder la figure qu'ils y ont prise, devroient garder le même arrangement, que leur mouvement continu ne leur permet pas non plus que les diverses filtrations par lesquelles ils passent, il est plus raisonnable de faire consister la disposition qu'ils ont à composer, ou former une certaine partie, dans leur figure & dans leur mouvement. Et parce que l'expérience nous apprend que certaines pensées de nôtre ame sont jointes à certains mouvemens de nôtre corps, cette espee de mouvement que les esprits doivent avoir pour donner aux parties de l'œuf l'arrangement qui forme la figure du Fœtus, pourroit bien estre en partie l'effet ou la suite de cette idée, qu'on a de chaque partie qui compose le Corps humain. Si les esprits frappez par un objet surprenant s'y moulent & en prennent la figure qu'ils vont imprimer sur le corps tendre du Fœtus, comme un cachet sur la cire, pourquoy les mêmes esprits meus ou rangez d'une certaine maniere pour représenter à l'ame chaque membre du corps, ne pourront-ils pas en aller impri-

mer la figure sur l'œuf encore mol ? Cela n'est pas impossible. Du moins cet exemple est une preuve invincible de la vertu que les esprits ont de donner une figure au corps, ou de changer celle qu'il avoit déjà. Il paroît encore de là que l'ame qui produit cette idée à l'occasion de laquelle les esprits prennent ce mouvement propre à former le Fœtus, à quelque fois beaucoup de part à la formation du corps. Mais par ce que l'esprit du nitre ou de quelque autre sel sans le secours d'aucune idée ni d'aucune pensée; forme d'une matiere indeterminée un mineral de même nature que celui duquel on l'a tiré, on a sujet de conjecturer que cette espee ou ce degré de mouvement nécessaire à l'esprit pour former l'enfant, luy doit être essentiel ou naturel & non pas étranger ou seulement imprimé par l'ame. En effet on voit un grand nombre de personnes qui n'ont pas l'idée de la moitié des parties qui composent le corps, n'être pas moins propres à la generatiō que les plus habiles Anatomistes, qui s'en sont imprimé la figure dans l'esprit à force de les voir souvent. Les gens d'esprit & d'un profond sçavoir sont même plus sujets à la sterilité que les fols & les ignorans, les familles nombreuses des Payfans sont une preuve de cette verité.



Mais quoy que ces raisons & cet exemple prouvent que l'esprit genital ne doit pas à l'idée ce mouvement spécifique qui donne aux parties de l'œuf l'arrangement qu'elles doivent avoir pour former le Fœtus, on ne doit pas douter qu'il ne soit fortifié par quelque pensée de l'ame. On ne veut pas plutôt mouvoir le bras, que les esprits commencent ce mouvement qui les porte dans les muscles de cette partie; & pourquoy la volonté qu'on a d'engendrer ne pourroit-elle pas donner aux esprits non seulement ce branle qui les fait couler dans les organes de la generation, mais encore ce mouvement particulier qui contribuë tant à la formation de l'embryon? La peine qu'on trouve à comprendre comment un mouvement peut produire un si bel ouvrage n'est pas une démonstration de son insuffisance, puis que la foiblesse de nôtre conception n'est pas une bonne preuve de l'impuissance d'une telle cause. On ne conçoit pas non plus comment le mouvement de l'esprit de nître par exemple, peut donner aux parties du sujet indifferant qui le reçoit, cette situation dans laquelle consiste la nature du salpêtre, cependant cette formation où transmutation n'en est pas moins réelle pour n'être pas encore comprise. Il suffit que nous ayôs

une preuve incontestable de la vertu qu'à l'esprit de donner une certaine figure à la matiere du Fœtus, quoy que la maniere de cette configuration nous passe. C'est un Architecte qui bâtit sans sçavoir ce qu'il fait, il observe les loix de la plus reguliere Architecture sans les entendre, il execute les regles de la plus fine mechanique sans les avoir jamais comprises. Architecte intelligent qui guides cet Architecte aveugle, que les profondeurs de ta Sagesse sont incomprehensibles ! Il est sans doute plus merueilleux & plus glorieux à Dieu de donner aux parties de la matiere ce mouvement qui peut les figurer & les placer comme elles doivent être figurées & placées pour composer le logis de l'ame, que s'il étoit tous les jours occupé à les tailler, à les mouvoir & à les ranger luy-même. Qu'elle admiration n'auroit-on pas pour un Architecte qui sçauroit donner aux materiaux un mouvement par lequel ils se figureroient & se rangeroient eux-mêmes sans qu'il y mit la main ? Ce feroit un agreable spectacle de voir les pierres d'un bâtiment meües par un vent prendre la figure & la place qu'elles doivent avoir pour le composer. Les parties de l'œuf sont comme ces pierres & l'esprit genital comme ce vent qui les figurerait & qui les rangerait.



Cette premiere delineation des parties que cet esprit trace dans l'œuf est comme le premier dessein & le crayon du Fœtus desliné dans cet abregé de l'animal. Il faut executer le dessein, étoffer ce crayon, & rendre visibles ces parties que leur petitesse déroboit à la veüe. C'est ce que l'esprit animal fait en étendant & developant ces parties affaissées ou pliées dans l'œuf. Qui prendra soin de dissequer une fève y trouvera la racine, la tige & les feüilles même de la plante qui l'a produite. L'esprit qui sort de la terre entrant dans le corps de ce legume s'insinuë d'abord dans cette partie qui répond à la racine. Il passe de là dans la tige, ensuite dans les feüilles pliées les unes sur les autres. Il dilate le tuyau de la racine & de la tige & deplie les feüilles. Toutes ces parties occupant un plus grand espace qu'auparavant ouvrent le corps de la semence & commencent à paroître au dehors sous la forme du germe. L'esprit vegetal dilatant ces conduits de la petite plante ouvre la porte à la seuë qui y coule pour la nourriture & l'accroissement de cette plante en mignature. La même chose arrive à l'œuf. Comme la fève il contient en petit la production qui doit en sortir. Comme la fève il est jetté dans le sein de la  
matrice

matrice qui represente la terre comme la sève il reçoit un esprit qui dilate les tuyaux de ses veines, de ses arteres & de ses autres vaisseaux afin qu'ils reçoivent le suc qui doit nourrir & augmenter l'embryon, il deplie ses membranes & ses autres parties affaissées ou pliées. Mais parce que les causes qui aydent cette vegetation ou cette formation sont attachées la plupart aux parties ou cette operation se fait, pour en bien voir les progrès on va parcourir dans l'article suivant les lieux de la formation & la part que chacun d'eux y peut avoir.

---

### ARTICLE. III.

#### *Sur le lieu natal du Fœtus.*

**L**E testicule de la Femme, la trompe de Fallope, & la matrice sont les trois parties qui peuvent passer pour le lieu natal du Fœtus, la premiere forme l'œuf, la seconde le reçoit pour le mener dans la cavité de la matrice, & celle-cy le couve en le serrant dans son sein. On va voir dans cet article I. comment l'œuf n'aît, croît & meurit dans le testicule, II. comment

**D**



il s'en detache & sort quand il est meur,  
III. comment il entre en ce canal qu'on  
nomme la corne de la matrice ou la trompe  
de Fallope, par où il descend dans la cavité  
de la matrice. IIII. Enfin on examinera ce  
qui luy arrive dans cette outre ou la Na-  
ture le couve.

L'œuf n'étoit au commencement qu'une  
petite bube ou sac membraneux, dont les  
pores ne reçoivent de la masse du sang, que  
ces parties qui sont propres à former son  
corps. Les plis & les rides de ce sac affaissé  
le rendent si petit, qu'il est imperceptible  
dans le testicule des petites filles. Qui vou-  
dra donc voir ces corps qui contiennent le  
germe de l'animal, les doit chercher dans  
les femelles qui sont dans un aage meur.  
On ne trouve point d'œufs dans le ventre  
des poules trop jeunes, ils y sont pour-  
tant, mais leur petitesse les rend invisibles.  
La Nature travaille avec tant d'adresse que  
des plus petits commencemens elle fait ses  
plus grands & ses plus beaux ouvrages. Il  
semble même qu'elle prend soin de nous en  
cacher les rudimens par leur extrême delica-  
tesse, elle se couvre pour ne se laisser voir  
qu'à ceux qui la cherchent avec beaucoup  
d'application. Qui verroit le testicule d'une  
enfant ne diroit jamais que cette partie dût

être la première source du Fœtus. A peine y remarque t'on ces bubes membraneuses qui font le commencement de l'œuf, à moins que l'œil soit aidé d'un bon Microscope. Mais par le secours de cet instrument merveilleux on découvre que l'ovaire d'une jeune femme n'est autre chose qu'un assemblage de ces petits sacs membraneux, qui s'abreuvent du sang que l'artere spermatique y porte, se gonflent insensiblement & se convertissent en œufs. La petitesse de leurs pores ne leur permettant de recevoir au commencement qu'une très petite quantité de suc qui les doit enfler en le nourrissant rend leur accroissement fort lent. Ces fruits qui demeurent sur l'arbre l'Hyver ne croissent guere dans cette saison, non seulement parce que la chaleur du Soleil n'est pas alors assez forte pour y faire monter la sève, mais encore parce que leurs pores ferrés par le froid ne la reçoivent qu'avec peine. La chaleur des jeunes femmes est si petite, & si foible qu'elle ne fait pas une grande ouverture dans les pores de l'œuf, qui d'ailleurs ne sçauroit d'abord recevoir une grande quantité de suc nourrissant, le conduit étant très petit au commencement. Mais la chaleur naturelle croissant avec l'âge élargit les pores de l'œuf, ouvre l'entrée à la ma-



tiere de son accroissement, & le rend sensible sans Microscope. Ainsi les soleils vigoureux du printemps agitent l'esprit de la terre, ouvrent le corps des semences pour leur faire recevoir cette matiere deliée avec la seve qui les nourrit & les fait croître. Quand les œufs ont atteint ce degré de grandeur qui les rend visibles, le testicule est comme cette partie de la poule où l'on voit un amas de petits corps ronds, ou d'œufs sans coque. Dans l'un & dans l'autre on remarque à peu près la structure d'un raisin. Les œufs en sont comme les grains, qui tiennent à la grape par des petits ligamens semblables aux pedicules de ces grains. Chaque pedicule est un tuyau particulier qui porte la seve ou le suc nourissant au grain, & la queue ou la côte du raisin est comme le canal commun qui se distribue en plusieurs autres particuliers à chaque grain. La même mécanique se trouve dans le testicule. Le faisceau des vaisseaux spermatiques forme la queue ou la côte du raisin, les ramifications de ce faisceau sont les pedicules des grains, & cōme la grape envoie un pedicule à chaque grain ainsi le faisceau donne un rameau à chaque œuf. L'artere luy porte le suc duquel il se nourrit, mais parce que tout celuy qui y aborde n'est pas propre à le nourrir, la veine prend

ce sang superflu pour le ramener au cœur. Le nerf luy porte l'esprit pour l'animer & pour donner à son aliment la vigueur & le mouvement nécessaire pour penetrer dans les plus secrets recoins, afin qu'aucune partie ne manque de nourriture. Quand cet esprit ou ce suc nerveux a fait l'office de vehicule en cōduisât le suc nutritif jusqu'aux parties qui doivent en profiter, il entre dans le vaisseau Lymphatique qui le porte dans la veine cave pour être distillé derechef dans le cerveau, où il est rapporté par la circulation. On voit par là pourquoy la Nature donne quatre vaisseaux à ce petit corps qu'on nomme l'œuf. Comme Dieu ne fait rien en vain, aussi ne veut-t'il rien perdre de ce qui reste après que son ouvrage est achevé. Pour cette raison il ne donne pas seulement aux parties des canaux qui leur portent ce qui les nourrit & les anime mais il leur en fait aussi d'autres qui rapportent aux sources les liqueurs qui restent après qu'elles en ont été comme rassasiées.

Au bout de ces rameaux que le faisceau spermatique pousse, se forme l'œuf comme le fruit au bout des branches. Il s'y nourrit, il y croit, il y meurt à peu-près en la même maniere. La maturité du fruit ne consiste



pas seulement dans la plénitude & l'abondance de la sève, d'où dépend sa grosseur, mais encore dans l'exaltation ou le dégagement des esprits qui sont dans ce suc bien cuit & bien digéré par la chaleur du Soleil. Ainsi la grandeur de l'œuf n'en fait pas la maturité, mais plutôt le developement des esprits qui étendent ses parties, qui dilatent ses conduits pour leur faire recevoir une plus grande quantité de suc nourrissant, & les mettent en état de profiter de l'esprit genital qui le doit rendre fécond par une espèce d'inspiration. Cependant la grosseur de l'œuf se rencontrant d'ordinaire avec l'exaltation de ses principes actifs, qui rendent l'œuf meur, on peut la prendre pour une marque de leur maturité de même que dans le fruit.

Elle peut même contribuer au détachement & à la sortie de l'œuf hors du testicule. Le fruit parfaitement meur tombe de luy-même entraîné par son propre poids. Sa cheute est quelque fois aidée par les secousses qu'un vent ou quelque autre cause donnent à l'arbre. L'esprit du male s'élançant avec rapidité de la matrice dans le testicule par les trompes de Fallope fait en quelque façon l'office du vent, & le male qui cause de grands mouvements à toutes ces parties est comme la personne qui secoue l'arbre.

A l'occasion de cette pensée qui precede ou qui accompagne le mystere de Venus les esprits courent en foule dans la matrice, dans ses cornes, & dans les deux ovaires de la femme, & leur causent une grande agitation suivie de plaisir. Ce muscle circulaire dans lequel chaque œuf est encastré comme dans une niche, ou comme le gland dans son écuelle, serre ses fibres qui chassent l'œuf par une espee d'expression.

Mais comment peut-il sortir du testicule qui n'a point d'issuë ? A-t'on trouvé quelque canal qui le conduisit de cet ovaire dans la corne de la matrice ? Point du tout. Mais la membrane dont le testicule est revêtu, se trouve si poreuse, qu'elle laisseroit aisement passer un corps encore plus gros que l'œuf, qui tombe du testicule dans la trompe de Fallope. Ajoûtez à la largeur naturelle de ses pores la dilatation que leur cause l'œuf en y passant, & vous comprendrez assez comment il en a peu sortir. Toutes les parties membraneuses sont capables d'une distension qui passe nôtre imagination. Quand on a veu la petitesse de la matrice dans une enfant on ne peut assez s'étonner de la grandeur que la dilatation luy donne dans une femme grosse. A voir le cul d'une poule, d'une oye, ou d'une autruche on



ne diroit jamais qu'un corps aussi gros, que l'œuf qu'elles font, y peut passer. Et pour ne sortir pas de nôtre sujet qui jugeroit qu'un gros enfant peut jamais naître par le col de la matrice, qui paroît extrêmement étroit ? Enfin certains testicules qu'on a trouvez d'une grandeur monstrueuse dans le corps des femmes, ont bien fait voir de qu'elle distension leur membrane étoit capable, & si les pores paroissent encore larges après la mort, dont la froideur, affaïsse & ferme tous les conduits de l'animal, que doivent-t'ils être pendant la vie, ou la chaleur & les esprits tiennent toutes les routes du corps ouvertes ? Mais sur tout qu'elle largeur ne doivent-t'ils pas avoir dans le plaisir de Venus, qui attire dans les instrumens de la generation une abondance extraordinaire d'esprits allumans un agreable feu dans ces parties, & dilatans toutes les issues qu'elles peuvent avoir ?

Mais comme la bonne Physique ne se contente pas de probabilités, on ne croiroit pas encore que la membrane du testicule peut donner à l'œuf une assez large issue, si le grand trou qu'on a trouvé dans cette tunique à quelques femmes qui moururent & furent ouvertes bien-tôt après avoir conçu, permettoit d'en douter. On  
rencontre

rencontre dans la corne de leur matrice un corps rond qui fait le commencement du Fœtus. On cherche d'où il peut être venu, on le compare avec les autres corps ronds qu'on trouve encore dans le testicule, & l'on les trouve parfaitement semblables, d'où l'on commence à soubçonner, que celui qu'on a rencontré dans la corne de la matrice est descendu du testicule. Mais le large trou qu'on y trouve encore ouvert marquant l'issue par laquelle il étoit tombé dans la trompe de Fallope change cette conjecture en preuve, pour ne pas dire, en démonstration. M. de S. Maurice Medecin cherchant d'où pouvoit être tombé le Fœtus qu'il a depuis peu trouvé dans le flanc de Madame de Ste. Mere, a vu le testicule, de cette femme tout ouvert. Il n'est donc pas besoin de rapporter icy le témoignage de la plupart des femmes qui dans le moment de la conception sentent que quelque corps s'est détaché près des reins où les testicules sont situés. Quand on a des preuves convaincantes, on fait tort à sa cause en se servant de celles qui peuvent être éludées.

Au contraire on en met la vérité dans une plus grande évidence, quand on prévient les difficultés qu'elle peut trouver dans les esprits. Il s'en présente deux principales

E



contre le sentiment qu'on a dessein d'établir présentement. Est-t'il possible, dit-on, que ce grand élargissement de pores qu'on suppose dans la membrane du testicule ne luy causât aucune douleur ? L'extrême sensibilité des parties membraneuses augmente la difficulté. Mais on n'en sera pas embarrassé si l'on considère que cette ouverture des pores est naturelle & non pas violente. L'œuf qui sort du testicule ne fait pas le trou, mais l'ouvre & pour parler avec l'école, il ne fait pas une solution de continuité, mais une dilatation d'une issue affaïlée. Et s'il y avoit quelque violence dans cette distention, elle seroit addoucie par la lenteur du mouvement qui fait sortir l'œuf du testicule, ou engloutie par le plaisir que donnent à la femme les mouvement vigoureux des esprits dans ces parties.

Quand l'œuf pourroit sortir & même sans douleur on ne comprend pas comment il peut tomber dans la trompe de Fallope, qui s'en trouve assez éloignée. Il est vray qu'on avoit au commencement quelque peine à le concevoir par la situation de ces parties.

Mais il n'étoit pas plus aisé d'expliquer comment les œufs d'une poule se détachans de cette partie dans laquelle ils forment l'image d'un raisin, pouvoient parvenir à

l'ovaire, qui non seulement en est séparé par une distance considerable, mais que sa situation même semble rendre incapable de les recevoir. On ne pouvoit pourtant pas douter que les œufs n'y passassent en quittant leur premiere origine : Ainsi quand on ne pourroit pas rendre raison du passage de l'œuf dans l'une des trompes, ce ne seroit pas une preuve suffisante de sa supposition ou de sa fausseté. Mais comme l'Elephant avance sa trompe pour prendre ce qu'on luy presente, de mesme la matrice étend les siennes pour aller recevoir l'œuf prest à tomber du testicule. Ces cornes de la matrice sont comme celles du limaçon, qui s'allongent ou se racourcissent selon le besoin. Elles s'étendent par le moyen de leurs fibres droites, qui tendent d'un bout à l'autre, & qui jouïans par le ressort de l'esprit qui les anime avancent la trompe vers le testicule. Elles se racourcissent par leur propre vertu de ressort. Il est naturel à chaque corps de retourner à son étendue ordinaire, lors que la cause qui l'étendoit extraordinairement, cesse d'operer. Ces fibres muës par les esprits que l'accouplement y attire approchent la trompe du testicule, pour gober l'œuf qui doit en tomber. Elle si applique même par son extremité dilatée en forme de pavillon d'u-

E ij



\* Tubæ  
Fallopianæ.

## 36 LA CHYMIE

ne trompete ; \* C'est aussi le nom que Fallope qui la découvrit le premier, luy donna pour cette raison, quoy que son action semble luy rendre plus propre celui de trompe, la fonction de celle-cy, de même que celle des cornes de la matrice, consistant à s'avancer pour prendre quelque chose.

La mécanique de ces parties auroit bien fait conjecturer qu'elles étoient capables de cette extension qui les applique aux testicules, mais on ne se paye pas des conjectures, on veut des démonstrations oculaires. On en peut aussi donner une à ceux qui n'en veulent croire que les yeux. Car on a trouvé le bout de la trompe appliquée au testicule dans une femme qui fut ouverte bientôt après avoir conçu ; c'étoit comme une main que la matrice avançoit pour prendre l'œuf qui tomboit de l'ovaire.

Si les fibres droites de cette trompe sont paralytiques, elle ne sçauroit s'étendre pour recevoir l'œuf, qui par ce défaut tombe dans la cavité des flancs, au lieu d'entrer dans ces trompes qui doivent le mener dans la matrice. Pour cette raison on a quelques fois trouvé des enfans bien formez hors de la matrice & dans la cavité de l'abdomen. Une femme de Toulouse y en a porté un pendant vingt-cinq ans, parce qu'il ne trouvoit point d'is-

fuë par laquelle il peut naître. Et l'illustre Abbé de Laroque nous a communiqué depuis peu l'observation d'un Medecin curieux, qui faisant ouvrir le corps de Madame de Ste. Mere a trouvé dans la cavité du flanc un enfant parfaitement bien formé. L'ovaire des poules ne pouvant non plus s'avancer quelques fois vers le raisin, pour en recevoir les œufs qui se détachent, les laisse aussi souvent tomber dans la cavité du ventre, où se pourrissant ils corrompent les entrailles de ces bêtes, & leur causent enfin la mort. J'ay moy-même ouvert le corps d'une oye qui mourut par cette même cause. Je trouvay dans son ventre hors de l'ovaire & du raisin, plusieurs œufs qui s'étoient corrompus, pour ne pouvoir entrer dans l'ovaire, qui ne s'étoit pas assez avancé pour les prendre, ou qui n'étoit pas assez ouvert.

Quand l'ovaire de la femme & de la bête fait sa fonction, ce desordre n'arrive pas, il s'avance comme pour aller au devant de l'œuf, il ouvre son pavillon pour le mieux gober. La trompe de la femme se serrant alors par ces fibres circulaires le chasse & le fait descendre dans la cavité de la matrice à la faveur du penchant & de l'humidité que plusieurs glandes de la trompe y versent pour rendre le passage glissant. Si quelque



paralyfie empêche ses fibres circulaires d'agir, si la cavité de la trompe est trop étroite pour laisser passer l'œuf, ou que la sécheresse de cette partie rende le passage difficile, l'œuf s'arrête dans cette corne de la matrice, il s'y nourrit, il y croit, il y meurt, il y germe, en un mot il s'y forme un Fœtus comme dans la matrice. Les observations de plusieurs curieux ont mis cette vérité hors de doute. D'où l'on peut conclurre que la vertu par laquelle la matrice aide la formation du Fœtus, luy est commune avec plusieurs parties, qui ne pouvant pas le rendre après l'avoir formé, ne peuvent pas bien passer pour vicaires de ce moule où les enfans se jettent. Aussi la Nature a si bien disposé la mécanique de toutes ces parties, qu'elle mène ordinairement l'œuf dans le sein de la matrice qui le doit couvrir. Les testicules sont situés plus haut que les cornes de la matrice, & celle-cy se trouve plus basse que ces trompes, afin que l'œuf y puisse descendre par un penchant continuel, sans s'arrêter dans ces parties qui n'ont point d'issue pour laisser sortir l'enfant qui s'en doit éclore.

L'œuf n'est pas plutôt tombé dans le creux de la matrice, que sa cheute determine les esprits à couler en foule dans les fibres circulaires qui sont destinées à la serrer, par cette

disposition mechainique, la matrice se ramasse comme pour embrasser, pour mieux échauffer & couvrir cet œuf, qui pourroit sortir par l'orifice, si la contraction de ses fibres circulaires ne le fermoit à même-temps avec tant d'exactitude, qu'on ne sçauroit y faire entrer la tête d'une épingle. Quoy que la cheute de l'œuf dans la matrice contribuë à son resserrement, il est fort vraysemblable que le plaisir ou le chatoüillement que les femelles sentent dans cette partie pendant l'accouplement en est la principale cause. En effet, il est naturel à toutes les parties de se serrer quand on les chatoüille, le plaisir excessif qu'elles ont alors tenant beaucoup de l'irritation. Un estomach vigoureux & plein d'esprits se ramasse dès qu'il a receu les alimens, qui par le plaisir qu'ils luy causent attirent encore plus d'esprits dans les fibres qui font sa contraction. Et comme pour faire la digestion il n'est point de pire disposition dans ce viscere que le relachement de ses fibres, il n'est point aussi de plus grand ni de plus ordinaire obstacle à la conception que l'impuissance de la matrice à se serrer.

Si la descente de l'œuf dans ce sac membraneux étoit la seule cause de cette contraction on auroit peine à dire pourquoy les filles ne concevroient pas sans connoissance



d'homme. Car comme les poules font des œufs sans avoir esté couvertes du coq , ainsi les filles en rendent mesme dans leur virginité. D'où vient donc que leur matrice ne se serre pas pour les arrêter , dès qu'ils sont tombés des testicules dans sa cavité , & que la conception & le pucelage sont incompatibles ? Cette partie a-t-elle une intelligence qui luy fasse discerner les œufs feconds de ceux qui ne le sont pas ? On comprend bien que de ceux qui n'ont pas reçu l'inspiration de l'esprit genital , un enfant ne sçauroit s'en éclore , quoy qu'ils fussent couvez neuf mois dans la matrice , la principale cause de la formation du Fœtus leur manquant. C'est le privilege de la Bien-heureuse Marie de pouvoir estre Vierge & Mere tout ensemble.

Quoy que les œufs d'une jeune poule qui n'a jamais connu de coq , soient long-temps couvez , on n'en verra jamais éclore des poussins , parce que l'esprit qui doit être le principal auteur de leur formation , ne leur est pas naturel , mais emprunté. Les materiaux sans Architecte ne suffisent pas pour bâtir une maison. On ne comprend pas avec la même facilité pourquoy les œufs qui sont dans les ovaires de la femme ne deviennent pas feconds tous à la fois , pourquoy l'œuf qui n'est pas meur ou fecond ne  
s'arrête

s'arrête pas ordinairement dans la matrice, ou pourquoy celle-cy ne se ferre pas pour l'y retenir, si la présence de l'œuf suffit pour la conception? La premiere difficulté naît de l'exemple des poules, des oyes & des autres femelles qu'il suffit d'amener une fois ou deux au mâle pour rendre seconds tous les œufs qu'elles sçauroient pondre dans toute l'année. Au lieu que de tous ceux que la femme porte dans les ovaires il n'en est ordinairement qu'un qui recoive par un seul accouplement le principe de la fécondité. On a déjà posé que si les œufs ne sont pas meurs ils ne sçauroient recevoir l'esprit genital pour en profiter. Or les testicules de la femme n'en ont d'ordinaire qu'un qui soit meur, leur petitesse ne permettant pas à plusieurs à la fois de parvenir à la grandeur que leur maturité suppose, mais puis qu'ils ne laissent pas de se détacher des ovaires & de descendre même dans la matrice, quoy qu'ils soient encore steriles, d'où vient qu'ils ne s'y arrêtent pas, aussi bien que les seconds. Est-ce que l'œuf second gros de l'esprit genital trouve l'orifice de la matrice trop étroit pour en sortir? Il est vray que le fruit meur est ordinairement plus gros que celui qui n'est pas meur. Mais on a bien de la peine à croire que la grosseur de l'œuf



qui ne fait que de tomber du testicule l'empêche de passer par l'orifice de la matrice, quand on sçait de quelle petitesse il est dans son origine, si ce n'est que le séjour qu'il pourroit avoir fait dans l'une des trompes luy ait donné cette grandeur, avant qu'il soit parvenu à la matrice. L'accroissement que quelques œufs ont pris dans ces cornes de la matrice rendroit cette opinion vray semblable, si la plupart des observations sur lesquelles elle est fondée ne faisoient voir que l'œuf ne croit dans la trompe que quand il y prend racine, pour ainsi dire, qu'il y pousse son germe, & s'y couve parfaitement, jusqu'à ce que le Fœtus est prest à s'en éclore. Il n'est pas comme une boule de neige qui croît en roulant, quoy qu'elle ne s'y arrête pas. La grosseur de l'œuf n'est donc ni la seule ni la principale cause qui l'arrête dans la matrice, mais plutôt le resserrement que les femmes témoignent avoir senti dans cette partie au moment de la conception. Il n'est pas mal-aisé de comprendre pourquoy cette contraction de la matrice se rencontre presque toujours avec la fécondité de l'œuf qu'elle serre, la même cause qui fait serrer ce viscere rendant l'œuf à même-temps fécond, où l'esprit genital le penetrant au moment que cette bourse

est déterminée à se fermer par le chaütoillement que luy cause le plaisir de Venus.

Mais quoy qu'elle ne se ferre presque jamais à faux, ou sans qu'elle ait un œuf fecond dans son sein, il arrive pourtant quelque fois qu'une imagination échauffée & lascive, qui se représente vivement les objets qui l'enflamment, obligeant la matrice à faire une contraction forte & constante, luy fait quelque fois retenir un œuf sterile, que le chatouillement artificiel ou naturel a fait descendre dans sa cavité. Et comme une poule couve les œufs steriles aussi bien que les feconds, quand elle a cette fièvre, qui la determine à cette action, ainsi la matrice excessivement échauffée couve quelque fois les œufs qui n'ont point de germe de même que ceux qui en ont.

L'esprit genital du mâle ou la principale cause de la formation du Fœtus ne se trouvant pas dans ce corps que la matrice couve il ne scauroit s'en former un enfant, mais cet œuf ne laissant pas de se nourrir du sang que la femme cesse de vider tous les mois, il s'en fait une masse informe qu'on nomme mole. Ainsi le grain qu'on jette dans le sein de la terre s'enfle beaucoup, quoy qu'il n'ait pas de germe pour naître. Il peut bien arriver quelque fois que l'esprit geni-

F ij



tal n'ayant pas assez de force pour achever son ouvrage, le laisse imparfait, & l'œuf que la matrice contient est alors comme ces grains, dont l'esprit n'ayant pas assez de ce mouvement spécifique qui le determine à former l'espece qui les a produits, degenerent en une autre espece. Le laboureur voit souvent naître de l'orge ou de l'yvroye du blé qu'il a semé. Et comme on remarque que certaines terres contribuent beaucoup à faire degenerer la semence qu'on y jette, un champ que j'ay veu ne rendant presque jamais que de l'orge pour le froment qu'il reçoit; de même la matrice pourroit bien avoir quelque part à ce dereglement, en changeant par une disposition secreete cette determination qui rend l'esprit genital propre à former une espece plutôt qu'une autre. Enfin sans œuf & sans esprit genital il pourroit se former une mole par l'abondance d'un sang pur & bien animé par un grand nombre d'esprits, qui tiendroient un peu de l'acide pour le cailler & luy donner la consistance qu'on trouve dans cette masse. C'est bien icy qu'auroit lieu cette coagulation sous laquelle on conçoit ordinairement la formation du Fœtus, sans que l'esprit genital du masse servit de levain au sang menstrual pour le coaguler, selon

l'idée que Job donne de sa formation, quand il dit que Dieu forma son corps comme un fromage. Mais comme la cause de ces trois especes de mole est differente, leur structure l'est aussi. Celle qui se forme d'un œuf inspiré par l'esprit genital à beaucoup de traces de formation, des veines, des arteres & d'autres vaisseaux; mais celle qui naît d'un sang menstrual caillé par quelque esprit acide, n'en a point du tout: La troisième qui prend son origine d'un œuf entierement sterile, tient le milieu entre ces deux. Elle a plus de marques de formation que celle qu'on suppose produite par le sang caillé, mais elle en a moins que celle qui vient d'un œuf imparfaitement inspiré par l'esprit viril.

C'est de la foiblesse de cet esprit que viennent la plupart des monstres. Si quelque cause luy peut ôter cette espece ou cette détermination de mouvement, qui luy fait tracer la figure d'un enfant dans l'œuf, & la changer en celle qui peut imprimer la forme de quelqu'autre animal, une femme se verra mere d'une bête. L'experience n'a que trop prouvé que l'imagination a cette force. Elle peut imprimer à l'esprit genital qui travaille déjà dans la matrice un mouvement tout different de celui qu'il avoit au commencement,



& luy faire produire un ouvrage bien différent de celuy qu'il auroit produit, s'il n'eût esté interrompu. Si cette nouvelle impression est si forte ou si contraire à la premiere, qu'elle n'en garde rien du tout, ce qui en naîtra n'aura pas la moindre ressemblance avec l'homme: mais quand elle ne l'a changée qu'en partie, il en résulte une détermination moyenne, qui produit un ambigü tenant des deux especes. S'il étoit possible, par exemple, qu'une femme indigne de porter ce nom conçût une passion brutale pour un Bœuf, comme on le feint de Pasiphaë, ou pour un Cheval, son imagination frappée par l'image de ces animaux, pourroit donner à l'esprit viril qu'elle auroit conçu, cette détermination de mouvement qui peut ranger les parties d'un œuf en la maniere qu'elles doivent estre rangées pour la figure d'un Minotaure ou d'un Centaure: Mais comme la détermination de mouvement que la Nature donne à l'esprit formateur, est ordinairement constante, il ne faut pas moins qu'une imagination extrêmement forte pour la chāger ou la détruire. Il faut que les esprits ayent esté meus par quelque passion violente pour donner à l'esprit genital une impression contraire à celle qu'il a reçüe de la Nature, ou pour changer l'arrangement qu'il a déjà

donné aux parties du Fœtus. De-là vient que les marques que l'imagination de la mere met sur le corps de l'enfant, portent ordinairement la figure de ce qu'elle aimoit, ou de ce qu'elle desiroit fortement, ou de ce qui l'a fort épouvantée pendant sa grossesse. Il semble que les esprits prennent la figure de l'objet qui frappe l'imagination qui excite une grande passion, pour l'aller imprimer sur le tendre corps du Fœtus, comme la lumiere se moule sur les objets qui se presentent, & les va peindre sur la retine, soit que la vertu qu'ont ces esprits de tracer une certaine figure consiste dans un certain arrangement, ou dans quelque détermination de mouvement. Les esprits sont comme le cachet & le Fœtus comme la cire, l'imagination ou la passion qui l'échauffe faisant l'office de la main qui pousse le cachet pour en imprimer la figure. Que si les esprits sont capables de prendre l'image de tous les objets qui se presentent à l'imagination, & de l'aller imprimer sur le Fœtus, lors qu'ils sont poussez par une grande passion, à plus forte raison pourront-ils prendre celle des parens & l'aller peindre sur la table rase du Fœtus, cette détermination que l'imagination leur donne ne faisant que fortifier celle que l'esprit viril a déjà receuë dans le moule du-



quel il est sorti. Car quoy que toutes les parties qui composent l'esprit genital ne gardent pas hors du mâle le même arrangement qu'elles avoient dedans, pour pouvoir dire qu'ils s'y sont proprement moulez, il est pourtant vray-semblable qu'elles y ont pris une certaine determination de mouvement qui leur dure après qu'elles en sont sorties, & qui les rend capables de disposer les parties de l'œuf à former une figure à peu près semblable à celle des parens. Comme il n'est rien de plus present à l'imagination de la mere que sa propre image, il semble que les esprits s'en devroient toujours charger pour l'aller imprimer sur le corps du Fœtus & le rendre toujours semblable à la mere. Mais il arrive souvent que l'esprit genital, qui tient le premier rang entre les causes de la formation, ayant plus de mouvement que les esprits modifiés par l'imagination de la mere, ni reçoit pas la determination qu'ils lui donneroient, s'il étoit plus foible, mais gardant celle qu'il a reçûe dans le corps du Pere, il range les parties de l'œuf en telle maniere qu'il en resulte une figure à peu près semblable à celle du mary. L'imagination fait quelque fois l'office de peintre, les esprits qu'elle modifie sont comme le pinceau, la surface du Fœtus comme la toile sur laquelle

quelle il couche les couleurs, & les parties superficielles que ces esprits disposent en un certain sens sont comme les couleurs qui font paroître une certaine figure. Mais comme l'imagination des femmes est souvent dereglée, Dieu n'a pas voulu laisser à sa disposition la formation de l'enfant, ou la détermination de l'esprit qui luy doit donner la forme, cette détermination qu'a l'esprit viril dès le commencement étant souvent à l'épreuve de l'imagination la plus forte, ou résistant aux plus puissantes impressions que la pensée de la femme s'efforce de luy donner.

Quand les esprits modifiés par l'imagination féminine, predominant, l'enfant qui se forme, est semblable à la mere, mais quand l'esprit viril l'emporte sur eux, ou que sa détermination engloutit la leur, l'enfant ressemble à son pere. D'où l'on pourroit peut être tirer la raison de ce que les garçons tiennent fort de leurs meres & les filles de leurs peres, si l'observation est véritable. Car le témoignage de la plupart des femmes s'accordant en ce qu'elles prennent plus de plaisir quand elles conçoivent un garçon, que quand elles conçoivent une fille, on a sujet de conjecturer que leur imagination échauffée par le plaisir donne

G



aux esprits de plus fortes impressions ou modifications , qui détruisent la détermination de l'esprit masculin ; au lieu que quand elles conçoivent une fille, leur imagination moins frappée par un moindre chatouillement ne donne aux esprits qu'une foible modification qui ne peut pas changer celle que l'esprit viril a reçue en se formant. Par où l'on suppose avec assez de vray-semblance que l'esprit du mâle tend à donner au Foetus la ressemblance du pere , au lieu que les esprits modifiés par l'imagination de la femme sont déterminés à copier la mere sur l'enfant.

Il est remarquable que l'imagination féminine peut réitérer ses modifications pendant neuf mois , ou par toute la grossesse , au lieu que l'esprit viril , cesse d'operer dès qu'il a tiré le dernier trait de la formation , c'est à dire , quarante jours après la conception si c'est un garçon , & quelques jours plus tard , si c'est une fille ; C'est pourquoy les enfans ressemblent plus ordinairement aux meres qu'aux peres , à quoy peut encore contribuer la vivacité de l'imagination féminine , dont la cause consiste dans un cerveau fort tendre , qui reçoit aisement les impressions , dans l'abondance de l'esprit qui n'est pas dissipé par des profondes

meditations ou par des occupations sérieuses & pénibles comme celles des hommes ; & dans un esprit vuide de ce grand nombre d'objets dont celui de l'homme se charge.

Les personnes jeunes en qui l'imagination est vigoureuse par les mêmes raisons , & l'esprit genital assez fort pour surmonter les obstacles qui le pourroient empêcher de tracer la figure à laquelle il est déterminé , engendrent aussi des enfans qui leur ressemblent fort ; au lieu que ceux des vieillards en qui le feu de l'imagination est presque éteint , & l'esprit formateur fort affoibli par la froideur du corps qui l'a produit , ne leur sont guere semblables.

L'une & l'autre de ces causes qui font la ressemblance des enfans avec leurs parens se trouvant fortes en ceux qui mettent des bâtards au monde , il s'ensuit que les fruits illegitimes ont ordinairement plus de rapport à ceux qui leur ont donné la naissance , & l'experience s'accorde avec ce raisonnement. On ne voit guere que les personnes d'un grand feu tomber dans ce dereglement , & c'est cette chaleur d'âge ou de temperament , qui rend l'imagination vive & l'esprit genital vigoureux ; & comme les enfans tiennent beaucoup de l'état où les Parens se trouvoient quand ils les ont engen-

Gij



drés, ces fils de l'amour criminel sont ordinairement heritiers de ce feu qui causa le peché de leurs auteurs & qui leur rend l'esprit vif & fort éveillé.

Puisque l'imagination de la femme peut imprimer sur l'enfant l'image de l'objet qu'elle se represente fortement, la ressemblance de l'enfant avec celui qui devoit en être le Pere n'est pas toujours une preuve de la fidelité conjugale, la mere criminelle ayant peu penser dans le peché même à son mari qu'elle trahissoit ou dans la crainte d'en être surprise, ou dans le remors de la conscience qui luy reproche sa perfidie. Quand même ces passions ne donneroient pas à son imagination ce grand branle qui la determine à modifier les esprits d'une maniere propre à rendre le Fœtus semblable à l'époux, la présence continuelle de celui-cy est comme un modele sur lequel les esprits se moulent, pour ainsi dire, & dont ils tirent la copie, pour l'aller peindre sur ce tendre sujet. Une femme de qualité qui regardoit souvent le portrait d'un Negre parfaitement bien fait, qu'elle avoit dans sa ruelle, fit un enfant qui n'étoit qu'une copie de ce portrait dont l'original n'avoit rien contribué à sa production. Il faudroit donc que les femmes grosses prissent soin de ne

voir que de belles personnes, & de ne présenter à leur imagination que de beaux patrons à copier.

Mais si la veüe a tant de part à la ressemblance des enfans avec leurs originaux ; d'où vient qu'ils sont plutôt semblables à leurs ayeuls ou bisayeuls, que leurs parens n'ont souvent jamais vû, qu'à leurs parens même, d'où vient que la ressemblance va plutôt en remontant qu'en descendant ? Pour satisfaire à cette question, on doit remarquer. 1°. Que cette détermination de l'esprit genetal qui donne au Fœtus une certaine figure, luy est naturelle le plus souvent, sans aucune dépendance de l'imagination. 2°. Que la présence sensible d'un objet ne contribue à la copie que l'imagination en tire sur l'enfant, qu'entant quelle frappe beaucoup l'imagination, & modifie les esprits en un certain sens. Or un objet absent aux yeux peut être présent à quelqu'autre sens ; on peut souvent entendre parler d'une personne absente, mais qu'on a vûë autre-fois en original ou en portrait ; & quand l'idée de cette personne n'entreroit plus dans l'esprit par l'organe d'aucun sens, ne peut-elle pas estre présente à l'ame, si la memoire l'a cherement conservée. Or l'amour & la reconnoissance impriment profondement dans la memoire des enfans bien



nez l'image de ceux qui leur ont donné la vie : C'est tout ce qui leur reste dans ce monde de ces personnes qui leur étoient si cheres , ils tâchent de reparer la perte qu'ils ont faite de leur presence corporelle en les tenant toujours presens à leur esprit. Leur imagination toute penetrée de cet objet venerable imprime aux esprits cette détermination de mouvement , qui donne aux petits-fils la figure des grands-peres , qui les aiment aussi plus tendrement qu'ils n'aiment leurs propres fils à cause de cette ressemblance , en sorte que si celle-cy va quelque fois en remontant , l'amour paternel va d'ordinaire en descendant.

L'esprit genital qui forme l'enfant à l'image de ses Parens , n'agissant que par le mouvement , trouve dans la matrice une chaleur qui le fortifie pour luy faire surmonter tous les obstacles qui s'opposent à son operation. Il est mis comme en digestion dans cette partie, afin qu'il se degage , s'exalte & donne aux parties du Fœtus la situation & la figure qu'elles doivent avoir. Quand la semence est jettée dans le sein de la terre elle contient déjà le germe de la plante qui doit en naître ; mais l'esprit souterrain & celuy de l'air la penetrant developent ce germe dont les parties sont comme affaïssées

ou pliées ; ainsi quand l'œuf est semé dans le champ de la matrice, il a déjà le principe de la formation, l'esprit masculin qui doit dilater toutes les parties du Fœtus que la Nature à racourci dans l'œuf. La matrice ne fait qu'exciter par sa chaleur & par sa douce fomentation ce Mercure, qui n'est pas encore assez débarrassé & fournir comme la terre une espee de seve ou de suc qui doit nourrir au commencement l'embryon comme une plante. Car comme le grain de la semence n'est pas plutôt dans la terre, qu'il commence à s'enfler de la seve qu'il boit ; ainsi dès que l'œuf est dans la matrice, il s'attache à quelque endroit de la cavité par un glu qu'il a pris dans la trompe, il se gonfle de l'humeur qu'il reçoit de la matrice. La graine soule du suc souterrain pousse d'abord une partie par laquelle elle tient à la terre, & en prend sa nourriture, en un mot la radicule qu'elle contenoit déjà se convertit en une racine, qu'elle jette comme une trompe pour aller chercher son aliment, ou comme une petite pompe qui doit élever la seve des entrailles de la terre dans la plante. Le corps qui cache le germe de l'animal s'attache d'abord à la matrice, il y jette une racine, ou le cordon des vaisseaux ombilicaux, par



lequel il se nourrit d'abord : Ses ramifications comme autant de petites racines sont plantées dans une masse de chair qui tient le milieu entre la matrice & l'enfant, comme dans un fonds gras, qui luy fournit la seve dont cette plante animale se nourrit ; Car l'ëbryõ est une espece de zoophyte bien plus admirable que la sensitive, qui donne tant d'admiration à ceux qui la voyent pour la premiere fois. On conçoit sa vegetation en deux manieres, les uns supposent que la semence du mâle imbibée dans l'éponge de la matrice, comme dans une terre fort ouverte, y germe, jette ses racines dans le placenta, qui s'y forme d'abord, & pousse le cordon des vaisseaux ombilicaux comme la tige de cette plante au bout de laquelle l'embryon se forme comme un fruit. Les autres regardant l'œuf comme le grain qu'on sème supposent avec plus de vraisemblance que cette racine qu'on nomme le faisceau des vaisseaux ombilicaux, parce qu'elle tient par un bout au nombril de l'enfant, est poussée par l'œuf même. Car comme la semence des plantes contient la racine en petit, & la pousse insensiblement dans le sein de la terre, pour recevoir par ce tuyau avancé, la nourriture qui l'a fait croître, de même l'œuf de l'animal porte en

racourcy

racourci le cordon des vaisseaux umbilicaux, qui croissant par la dilatation & l'extension que l'esprit genital luy cause, s'avance comme une racine dans le corps de la matrice, pour en tirer le suc qui doit nourrir ce zoophyte qu'on nomme l'embryon.

Cette masse de chair qu'on appelle placenta se forme ordinairement à cet endroit de la matrice où cette racine se plante, parce que la semence masculine qui s'est imbibée en cet endroit, & qui contribue à la formation de l'arrièrefaix, fait comme un glu qui colle l'œuf à la matrice. Là le sang menstruel retenu depuis la conception se mêlant avec cette partie grossière de la semence, fait une espèce de caillau, par la vertu qu'a cette gelée genitale de le coaguler. Il garde sa couleur rouge après sa coagulation, parce que la semence ne s'y trouve pas en assez grande quantité pour luy donner sa blancheur, à peu-près comme le lait qui ne change pas de couleur, après avoir esté caillé. Et comme celuy cy ne fait pas toujours une masse unie en se coagulant, mais se tourne ou se ramasse en plusieurs grumeaux, par la distribution inégale du levain qui le coagule, ainsi ce caillau qu'on nomme arrièrefaix, n'est pas égal par tout,

H



mais composé de divers grumaux qui font autant de glandes, où la nourriture du Fœtus se filtre. Cette chair glanduleuse est comme enracinée dans les pores de la matrice, parce que la semence masculine dont elle s'est formée en partie, s'y étant imbibée, cette masse a dû prendre là son commencement & sa racine.

L'arrierefaix devoit toucher immédiatement la matrice, pour en recevoir le suc nutritif qu'il doit préparer au Fœtus, car comme la seve n'entre dans le vegetal raccourci dans la graine qu'après avoir esté filtrée à travers la peau & la substance de la graine, de même le suc nourrissant ne passe de la mere dans le Fœtus abrégé dans l'œuf que quand il est épuré par la filtration qui s'en fait dans les glandes du placenta. Ces deux plaques qui composent le corps du grain ne sont pas seulement comme deux filtres qui raffinent la seve, mais comme deux vaisseaux dans lesquels elle se cuit par une lente digestion; ainsi les glandes de l'arrierefaix ne sont pas seulement comme autant de couloirs où passe la nourriture de l'enfant, elles sont encore comme autant de bouteilles, où le suc nutritif se digere & se cuit, pour donner moins de peine aux foibles levains du Fœtus. C'est dans ces petits reservoirs que les vaisseaux

ombilicaux puisent les humeurs qu'ils mènent au Fœtus qui s'en nourrit. L'artere ombilicale est proprement sa nourrice, puis que c'est elle qui luy porte le sang. Elle est l'instrument ou le canal par lequel se fait une transfusion naturelle du corps de la mere dans celuy de l'enfant. Le sang porté jusqu'au nombril de celui-cy, se filtre encore par le nœud qu'il y rencontre, & s'insinue dans une veine qu'il trouve audeffous, & qui le doit porter jusqu'à la partie concave du foye, où se filtrant encore, & passant à la partie convexe du même viscere, il entre dans ce large vaisseau qu'on nomme la veine cave, à cause de sa grande cavité, par où il coule dans le cœur. Celui-cy comme une machine hydraulique le pousse dans toutes les parties qui doivent en être arrosées & nourries. Mais parce que le passage étroit, ou l'anastomose de l'artere ombilicale, avec le vaisseau qui doit en recevoir le sang par dedans, ou sous le nombril, ne permet qu'au sang le plus pur & le plus subtil de passer, la Nature a mis dans le cordon umbilical une veine pour rapporter dans le corps de la mere le superflu, pour l'y perfectionner par des nouvelles digestions, filtrations ou circulations. Car le corps de la mere & celui de l'enfant, sont

H ij



comme ces vaisseaux circulatoires que la Chymie joint par des canaux de communication, pour faire circuler de l'un dans l'autre, la liqueur qu'elle veut preparer. Au commencement les visceres du Fœtus étoient comme des vaisseaux sans efficace, n'ayans pas encore reçu du sang, les ferments qui doivent preparer les humeurs, ou du moins n'en ayans pas encore la juste quantité. Tout ce qu'ils peuvēt faire, c'est de recevoir le sang, & de luy donner passage après l'avoir gardé quelque temps en digestion, ce ne sont tout au plus que des instrumens passifs, qui ne contribuent presque rien à la preparation des humeurs, ny à la nourriture ou à l'accroissement de l'embryon. Le suc nutritif se prepare & se cuit dans le corps de la mere, la Chymie Naturelle l'y digere, l'y filtre, l'y fait circuler & luy donne le dernier degré de perfection, avant de le transfuser dans le corps du Fœtus, où elle ne travaille pas encore, parce que ce laboratoire n'est pas achevé; si les vaisseaux & les fourneaux dont elle se sert y sont, elle n'y trouve pas les ferments dont elle a besoin, à peine le feu de ses fourneaux est-il encore allumé, l'esprit qui fait la chaleur naturelle, n'étant pas encore bien dégagé, ni les filtres qui le doivent separer de ses entraves, tout-à-fait

achevez. Le sang ne s'y pouvant pas bien spiritualiser faute de chaleur, ni l'esprit aisément filtrer faute de cribles, c'est fort à propos que la Nature a mis un nerf dans le cordon ombilical, afin que ce canal de communication transfusât l'esprit du corps de la mere dans celui de l'enfant, qui sans ce secours seroit fort mal animé dans les premiers jours de sa vie. Et parce que le vaisseau lymphatique est au nerf, ce qu'est la veine à l'artere, il falloit que le cordon en eût un, puis qu'il avoit un nerf. Et comme on a raison de croire que deux Mers qui sont jointes par quelques détroits, se communiquent leurs agitations; ainsi la masse des humeurs & des esprits de la mere, se trouvant jointe avec celle de l'enfant, par ces canaux de communication, qui lient le corps de la mere avec celui de l'enfant, il y a de l'apparence que les mouvemens qui s'excitent dans les humeurs & dans les esprits de la mere, passent dans les humeurs & dans l'esprit de l'enfant, & que le nerf ombelical est le milieu par lequel les esprits modifiez par l'imagination de la mere, vont imprimer des marques sur le corps du Fœtus.

C'est par ce tuyau que la flamme subtile de la vie allume le feu vital dans le corps de l'enfant. L'esprit viril qui travaille secrètement



dans le Fœtus, est comme la semence de ce feu, ou comme un feu caché qui a besoin d'estre soufflé; celui qui s'allume dans la poudre y estoit contenu mais embarrassé, l'étincelle qui l'embrase ne fait que l'exciter; le feu de la vie est déjà dans l'œuf même, dès que l'esprit viril l'a pénétré, mais il a besoin d'être excité. L'esprit animal qui coule de la mere dans l'enfant par le nerf du cordon, est comme le vent qui le souffle pour l'allumer, & le sang que l'artere ombilicale luy porte, est comme l'huile qui fait vivre la flamme de la lampe animée. Cette colonne d'esprits qui est contenue dans le nerf ombilical, peut être encore regardée comme la meche, le long de laquelle le feu vital passe de la mere dans l'enfant; c'est par là que la Chymie-Naturelle commence d'allumer son feu dans les fourneaux de ce nouveau laboratoire où elle doit d'orénavant travailler pour y preparer l'elixir de la vie: De sorte, que comme un feu en allume un autre, ainsi la flamme subtile dans laquelle la vie des parens consiste, en excite une autre qui fait la vie de l'enfant. Celle-cy n'est au commencement qu'une petite bougie qui s'allume à un flambeau: La mere ne fournit pas seulement cette liqueur sulphurée qui doit entretenir le feu de la vie dans le Fœtus, c'est à dire, le sang, mais elle four-

nit encore la premiere étincelle , ou l'esprit animal qui excite dans l'embryon , ce feu secret qu'il a reçu du mâle pour en estre animé.

Avec ce secours l'esprit masculin , comme une flamme subtile parcourt tous les canaux qu'il trouve dans le Fœtus abrégé , il les dilate , pour leur faire recevoir cette huile rouge dont le feu vital s'entretient , & la nourriture qu'ils doivent porter à chaque partie , il déplie toutes les parties affaissées ou pliées , & circulant par tous ces canaux qu'il a ouverts luy-même , il se rend à leur concours general , je veux dire , au cœur , qui paroît au commencement sous la forme d'un petit point rouge , où le battement est fort sensible. Ce mouvement s'y fait à peu près de la mesme maniere que dans le cœur parfait , ses fibres pour estre invisibles par leur petitesse n'en sont pas imaginaires.

Cependant cet esprit genital qui fait toutes ces fonctions , n'a pas plutôt développé les parties de l'embryon qu'elles commencent à recevoir du sang , qui est comme un ferment universel , le levain particulier qu'elles doivent avoir pour preparer les humeurs. Le cerveau se charge d'une grande quantité de sel volatile qui spiritualise le sang , & le dispose à se mieux filtrer par les glandes de



la partie cendrée. Cet esprit distillé dans la tête se répand par tout le corps par les canaux des nerfs, les muscles qui le reçoivent dans leurs fibres commencent à jouer par ce ressort, en un mot l'enfant se meut, à 40. jours, si c'est un garçon, parce que l'esprit formateur ayant alors beaucoup de force, n'a pas besoin d'un plus long-temps pour achever son ouvrage; si c'est une fille, elle commence plus tard à se mouvoir, l'esprit ou l'architecte qui bâtit la machine de son corps se trouvant foible ne peut pas y mettre la dernière main en si peu de temps.

Cet esprit qui descend du cerveau dans les muscles pour faire le mouvement, coule aussi dans l'estomach pour servir de dissolvant aux alimens, ou pour agiter & animer le levain ou le sel acide, qui pour leur division passe du sang dans la cavité de ce viscere en se filtrant par les glandes dont sa membrane interne est toute parsemée. Et comme un Chymiste ne met un menstreuë dans un vaisseau que quand il y veut mettre la matiere qu'il a dessein d'y dissoudre, aussi la Nature n'a pas plutôt formé dans l'estomach le diviseur des alimens, qu'elle y fait descendre la matiere qui doit en estre dissoute. Ces muscles qui forment les lèvres, recevant aussi-bien que les autres  
l'esprit

L'esprit animal qui les fait jouer, ouvrent la bouche du Fœtus pour y laisser entrer une \* gelée dans laquelle l'embryon nage au commencement comme le pouffin dans le blanc de l'œuf. *\* Herue colliquamentum.*

Un estomach foible qui ne peut pas diviser les alimens solides, a besoin d'une nourriture aisée à fondre comme la gelée, & l'estomach tendre de l'enfant qui n'est pas encore né n'en sçauroit digerer d'autre.

Cette gelée est tirée du sang de la mere par diverses filtrations. Le sang que les vaisseaux de la matrice portent à l'arrierefaix, ne peut pas tout être coulé par les glandes qui composent cette masse, elles ne laissent passer que la partie la plus pure, & comme la crème du sang qui par la consistance de gelée qu'elle prend, marque une grande abondance de sel volatile. Avant que cette humeur se filtre, elle se cuit & se digere dans l'arrierefaix, dont les glandes ne sont pas seulement des filtres, mais encore comme autant de vaisseaux de digestion, où la Chymie Naturelle prepare la nourriture de l'enfant. En sorte que le placenta peut être regardé comme un second estomach qui prepare l'aliment à celui de l'enfant pour en soulager la foiblesse.

La Nature non contente d'avoir cuit dans



l'arrirefaix, & filtré par ses glandes le suc qui doit nourrir le Fœtus, le coule encore à travers les deux tuniques qui l'environnent, dont l'une s'appelle Amnios, parce qu'elle enveloppe tout, & l'autre Chorion, parce qu'elle renferme ce petit espace où l'embryon est logé. L'une & l'autre étoient les enveloppes de l'œuf, dans celui des oiseaux, la première est représentée par la coque, & la seconde par cette tunique dont la coque est intérieurement tapissée. Avant que cette première couverture de l'œuf eût acquis dans la carrière de l'ovaire la dureté qu'on y remarque, elle servoit aussi bien que la seconde à filtrer la nourriture de l'œuf; & l'Amnios & le Chorion rendent le même office premièrement à l'œuf qu'elles enveloppoient, ensuite à l'embryon qui s'y forme.

Le suc nutritif préparé par cette première digestion dans l'arrirefaix, & par diverses filtrations dans l'arrirefaix & dans les membranes dont le Fœtus est environné, tombe enfin dans la cavité du Chorion, où l'enfant est logé. Les parties qui le preparent n'ayans pas au commencement des conduits fort larges, n'en laissent passer qu'une petite quantité, aussi ne trouve-t-on pas beaucoup de cette gelée au Chorion dans les premiers jours de la formation. Mais ces

filtres s'ouvrens & se perfectionans dans la suite en filtrent une plus grande quantité. L'on en trouve aussi beaucoup dans le Chorion, au milieu de la grossesse. Il étoit bien juste que le petit embryon qui ne vient que d'être formé, n'eût pas une aussi grande quantité de pâture que le Fœtus déjà grand, la quantité de la nourriture devant être proportionnée à la grandeur du corps qui doit en être nourri. Cependant quand l'enfant est parfait & prest à naître, on ne trouve presque plus de cette gelée dans le Chorion; cette petite creature ayant achevé ses provisions est obligée de sortir. La faim chasse le loup du bois. Le poussin n'a pas plutôt épuisé le blanc d'œuf qui luy sert de nourriture avant sa naissance, qu'il commence à casser avec le bec la coque qui l'enferme. Lors qu'il est encore fort petit, il y a beaucoup de blanc dans l'œuf, mais il n'y en a point du tout, quand le poulet est prest à s'éclore. Il sort avec le jaune de l'œuf, auquel il est attaché, comme l'enfant à l'arrière-faix. Celui-cy se forme plutôt que le Fœtus, aussi le jaune de l'œuf est fait avant que le germe paroisse dans l'œuf sous la forme d'un petit grain de grêle. Ce n'est pas merveille qu'il soit produit avant le blanc, à la production duquel il doit servir d'instrument.



Car comme cette gelée de laquelle l'enfant se nourrit, se forme par la filtration du sang à travers le couloir du placenta; ainsi le blanc de l'œuf qui doit être la pâture du poussin qui n'est pas encore éclos, se filtre à travers le jaune. De-là vient que les petits œufs qui sont encore dans le raisin des poules n'ont pas encore le blanc, du moins qui paroisse. De même l'œuf dont l'enfant se forme, n'a point de cette gelée qui nourrit le Fœtus, tant qu'il est dans le testicule, comme les petits œufs dans le raisin. Mais ceux-cy se détachans de leur origine ne sont pas plutôt tombez dans l'ovaire, que leur jaune se nourrit de l'humidité grasse qu'il y rencontre, il la filtre à travers son corps glanduleux, qui la laisse ensuite sortir & se répandre tout au tour, c'est pourquoy le jaune est envelopé du blanc. Les deux membranes dont l'œuf est revêtu dans sa source, servent à la premiere filtration de cette humeur, comme les peaux dont la semence des plantes est envelopée, servent à couler la sève, ou le suc que la terre donne à la nourriture & à l'aceroissement de la petite plante. L'œuf de la femme n'est pas plustost descendu du testicule dans la matrice qu'il s'y nourrit & s'y gonfle bien-tôt, comme une graine jetée dans une terre grasse. Le sang de la

mere se filtre d'abord à travers les deux membranes de l'œuf; quand l'arrière-faix est formé, cette filtration est précédée par celle qui se fait dans les glandes de cette masse charnuë. Par l'une & par l'autre est formée & raffinée cette gelée qui se va rendre dans la cavité du Chorion, pour la nourriture & l'accroissement de l'hôte qu'elle y trouve. Comme la bouche de l'enfant & les autres parties qui doivent recevoir cette gelée, ne sont pas d'abord formées, ou du moins assez parfaites pour la laisser entrer dans le corps du Fœtus en la substance duquel elle doit se changer, il s'en fait un amas considérable, comme celui du blanc de l'œuf. La Nature fait là comme un magasin de provisions pour l'enfant, le nourrissant cependant, & l'animant par l'artere & par le nerf ombilical. Par où l'on peut rendre raison de ce que la gelée qui nourrit l'enfant, se trouve à proportion en plus grande quantité dans le commencement & dans le milieu de la grossesse que sur la fin. Il étoit bon que l'enfant trouvât une quantité considérable de cette gelée prête, quand il commence à se nourrir par la bouche, parce que la filtration lente qui s'en fait à travers divers filtres, n'eût sçû luy en fournir une assez grande quantité, pour satisfaire à son



avidité. C'est peut-être pour la même raison que la Nature ne cesse pas de le nourrir par le nombril, quand elle commence à le nourrir par la bouche, l'une de ces voyes supleant au défaut ou à l'insuffisance de l'autre. Quoy que la foiblesse des levains que cette gelée trouve dans les viscères, ou dans les vaisseau de la Chymie Naturelle rende encore necessaire cette transfusion de sang & d'esprits qui se fait par le nombril de l'enfant. On a dit en general que le sang est le levain du sang, comme la pâte l'est à la pâte même; mais cela se peut dire en plus forts termes du sang de la mere, que la Chymie Naturelle transfuse comme un levain vigoureux dans le corps de l'enfant, pour metamorphoser en sang cette gelée qu'il recoit par la bouche. Comme elle ne trouve dans l'estomach qu'un levain fort impuissant, ses principes actifs n'en sont pas assez dégagés, & le sang auquel elle va se mêler sous la forme d'un lait qu'on nomme chyle n'est pas un ferment assez fort pour la convertir en sa propre nature, s'il n'étoit aidé par le sang que la mere prête à l'enfant. Les esprits qui doivent operer cette conversion, sont trop embarrassez dans ce chyle & dans le sang du Foetus, si celuy de la mere ne l'animoit un peu. Ceux qui veulent hâter la fermentation & la purification du

mouff ou fa conversion en vin, y mettent un peu de vin genereux, qui par l'abondance de ses esprits, donne le branle à tous les principes actifs de cette liqueur, qui doit estre épurée par l'ebullition. Cette masse composée du chyle & du sang dans le Fœtus, est comme un mouff où les esprits & les sels volatiles sont fort engagez dans les parties grossieres, & le sang que la mere y transfuse, est comme ce vin plus fort, ou les autres levains qu'on y met pour en aider la fermentation & la purification.

On a mesme pretendu que ces humeurs qui ne pouvoient pas assez se cuire ou se digerer dans le corps de l'enfant pour la foiblesse des levains ou de la chaleur naturelle, s'en retournoit dans le corps de la mere par une seconde transfusion, pour y trouver des levains plus vigoureux & un feu plus fort. Cette circulation des humeurs du corps de la mere dans celuy de l'enfant, & du corps de l'enfant dans celuy de la mere, comme d'un Pelican dans l'autre, ne seroit pas inutile à leur purification ny à l'exaltation de leurs principes actifs, s'il étoit permis au sang de refluer de l'embryon dans la mere : Mais les injections qu'on a fait dans la veine ombilicale de dedans en dehors n'ayant pas passé le nœud du nombril, & la valvule qu'on



y trouve ne s'ouvrant que de dehors en dedans ont fait voir que ce reflux est impossible. Il suffit donc que le sang passe de la mere dans l'enfant, sans qu'il retourne au corps duquel il estoit sorti, une longue circulation pouvant supl  er au défaut des levains.

Et parce que la Chymie n'a pas de plus puissans ferments que les esprits ; on a grand sujet de croire que ceux de l'enfant sont fortifiez par l'esprit animal que le nerf ombilical leur porte. Les nerfs qui environnent en divers endroits les vaisseaux du sang, ne servent pas seulement à leur battement, mais encore à la fermentation de la liqueur qu'ils contiennent en y versant l'esprit comme un levain fort actif. Si le sang de l'homme fait avoit besoin de ce secours pour se bien épurer par l'ébullition, ce ferment étoit bien encore plus necessaire aux humeurs du Fœtus, où les esprits sont fort affoiblis par une grande abondance de flegme.

Quoy-que la gelée qui luy sert de nourriture ait été tirée du sang & qu'elle ait conservé, peut-être, une disposition prochaine à reprendre sa premiere forme, neanmoins sa reduction en sang ne pouvoit être produite par les seuls levains de l'enfant. Cette metamorphose seroit encore plus difficile

ficile , si cette gelée n'étoit autre chose que le chyle de la mere digéré par quelques circulations , & filtré par le placenta & par les envelopes du Fœtus, comme il est assez vray-semblable , s'il est vray qu'on ait decouvert quelques veines lactées qui se vont inserer à la matrice. Comme je n'ay point vû ces vaisseaux qui portent le chyle à la partie où l'enfant se forme , je ne ferois point difficulté de le faire circuler avec le sang jusqu'à ce qu'il soit parvenu à l'arrierefaix, cette circulation servant à le digerer davantage & à dégager ses esprits.

Si les veines lactées fournissent l'aliment du Fœtus , on peut dire qu'il se nourrit de lait aussi-bien dans le sein de sa mere , que quand il en est sorti. Il faut bien en effet, qu'il soit accoutumé à cette nourriture même avant sa naissance , puisqu'il ne fait nulle difficulté de la prendre des qu'il est né : La couleur & le goût de cette gelée que le Fœtus succe favorisent même cette opinion , puisqu'elle est blanche & douce à peu près cōme le chyle. La Nature n'a pas voulu le nourrir de sang de peur de rendre l'homme sanguinaire, & les Juifs disent que Dieu se contrediroit, s'il luy permettoit par la loy naturelle l'usage du sang, qu'il luy défend par la loy écrite: Mais sans s'arrêter à ces vray-semblances

K



morales, il est certain que cette pâture que la Nature amasse au Fœtus dans le chorion n'a rien de commun avec le sang par son goût ny par sa couleur.

On ne peut pas douter que cette gelée ne soit destinée à nourrir l'enfant, puis qu'on en a trouvé dans sa bouche, dans son estomach, & même dans ses boyaux, observation qui prouve encore que l'enfant ne se nourrit pas seulement par le nombril dès que la bouche & l'estomach sont en état de faire leur fonction. Et quand on n'auroit pas rencontré la gelée du chorion dans le corps de l'enfant, on conjecturerait son usage de son agreable saveur & de sa consistance, qui la rendent semblable à la bouillie claire dont on repaît les enfans nez. Si la Nature ne fait rien en vain, à quel autre usage a-t-elle destiné cette gelée qu'à la nourriture du Fœtus ? Pourquoi prend-elle le soin de l'épurer par tant de filtrations, & de la cuire par une douce digestion dans les glandes de l'arrierefaix & dans la cavité du chorion, si cette crème n'étoit qu'un excrement qui dût sortir avec les eaux que la femme rend avant l'enfant ? Pourquoi l'a-t-elle mise dans la cavité du chorion où l'enfant est placé, si ce n'est afin qu'il n'ait qu'à ouvrir la bouche pour la recevoir, comme

une personne plongée dans l'eau n'a qu'à l'ouvrir pour boire, ou comme le pouffin qui nage dans le blanc de l'œuf n'a qu'à deferrer son bec pour s'en repaître ? Admirable sagesse, & bonté du Createur, qui fournit à ces tendres creatures la nourriture qu'elles ne peuvent aller chercher ! Ce n'est pas seulement la bouche de \*l'enfant à la \*P. 8 mammelle, qui louë la bonne & sage Providence de Dieu, mais aussi celle de l'enfant qui n'est pas encore né. Cette divine Mechanique par laquelle son aliment est apprêté & porté jusques à sa bouche, est un éloge magnifique pour son Auteur.

Qu'on cesse donc de s'étonner qu'un enfant sçache teter ou succer au moment de sa naissance, puis qu'il avoit déjà fait cette fonction avant que de naître. On doit pourtant regarder cette preuve comme probable, & non pas comme une demonstration, puis que l'enfant crie en naissant, quoy qu'il n'eût jamais crié dans le ventre de sa mere. Ce marc qu'on trouve dans les boyaux du Fœtus, & à qui la couleur, la consistance & l'odeur du marc qui reste après la purification du pavot ont fait donner le nom de meconium, ne fait non plus qu'une probabilité, n'étant pas impossible qu'il se soit formé des impuretez que les humeurs du Fœtus envoient au

K ij



ventre, comme à la cloaque de tout le corps, quoy qu'il soit plus vray-semblable que c'est le marc de cette gelée qui s'étant digérée dans l'estomach, s'est filtrée à travers les glandes des boyaux, y laissant cette partie grossiere. C'est le but de toutes les filtrations de separer le pur de l'impur, & c'est l'ordinaire de toutes les matieres qu'on distille, de laisser leur marc au fonds de la cornuë qui les contenoit. Or cette crème qui nourrit le Fœtus se distille dans le corps animé comme dans un alembic, mais cette preuve qui me vient presentement dans l'esprit me paroît convaincante. Si l'enfant ne succe pas cette gelée qu'on trouve dans le chorion, d'où vient que sa quantité diminuë a proportion que l'enfant croit, si ce n'est parce qu'à mesure qu'il devient plus grand, il prend plus de cette nourriture, qu'il ne s'en peut amasser par la filtration lente qui la prepare? Si cette humeur n'étoit qu'un excrement ou de la mere ou de l'enfant, outre qu'on n'a pû determiner encore ni de quel des deux, ni de quelle partie il pourroit sortir, n'y a-t-il pas de l'apparence que son amas devoit croître avec l'enfant? Car quand le Fœtus plus grand n'en rendroit pas une plus grande quantité qu'auparavant, l'accumulation qui s'en devoit faire n'ayant

point d'égout par lequel cet excrement prétendu s'écoulât, ne devrait-elle pas s'augmenter jusqu'au terme de la grossesse, au lieu de diminuer ?

Mais on retorque l'argument, si cette humeur qu'on voit dans le chorion doit nourrir le Fœtus, ne devrait-elle pas aussi être en plus grande quantité dans les derniers mois de la grossesse, où le Fœtus plus grand a besoin de plus de nourriture ? La Nature seroit-elle si liberale à l'embryon pour être avare à l'enfant parfait ? C'est comme si l'on donnoit beaucoup à manger à une personne qu'on sçauroit n'être pas en état d'en profiter, & si l'on luy faisoit maigre chere, quand elle pourroit bien manger. On suppose faux, quand on insinuë que l'enfant n'a pas dequoy se bien nourrir dans les derniers mois de sa prison, la clemence du Souverain Juge nourrit liberalement ce prisonnier que sa justice détient pendant neuf mois, & quand les provisions qu'il luy avoit données manquent il le fait sortir à la redde. Sa sagesse & sa bonté mesurent si bien le temps qu'il y doit demeurer & la quantité des alimens dont il a besoin, qu'il en a toujours assés jusqu'au jour de sa naissance. On ne peut pas dire qu'un prisonnier ait esté mal nourri, parce qu'il ne luy reste pas beaucoup de provi-



visions au jour de son élargissement. Il ne suffit pas d'avoir justifié la sagesse & la bonté de Dieu du défaut qu'on luy sembloit imputer pour n'avoir pas fourni à l'enfant de neuf mois autant de nourriture que quand il étoit moins âgé, il faut principalement rendre raison de ce que les filtres qui la coulent & la preparent n'en fournissent pas autant que l'enfant en consomme, afin que le magasin en soit toujours plein. Et il ne sert de rien de dire qu'il n'étoit pas nécessaire d'en cuire ou d'en filtrer d'avantage, l'enfant n'en ayant plus besoin après neuf mois. On demande la cause efficiente de cette diminution & non pas la cause finale. Quoy que l'enfant mange plus dans les derniers mois de sa detention que dans les premiers, ses provisions ne devroient pas diminuer, si les parties qui les luy preparent ou les luy portent, luy en donnoient autant à proportion qu'il en consomme. Il faut donc que l'arrierefaix ou les autres filtres en coulent moins à proportion dans les derniers mois que dans les precedens. Les conduits par lesquels cette filtration se fait s'affaissant insensiblement ne laissent passer qu'une fort petite quantité de ce suc qui nourrit l'enfant. Quand ce canal qui mene le sang du ventricule droit au ven-

tricule gauche, du cœur n'est plus nécessaire, le sang allant circuler dans le poulmon pour parvenir du ventricule droit au ventricule gauche du cœur, ce tuyau s'affaïsse & se bouche entierement. Quand l'enfant ne se nourrit plus par le nombril, la veine ombilicale qui menoit le sang au foye du Fœtus, se flettrit & se ferme peu à peu. Enfin quand l'urine de l'enfant peut sortir par l'égout que la Nature luy fait dans les parties honteuses, l'ouraue qui l'alloit repandre entre l'amnios & le chorion comme dans le pot de chambre du Fœtus, perd insensiblement sa cavité. De même quand l'enfant est prest à se nourrir autrement que par cette gelée qu'il mange dans le chorion, l'arrierefaix & ces tuniques qui la filtroient deviennent incapables de cette fonction. Ce sont des pieces qui ne servent plus de rien quand l'ouvrage, à la structure duquel elles servoient, est achevé. Mais on souhaite de sçavoir la cause Physique qui rend ces parties incapables de cet usage. Qu'est-ce qui rend les routes du placenta si petites que la gelée qui s'y couloit auparavant n'y puisse plus passer ? Ou qu'est-ce qui rend les pores du chorion ou de l'amnios si étroits, qu'elle ne s'y puisse plus filtrer ?

Pour ce qui regarde l'arrierefaix on pour-



roit bien supposer un grand nombre d'obstructions qui boucheroient les trous de son filtre, & le glu qu'on remarque dans ce suc nutritif qui y passe rendroit cette réponse assez vray-semblable. Mais on peut assigner une cause plus satisfaisante de son incapacité. L'enfant parvenu à une grandeur considerable presse tellement le placenta que ses conduits affaiblis par cette compression, ne scauroit laisser passer qu'une tres petite quantité de cette gelée. Les vaisseaux même de la matrice pressés par la même cause portent à ce couloir beaucoup moins de sang qu'auparavant, en sorte que les humeurs ne trouvant pas en bas un passage libre refluent en haut & s'en vont inonder les mamelles ou elles se convertissent en lait pour la nourriture de l'enfant né. La Nature ne luy fait pas voir le jour qu'elle ne luy ait préparé l'aliment dont il a besoin après la naissance. On voit là que l'arrière-faix cesse de filtrer parce que la matiere luy manque & parce que ses routes sont affaiblies.

A l'égard des membranes qui servent d'envelopes à l'enfant & de filtre à sa nourriture, leurs pores peuvent tellement se serrer, qu'ils ne laissent pas aisement passer le suc qui le doit nourrir; en effet, on remarque que l'amnios, sur tout, devient comme une toile forte

forte & ferrée dans les derniers mois de la grossesse, pour pouvoir résister aux mouvemens vigoureux que l'enfant parfait a de coutume de faire. Quand l'œuf de la poule tombe dans l'ovaire les deux membranes qui l'envelopent, sont propres à filtrer le suc qui se convertit en cette gelée qu'on nomme le blanc d'œuf, mais par succession de temps sa membrane supérieure, s'endurcit & se change en la coque, qui par sa dureté devient incapable de passer cette humeur qui doit augmenter le blanc d'œuf, ou les provisions que la Nature prépare pour la nourriture du poussin qu'elle fait demeurer quelque-temps dans la coque. Cette solide enveloppe étoit nécessaire à ces œufs à qui la petitesse de l'ovaire ne permettoit pas d'y demeurer jusqu'à ce que le petit animal qu'ils contiennent en abrégé, soit éclos, pour défendre leur tendre germe des injures externes; au lieu que ces œufs qui sont couvez dans le corps même qui les produit, n'ayant leur germe exposé à aucun danger, parce que la grandeur de la matrice leur permet d'y demeurer jusqu'à la parfaite formation du Fœtus, qu'ils contenoient en petit, n'avoient pas besoin de cette défense. La Nature s'est contentée de les couvrir par deux membranes, dont la supérieure se nomme amnios, &

L



l'inférieure chorion. L'amnios répond à la coque de l'œuf, & le chorion a cette tunique, qui tapissant intérieurement la coque, contient & le pouffin & la gelée qui le nourrit : Aussi l'amnios s'endurcit, ou du moins se ferre tellement que la matiere de cette crème, qu'on trouve dans le chorion, ne s'y peut plus filtrer. On a même trouvé quelque-fois cette tunique endurcie comme une coque d'œuf, ailleurs que dans le Fœtus petrifié, dont quelques Auteurs font mention.

Si les membranes dont le Fœtus est envelopé, cessent en un certain temps de la grosseffe de filtrer sa nourriture, les eaux impures qui flotent entre l'amnios & le chorion, ne rendent pas cette filtration impossible, puis-qu'elles ne s'y sont amassées que depuis que cete filtration a cessé. On insinué cy-devant que cette inondation est causée par l'urine que l'ouraue du Fœtus a portée en cet endroit, & cet épanchement ne se fait que dans les derniers mois de la grosseffe, les observateurs les plus exacts ne trouvant pas une goutte d'eau entre l'amnios & le chorion pendant les premiers mois. Cette gelée que l'enfant boit est mise dans son corps comme dans un alembic pour être distillée, l'esprit doit en être tiré dans le cerveau, mais

afin qu'il soit bien épuré le phlegme en doit être séparé premierement par une fermentation que les esprits doivent exciter, & puis par une filtration qui s'en doit faire dans les reins. Au commencement les causes qui doivent déphlegmer le sang du Fœtus, ne peuvent pas bien produire leur effet. Les esprits sont demy noyez dans l'abondance du phlegme, le feu qui doit pousser la distillation est fort foible, le filtre des reins est encore imparfait ou demy bouché, la matiere qui doit être distillée & déphlegmée dans l'alembic du corps animé n'est pas encore en grande quantité; en un mot, il se fait si peu d'urine que les bassins des reins suffiroient pour la contenir, si sa propre pesanteur & sa liquidité ne l'entraînoient dans la vescie. Celle-cy s'enfle insensiblement comme une outre ou comme une bouteille de cuir, pour en recevoir une plus grande quantité; mais parce qu'elle ne peut pas s'étendre à l'infini, & que la nouvelle urine qui seroit venue l'auroit mise en danger de crever, la Nature luy fait un égoût par lequel elle peut s'en décharger. C'est un canal membraneux, qui partant du fonds de la vescie va sortir par le nombril, & suivant le cordon dans lequel il s'enferme, il se va dégorger entre le chorion & l'amnios.

Lij



\* Il préd  
son nom  
du mot  
Grec  
ουρον  
qui signi-  
fie l'uri-  
ne, qui y  
coule.

Mais parce que la vefcie ne se remplit que fort lentement & fort tard, pour les raisons cy-deffus alléguées, elle ne se defemplit auffi par l'ouraue, que fur la fin de la groffeffe; en forte que l'épanchement de cette urine n'empêcheroit pas la filtration du colliquamentum Heruei, qui ne se filtre que dans les premiers mois.

En vain la Nature auroit-elle pris soin de ne pas gâter cette gelée par le mélange de l'urine en en filtrant la quantité qui pouvoit fuffire à la nourriture de l'enfant, avant que de permettre l'effufion de cet excrement entre les deux filtres membraneux qui la coulent, fi elle n'eût empêché que l'urine ne fut sortie par l'uretre qui l'auroit répandue dans la cavité du chorion, ou dans le magazin qui garde au Fœtus fes provisions, lesquelles en euflent été corrompuës. Tout mobile fe mût par l'efpace le plus libre, l'eau que la vefcie du Fœtus contient trouvant plus de difficulté à sortir par le fphincter encore ferré de l'uretre que par le tuyau de l'ouraue, coule plutôt dans celui-cy que dans celle-là. Mais quand la ligature qu'on fait au cordon ombilical de l'enfant, a bouché le canal de l'ouraue, l'urine qui ne peut plus sortir par-là, fait effort pour gliffer dans l'anneau du fphincter, qui feroit

l'uretre, elle le dilate bien-tôt & s'ouvre un libre passage, qui la mene hors du corps.

L'eau de la vefcie ne coulant donc plus dans l'ouraue, ce tuyau s'affaiffe infenfiblement, comme la veine ombilicale & le conduit de Botal, quand le fang, qui tenoit ces canaux ouverts, cefse d'y paffer. La posture où l'enfant fe trouve dans le ventre de fa mere, où il eft ramaffé comme un peloton ou plié en cercle, preffe tellement le poulmon que fes vaiffeaux affaiffez par cette compreffion ne peuvent pas recevoir le fang qui fort du cœur : Cependant il faut que cette humeur paffe du ventricule droit au ventricule gauche, pour être perfectionnée par la circulation & diftribuée à toutes les parties du corps, qui doivent s'en nourrir ou qui s'en fervent à quelqu'autre ufage : Auffi la Nature qui ne trouvoit pas encore à propos de faire circuler le fang dans le poulmon luy forme un tuyau, qui par un chemin plus court le mene de la cavité droite du cœur à la gauche, & qui a pris le nom de l'anatomifte Botal, qui le découvrit le premier. Il n'étoit pas à propos que tout le fang du Fœtus paffât par le poulmon, duquel il n'eût pû fortir fans le fecours de la refpiration impoffible à cette petite creature. Le fang

L ij



n'auroit sçûse tirer du poulmon, si son mouvement n'étoit aidé par le battemēt de ce viscere, les canaux par lesquels il y doit rouler formant par une infinité de détours un labyrinthe fort embarrassant, & les vesicules ou cellules dont tout le poulmon est composé ne s'en pouvant décharger que par leur contraction : Et cependant il ne sçauroit s'arrêter ou croupir sans se corrompre bien-tôt. Or le Fœtus ne peut pas respirer, parce que l'air luy manque, & ce n'est que pour recevoir cette liqueur subtile que l'animal respire, c'est pourquoy la respiration cesse dans la machine pneumatique de l'illustre Monsieur Boyle, dès qu'on en a pompé l'air : Et quand la juste quantité d'air ne manqueroit pas à l'enfant enfermé dans la matrice ; cet air seroit encore inutile à la respiration, puisqu'il n'auroit pas la fraîcheur que l'animal cherche en respirant. On ne respire qu'avec peine dans une étuve ou dans quelque'autre lieu trop chaud, le Fœtus est dans le ventre de sa mere comme dans la machine pompée, ou comme dans un poële excessivement chaud, où il ne trouve presque point d'air, & ce peu qu'il y rencontre n'est pas bon pour la respiration. De-là vient qu'on luy trouve le poulmon tout flétri & même blanchâtre. Il est flétri, parce que tous ses

conduits & toutes ses cellules sont affaissées, jusqu'à ce que l'air vienne les dilater. Un balon, où l'air n'est pas encore entré fait mille plis & mille rides, les soufflets sont plats & ridez jusqu'à ce qu'on y fasse glisser l'air. Le poulmon du Fœtus n'est pas encore rouge, parce qu'il n'est pas inondé du sang qui luy donne cette couleur, en luy ôtant sa blancheur qui luy est commune avec tous les corps membraneux.

Il est remarquable que ce viscere ne commence à donner passage au ruisseau de la circulation, que quand il commence à recevoir l'air, & qu'il ne se mût que quand il a reçu l'un & l'autre.

L'air n'entre dans le poulmon, que quand ses veines, ses arteres & ses cellules sont pleines de sang, parce que ce n'est que pour le temperer & le charger de l'esprit vital que l'air glisse dans la poitrine. La chaleur du Fœtus étant encore fort petite n'avoit pas besoin de ce refrigeratoire. Tant que les Chymistes ne veulent donner qu'un petit feu à leurs fourneaux, ils en tiennent les registres fermes ; la Chymie-Naturelle ne voulant pas allumer une grande chaleur dans le corps du Fœtus, comme dans un fourneau neuf, qui ne peut pas supporter un grand feu, tient fermé le registre du poulmon, par où l'air

\* Ce sont les trous par où ils prennent l'air.



ou le vent souffle sur le feu de la vie. Mais comme le feu s'éteint dans un fourneau, dont tous les registres sont bouchés ; d'où vient qu'il se peut conserver dans le corps du Fœtus, qui est comme un fourneau sans registre ? Si le corps de l'enfant ne reçoit pas l'air immédiatement par luy-même, il en reçoit par la bouche de sa mere autant qu'il luy en faut pour entretenir son feu vital, qui étant encore fort petit, n'a pas besoin d'une si grande quantité de pâture. Le corps de la mere & celui de l'enfant doivent être regardez comme deux chambres du mesme fourneau, ou comme deux fourneaux qui reçoivent l'air par le même registre ; sçavoir par la bouche de la mere. L'artere ombilicale, qui porte au Fœtus l'air avec le sang, est comme ce canal qui conduit au fourneau de fonte, le vent ou l'air qu'il va prendre hors du laboratoire : D'où l'on ne doit pas pourtant conclurre, que comme le feu est plus grand dans le fourneau de fonte que dans les autres, ainsi la chaleur doive être plus forte dans le corps de l'enfant que dans celui de la mere, parce que le tuyau qui porte l'air ou la pâture au feu vital de l'enfant, étant fort petit, n'y en porte qu'une fort petite quantité. Il faut moins d'air pour conserver la flame d'une bougie que pour celle

celle d'un flambeau; la vie de l'enfant est comme la bougie, & celle de la mere, comme le flambeau : Il falloit empêcher que le feu du Fœtus ne s'allumât davantage, non seulement, parce que le fourneau de son corps étant encore neuf n'en eût pû supporter la violence; mais encore, parce que l'enfant enfermé dans l'étuve de la matrice, n'auroit scû respirer pour prendre le rafraîchissement qu'une grande chaleur luy rendroit necessaire. Pour cette raison la Nature ne s'est pas contentée de moderer le feu de ses esprits par la petite quantité d'air qu'elle luy donne, & par l'abondance du phlegme, elle l'a encore mis comme dans un bain tiede en l'environnant des eaux que les femmes rendent avant de mettre l'enfant au jour. Elle le nourrit même d'une espece de gelée, qui se formant principalement du chyle, où les principes actifs auteurs de la chaleur, ne sont pas bien exaltez, peut-être regardée comme un bouillon rafraîchissant. Lors même que l'enfant est né, & que la liberté qu'il a de respirer peut empêcher l'excès de sa chaleur, la Nature le nourrit encore d'une liqueur rafraîchissante, c'est à dire, de lait, parce que la délicatesse de son corps n'est pas encore à l'épreuve d'un grand feu.

M



Cependant, comme-il étoit à propos de l'augmenter pour la preparation ou pour la coction des humeurs que l'enfant ne reçoit plus toutes prêtes, & pour leur circulation, qui n'est plus aidée par les pistons qui sont dans le corps de la mere, la Nature commence à remuer les soufflets du poulmon dès que l'enfant est né, pour allumer & pour rendre plus clair le feu de la vie, lequel étoit auparavant fumeux. Et c'est encore un nouveau ressort que la Nature fait jouer pour la circulation du sang, ou comme un autre piston qui le pousse dans toutes les parties. Le battement du cœur & celui des arteres suffisoit pour faire rouler les humeurs dans le Fœtus, parce qu'elles n'avoient pas un grand circuit à faire dans un si petit corps, & que la posture où l'enfant se trouve en facilite beaucoup la circulation, au lieu que la peine qu'a le sang de monter à la tête dans l'enfant né qu'on tient debout la rendoit plus difficile, & l'impulsion du nouveau piston encore plus nécessaire : C'est pourquoy le ressort du poulmon se débande, pour ainsi dire, dès que l'enfant est venu au monde. Mais qu'est-ce qui le fait débander ? On voit bien pourquoy il doit jouer, mais non pas ce qui le fait jouer en déterminant les esprits à couler dans les organes

qui le meuvent , ou le sang dans ses vaisseaux.

Pour ce qui regarde l'éjaculation du sang dans l'artere du poulmon , il faut confiderer que ce canal qui le porte du ventricule droit au ventricule gauche du cœur , s'étrouffissant de jour en jour , parce qu'il se garnit de chair , enfin le sang a plus de peine à passer par-là que dans les vaisseaux du poulmon , qui n'étant qu'affaîsez par la compression que la posture contrainte du Fœtus leur cause , s'ouvrent aisement d'eux-mêmes , dès que l'enfant né n'est plus courbé en cercle. Et cette influence du sang dans le poulmon détermine les esprits à couler dans les organes qui meuvent ce viscere , la chaleur qu'il luy cause dilatant les fibres , & sur tout les charnuës , les dispose à recevoir la liqueur subtile qui coule du cerveau par les nerfs. L'irritation ou le danger de suffocation que cette inondation cause à l'animal détermine encore les esprits à venir en foule dans le poulmon , par ce penchant naturel qu'ils ont de courir à la partie irritée , à cause de l'ébranlement que l'irritation y cause. La communication qui se trouve entre les nerfs du poulmon & ceux des muscles thoraciques par le moyen du tronc qui leur est commun fait , que les esprits ne sçauroient être meus

M ij



dans les uns qu'ils ne le soient dans les autres, & que les muscles thoraciques commencent à jouer dès que le poulmon commence à se remuer. Le sang même qui arrouse les fibres musculieuses du poulmon, ayant quelque part à cette explosion qui fait le mouvement, ainsi qu'on l'explique ailleurs, contribue à mouvoir le poulmon qu'il inonde, & fait comprendre pourquoy cette inondation est d'abord suivie du battement de ce viscere.

Cependant, comme ce canal qui menoit le sang du ventricule droit au ventricule gauche du cœur, ne demeueroit ouvert que par le passage du sang, aussi-tôt que ce torrent est détourné, ce tuyau s'affaïsse & se bouche entierement, en sorte que le sang ne peut plus passer que par le poulmon pour aller du ventricule droit au ventricule gauche. Dès que la ligature du cordon ombilical empêche les humeurs de couler dans la veine ombilicale, elle se ferme absolument, & l'urine de l'enfant n'a pas plutôt trouvé l'issüe de l'uretre où son propre poids & le penchant du lieu l'entraînent, que l'ouraquer, par laquelle elle sortoit auparavant acheve de se boucher : Ainsi le ruisseau de la circulation ne coulant plus par le conduit de Botal, son lit s'affaïsse & se bouche, telle-

ment que le sang est obligé d'aller faire le tour du poulmon, qui pour s'en décharger & l'empêcher de croupir dans le labyrinthe de ses vaisseaux, est obligé de battre continuellement.

Par où l'on voit l'absoluë necessité de la respiration qui n'est autre chose que ce battement. Le sang pouvant circuler dans l'enfant à naître sans passer par le poulmon, il n'avoit donc pas besoin de respirer : Mais, d'où vient un changement si prompt ? Il n'y a qu'un instant qu'il pouvoit se passer de la respiration, & dès le moment de sa naissance, il ne sçauroit l'interrompre une espace considerable de temps sans courir risque de sa vie. Est-il vray-semblable que ce trou oval, qui mene dans le tuyau de Botal, se bouche dans un instant ? Et quand il se feroit entierement bouché, la chaussée, qui a pû s'y faire en si peu de temps, ne feroit-elle pas enfoncée par le torrent de la circulation, qui la va choquer rudement ? &c. Quand le trou oval ne feroit pas fermé, le sang qui cherche une issue, qu'il ne peut pas trouver dans le poulmon d'un enfant empêché de respirer, pourroit faire breche à la digue qui s'y feroit faite ; en un mot, quand la circulation se pourroit faire alors sans le secours du poulmon, l'enfant seroit pourtant



en danger de s'étouffer, parce que le sang croupissant dans le poulmon, d'où la seule respiration le peut chasser, peseroit tellement sur le cœur, qu'il en empêcheroit le battement, sans conter que le feu, qui brûle dans cette lampe naturelle, ne sçauroit vivre, dès que sa communication avec l'air est interrompue.

Le feu ne s'éteint pas à la verité, dès qu'on cesse de le souffler, parce que l'air qui l'environne luy fournit une quantité suffisante de pâture, ainsi la flame de la vie qui brûle principalement dans le cœur comme dans une lampe souterraine, ne s'étouffe pas dès que les soufflets du poulmon s'arrêtent, parce que les cellules de ce viscere membraneux contiennent toujours assez d'air pour l'entretenir quelque-temps. Mais quand la matiere qui brûle fume beaucoup on ne sçauroit en conserver la flame qu'en écartant les fumées avec les soufflets; le feu de l'animal né est dans cet état, la matiere qui le nourrit étant fort grasse ne peut être que fort fumeuse, & les fumées qu'elle pousse étoufferoient bien-tôt le feu vital si les soufflets du poulmon ne les dissipoient continuellement.

D'où vient que cette fumée n'éteignoit pas la flame de la vie dans le Fœtus, où le poulmon ne faisoit pas la fôction des soufflets?

Je veux que l'air que la mere luy envoie avec le sang suffise pour sa nourriture ; mais pourquoy n'est-elle pas étouffée par les fuliginositez ? R. Un petit feu ne pousse presque point de fumée ; une liqueur qui n'est que tiède, n'envoie que peu ou point de vapeurs, le feu du Fœtus est fort foible, & son sang est comme une liqueur tiède, de laquelle il ne monte presque point de vapeurs, & le peu qui en part, se dissipe assez par la transpiration insensible, si la cheminée de l'âpre artere & de la bouche est tout-à-fait fermée. Car quoy que ces parties ne servent pas encore à l'introduction de l'air dans la poitrine, elles pourroient bien déjà donner passage aux fumées, qui s'élevant du sang ont bien assez de mouvement pour monter d'elles-mêmes à la bouche ou aux narines, quand elles ne seroient pas poussées par le mouvement peristaltique du poulmon, qui peut en être irrité.

La foiblesse du feu vital & la liberté qu'a le sang de circuler sans passer par le poulmon, empêchent donc que le défaut de respiration n'étouffe le Fœtus : En sorte que si ces conditions se trouvoient dans un animal né, il pourroit vivre un espace considerable de temps sans respirer : En effet, les canards & les plongeurs, en qui le tuyau de Botal



ne se ferme jamais, & qui moderent leur chaleur par un bain continuel, demeurent long-temps sous l'eau sans respirer. Le trou oval introduisant le sang dans ce conduit qui joint les deux ventricules du cœur, n'a garde de se fermer dans ces animaux, qui l'ont fort calleux & souvent osseux. La Nature qui les destinoit à passer une partie de leur vie sous l'eau, n'a pas voulu boucher ce passage au sang, afin qu'il y peut passer, lors que le défaut de respiration l'empêcheroit d'aller circuler dans le poulmon; voicy la mechanique dont elle s'est servie pour cet effet. Quoy-que le sang de ces oiseaux passe en partie dans le poulmon, quand ils ont la respiration libre, il a pourtant continué de couler dans le conduit de Botal, toutes les fois qu'ils plongeient, & leur instinct naturel les portant à nager continuellement, leur sang n'a jamais cessé de couler par le canal, qui le mene par un chemin tres-court du ventricule droit au ventricule gauche, de sorte que quand le trou oval auroit eu quelque disposition à se fermer, ce courant continuel l'auroit tenu toujours ouvert.

Puisque la Nature où son adorable Auteur prend toujours le chemin le plus court, pourquoy n'a-t-elle pas continué à faire passer par le tuyau de Botal le sang de tous les animaux,

animaux, aussi-bien après qu'avant leur naissance, sans le mener par ce long détour du poulmon ?

Le sang de la plûpart des animaux devoit passer par le poulmon pour y être batu, subtilisé & inspiré par l'esprit de l'air, qui le rend vital, pour pousser par la cheminée de l'âpre artere les fumées qui éteindroient son feu, & pour prendre de l'air la pâture qui l'allume & le rend clair de fumoux qu'il étoit auparavant. Le feu de tous les animaux n'avoit pas besoin de ce secours, quand il est fort petit il ne fume que peu ou point, & n'a pas besoin d'expiratio pour chasser les fumées, & comme cette partie de la respiration est la plus necessaire à l'animal, son feu courant plus de risque d'être étouffé par les fuliginositez que par la privation de l'air, que l'inspiration luy porte, quand l'animal qui n'a qu'un petit feu, se peut passer de l'expiration, il se passe encore mieux de l'inspiration. On a vû des femmes vivre 24. heures sans respirer, leur feu demi-éteint ne fumant presque point, & n'ayant besoin que d'une tres-petite quantité d'air qu'il trouvoit dans les vescies du poulmon, lesquelles ne s'en vident jamais entierement. Leur circulation ne s'arrêtoit pas non-plus, quoy-qu'elle fut fort lente, le piston du cœur & des arteres,

N



& celui du mouvement peristaltique de toutes les parties, faisant encore rouler le sang, mais fort foiblement.

Si la foible machine d'un cœur malade est capable d'entretenir la circulation des humeurs sans l'aide du poulmon, un cœur vigoureux comme celui de ces hardis plongeurs, qui demeurent si long-temps sous l'eau, ne pourroit-il pas faire circuler le sang sans le ressort de la respiration ? Il est vray que la posture d'une personne couchée, comme l'étoient ces femmes dont on vient de parler, favorise beaucoup le mouvement des humeurs, qui n'ont qu'à couler dans un plan, & non pas à monter vers la tête malgré leur pesanteur, mais aussi la force d'un cœur sain & robuste, surpasse tellement celle d'un cœur malade & demi-mort, comme on le suppose dans ces femmes pâmées, qu'on a bien de la peine à refuser au cœur vigoureux la vertu qu'on est obligé d'accorder à ce cœur languissant. Il pourroit bien être arrivé que le trou oval ne se fermant jamais dans le cœur de ce fameux Cola, qui demeueroit impunément plusieurs heures sous l'eau, son sang n'ayant pas besoin de passer par le poulmon pour circuler, il n'auroit pas eu si grand besoin de respiration ; mais parce qu'on ne peut pas ouvrir son corps

pour voir si la Nature luy avoit conservé ce trou ouvert, & qu'on doit expliquer les choses avec aussi peu de suppositions qu'il est possible, si la force de son cœur & de ses autres viscères, qui faisoient circuler son sang, suffit pour entretenir sa circulation, il n'est pas besoin d'avoir recours à d'autres causes, qui pourroient être imaginaires.

Quoy-que le ressort qui fait rouler les humeurs dans le Fœtus ne soit pas si fort, il ne faut pas craindre qu'elles s'arrêtent ayant à parcourir un chemin beaucoup plus court & moins embarrassé. Quand-elles circuleroient dans le poulmon du Fœtus, elles auroient encore à faire un moindre tour, le corps de l'enfant qui n'est pas encore né, étant sans comparaison plus petit que celui d'un homme fait : Mais l'enfant croissant tous les jours par la nouvelle nourriture qu'il reçoit, & par divers ressorts qui étendent ses parties, le tour que le sang doit faire s'agrandit tellement, que le cœur seul auroit beaucoup de peine à le luy faire parcourir par son impulsion, si la Nature ne commençoit alors à pousser cette liqueur par la machine du poulmon, qui commence à battre dès que l'enfant est né.

Ces mêmes ressorts qui font rouler les humeurs dans la machine animée en agran-

N ij



disent le tour en étendant les parties du Fœtus. Les esprits font circuler le sang en le rendant plus coulant par l'agitation qu'ils causent à ses parties, les esprits sont aussi la principale cause qui fait croître l'enfant. Les viscères qui battent sont comme autant de ressorts qui font & qui conservent le mouvement de la circulation; ces mêmes machines contribuent beaucoup à l'accroissement du Fœtus.

L'esprit genital étend le petit corps de l'embryon en ouvrant & dilatant ses tuyaux affaissés, & dépliant au commencement ses parties enveloppées les unes dans les autres. Le vent qu'on souffle dans un balon ou dans des boyaux flétris leur donne un plus grand volume. Une matière aussi remuante que l'esprit genital ne peut pas demeurer enfermée dans les parties du Fœtus racourci dans l'œuf, sans chercher des issues & pousser tous les endroits qui ne pouvant lui en donner, sont obligés de s'étendre pour céder à son impulsion. Ainsi l'esprit de la terre ou celui qu'elle a pris de l'air entrât dans le corps de la semence, qu'on y jette, & glissant dans les canaux de la plante abrégée, l'étend insensiblement en développant ses parties affaissées les unes sur les autres.

Cette distension que l'esprit cause aux par-

ties qui le contiennent ne les fait pas seulement croître par elle-même mais encore en ouvrant la porte à la matiere de leur accroissement, car les conduits du Fœtus ne sont pas plutôt ouverts par cet esprit, que le suc de la matrice y coule pour nourrir & augmenter ce petit corps, qui par sa mollesse cede facilement à l'impulsion de ce moteur qui l'étend. Il ne serviroit même de rien que la liqueur qui doit faire croître l'embryon eut coulé dans ses premiers canaux, si l'esprit qui l'a introduite en luy ouvrant le chemin, n'augmentoît son mouvement pour la faire penetrer dans les plus reculés recoins des parties qui s'en doivent nourrir, & ne luy donnoit la force de surmonter les obstacles qui s'opposent à son passage, de pousser par son courant & d'étendre même par cette impulsion les parties qu'elle va nourrir.

Si l'impulsion de cette lente circulation qui se fait au commencement dans l'embryon est capable d'étendre les parties de cette tendre creature, que doit-on penser de la forte impulsion que cause à ces parties dans le Fœtus formé, le rapide torrent de la circulation, qui non seulement est poussé par des esprits sans comparaison plus forts & plus abondans, mais encore par le bat-



tement de plusieurs parties comme par autant de pistons. Quoy que les arteres qui battent par tout le corps contribuent beaucoup à cette impulsion & par conséquent à l'accroissement, il est pourtant certain que le cœur du Fœtus y a la principale part. Il est le principal ressort qui pousse ce jet de sang jusques aux deux extremités du Fœtus. Et comme la hauteur d'un jet d'eau poussé par quelque machine est toujours proportionnée à la force du ressort qui l'a fait monter, ainsi la distance à laquelle le cœur jette le sang, & la grandeur du Fœtus réglée par la longueur du jet ont de la proportion avec la vigueur de ce viscere.

Sa force dependant de sa bonne structure & de l'abondance des esprits, & l'une & l'autre étant l'ouvrage de l'esprit genital, on peut regarder celui-cy comme la principale cause & la premiere source de la grandeur du Fœtus. Il est l'Auther de cette bonne structure qui fait la force du cœur, puis qu'il est l'unique Architecte qui bâtit le logis de nôtre ame. Deplus il est la cause de cette abondance d'esprits qui rend le cœur vigoureux, parce qu'il est comme le premier levain de tous les esprits qui se forment en suite dans le corps du Fœtus.

La premiere fois que la seve ou le suc de

la terre penetre la semence des plantes elle y trouve l'esprit vegetal qui la faisant fermenter la dispose à se spiritualiser & à se sublimer dans le jet que le germe pousse, & cette seve animée par l'esprit vegetal peut encore servir de levain à d'autres, ainsi quand le sang de la mere coule au commencement dans l'œuf, il y trouve l'esprit viril qui le fait bouillonner, & par le mouvement qu'il luy donne le dispose à penetrer dans les plus secrets recoins après l'avoir comme spiritualisé, & ce sang inspiré par l'esprit genital peut encore servir de ferment à celuy qui vient en suite. En sorte que l'esprit fourni par le mâle est comme le pere de tous les autres.

Il ne faut donc pas s'étonner qu'un pere robuste & grand engendre des enfans de sa constitution & de sa taille. Le même Architecte qui bâtit le corps du pere, travaille à celuy de l'enfant. Pour avoir de beaux poulins on choisit de grands étalons; & le rejetton monte ordinairement à la grandeur de l'arbre qui la produit, s'il demeure planté dans la même terre ou dans une autre également bonne. L'esprit vegetal qui s'est sublimé à une certaine hauteur dans le premier arbre ayant le même degré de force & de volatilité dans le second ne montera pas moins haut.

Mais comme la semence d'un grand ar-



bre jettée dans un méchant fonds qui ne fournit qu'une tres-petite quantité de seve n'en produira qu'un petit, la matiere ne pouvant pas s'étendre sans augmentation ou sans addition audelà d'un certain degré ; ainsi le germe d'un grand homme peut demeurer petit, si la matrice mal disposée ne luy donne pas assez de nourriture, ou ne luy en donne que de mauvaise. Les plantes deviennent fort grandes dans une bonne terre qui leur fournit beaucoup de bonne seve, celles-là même qui tirent leur origine de celles qui sont basses, s'élèvent au dessus de celles qui les ont produites, quand elles rencontrent une meilleure nourrice. Un esprit vigoureux soit vegetal, soit genital, à qui la seve ou le suc nutritif manque, est un bon Architecte sans matériaux ; qui ne peut pas élever son ouvrage bien haut, le même esprit ayant beaucoup de nourriture pour la plante ou pour le Fœtus, est comme un habile Architecte, qui n'ayant pas moins de matériaux que de force & d'adresse pour les ranger, ne manque pas de faire un grand bâtiment.

Quelques fois l'abondance de la seve ne répondant pas à la volatilité de l'esprit vegetal, on ne trouvera point de proportion entre la longueur & la grosseur de l'arbre. Si la volatilité des principes l'emportent sur la quantité

quantité de la seve, l'arbre sera beaucoup plus long que gros à proportion, tout le suc qui monte de la terre étant porté vers le sommet par la force & l'abondance des principes volatiles & ne se détournant point vers les côtez. Au contraire, si l'abondance de la seve l'emporte sur la volatilité, les arbres croissent plus en grosseur qu'en longueur. Ils sont longs & greles sur les montagnes, où la seve est plus volatile qu'abondante, & courts mais gros dans les valons ou plaines, où la seve est plus abondante que volatile. On observe la même proportion dans l'animal. Quand son sang est plus volatile qu'abondant, il a plus de taille que d'embonpoint, son esprit tout de feu tendant toujours à monter comme la flamme, & étendant les extrémités du corps par une forte impulsion. De-là vient que les personnes bilieuses dont le sang est fort volatile sont ordinairement plus grandes que grosses. Mais si le suc qui nourrit le Fœtus est plus abondant que volatil, l'enfant sera plus gros que grand, ses humeurs ayant plus de penchant à se répandre vers les côtez qu'à se sublimer en haut. Pour cette raison les sanguins sont ordinairement gros mais petits.

L'abondance de la seve ni la force de l'esprit vegetal ne sçauroit faire beaucoup

Q



croître un arbre en hauteur ni en grosseur, s'il n'avoit une espace libre pour s'étendre ; ni la vigueur de l'esprit genital, ni la grande quantité du suc nourrissant ne pourroient jamais rendre l'enfant fort grand ni fort gros, s'il est renfermé dans une petite matrice qui ne luy permet pas de croître beaucoup. Car quoy que la Nature ait fait cette partie membraneuse pour la rendre capable d'une grande distension, neantmoins elle ne scauroit s'étendre au de-là d'un certain degré sans crever. La grandeur d'un ouvrage de fonte, est toujours proportionnée à celle du moule où l'on la jette. D'un petit moule il n'en scauroit sortir un grand ouvrage, ni d'une petite matrice un grand enfant. C'est pourquoy les petites femmes ne font que de petits enfans, leurs premiers nez trouvant le moule encore plus petit que les cadets naissent d'ordinaire plus menus. On remarque que les premiers œufs des poules sont extrêmement petis. Les corps des grandes femmes au contraire, sont comme des grands moules, d'où l'on ne voit guere sortir que de grands enfans, si les autres causes de leur grandeur se rencontrent avec celle-cy. Mais comme on ne scauroit former un grand corps dans le plus grand moule si l'on n'y jette une quantité suffisante de ma-

tiere, auffi la plus grande matrice ne produira qu'un petit enfant, fi la matiere dont il doit fe former s'y trouve en trop petite quantité, fi le mâle n'y verfe que peu de femence, l'esprit viril qui doit étendre & developer le Fœtus abregé dans l'œuf ne s'y trouvant que dans une quantité proportionnée, aura beaucoup de peine à faire croître beaucoup le Fœtus. Et fi la femelle ne fournit qu'un petit œuf, il n'en fort que rarement un grand animal, le contenu fe proportionnant d'ordinaire au contenant. Les filles qu'on marie trop jeunes, ou ne font point d'enfants ou n'en enfantent que de fort petits, parce que leurs œufs qui n'étoient pas encore meurs font ordinairement petits. On ne met guere couver les petits œufs d'une jeune poule, parce que l'experience a fait voir qu'il ne s'en fçauoit éclore que des poulets, qui feront meprisés pour leur petitesse. D'une graine trop petite felon son efpece on n'en voit sortir qu'une plante basse.

Cependant fi cette graine tombe dans une terre meilleure que celle qui l'a portée, elle y pouffera une plante plus grande que celle qui l'a produite ; & le petit œuf rencontrant une matiere bien conditionnée, de laquelle il tire abondance de suc bien nourriffant, il s'en pourra former un grand Fœtus. On



ne peut pas dire la même chose de l'œuf à coque, parce que la femelle qui le couve ne donne aucune nourriture au pouffin, qui n'en a point d'autre que le blanc de l'œuf, pendant qu'il demeure enfermé dans la coque. Il est pourtant rare qu'une femme ait ses œufs fort petits, pendant qu'elle a la matrice & grande & vigoureuse, mais il arrive bien souvent que le mâle ne verse qu'une petite quantité de semence dans cette bonne terre. Il ne laisse pas pourtant de s'en former un grand Fœtus par l'abondance de la nourriture, qui doit avoir cependant quelque proportion avec la force de l'esprit genital, qui doit en disposer, pour la structure de l'enfant, comme il s'en doit trouver entre le moteur & le mobile, le fardeau & celui qui le porte, l'ouvrier & la matière qu'il doit mettre en œuvre. Il faut alors que la vigueur de cet esprit formateur, supplée au défaut de sa quantité, les forces d'un moteur ou d'un agent ne devant pas se mesurer par sa grandeur, mais par sa bonne disposition. Car si la quantité de la matière surpasse de beaucoup la force de cet esprit qui la doit mettre en œuvre, cette abondance sera plutôt nuisible que utile, il ne s'en formera pas un plus grand corps. La grande quantité des matériaux est inutile, quand les manœuvres

n'ont pas la force de les remuër, & que l'Architecte ne peut pas les faire ranger chacun en sa place. Mais parce que la force de l'esprit genital n'est presque jamais accablée par l'abondance de la nourriture, qui n'entre dans l'œuf qu'en une quantité proportionnée à l'ouverture qu'il fait dans ses conduits, & qu'il proportionne d'ordinaire à son efficace, les hommes petits qui ont passion d'engendrer des fils grands, doivent se marier avec des femmes grandes & pleines d'un bon sang, afin que leur esprit genital trouvant une grande matiere, puisse déployer toutes ses forces & produire un grand ouvrage.

Si la femelle aucontraire, ne fournit qu'un petit œuf ou qu'un peu de suc pour le nourrir, donnez à l'esprit viril toute la force qu'il vous plaira, il n'en peut sortir qu'un fort petit enfant. Le plus habile Architecte ne sçauroit bâtir un palais des matériaux qui suffiroit à peine pour une cabane; & les plantes ne peuvent jamais devenir fort grandes dans une terre qui ne leur donne que peu de seve, ou qui n'en fournit que de méchante. Celle qui n'en donne pas assez, quoy que bonne, répond au corps de ces femmes qui n'ont que de bonnes humeurs, mais qui n'en ayant guere n'en peuvent donner qu'à proportion au Fœtus qui se forme



dans leur sein ; & cette terre qui ne fournit que de mauvaise sève , est comme les femmes malades qui ne nourrissent leur enfant que de méchant sang. C'est pourquoy les petites femmes dont le corps contient une quantité d'humeurs proportionnées à leur taille , & les malades qui n'en ont que de corrompues nourrissent mal leurs Fœtus , & n'en enfantent que de petits. Et parce que la quantité & la qualité des alimens que les femmes prennent , ont quelque proportion avec celles des humeurs qui s'en forment , les femmes grosses doivent avoir soin de prendre autant d'alimens qu'elles en peuvent digérer , afin que leur enfant ait la juste quantité de nourriture dont il a besoin pour vivre & pour croître , & de n'en choisir que de bons , pour ne faire pas malade cette innocente creature ou pour ne retarder pas son accroissement en ne luy fournissant qu'une méchante pâture. Leur matrice est comme un champ qui n'a que peu de terre ou qui n'en a pas de bonne.

Quand il n'en a que deux ou trois doigts de profondeur , ce qu'on y sème , ny peut pas beaucoup croître , & il est remarquable que le Fœtus est plus ou moins gros à proportion que la matrice qui le porte est plus ou moins épaisse , cette épaisseur étant un

effet de l'abondance des humeurs qui la gonflent comme une éponge. Le Fœtus qui ne peut pas bien s'enraciner dans une matrice maigre, est comme la semence de la parabole qui perit, parce qu'elle n'entroit pas profondément en terre ; mais celle qui tombe en bonne terre est semblable à cet œuf qui rencontre une bonne matrice ; c'est ce qu'on peut appeller une terre grasse, qui soulant, pour ainsi dire, toutes les plantes qu'elle élève, les fait croître extraordinairement. C'est pour cela qu'elles deviennent fort grandes dans les lieux enfoncez, sur le bord des ruisseaux ou des rivières, où le suc de la terre est entraîné par son propre poids. La plante animale qu'on nomme l'embryon, croit aussi dans un lieu fort gras, où les humeurs de tout le corps descendent par leur propre pesanteur, car c'est pour cette raison que la matrice qui le produit est placée au fonds du ventre.

Mais comme la terre la plus grasse ne peut pas faire croître beaucoup les plantes quand elles y sont en trop grande quantité, n'y ayant pas assez de sève pour toutes ; ainsi la plus vigoureuse matrice a peine à bien nourrir plus d'un embryon. C'est un fonds dans lequel il ne croit ordinairement qu'un zoophyte, ou s'il en porte plusieurs à la fois, ils



ont accoutumé d'être petits, les uns déro-  
bans la nourriture aux autres. En effet les  
gemeaux naissent ordinairement plus petits  
que les autres enfans. Les petits des bêtes  
font d'autant moins grands de naissance qu'ils  
font en plus grand nombre. Les poissons qui  
portent une infinité d'œufs à la fois, les font  
d'une extrême petitesse. Les arbres font le  
fruit fort menu quand ils s'en chargent trop.  
Enfin on parle d'une femme qui fit à la fois  
beaucoup d'enfans non moins prodigieux par  
leur petitesse que par leur nombre.

Afin donc que le Fœtus suffisamment  
nourri, puisse acquérir une juste grandeur,  
sans dérober à la mere la nourriture dont elle  
a besoin, la Nature a voulu que la femme  
n'en portât ordinairement qu'un à la fois, au  
lieu que la plupart des bêtes en font plusieurs  
d'une ventrée, pour reparer par cette multi-  
plicité la breche que leur courte vie faisoit  
à leur espece. Mais comme un habile semeur  
jette plus de semence dans un fonds gras,  
qui la peut bien nourrir, que dans un mai-  
gre ou mediocre qui n'a pas beaucoup de se-  
ve, ainsi la Nature met quelques fois cou-  
ver deux ou trois œufs dans une matrice vi-  
goureuse, qui peut les faire germer par une  
grande abondance d'esprits & de bon sang.  
Il est vray que la meilleure matrice ne fera  
pas

pas plusieurs Fœtus d'un seul œuf, comme la bonne terre qui donne pour un grain cent, mais sa robuste constitution se rencontre ordinairement avec cette bonne disposition du corps qui fait meurir plusieurs œufs à la fois.

L'une & l'autre se trouve plutôt dans la jeunesse que dans les autres âges, parce qu'elles dépendent de l'abondance des esprits & d'un bon sang, qualités qui semblent propres à ce printemps de la vie; aussi ces exemples extraordinaires de fécondité ne se voyent guere que dans les jeunes femmes. Leur chaleur vigoureuse peut exalter en même-temps les principes actifs de plusieurs œufs, & leur temperament sanguin, fournir un bon suc qui les fasse meurir ensemble. On a bien remarqué que si l'on sème certaines graines en une certaine saison, elles multiplient plus qu'en un autre. Mais on ne peut pas dire qu'un œuf jetté dans la matrice en un certain âge plutôt qu'en un autre porte plusieurs Fœtus, n'en pouvant jamais éclore qu'un. On peut bien pourtant penser que l'esprit masculin semé dans la matrice à cet âge qui peut faire meurir plusieurs œufs à la fois, multiplie d'avantage, parce qu'il trouve plus de sujets prests à le recevoir pour devenir seconds.

P



Mais comme on voit quelque fois éclore deux pouffins d'un œuf double, qui a deux jaunes & deux blancs, pourquoy deux Fœtus ne pourroient-ils pas naître d'un même œuf de femme ? Et pourquoy suppose-t'on que la pluralité des enfans marque infailliblement celle des œufs ?

Il n'est pas vray-semblable qu'un œuf aussi petit que celui de la femme puisse contenir l'abregé de deux Fœtus. Mais parce que la peine que nous avons à concevoir une chose n'est pas une preuve suffisante de son impossibilité, il est important de remarquer qu'on a vû des gemeaux enfermés en des membranes différentes, ayant chacun son amnios & son chorion à part. Quelques femmes même après avoir mis au monde un enfant de neuf mois, ont rendu des Fœtus de deux ou de trois mois, enveloppez dans des membranes séparées. Cependant si elles peuvent couver des œufs doubles comme ceux des poules le font quelque-fois il n'est pas impossible qu'il sorte deux enfans d'un seul œuf. On feint qu'une Princesse de la Laconie conçût deux œufs de l'un desquels sortirent Pollux & Helene, & de l'autre Castor & Clytemnestre. Cette fable peut cacher une verité Physique. Quoy que l'œuf ordinaire soit

trop petit pour contenir deux Fœtus, il s'en peut quelque fois éclore deux d'un seul œuf qui doit être alors d'une grosseur extraordinaire, comme celui des oyseaux à deux fois la grandeur des autres, quand il contient un double germe, & les fruits gemeaux sont le double plus gros que les simples. Ces enfans qui naissent attachez l'un à l'autre sont venus d'un seul œuf, n'étant pas possible qu'ils eussent pû se joindre, s'ils avoient été séparés par des envelopes différentes. On en voit même quelque fois plusieurs tellement unis & confondus qu'on a peine à bien distinguer les parties de l'un d'avec celles de l'autre, comme dans la Diane des Tuilleries, ou plusieurs personages ont les membres tellement entrelassés qu'il est impossible d'en débrouiller le chaos. S'ils sont joints par le dos, le tout monstrueux qu'ils composent, à un visage devânt & l'autre derrière comme on peignoit autre-fois Janus l'une des fausses Divinitez que les Payens adoroient. Cette jonction vient ordinairement de la petitesse de l'espace, qui ne leur permet pas de croître sans s'appliquer l'un à l'autre, deux occupant l'espace qui ne seroit pas trop grand pour un. C'est ainsi que la proximité joint deux fruits gemeaux, qui pourtant étoient nés séparés. Mais on a vu



des poires gemelles d'une façon tout extraordinaire l'une sortant de l'autre, & celle de dessus ou la plus grosse semblant enfanter celle de dessous ou la plus petite. L'Allemagne qui a produit ce fruit merveilleux, a vû quelque chose de semblable dans une petite fille qui nâquit enceinte. Si cette double poire n'en avoit poussé une autre, que quand elle ût été grande, elle ût été l'emblème de toutes les meres, qui rendent leurs petits après les avoir formés & nourris dans leur sein. Mais parce que la fille étoit de même âge que la mere étant née à même-temps qu'elle, cette poire est plutôt l'image de cette enfant qui nâquit grosse. Cette double creature se forme de deux œufs dont l'un étoit enfermé dans l'autre, comme la poire petite, qui sortoit de la grosse avoit été faite d'un germe envelopé dans celui de la grande.

On ne voit pas la moindre vray-semblance à croire qu'un œuf ait pû meûrir dans les testicules de ce Fœtus & s'en détacher pour être couvé dans la matrice. Le petit monde à ses saisons réglées pour la maturité de ses fruits aussi-bien que le grand. Mais quand l'œuf auroit pû meûrir & descendre dans la matrice par une anticipation inconcevable, quand même la

matrice de cette enfant auroit eu assez de chaleur pour le couvrir, on ne conçoit pas comment il a pû devenir fecond, n'ayant pû recevoir l'esprit genital ou viril, unique principe de la fecondité. On a de l'horreur à supposer un inceste en disant qu'elle est devenue grosse par le plaisir que son pere donnoit à sa mere, pendant qu'elle la portoit dans son sein, & par une superfetation extraordinaire & monstrueuse. Il est vray que plusieurs exemples ont fait voir que la femme aussi-bien que le lièvre peut concevoir pendant sa grossesse, la matrice s'ouvrant quelque fois par un chatoüillement extraordinaire. C'est ainsi qu'on pourroit expliquer à la lettre ce que les Poëtes disent de Lede qu'ils supposent enceinte de Castor & de Clytemnestre par les œuvres de Tyn-dare, quand des amours de Jupiter elle conçut Helene & Pollux. Mais on ne peut pas bien comprendre comment la semence de l'homme à peu parvenir dans la matrice du Fœtus envelopé de plusieurs membranes, & des eaux, qui l'empêchent de se trop échauffer, sans rien dire de la petitesse du vulva, de son conduit affaîsé, & de la cavité de la matrice presque imperceptible dans les enfans. La loy de la Nature aussi bien que celle de Moÿse & celle de J. C.



ont voulu distinguer le pere du mari, le grand-pere du pere, au lieu que cette supposition feroit trouver dans la même personne le mari, le pere, l'ayeul de cette enfant.

Il y a plus d'apparence à supposer que l'œuf duquel le second Fœtus est formé, étoit contenu dans celui duquel le premier est éclos, & que l'esprit genital les a pénétrés tous deux à la fois, lors qu'étans encore mols, ils étoient fort susceptibles de cette pénétration.

On peut rendre la même raison pour la fécondité des souris qui naissent grosses au rapport des Naturalistes.

Celle de cette femme Allemande, peut faire remarquer que les nations Septentrionales sont plus fécondes que les Meridionales. Il est sorti de temps en temps du Septentrion comme un deluge d'hommes qui a inondé presque toute la terre. Les peuples dont le pays a été ravagé par les Gots & les Visigots ne sont que trop persuadés de cette vérité, & les colonies que les Septentrionaux ont plantées presque par tout le monde en sont des témoins authentiques. Mais d'où peut venir cette merveilleuse fécondité? La fraîcheur de l'air septentrional empêchant la dissipation des esprits dans l'un & dans l'autre sexe, rend elle leurs corps plus féconds

comme elle les fait plus vigoureux ? Ou l'esprit denitre qui contribuë beaucoup à la fécondité du grand monde, abondant extraordinairement dans le Septentrion, auroit-il quelque part à celle du petit ? Il est certain que les lievres, les lapins & les souris, qui mangent volontiers de la terre nitreuse, sont merveilleusement féconds, & le sel marin qui se change en nitre dans le corps des animaux, fait pondre aux poules un plus grand nombre d'œufs, si l'on en mêle avec ce que l'on leur fait manger. C'est ce que les Poëtes ont voulu représenter en faisant naître de la mer ou de l'eau salée Venus la mere de la fécondité. Et le \* nom que les Latins donnent à cette inclination naturelle qu'a l'animal à sa multiplication, est pris de la même veüe. *\*Salacitas*

Mais parce qu'il n'est rien de meilleur pour routes les operations naturelles qu'une chaleur vigoureuse, qui ne passe pas pourtant les bornes d'une juste mediocrité, l'on a sujet de croire que ce climat qui peut tenir le corps dans ce temperement salulaire, contribuë beaucoup à sa fécondité dans l'un & dans l'autre sexe.

Les animaux s'acouplent plus au Printemps qu'en Esté. L'Hyver avoit engourdi l'esprit genital, mais le Soleil du Printemps le rani-



me. On dit aussi que cet astre a quelque part à la production de l'homme, *Sol & homo generant hominem*. Quand les Poëtes feignent que Prométhée anima le premier homme du feu qu'il prit au char de Phebus, ils insinuent que le feu de la vie s'allume en partie au flambeau du Soleil, aussi-bien que celui des Vestales, ou celui que les Levites gardoient dans le Sanctuaire.

Quoy que l'esprit viril ait besoin d'une chaleur assez forte pour se distiller, & se rectifier dans les vaisseaux destinez à sa preparation, il est si subtil, quand il est dans sa dernière perfection, qu'il se dissipe aisement, si la fraîcheur extérieure de l'air ne luy ferme la porte des pores. Un corps fort ouvert par la chaleur du Soleil est un vaisseau percé qui ne peut pas contenir cette matière subtile qu'on nomme esprit. Pour cette raison les Espagnols n'ont guere de familles nombreuses, & l'Espagne est mal peuplée, non seulement par la sortie des Mores qu'elle chassa, & par ce grand nombre de gens qu'elle envoie tous les ans au nouveau monde, mais encore par le peu de disposition que les hommes ont à la generation, à cause de la dissipation qu'une chaleur excessive cause à l'esprit genital. Mais outre cette perte d'esprits qui leur est commune avec les femmes, l'ardeur

deur immodérée de celles-cy contribua beaucoup à leur sterilité, la bonne disposition de la matrice consistant dans une juste température également éloignée des deux extrémités.

Les Egyptiens qui font couver les œufs dans un four, ont remarqué qu'une chaleur excessive étoit fort contraire à la naissance des poussins. La modérée comme celle de la poule ou des autres femelles qui couvent leurs œufs, aydant le mouvement de l'esprit formateur & de l'humeur, qui doit nourrir le petit animal, pourroit bien favoriser sa formation & son accroissement, mais la chaleur violente imprimant un trop grand mouvement aux parties du Fœtus, en brouilleroit toute l'œconomie. La matrice de la femme est comme ce four où les Egyptiens mettent les œufs pour en faire éclore les poussins, sa douce chaleur peut ayder la formation, l'accroissement & la perfection du Fœtus, mais son ardeur trop forte y peut apporter un grand obstacle. La Nature a bien pris soin d'arrêter quelque-temps les excréments au tour de la matrice, qui pour cette raison est placée entre la vescie & le rectum, afin que ce feu de fumier entretint la chaleur de ce fourneau naturel; Mais parce qu'en y croupissant trop long-

Q



temps ils pourroient contracter une chaleur âcre, elle a tellement disposé la mécanique des parties, qui les contiennent, qu'elle les en chasse après un séjour suffisant. La Chymie artificielle n'a point de feu plus doux que celui du Bain-Marie & celui de fumier, la Chymie Naturelle n'en employe point d'autre non plus pour cette merveilleuse operation qui produit le chef-d'œuvre de la Nature. Elle a mis comme deux Bains-Marie au tour de la matrice dans laquelle il se doit former. Le grand nombre d'arteres & de veines dont tout ce viscere est arrosé, font comme le premier Bain-Marie, par la chaleur humide & douce du sang qu'elles contiennent, & que sa propre pesanteur entraîne vers le fonds du corps, où la matrice est située, afin que cette liqueur tiède ne manquât jamais au Bain-Marie de la generation. Le premier bain est aidé par un second que l'eau tiède de la vessie forme par dessus la matrice, & de peur que le feu ne luy manquât par dessous, la Nature a placé la matrice sur ce gros boyau, qui contient les excrements grossiers.

Ce viscere membraneux est comme l'Outre dans laquelle les Poëtes feignent qu'Orion fut formé. L'eau que les Dieux y mirent, répond à la liqueur que le mâle verse dans

la matrice. Ils supposent que cet Outre ayant reçu cette eau miraculeuse, fut plongée dans le fumier, & la matrice, qui a conçu la semence du mâle & l'œuf de la femelle, est comme enfoncée dans le fumier des excrements. Tous les Fœtus sont donc comme autant d'Orions formés d'une espèce d'urine que les Grecs nomment, *ουρον*, d'où le nom de cet enfant fabuleux tire son origine. Dans cette Histoire Enigmatique de la generation, les Poëtes introduisent Dieu comme le pere du Fœtus, parce que la maniere de sa formation a quelque chose de si secret & de si divin, que l'opération immediate de cette premiere cause, y est plus visible que dans toutes les autres productions de la Nature; Outre que les merveilles qui éclatent dans cet ouvrage semblent surpasser les forces de la creature. Si c'étoit icy le lieu des reflexions morales, on pourroit remarquer que la fecondité est un don de Dieu, qui n'est pas moins Autheur de la Nature que de la Grace, & comme il peut rendre la jeunesse sterile, il peut faire aussi que la vieillesse de Bancis, ou pour mieux dire, celle de Sara soit feconde. Mais revenons aux considerations Physiques, qui son plus propres à nôtre sujet.

Cet Outre dans laquelle on feint qu'Orion

Q ij



fut engendré, fut cachée dans le fumier, qui par sa douce chaleur ayda la vegetation du germe que les Dieux avoient cachés dans cette eau, qu'ils y mirent en digestion. Un Auteur un peu trop credule raporte que de la semence de l'homme infusée dans une fiole, qu'on avoit plongée dans le fumier chaud, se forma un enfant parfait. S'il avoit dessein de nous bailler ce recit pour une histoire veritable, on ne peut pas excuser sa credulité. Mais s'il ne l'eut proposée que comme une figure de ce qui se passe à la conception & à la formation de l'animal, on luy seroit obligé de la belle idée qu'il en donne. La bouteille est la matrice dans laquelle la semence du mâle est jettée & mise en infusion, le fumier où l'on place la bouteille, sont les excrements, sur lesquels la matrice est située. En sorte que le flux de ventre menace les femmes grosses de blessure, non seulement parce que l'âcreté des matieres qui l'excitent, cause à la matrice une cruelle irritation, mais encore parce qu'il derobe au fourneau de la generation la matiere qui doit entretenir son feu. Le fumier qui le conserve contribué à la fecondité du petit monde aussi-bien qu'à celle du grand, mais d'une maniere un peu differente. Le fumier qu'on met dans les

champs rechauffant la terre peut bien aider la sublimation des principes vegetatifs par la chaleur qu'il luy donne, mais ce n'est pas par cette qualité principalement qu'il rend un champ fecond, c'est plutôt par l'abondance des esprits & des sels, qui s'étant volatilifés dans le corps des animaux, d'où ils sont sortis, sont fort propres à monter dans les vaisseaux sublimatoires des vegetaux. Au lieu que le fumier que la Nature a mis sous la matrice n'ayde la vegetation de la plante animale, qui s'y forme, qu'en mouvant par sa chaleur l'esprit genital qui l'a produit, & la sève ou le sang qui la nourrit, sans fournir aucune partie de la matiere qui la compose.

Tant que la chaleur de la matrice est vigoureuse mais modérée, la Chymie Naturelle qui ne regle pas moins bien son feu que l'artificielle, y fait bien ses operations, entre lesquelles la formation du Fœtus son chef-d'œuvre, tient sans doute le premier rang. C'est le grand œuvre de la Chymie Naturelle, pour parler avec les curieux de cet Art, & cette production est autant au dessus de la Chrysopée qu'une creature vivante l'est au dessus du plus précieux metal. Mais comme toute la finesse de la Chymie curieuse consiste à bien gouverner le feu, aussi le



principal soin de la Chymie Naturelle dans la production de l'animal, est de donner à la matrice, où cette operation se fait, un juste degré de chaleur. Le trop ou le trop peu gâtent tout, la matrice des femmes trop chaude est comme un fourneau trop ardent, qui brûle la matiere qu'on y veut preparer. Celle des femmes froides par la petite quantité des esprits ou pour l'abondance du phlegme, est comme un fourneau, où l'on n'allume pas une chaleur assés forte, & qui est encore plus inutile que celui qui a un trop grand feu. On voit aussi plus de femmes phlegmatiques ou pituiteuses dans la sterilité que des femmes chaudes. Pour la même raison les deux extremités de la vie; la premiere, enfance & la derniere vieillesse, sont incapables de fecondité. Le corps des enfans est comme un laboratoire où la Chymie Naturelle n'a pas encore assés allumé son feu, & celui des vieillards est un laboratoire où ce feu commence à s'éteindre. Mais le corps de la jeunesse est comme ce laboratoire qui a dans tous ses fourneaux un juste degré de feu.

Le même Auteur de la Chymie Naturelle travaillant dans le grand monde aussi bien que dans le petit, observe, aussi dans la production des plantes, la même condui-

te que dans celle des animaux. Il ne met les semences dans le sein de la terre qu'après l'avoir échauffée par les rayons du Soleil. Les hommes qu'il a instruits ne sement guere qu'au Printemps & dans l'Automne, qui répondent à la jeunesse & à l'âge de consistance; & comme on sème encore plus en Automne qu'au Printemps, aussi l'âge de consistance s'emploie plus à la generation que la jeunesse qu'on passe le plus souvent dans le célibat, la sagesse Divine ayant voulu faire rencontrer la maturité du corps avec celle de l'esprit, en mettant dans le même âge la disposition qui peut rendre l'un & l'autre fécond, c'est à dire, une chaleur forte sans excès.

Celle qui passe les bornes de la moderation, n'est pas seulement nuisible aux productions de la Nature, par le mouvement violent qu'elle donne à leur matiere pour en troubler l'arrangement, mais encore par la dissipation de ces matieres même, & surtout de l'esprit qui les doit ranger. On ne sème guere en Esté, parce que la terre est trop chaude. Le grand mouvement que la chaleur excessive causeroit à l'esprit vegetal, détruiroit la tendre structure du germe. Mais la secheresse que l'ardeur cause à la terre, est encore plus contraire à la vegeta-



tion, dont la principale cause consiste dans l'abondance d'un suc spiritueux, qu'on appelle seve, du mot Latin, *sevi, serere*, parce que sans elle toutes les semences sont inutiles. Celle qui fut jettée dans un champ sec & pierreux, selon la parabole Evangelique, fut entierement perduë. Une matrice trop seche est comme cette terre aride. Le zoophyte du Fœtus ny trouvant pas la seve ou le sang dont il a besoin pour sa nourriture, ne peut que tomber en atrophie, & se secher.

Quelques fois il n'a que trop d'humidité vitieuse, un deluge de phlegme éteint son feu vital, ou du moins ralentit beaucoup le mouvement de l'esprit genital. C'est pourquoy les femmes trop humides sont steriles on ne seme pas en Hyver ordinairement, de peur que l'abondance de la pluye éteignant l'esprit du germe, n'empêche les semences de naître. Pour cette raison l'on ne seme pas dans le petit monde, pendant l'Hyver de la vieillesse.

Mais comme il y a des terres qui même hors de l'Hyver, sont tellement aqueuses, qu'on perdrait la semence qu'on y jetteroit; On voit aussi des femmes tellement humides avant la vieillesse même, qu'elles éteignent le feu de l'esprit genital, que le mâle leur donne. La plante animale n'est pas comme  
les

les plantes aquatiques qui ne sçauroient croître que dans le sein des eaux. Si Narcisse ne vit presentement, que dans les mares, depuis qu'il est metamorphosé en plante marécageuse, il mourut aussi par les eaux, quand-il étoit encore homme, *Ut per quas perit vivere possit aquis.* Le Fœtus est bien comme un Narcisse qui croît dans le sein des eaux, si l'on a égard à celle dans laquelle il nage au commencement & à celle qui l'environne dans la suite, mais il est contraire à cette plante, en ce qu'il ne sçauroit commencer à se former comme-elle dans un lieu marécageux, je veux dire, dans une matrice trop humide. Outre que l'esprit genital qui fait icy la principale fonction, est fort afoibli par cette excessive humidité, la matrice relâchée par la même cause ne peut pas serrer fortement, pour retenir l'œuf & la semence qui le rend fecond, ou le Fœtus qui s'en forme. Deplus celuy-cy se trouve dans un penchant fort glissant, par les glaires & les mucofités dont ces grasses matrices sont interieurement enduites, & cependant il n'est pas fortement attaché, desorte qu'il n'est pas plus aisé d'arracher une plante d'une terre molle, que l'enfant d'une matrice trop humide. Les ligaments par lesquels il y tient

R



sont si relachés , que le moindre mouvement de la mere ou du Fœtus suffit pour cette séparation.

La fécondité de la matrice , de même que celle de la terre , demande donc un juste temperament des quatres qualités qu'on nomme premieres. Et comme on pretend avoir remarqué dans la Botanique que ces plantes qu'on nomme mâles , parce qu'elles ont plus de cette vertu qu'on attribue à leur espece , que celles qui portent le nom de femelles , croissent dans cette terre bien temperée , qui sans contredit est la meilleure ; Ainsi quelques Naturalistes ont crû qu'une matrice en qui les quatres qualités se trouvent dans un juste milieu , étoit plus propre à la generation des mâles. Mais parce qu'on ne voit pas bien le raport qui est entre cette cause , & un tel effet , la plupart des gens qui veulent voir la verité moins obscurément & de plus près ne seroient pas satisfaits de cette explication des sexes. On comprend bien qu'une bonne matrice aide mieux qu'une foible , l'action de l'esprit genital , sur qui roule toute la formation des parties ; mais on n'entend pas comment cette force determine cet esprit à former un garçon plutôt qu'une fille. Je me suis informé de quelques curieux , si la semence de ces

plantes, qu'ils appellent mâles, jettée dans une terre mediocre ou mauvaise, degeneroit en celles qu'ils nomment femelles ; Ils m'ont répondu que celles qui en naissoient gardoient toujours l'espece & le sexe de celle qui avoit produit la semence, quelque terre qu'elle rencontrât. Elle contient donc le principe qui la determine à un sexe plutôt qu'à l'autre, la terre n'est pas la cause de cette determination. L'œuf de l'animal est la semence, la matrice de la femelle est la terre, & le Fœtus qui sort de l'œuf, est la plante que la graine pousse. Chaque grain de semence cache dans son sein cet esprit spécifique, qui determine le germe naissant à l'espece & même au sexe qu'on y remarque ; & chaque œuf de la femelle rendu fecond par le mâle, contient l'esprit ou le principe, qui determine cette matiere non seulement à l'espece des parents, mais même au sexe de l'un des deux. La determination du sexe masculin semble estre naturelle à l'esprit viril, qui a été comme moulé dans le corps du mâle, mais elle peut être changée en une autre par les esprits que l'imagination feminine modifie, ou par quelque autre disposirion qui n'est peut être pas moins réelle pour être plus secrete.

Cette opinion me paroît plus vray-fem-

R ij



blable que le *Mares à dextris foemina à sinistris*, qu'on ne peut pas bien accorder avec la raison & l'expérience, soit qu'on l'entende des ovaires de la femme, on des deux regions de la matrice séparés par une ligne qu'on suppose au milieu de ce viscere, ou des testicules du mâle. Le testicule droit, dit-on, tire du foye qui se trouve du même côté, une vigueur particuliere, qui le rend capable de fournir cette genereuse semence, de laquelle les garçons se forment. Mais on ne fait pas reflexion qu'à suivre le cours de la circulation, le foye n'envoie rien aux parties droites, qui ne soit plutôt passé par les gauches, le sang qu'il a déchargé de la bile allant de sa partie convexe dans le ventricule droit du cœur, par la veine cave, & de-là dans le poulmon, d'où il descend dans la cavité gauche du cœur, pour se répandre dans tout le corps par le moyen de la grosse artere, qu'on nomme Aorte. Quel avantage tirent les parties droites de cette route que la circulation tient ? Ne semble-t'il pas plutôt que les gauches recevant par un plus court chemin le sang arteriel, qui part tout bouillant du cœur, devroient en être plus vigoureuses ? Et si la rectitude de la situation pouvoit faire passer la vigueur d'un viscere à toutes les parties qui sont d'un

même côté, l'avantage ne feroit-t'il pas pour le testicule gauche situé vis à vis du cœur, selon l'opinion de ces Messieurs, qui font sonner si haut le *Mares à dextris feminae à sinistris*. Autant que la force du cœur est au dessus de celle du foye, autant celle du testicule gauche devrait surpasser celle du droit. Il auroit même cet avantage par dessus luy, que la droiture de la situation qu'on veut tant faire valoir, est jointe avec une veritable influence, qui ne peut jamais passer pour imaginaire dans l'esprit des bons Philosophes instruits par l'Anatomie. Ce qu'on vient de démontrer contre le testicule gauche tombe encore sur toutes les parties, en faveur desquelles le *Mares à dextris* pourroit être expliqué. On va voir que l'experience ne leur est pas plus favorable que la raison. Des hommes à qui l'on avoit extirpé le testicule droit, ont engendré des garçons aussi-bien que des filles. On opposera peut-être l'experience à l'experience même, certains Autheurs rapportant que les animaux à qui l'on coupoit ou lioit le testicule gauche, n'engendroient que des mâles. Mais sans douter de la bonne foy ou de l'exactitude de ces Autheurs, on pourroit dire que toute la vertu des deux testicules se réunissant en un, il en sortoit un



esprit genital extrêmement vigoureux, qui tendant naturellement à donner la forme de mâle à la matiere du Fœtus, résistoit facilement à toutes les impressions étrangères qui pourroient changer sa détermination. Si l'on avoit retranché le testicule droit, le gauche qui eut resté, profitant des esprits de l'autre, & redoublant par là sa vertu, n'eût pas esté moins propre à la generation des mâles. Quand on perd un œil, celui qui se conserve, droit ou gauche, n'importe pas, à la force de tous les deux.

L'expérience n'est pas moins contraire à l'opinion de ceux qui veulent faire descendre les mâles de l'ovaire droit, & les femelles du gauche, puis que quelques meres de garçons se sont trouvées sans testicule droit, & que des femmes qui avoient enfanté des filles n'avoient pas de testicule gauche.

Enfin toutes les femmes grosses qui sentent leur enfant tantôt au côté gauche, & tantôt au côté droit, sont persuadées de la fausseté de cette opinion, qui loge les femelles à l'appartement gauche de la matrice, & les mâles au droit. On répondra peut-être que quoy que le Fœtus soit tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, le cordon qui l'atache à l'arrierefaix, luy laissant la liberté de passer d'une place à l'autre, il est pourtant lié à l'un des côtés par cette bride,

par laquelle il tient au placenta, qui se forme au côté droit pour un mâle, selon l'Hypothese. Mais on souhaitteroit fort que cette proposition fût fondée sur quelques observations exactes, plutôt que sur l'imagination de ceux qui l'avancent. Les remarques qu'on a faites sur ce sujet ne la favorisent pas. On trouve le placenta d'un garçon aussi-bien du côté gauche qu'au droit, & celui d'une fille au côté droit de même qu'au côté gauche.

La determination du sexe ne dépend donc ny du côté droit ny du côté gauche, le lieu non plus que le temps & le nombre n'ayans d'autre efficace que celles des causes qui leur sont jointes, & que le peuple confond ordinairement avec eux, la distinction ne pouvant être faite que par les sçavans. Ceux-cy même pour s'accommoder à la portée des ignorans, disent que le lieu natal conserve les choses qu'il a produites.

\* Qu'il n'est rien de si dur \* que le temps ne  
dissoute. \* Scarron.  
\* Virgile.

*Tuque invidiosa vetustas,  
Omnia destruitis.*

Et que le nombre impair à une vertu toute particuliere, *Numero Deus impare gaudet.* C'est la Philosophie de Pythagore, dans laquelle Hypocrate semble avoir donné, quand il attacha la crise des maladies au nombre



septenaire. On attribué à la même imparité la naissance de l'enfant au septième ou neufvième-mois. Mais parce que ce siècle n'est pas si aisé à satisfaire que les precedents, ou *Λαυτὸς η̄ρα*, faisoit une raison invincible, on tachera de luy en donner de plus solides sur la naissance de l'enfant au septième ou au neufvième-mois.

---

*De la Naissance de l'Enfant.*

CHaque production a besoin d'un certain espace de temps. Il n'est que la premiere cause qui puisse achever ses ouvrages dans un instant, quand il luy plaît, encore ne le fait-elle pas ordinairement. Pour garder quelque ordre dans la creatiō, Dieu mit six jours à créer le monde, qu'il pouvoit aussi-bien produire en un moment. Les causes secondes qui agissent sous luy, n'ont pas assés de force, pour surmonter en un instant tous les obstacles qui s'opposent à leur action, & pour mettre si-tost la derniere main à leur ouvrage. L'esprit vegetal qui forme & fait croître le germe ne le produit audehors qu'après un certain temps, qu'il employe à étendre la petite plante, & à surmonter les difficultés qui resistoient à sa naissance, ou à sa sortie hors du sein de la terre. Et comme dans  
chaque

espece de semence, cet esprit a un certain degre de force, qui le rend capable de produire le germe en moins de jours dans l'une que dans l'autre, aussi voit-on naître certaines plantes plutôt que d'autres, quoy qu'elles ayent esté semées toutes en même-temps. Il en est de même de l'esprit masculin qui produit le Fœtus. Il a besoin d'un certain temps pour achever, sa tâche pour ranger ses materiaux, & pour donner la dernière forme à sa production. Ce temps dépend ordinairement de la proportion qui se se trouve entre la force de l'agent & les difficultés qu'il rencontre, & de la bonne ou mauvaise disposition des matieres qu'il doit ranger, ou des lieux où il agit. La difference de ces causes, fait celle des termes ausquels les animaux naissent en diverses especes.

Les plantes naissent plutôt que les animaux, non seulement parce que la structure de l'animal étant plus difficile que celle de la plante, à cause du grand nombre & de l'admirable variété des parties qui le composent, l'esprit viril a une plus grande tâche que le vegetal; mais encore, parce que celui-cy trouve moins d'obstacles dans son chemin que celui-là. Comme l'esprit animal beaucoup plus subtil que le vegetal, courroit à proportion plus de risque de se dissiper, la

S



Nature aussi luy donne plus d'entraves qui ralentissent son mouvement & son action. Au lieu que l'esprit des semences beaucoup plus dégagé s'exalte & se met en action, pour si peu qu'il soit excité. Les graines n'ont pas couvé cinq ou six jours dans le sein de la terre, que leur germe commence à poindre & à se faire voir au dehors, pendant que l'esprit qui forme l'animal ne met sa production au jour que dans un mois pour le plutôt. Le temps que les semences passent dans la terre, répond à celui de la grossesse, ou au séjour que l'animal fait dans la matrice, & quand le germe des semences commence à paroître sur la terre, il est comme l'enfant qui sort du ventre de sa mere.

Quand l'esprit vegetal a beaucoup de force pour former bien-tost la plante, ou pour surmonter les difficultés qui s'opposent à son action, quand une bonne terre fournit à la graine dans laquelle il travaille, beaucoup de bonne seve, & que rien n'empêche le germe de s'étendre, la plante naît en peu de temps; ainsi quand l'esprit genital est fort vigoureux pour venir bien-tost à bout des empêchemens qu'il rencontre dans son chemin pendant la formation du petit animal, & qu'une matrice bien conditionnée fournit à l'embryon abondance de bon suc, sans opposer

à son accroissement aucun obstacle considerable , l'animal plutôt achevé , anticipe quelque fois le terme de sa naissance. De-là vient que les enfans qui naissent à sept mois ne courent pas la risque des avortons , non plus que ceux qui attendent le terme ordinaire dans le ventre de leur mere.

On pretend sans raison que ceux qui naissent dans le huitième mois ne vivent pas. S'ils peuvent sortir impunement le septième mois, pourquoy ne le peuvent-ils pas le huitième ? Si l'ouvrage peut être achevé à la septième une ne le fera-t'il pas , à plus-forte raison, dans la huitième ? Pour nier cette possibilité , il faut être bien entêté de la vertu imaginaire qu'on donne au nombre impair , ou preferer ses préjugés à la plus droite raison. On a bien jugé que ce siècle éclairé qui ne soumet pas aveuglement son esprit à l'autorité des Anciens , ne seroit pas content de cette explication Pythagoricienne , quand on a taché de conserver au septième mois son privilege par une autre raison que par celle du nombre impair. Les grands, mais inutiles efforts que l'enfant fait, dit-t'on , dans le septième mois , pour sortir de sa prison ne luy laissent pas assez de force dans le huitième , pour passer le détroit par lequel il vient au monde. Personne ne peut mieux connoître la foiblesse de

S ij



cette raison que les femmes, qui ont fait beaucoup d'enfans. Toutes celles que j'ay interrogées sur ce jujet, m'ont répondu qu'elles n'avoient point senti ces grands mouvemens qu'on fait faire au Foetus dans le septième mois de la grossesse, plutôt que dans le huitième. Cette réponse est decisive, l'enfant ne pouvant se remuer tant soit peu sans que la mere s'en aperçoive.

Cependant si l'on pouvoit verifier par l'observation ordinaire, la prerogative qu'on donne au septième mois par dessus le huitième, elle ne seroit pas moins veritable pour être plus difficile à comprendre. Combien de phœnomenes rencontre-t'on dans la Nature, qui ne sont pas moins réels, quoy qu'on n'en puisse rendre aucune raison solide. On prie aussi ces personnes dont on combat le sentiment, de consulter de bonney l'experience qui ne leur est pas favorable. Elle leur apprendra que quoy que l'enfant naisse ordinairement au neuvième mois, il peut venir au monde sans danger au septième mois & même dans le huitième. Quoy que chaque semence ait accoutumé de ne demeurer qu'un certain temps dans le sein de la terre, on leur voit souvent anticiper ce terme, quand toutes les causes qui doivent pousser leur germe sont bien disposées, &

que leur action est aidée par une bonne façon. Ainsi quoy que chaque espece d'animal ait le terme de sa naissance marqué par la Nature, il ne laisse pas quelques fois de l'anticiper, quand la vertu extraordinaire des causes qui donnent la perfection à l'animal, n'attend pas le nombre des mois.

Ce ne sont aussi que les femmes jeunes & fortes qui produisent ces fruits hâtifs, celles que la vieillesse ou quelque autre indisposition affoiblit, ayant assés de peine à les faire meurir en neuf mois.

Quand le fruit est meur il tombe de luy-même, aussi quand l'enfant est parfait ou dans sa maturité, il se détache du corps de sa mere comme de l'arbre qui le porte. La pesanteur du fruit qui grossit à mesure qu'il meurit, l'entraîne en bas & le separe insensiblement de la branche, qui le soutient; ainsi le poids du Fœtus déjà grand peut avoir quelque part à sa separation d'avec la matrice. Mais comme la queue du fruit meur ne recevant plus de nourriture de l'arbre, s'en détache si bien que le moindre mouvement l'en des-unit, de même le cordon & le placenta, qui sont à l'enfant ce que la queue est au fruit, se flettrissant faute d'aliment, se détachent peu à peu de la matrice aux premieres secousses de l'enfant. En



effet l'atrophie est une espece de mortification qui separe insensiblement la partie morte de la vivante. Les ongles tombent d'eux-même lors qu'ils sont morts, une esquille où une partie corrompue de l'os se détache peu à peu de la partie saine, & l'on a vu des parties gangrenées se des-unir d'avec les vivantes par la force de la Nature ou par le secours des remedes qui aydent cette des-union. Il est vray que l'arriere-faix n'est pas pourri quand-il se détache de la matrice, mais on a prouvé cy-devant qu'il étoit demi mortifié par le défaut de nourriture, & cette mortification commencée est la premiere cause de son détachement, achevé par les grands mouvemens de l'enfant & de la matrice, qui sont la principale cause de l'enfantement.

Mais qu'est-ce qui fait faire ces grands mouvemens à l'enfant dans le neufviém mois plutôt que dans un autre ?

Un ouvrage ne se tire du moule que quand-il est parfait. Un prisonnier ne sort de prison qu'au temps marqué par le juge, le petit animal est dans une matrice, comme dans une prison, d'où il ne peut sortir impunément qu'au terme prescrit par le Souverain Juge. S'il l'anticipe, on peut dire qu'il a violé la prison, & la peine que les

loix ordonnent à ce crime le suit infailliblement. Mais quand le temps de son élargissement est venu, il heurte à la porte de sa prison, il l'ouvre ou l'enfonce, & se met en liberté. Mais laissant ces causes morales aux Orateurs, on cherche les causes Physiques de sa sortie. On les fait consister dans les mouvements extraordinaires de l'enfant & de la matrice, mais on demande la cause qui les excite.

L'enfant prest à naître s'inquiète, parce que la nourriture luy manque, parce qu'il a besoin de la respiration, & parce qu'il se trouve fort à l'étroit dans le lieu qui l'enferme.

En effet on a déjà remarqué que ses provisions sont achvées au neufvième mois. Le levain de son estomach ne trouvant pas d'autre sujet sur lequel il s'occupe, que les tuniques de ce viscere extrêmement sensible, les piquote & les irrite cruellement. Les esprits qu'elles contiennent en abondance, étant fort ébranlés, vont courir par toute la machine du corps, ils en débandent pour ainsi dire, tous les ressorts, en faisant jouer les muscles dans lesquels ils glissent. Leur mouvement rapide est encore augmenté par la chaleur que le junc allume dans le corps, cette qualité dépendant uniquement



de l'exaltation des principes actifs qui n'ont eu que trop de loisir de se dégager par une longue circulation que le sang souffre dans un jeûne excessif sans être renouvelé ni rafraîchi par de nouveau chyle.

Cette augmentation de chaleur rendroit la respiration nécessaire au Fœtus, quand la première éjaculation du sang dans le poulmon n'en augmenteroit pas la nécessité. On a vu cy-dessus que le sang du Fœtus encore petit, passe du ventricule droit du cœur au ventricule gauche par un canal de communication, à qui l'Anatomiste Botall a laissé son nom, sans circuler par le poulmon. Mais parce que ce conduit s'affaîsse peu à peu & que son entrée, qui a pris de sa figure le nom de trou oval, se trouve bouchée au neufvième mois, le torrent de la circulation obligé de chercher une autre route, glisse dans les vaisseaux affaîssés du poulmon. Cette liqueur s'engageant dans un labyrinthe que les veines & les arteres y forment, auroit beaucoup de peine à en sortir, si le ressort de la respiration ne commençoit à jouer pour ayder son mouvement. Les esprits y courent en foule, déterminés par l'irritation que la pesanteur de cette liqueur croupissante causeroit au poulmon. Mais l'effort que ce viscere fait pour hâter la  
circulation

circulation est fort impuissant sans le secours de l'air, qui se mêlant avec le sang le rend plus liquide & le fait plus aisément couler dans les veines & dans les artères. Le défaut de ce ressort externe, où de l'air que l'enfant ne trouve pas dans la matrice, le jettant dans un grand danger de suffocation, luy fait faire les efforts extraordinaires qu'on remarque dans un animal qui se sent étouffer. C'est une espece de mouvement convulsif, qui ne manque jamais d'accompagner ces inquietudes que la suffocation donne.

L'engorgement du poulmon qui menace le Fœtus de ce funeste accident, se rencontre encore avec une autre cause qui seule rendroit la respiration de l'enfant, & par conséquent sa naissance absolument nécessaire, c'est l'accroissement de sa chaleur vitale, qui demande pour sa pâture une quantité proportionnée d'air. Celuy que le Fœtus recevoit par la respiration de la mere qui luy en envoyoit un peu par l'artere ombilicale suffisoit au commencement pour entretenir son petit feu. Mais quand l'enfant est devenu grand, le feu de sa vie qui croit à proportion, a besoin d'une plus grande quantité de pâture, ou son sang d'un plus grand rafraîchissement, qui ne luy peut venir que de la

T



respiration. Les personnes qui se sont trouvées dans une étuve, ou dans une grotte trop chaude, ou dans quelque autre échauffement extraordinaire, sans pouvoir respirer, conçoivent mieux que nous les inquietudes de l'enfant qui se trouvant dans la même peine, fait des efforts surprenans pour en sortir.

La contrainte dans laquelle il est à cause du petit espace qui luy permet à peine de se remuer, n'est pas sans-doute un remede à ses inquietudes. Quand le Fœtus est devenu grand, il remplit si bien la matrice, qu'il n'a plus d'espace libre pour se mouvoir. Alors l'enfant & l'outre qui le contient s'incommode mutuellement; d'un côté la matrice ne pouvant plus ceder, empêche le Fœtus de croître, & même de se mouvoir, & le gêne cruellement; de l'autre le Fœtus las de cette contrainte, fait de grands efforts pour s'en tirer, & donne divers coups à la matrice, qui entrant dans un mouvement convulsif, se ramasse & se serre pour chasser cet hôte incommode.

L'irritation causée par l'acreté que les eaux de l'enfant ont contractée par un long séjour dans la matrice, pourroit même avoir quelque part à la contraction violente de ce viscere. Toute urine est acre, à cause des sels dont elle est chargée, c'est l'eau salée du pé-

tit monde, & comme celle-cy devient plus forte à mesure que ses parties douces se dissipent par une longue digestion sur le feu, ainsi l'urine devient presque rongeante, quand-elle croupit long-temps dans le corps. On a montré cy-devant que cette eau qui flotte entre l'amnios & le chorion n'étoit autre chose que l'urine de l'enfant qui l'y a versée par l'ouraue. En croupissant là plusieurs mois, elle est devenuë comme une forte saumure qui piquotant rudement la matrice & sur tout les tuniques qui la contiennent, excite de grands mouvemens dans toutes ces parties, & principalement quand la rupture de l'amnios la laisse répandre dans la matrice. C'est comme une eau fort salée qui l'irritant vivement luy cause des épreintes semblables a celles que sent une personne à qui l'on donne un lavement avec beaucoup de sel. Alors la matrice & l'enfant se servent d'éperon mutuel; si la matrice pousse le Fœtus pour le faire sortir, le Fœtus à son tour irritant la matrice par ses mouvemens violens, luy fait redoubler ses efforts. Et comme un estomach extraordinairement piquoté par les sels âcres d'un vomitif se serre, s'ouvre, & se renverse pour chasser la cause de son irritation; ainsi la matrice irritée par une eau salée & batuë

T ij



par l'enfant qui cherche son issue, se ramasse, dilate son orifice & met au jour cette creature, qui l'incommodoit & qui s'ayde beaucoup elle-même quand-elle est vigoureuse. C'est un prisonnier qui n'attend pas toujours que le geolier luy ouvre le guichet, & celuy-cy s'ouvre quelque fois de luy-même, comme celuy de la prison où Saint Paul étoit detenu, desque que le Souverain Juge a prononcé l'arrêt de son élargissement. Aussi-tôt que la matrice est ouverte l'enfant descendroit de luy-même par son propre poids, & par le penchant du lieu que les eaux ont rendu glissant, quand-il ne seroit pas poussé par la contraction de la partie qui le contient.

FIN.



# TABLE

## DES MATIERES

de la seconde & troisié-  
me partie de la CHYMIE  
NATURELLE.

**C**HAP. I. De la purgation en  
general. page 1.

CH. II. Pourquoi l'évacuation men-  
struale est particuliere aux fem-  
mes, 19

CH. III. De l'usage ou de l'utilité des  
mois, 51

CH. IV. Du temps auquel les regles  
coulent, 111

CH. V. Pourquoi les filles ne se pur-  
gent pas tous les mois au dessus de  
E iiij



## TABLE.

<i>douze ans,</i>	127
CH. VI. <i>Pourquoy une fille de cinq</i>	
<i>ans s'est purgée par la matrice jus-</i>	
<i>qu'à la septième année de son âge,</i>	138
* <i>Comment cette fille a cessé de se</i>	
<i>purger,</i>	161
CH. VII. <i>Pourquoy les vieilles ne se</i>	
<i>purgent pas,</i>	165
CH. VIII. <i>Pourquoy les femmes se</i>	
<i>purgent tous les mois, &amp; la raison</i>	
<i>de ce retour periodique,</i>	190
CH. IX. <i>Pourquoy les jeunes femmes</i>	
<i>sont quelquefois déreglées,</i>	202
CH. X. <i>Et dernier. Pourquoy les fem-</i>	
<i>mes perdent trop,</i>	232

---

## A P P R O B A T I O N.

**J**Ay lû par ordre de Monseigneur le  
Chancelier, la seconde & troisiéme  
partie de la Chymie naturelle ; & l'ex-  
plication Chymique & Mechanique de  
la formation de l'Animal, par *Daniel*  
*Duncan*. Fait à Paris ce 13. Octobre  
1686. *BACHOT*.

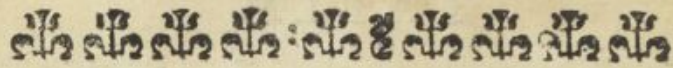
# TABLE.

## TROISIEME PARTIE.

### *De la Chymie naturelle.*

<b>C</b> HAP. Où l'on marque le des- sein & la division de cet ou- vrage ,	page 1
ART. I. De la matiere du Fœtus ,	2
ART. II. De la cause efficiente du Fœtus ,	6
* Raison d'où Venus , qui represente l'Amour, a pris son nom d'ἀφροδίτη ou de fille de l'Ecume ,	16
ART. III. Sur le lieu natal du Fœtus ,	25
* Ce que c'est que le vaisseau Oura- que qui prend son nom du mot Grec ὄρον qui signifie l'urine qui y coule ,	94
* Ce qu'on doit entendre par ce mot des Latins, Salacitas ,	129
ART. IV. Et dernier. De la naissan- ce de l'enfant ,	146





*Extrait du Privilege du Roy.*

**P**A R grace & Privilege du Roy, donné à Fontainebleau le 24. jour d'Octobre 1686. Signé LE PETIT: Il est permis à LAURENT D'HOURY, Marchand Libraire, de faire imprimer, *La Seconde & Troisième partie de la Chymie Naturelle; & l'Explication Chym. & Mechanique de la Formation de l'Animal*, en tels volumes, marge & caractère, & autant de fois que bon luy semblera, pendant le temps de dix années consecutives: Et défenses sont faites à tous autres de l'imprimer, sans le consentement exprés de l'Exposant ou de ses ayans cause, à peine de trois mil livres d'amende, confiscation des Exemplaires contrefaits, & de tous dépens, dommages & interets, ainsi qu'il est plus au long porté par ledit Privilege.

Registré sur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris. le 16. Novembre 1686. Signé ANGOT.

Ledit sieur D'HOURY a fait part du present Privilege, à DAN. HORTHEMELS,



